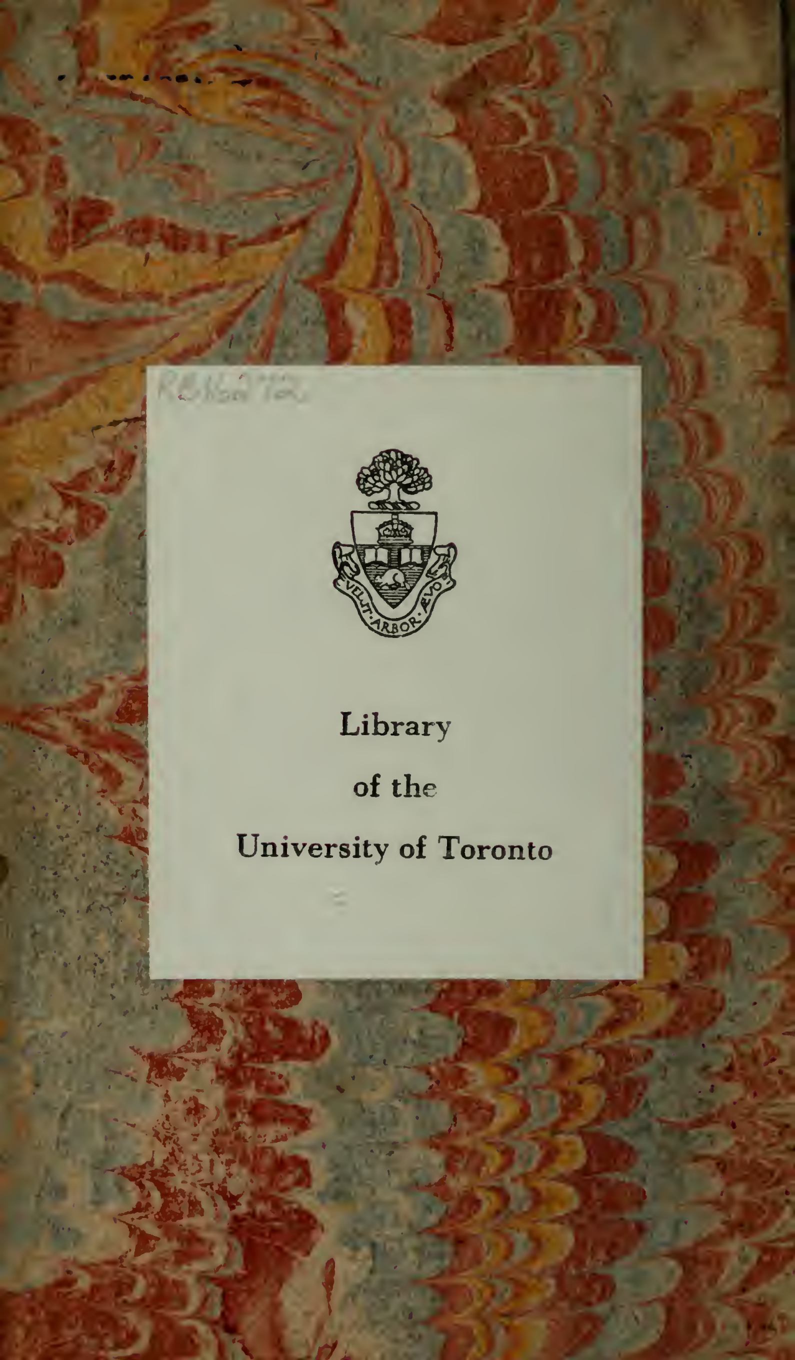



VELUT ARBOR ÆVO



2. fr: [illegible] Summa 3. rthl.

First Dresden Edition

(147)


H Gravelot inv

HISTOIRE
DE
TOM JONES,
OU
L'ENFANT TROUVÉ,

Traduction de l'Anglois

DE M. FIELDING,

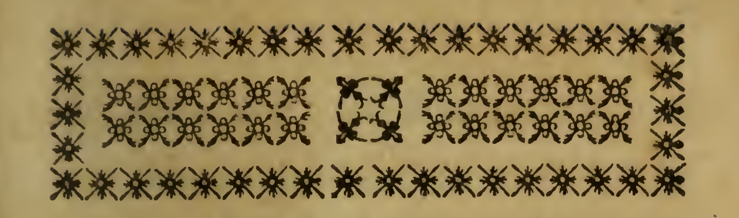
PAR M. D. L. P.

ENRICHIE D'ESTAMPES

dessinées par M. GRAVELOT.

TOME PREMIER.

A DRESDE 1750.
CHEZ GEORGE CONRAD WALTHER
LIBRAIRE DU ROI
Avec Privilège de Sa Maj. le Roi de Pol. Elect. de Saxe.



EXTRAIT
DE
L'EPITRE DEDICATOIRE
DE
L'AUTEUR ANGLOIS.*

Le nom ſeul d'un Patron tel que vous, juſtifiera toutes mes vuës aux yeux de mes Lecteurs: chacun d'eux, je l'eſpére du moins, en

* A M. *George Lyttleton* Eſq; l'un des Lords Commiſſaires de la Tréſorerie.

en ouvrant ce Livre, ſera convaincu par avance que la vertu & la Religion y ſont partout ſcrupuleuſement reſpectées, & qu'il n'y verra rien de contraire aux plus ſévéres loix de la décence, ni qui puiſſe offenſer l'imagination la plus délicate. Je déclare même, n'avoir eu d'autre deſſein, dans tout le cours de cette Hiſtoire, que celui de travailler ſincérement à rendre l'*innocence & la bonté* également aimables. Un but ſi légitime, étoit digne de vous plaire : vous avez cru que je l'avois atteint ; & pour dire le vrai, on peut raiſonnablement eſpérer de l'atteindre dans les ouvrages de ce genre : car, un *exemple*

eſt une eſpéce de tableau, où la *vertu* devient pour ainſi dire un objet palpable, & frappe nos ſens de cette idée délicieuſe, dont *Platon* affirme n'avoir jamais été véritablement ſaiſi que lorsqu'il l'a vuë dépouillée des frivoles ornemens de l'Art.

D'ailleurs, en dévoilant tous les attraits de la *Vertu* capables d'exciter l'admiration des hommes, j'ai eſſayé de les attirer à ſon culte par des motifs d'autant plus preſſans que j'eſpérois de les convaincre que leur propre interêt les invitoit à ſe ſoumettre à ſon empire. C'eſt dans cette vuë que j'ai démontré, que les ſuccès & les acquiſitions du *Vice*

ne peuvent compenſer la perte de cette conſolante tranquilité de l'ame, compagne inſéparable de l'Innocence vertueuſe; ni jamais balancer les inquiétudes & les horreurs ſecrettes, que les crimes les mieux cachés font à chaque inſtant germer dans le ſein des plus fortunés coupables: ſuccès momentanés, acquiſitions généralement moins précieuſes qu'on ne penſe, d'autant moins dignes des voyes baſſes & infâmes qu'on employe pour y parvenir, qu'elles ſont toujours incertaines, & par conſéquent toujours environnées par les dangers & par la crainte. J'ai enfin oſé tenter de graver fortement dans les cœurs, que l'Innocence & la Vertu

peu-

peuvent difficilement être avilies, ſi ce n'eſt par l'*Imprudence ;* & qu'elle ſeule peut les faire tomber dans les piéges que leur tendent perpétuellement & la Ruſe & l'Envie.

Tel eſt, Monſieur, le point de morale que j'ai travaillé ici avec d'autant plus de ſoin, qu'il me paroît renfermer tous les autres ; &, qu'une fois bien entendu, il peut m'aſſurer du ſeul ſuccès que je deſire, puisque je crois ſincérement, qu'il eſt plus aiſé de rendre l'honnête homme ſage, que de rendre le méchant honnête homme.

C'eſt cet eſpoir ſeul qui m'a fait employer dans cette hiſtoire tout l'eſprit & l'enjouëment dont je ſuis

capable, pour tâcher de corriger les hommes, en les faiſant rire de leurs propres défauts. Et c'eſt au jugement de mes Lecteurs que je ſoumets ma réuſſite, en leur demandant très-humblement deux graces : l'une, de ne pas attendre de ma plume un Ouvrage parfait; l'autre, de vouloir bien excuſer certains endroits foibles, en faveur de ceux qui auront pû leur plaire davantage.

TRADUCTION

d'une Lettre écrite à M. FIELDING, Auteur de cet Ouvrage.

Je ne vous ai jamais vu, Monſieur, mais je vous aime; je ne vous con-

connois point, mais je vous admire: quels titres plus propres à ſe concilier la bienveillance de l'Auteur de *Joſeph Andrews* *, & de l'*Enfant Trouvé?* Cette derniere production de votre plume m'a ſéduit au point qu'il ne m'a pas été poſſible de réſiſter à la tentation de la traduire dans ma langue naturelle: je ne me trouvois ſatisfait qu'à demi, ſi je ne partageois pas avec mes Compatriotes le plaiſir que je tenois de vous, & s'ils n'applaudiſſoient point avec moi à la gloire du digne Auteur d'une Hiſtoire auſſi agréable, & auſſi utile à l'humanité que l'eſt celle de

* Ce petit Roman, qui n'étoit guéres ſuſceptible d'une Traduction Françoiſe, a fait une grande fortune en Angleterre.

Tom Jones. J'eſpére vous l'envoyer bientôt aſſez paſſablement imprimée, en quatre Volumes, & enrichie d'Eſtampes d'après les Deſſeins de M. *Gravelot.*

Que je ſerai content, ſi le reſpectable pere de l'amante de *Jones* daigne ne pas méconnoître une fille chérie, ſous un habillement François! ne craignez point, Monſieur, elle eſt toujours la même: c'eſt toujours cette même *Sophie*, digne objet de votre complaiſance & de notre tendreſſe.

Mais, vos plus aimables Angloiſes, dont l'intention n'eſt pas de traverſer la France comme des Météores, celles en un mot qui ont deſſein d'habiter quelque tems parmi

nous, ne prennent-elles pas l'ajuste-ment François ? ne joignent-elles pas à leurs charmes naturels, toutes les graces & les ornemens, *à la mode*, d'une nation à qui chacune d'elles (quoiqu'elles en disent) est sécrettement flattée de plaire par toute sorte d'endroits ? D'après cette réfléxion ; si M. *Fielding*, ai-je dit, avoit écrit pour les François, il eût probablement supprimé un grand nombre de passages très-excellens en eux-mêmes, mais qui leur paroîtroient déplacés. Une fois échauffés par l'interêt résultant d'une intrigue patétique & adroitement tissuë, ils supportent impatiemment toute espéce de digressions, de Disserta-

tions,

tions,* ou de Traité de Morale, & regardent ces ornemens, quelque beaux qu'ils ſoient, comme autant d'obſtacles au plaiſir dont ils ſont empreſſés de jouir. J'ai fait ce que l'Auteur eût fait lui-même.

Telle eſt, Monſieur, toute mon apologie, pour avoir oſé, non pas changer, mais accommoder quelques parties de votre Ouvrage au goût d'un peuple aux yeux duquel un

* L'Hiſtoire de *Tom Jones* eſt en 6 volumes, contenant 18 livres, chacun deſquels eſt précédé d'un diſcours Préliminaire, en forme de Diſſertation, ſur quelque point de littérature, ou de morale, ſouvent étranger au ſujet. J'ai crû devoir ſupprimer ces morceaux, très-bons d'ailleurs, & dont on pourroit dans la ſuite former un petit volume détaché auſſi inſtructif qu'amuſant.

un choix des Piéces Dramatiques Angloiſes, & la Tragédie de *Veniſe ſauvée* ajuſtée à notre Théâtre, ont eu le bonheur de plaire.

La crainte qui me reſte, ſi vous daignez m'excuſer, naît du peu de tems que j'ai pû employer à un pareil Ouvrage. Il m'étoit abſolûment inconnu avant le 13 Juin dernier; & le bruit ſe répandoit déja que les Libraires de Hollande, toujours attentifs à leurs interêts, en faiſoient faire une Traduction précipitée. L'Ouvrage de M. *Fielding* m'avoit rendu trop ami de l'Auteur: cette nouvelle m'allarma. Je pris la plume, avec une ferme réſolution de ne la quitter qu'après avoir mis mon entre-

entreprise à fin. Je souhaite, bien plus que je ne l'espére, de voir mes efforts dignes de votre approbation. Je n'en serai pourtant pas moins, avec le sentiment d'estime & de respect les plus sincéres &c.

DE LA PLACE.

P. S. Pardonnez, de grace, au style d'un François, qui depuis son enfance n'écrivit jamais dans votre langue. Ce n'est point ma plume, c'est mon cœur qui vous parle.



L'EN-



L'ENFANT TROUVÉ, OU HISTOIRE DE TOM JONES.

LIVRE PREMIER.

Contenant à peu près ce qu'il faut, quant à présent, pour mettre le Lecteur au fait de la naissance du Héros de l'histoire.

CHAPITRE PREMIER.

Caractére de M. ALWORTHY, & de Miss Brigitte Alworthy sa sœur.

Dans cette partie Occidentale de l'Angleterre, vulgairement appellée *Comté de Somerset*, vivoit derniérement (& peut-être vit encore) un

Gentil-homme nommé *Allworthy*, mortel ſi abondament favoriſé par la Nature & par la fortune, que l'une & l'autre ſembloit s'être diſputé la gloire de le combler de ſes bienfaits. L'une, l'avoit doué d'une figure agréable, d'un bon tempérament, d'un jugement ſain & ſolide; mais il devoit à l'autre, la poſſeſſion du plus ample & du plus riche domaine de la Province.

M. *Allworthy* avoit, dans ſa jeuneſſe, épouſé la plus digne & la plus aimable des femmes, & qu'il avoit éperduëment aimée: trois enfans, gages chéris de leur tendreſſe, étoient morts au berceau; pour comble de malheur, cette épouſe adorée étoit auſſi morte depuis environ cinq ans. Quelque grande que fût cette perte pour un cœur auſſi ſenſible, il la ſoutint en homme ferme & ſage; il renferma dans ſon cœur, & ſa douleur & ſa tendreſſe, reſta fidele à la mémoire de ſon épouſe, & n'imagina jamais qu'une autre pût être capable de lui en faire perdre le ſouvenir.

Il vivoit alors, preſque toujours retiré, dans ſa Terre principale, avec une ſœur qu'il

qu'il aimoit beaucoup. Cette ſœur atteignoit ſa trentiéme année, époque à laquelle, ſuivant l'opinion des malins du ſiécle, le titre de vieille fille peut être donné ſans que le terme ſoit impropre. Elle étoit de ces femmes dont on louë plus volontiers les qualités du cœur, que les charmes de la figure ; de celles enfin que leur ſexe même qualifie du nom de *bonnes pâtes de femme.* La privation de la beauté la touchoit ſi peu, qu'elle ne parloit jamais de ce don précieux de la Nature qu'avec un ſouverain mépris ; *Miſs Brigitte*, en un mot (car c'étoit ſon nom) étoit infiniment perſuadée que les attraits & les perfections extérieures d'une femme, étoient autant de piéges tendus pour elle-même, ainſi que pour autrui ; elle étoit cependant auſſi circonſpecte & auſſi réſervée dans ſa conduite, que ſi elle avoit euë à ſe tenir en garde contre tous les piéges qui furent jamais dreſſés contre ſon ſexe entier ; & je comparerois volontiers la réſerve & les précautions des laides contre la ſéduction, à nos troupes miliciennes, toujours prêtes à ſignaler leur

 courage

courage dans les occaſions les moins dangereuſes. Cette comparaiſon paroîtra ſans doute bizarre à quelques-uns de mes Lecteurs ; mais, avant qu'ils aillent plus loin, je veux bien les avertir que j'aime les réfléxions, & même les digreſſions ; & que je compte en faire dans le cours de cette Hiſtoire, autant de fois que j'en ſerai tenté. Permis aux Critiques de le trouver mauvais, j'ai mon but ; & je me crois ici meilleur Juge qu'eux tous enſemble. Je les ſuplie donc, en m'honorant de leur indifférence, de ſe mêler de leurs propres affaires, ſans ſe morfondre à relever les défauts d'un Ouvrage qui n'eſt point du ou fait pour eux.

CHAPITRE II.

Etrange événement pour M. ALWORTHY. Caractére de DEBORA WILKINS.

J'ai dit dans le précédent Chapitre, que M. *Alworthy* étoit poſſeſſeur d'un bien très-conſidérable, qu'il avoit le cœur excellent,

cellent, & n'avoit point d'enfans. Bien des gens en induiront ſans doute, qu'il vivoit en galant homme, ne devant rien à perſonne, n'exigeant rien qui ne lui appartînt, tenant une bonne maiſon, régalant bien ſes voiſins, fort charitable envers les pauvres, même envers ceux qui pouvant travailler aimoient mieux demander lâchement leur pain : On ne manquera pas d'en conclure, qu'un homme de ce caractére a dû mourir très-riche, & fonder tout au moins un Hôpital ?

Il eſt vrai qu'il a fait une partie de tout ceci : mais s'il s'en étoit tenu là, je lui aurois laiſſé le ſoin de prôner ſes propres vertus ſur quelque marbre digne d'orner la façade de ce même Hôpital. Des faits d'un genre moins ordinaire feront le ſujet de cette Hiſtoire.

M. *Allworthy* avoit paſſé trois mois à Londres, pour quelque affaire particuliere que j'ignore, mais dont on peut préſumer l'importance, puiſqu'elle l'avoit retenu ſi long-tems hors de chez lui, d'où il n'avoit jamais été abſent pendant un mois entier depuis pluſieurs années. Il arriva

un soir, fort tard, à son Château ; & après un leger souper avec sa sœur, il se retira fort fatigué dans son appartement. Là, après avoir employé quelques minutes en prieres, coûtume que les plus grandes affaires ne lui firent jamais interrompre, il se disposoit à se mettre au lit, lorsqu'en levant la couverture, il apperçut avec surprise un enfant enveloppé de langes, & profondément endormi. Frapé d'étonnement, il resta quelque tems immobile : mais comme la bonté de son naturel influoit toujours sur tous ses sentimens, il se sentit bientôt touché de compassion pour le petit infortuné qu'il avoit devant les yeux : il sonna, & fit appeller une vieille servante qui ne couchoit pas loin de là. *Debora Wilkins* étoit son nom, fille plus que doublement majeure, qui par droit de vétérance commandoit aux autres domestiques, & avoit acquis par dégrés celui de parler familierement à son Maître. Sa surprise, son trouble, & sa consternation à la vuë du poupart, sont plus aisés à ressentir qu'à exprimer. Un cri d'horreur fut le premier

mier ſignal du recouvrement de ſes ſens. . . . ah, Monſieur! ah, Monſieur, dit-elle, que ferons-nous de cet enfant? . . . . Il faut en prendre ſoin cette nuit, lui répondit M. *Allworthy*, & demain matin lui chercher une nourrice. Oui, Monſieur, repliqua-t-elle, & j'eſpere que vous ordonnerez les informations convenables pour connoître ſa coquine de mere, car elle eſt ſans doute de notre voiſinage; & je brûle déja de la voir conduire à *Bridewel.* * Peut-on punir trop rigoureuſement de pareilles canailles? Ce n'eſt ſûrement pas ſon premier, Monſieur. . . . Jugez-en par ſon impudence, en vous attribuant cet enfant! . . . A moi? répondit M. *Allworthy*, je ne puis croire qu'elle ait pû concevoir un pareil deſſein : je penſe plutôt que cette malheureuſe a cru cette voie la plus propre pour aſſurer la ſubſiſtance de ſon fils; & je ſuis vraîment ravi qu'elle n'ait pas fait pire. . . . Ah, Monſieur! y ſongez-vous? Que ne dira-t-on pas, que ne croira-t-on pas, ſi l'on vous voit prendre ſoin de cet enfant? La

* Maiſon de correction.

Paroiſſe n'eſt-elle point là ? Pourquoi vous charger du péché d'une auſſi vile créature ? Ah quelle horreur ! Je ne puis regarder cet enfant ſans répugnance & ſans dégoût. Si vous daignez m'en croire, la nuit eſt belle, un peu de pluïe & de vent n'y font rien : je puis l'enfermer chaudement dans un panier, & le mettre ſous le portail de l'Egliſe : il y a mille contre un à parier, qu'il ne lui arrivera aucun mal, & que vous en ſerez débarraſſé.

Plus d'un trait de cette harangue auroit ſans doute pû offenſer M. *Alworthy*, s'il avoit pû l'écouter avec plus d'attention ; mais la gentilleſſe de l'enfant, qui s'étoit emparé d'un de ſes doigts qu'il preſſoit dans ſes petites mains, comme s'il eût imploré ſon aſſiſtance, le rendoit ſourd à l'éloquence de la Duëgne. Il lui ordonna, d'un ton de Maître, de coucher l'enfant dans ſon lit même, & de faire lever une ſervante pour pourvoir à ſes autres beſoins. Il ajouta, qu'il entendoit qu'on lui achetât des langes plus propres dès le matin, & qu'on le lui ap-

portât

portât dans ſon appartement dès qu'il ſeroit levé.

Debora avoit du diſcernement : le ton de ſon Maître lui rappella le reſpect qu'elle devoit à ſes volontés ; elle craignoit d'ailleurs de perdre le poſte avantageux qu'elle occupoit dans la maiſon. Cette réfléxion diſſipa ſur le champ ſes ſcrupules ; elle prit l'enfant dans ſes bras, le trouva charmant, le combla de careſſes, & l'emporta dans ſa chambre. M. *Alworthy* ſe mit au lit, & ſe livra à ce ſommeil tranquile dont les cœurs purs & bienfaiſans ſont ſeuls capables de goûter toutes les douceurs.

CHAPITRE III.

Deſcription abrégée. Complaiſance de MISS BRIGITTE ALWORTHY.

Ce que l'Architecture Gothique eut jamais de plus noble avoit été employé dans la conſtruction du Château de M. *Alworthy*. L'air de grandeur, qui

résultoit de son *Ensemble*, frappoit le Spectateur d'une sorte de respect que nos Châteaux les plus modernes n'inspirent pas toujours; il étoit d'ailleurs aussi commode au dedans que vénérable au dehors. Les jardins, les bois, les eaux, les terrasses, tout enfin ce que la nature & l'art, joint à la situation la plus avantageuse, peuvent produire d'utile & d'agréable aux yeux, sembloit s'être réuni dans la vaste enceinte de ce Château pour en former à la fois le plus beau lieu & le plus champêtre de l'Angleterre.

On étoit alors à la *mi-Mai*, la matinée étoit belle, & M. *Alworthy* s'étoit levé avec l'aurore. Il se promenoit depuis long-tems, & s'étoit enfin arrêté sur une terrasse, d'où il jettoit un œil de complaisance sur les diverses richesses de son domaine, lorsque le son de la cloche du Château, en le tirant tout à coup de sa rêverie, l'avertit que *Miss Brigitte* étoit debout, & que le déjeuné étoit prêt.

Après les complimens ordinaires entre le frere & la sœur, & le thé pris, M. *Alworthy*

worthy parla bas à *Debora*; qui sortit d'abord. Il dit ensuite à *Miss Brigitte*, qu'il avoit un présent à lui faire. La bonne Demoiselle, croyant qu'il s'agissoit de quelque habillement que son frere lui avoit apporté de Londre, attendu qu'elle avoit souvent reçu de lui de pareils présens (dont elle ne se paroit deux ou trois fois l'an, que pour lui plaire) s'épuisoit déja en longs remercimens. . . . Mais, quel coup de surprise pour elle, en voïant rentrer *Debora Wilkins*, avec un enfant dans ses bras! L'excès de son étonnement la rendit muette, c'est l'ordinaire; & le frere eut le tems de lui raconter toute l'histoire de la veille, sans la moindre interruption de la part de la sœur.

Debora, qui connoissoit le caractére austére de *Miss Brigitte*, & son extrême délicatesse sur ce qu'il plaît aux femmes d'appeller la vertu, s'attendoit à lui voir témoigner quelque aigreur à la vuë de ce prétendu présent. *Miss Brigitte* (pensoit-elle) alloit parler haut: elle alloit très-fortement prier son frere, de mettre au plutôt hors de la maison cette *pierre*

de

de scandale. Point du tout: aussi sensible que M. *Alworthy*, aussi touchée de compassion pour la pauvre petite créature, elle applaudit beaucoup à tout ce qu'il avoit fait, & finit par la recommander à sa charité.

Cette complaisance de la part de *Miss Brigitte*, paroîtra pourtant moins extraordinaire au Lecteur, quand il sçaura que cet homme respectable avoit terminé le récit qu'il venoit de faire à sa sœur, en l'assurant qu'il étoit déterminé à faire élever l'enfant avec les mêmes soins & les mêmes attentions, que s'il étoit son propre fils.

Quoiqu'il en soit, *Miss Brigitte* s'indemnisa sur le compte de la mere inconnuë de tout ce qu'elle étoit forcée de taire sur le compte de l'enfant. Elle épuisa sur ce sujet toutes les Epithétes que le langage de la vertu prodigue à celles qui, par quelques disgraces de ce genre, sont censées avoir fait quelque deshonneur à leur séxe.

On tint enfin conseil, sur la façon de s'y prendre pour parvenir à connoître

la mere de l'enfant. On paſſa d'abord en revuë toutes les ſervantes de la maiſon: la ſévére *Debora* les connoiſſoit juſqu'à l'ame; jamais enquête ne jetta plus d'épouvante, & ne produiſit moins d'effet.

On convint, en ſecond lieu, d'examiner toutes les jeunes filles de la Paroiſſe; & *Debora* fut encore chargée de cette commiſſion, qu'elle accepta avec ardeur, & dont elle s'engagea de rendre compte dès l'après-midi même.

Les choſes ainſi arrangées, M. *Alworthy*, ſuivant ſa coûtume, ſe retira dans ſon Cabinet, & laiſſa l'enfant à ſa ſœur, qui pour lui faire ſa Cour, parut en être charmée.

Dès que ſon Maître fut ſorti, *Debora* obſerva un profond ſilence, en attendant que *Miſs Brigitte* lui donnât le ton: la prudente Gouvernante en ſçavoit trop pour s'en tenir à ce qui venoit de ſe paſſer en préſence de *M. Alworthy*. *Miſs Brigitte* ne la tint pas trop long-tems dans cet état douteux. Après avoir regardé tendrement l'enfant, qui dormoit ſur les genoux de *Debora*, la bonne Demoiſelle

ne

ne put réſiſter à l'envie de lui donner un baiſer, en s'écriant qu'elle étoit enchantée de ſa beauté & de ſon innocence. A ces mots, *Debora* preſſant & carreſſant le petit Orphelin, l'accable de baiſers, l'étouffe de tendreſſes, en répétant à l'uniſſon : *O l'aimable petite créature! O le beau petit garçonnet!*

Ces exclamations ne furent interrompuës que par les ordres que lui donna ſa Maîtreſſe, de pourvoir à tous les beſoins de l'enfant, & de faire préparer, tant pour lui, que pour ſa nourice, une des plus belles chambres du Château.

CHAPITRE IV.

Découvertes de DEBORA. Combien il eſt dangereux pour les jeunes Filles de vouloir devenir trop ſavantes.

Après avoir exécuté les ordres de ſon Maître, envers l'enfant, la vigilante *Debora* ſe diſpoſa à faire ſes informations dans

dans la Paroiſſe, pour parvenir à en connoître la mere.

Ainſi qu'à l'aſpect de l'Epervier, animal redoutable pour toute l'eſpéce emplumée, on voit les timides Oiſeaux fuyant en foule chercher leur ſureté dans le creux des arbres & des rochers, tandis que ce Tyran enflé de ſa puiſſance, plane dans les airs en méditant de nouveaux forfaits : de même, au premier bruit de l'approche de *Debora* dans le Village, tous les habitans allarmés ſe ſauvent en tremblant dans le fond de leurs chaumieres ; tout craint également, les femmes ſurtout, d'être l'objet de ſa viſite. Ce n'eſt pas que ces bonnes gens euſſent aucun ſoupçon du deſſein qui conduiſoit vers eux la ſuperbe *Debora* : ſaiſi par la beauté de cette comparaiſon, je prétens ſeulement faire entendre, que s'il eſt dans la nature de l'Epervier de faire mainbaſſe ſur les petits Oiſeaux, il eſt également dans celle des *Deboras*, mâles ainſi que femelles, d'inſulter & de tyranniſer le petit peuple.

Il étoit

Il étoit dans le Village une vieille Matrône, qui par sa figure, & plus encore par le caractére, avoit le bonheur de ressembler à *Debora :* c'est chez elle que notre *inquisitrice* jugea à propos de descendre d'abord, pour lui faire part du secret de sa commission. Toutes deux, à l'envi, parcoururent, scruterent la vie & les déportemens de toutes les jeunes filles de la Paroisse, & fixerent enfin leurs soupçons sur une certaine *Jenny Jones*, qui depuis long-tems blessoit leurs regards.

Cette fille n'étoit pourtant pas absolument jolie ; mais elle avoit de la gentillesse, & une sorte d'esprit qu'elle avoit eu soin de cultiver. *Jenny Jones* avoit servi pendant quelques années chez un Maître d'école, qui s'étant apperçu des talens naturels de cette jeune personne, & du désir extrême qu'elle avoit de s'instruire davantage, avoit été assez généreux, ou assez fou, pour s'attacher à son éducation jusqu'au point de la faire parler latin beaucoup mieux qu'il ne le parloit lui-même.

Cet

Cet avantage eût cependant quelques inconvéniens pour *Jenny* : car s'il n'eſt pas étonnant que cette aimable fille ſe plut médiocrement dans la ſociété de celles que la fortune avoit rendu ſes égales, quoique très-inférieures du côté de l'éducation ; il n'eſt pas ſurprenant non plus, que cette ſupériorité, jointe à ſa façon de ſe conduire avec elles (qui eſt toujours d'une conſéquence néceſſaire) n'eût excité l'envie, & peut-être la haine ſecrette de la plûpart de ſes compagnes.

Elle n'avoit pourtant encor fait que de legeres épreuves de cette jalouſie cachée depuis qu'elle avoit quitté le ſervice. Mais, s'étant aviſée de paroître un Dimanche à l'Egliſe, avec une robbe de ſoie neuve, ce ſpectacle imprévu fut un coup de tocſin qui ameuta, & déchaîna contre elle toutes les femmes du canton. Il parut impoſſible qu'un faſte auſſi éclatant pût être acquis & ſoutenu par des voies légitimes : les meres les plus folles de leurs filles, auroient rougi de leur ſouhaiter une ſemblable fortune à pareil prix.

Nos deux Sybilles étoient ſans doute parties de-là pour aſſeoir leurs ſoupçons ſur la pauvre *Jenny* ; une autre circonſtance, que *Debora* ſe rappella tout-à-coup, les confirma totalement. *Jenny* avoit beaucoup fréquenté, depuis peu, le Château de M. *Alworthy* ; elle avoit gardé *Miſs Brigitte* dans une grande maladie ; & qui plus eſt, *Debora* l'avoit apperçuë ſortant du Château le jour même du retour de ſon Maître, arrivant de Londre ! . . .

Il n'en fallut pas davantage pour faire ſommer *Jenny*, de comparoître ſur le champ en perſonne pardevant Madame *Debora*, qui ajoutant la gravité d'un Juge à la ſévérité ordinaire de ſon viſage, commença ſon interrogatoire par ces douces paroles : *C'eſt donc toi, malheureuſe, &c.*

Le Lecteur peut juger par le début, du reſte de la harangue ; mais ce qui le ſurprendra, c'eſt que *Jenny* accablée par l'éloquence de ſon Juge, & fondant en larmes, n'eut ni la force de nier, ni d'excuſer ſon crime. Cet aveu, accompagné

des marques apparentes de la contrition la plus ſincere, eût attendri toute autre que *Débora;* mais ſes principes de vertu fermoient ſon cœur à des mouvemens de pitié, qui lui ſembloient une foibleſſe. L'éclat de cette ſcene avoit attiré la foule autour de la maiſon: elle en ouvrit les portes; & notifiant à l'aſſemblée la turpitude de *Jenny*, elle expoſa cette pauvre fille à tous les opprobres, dont une populace envieuſe & vindicative, eſt capable de couvrir impunément l'objet de ſa haine ſecrette.

Debora ayant réuſſi au-delà de ſes eſpérances, retourna triomphante au Château, & fit ſon rapport à M. *Alworthy;* qui n'ayant jamais ouï dire que du bien de *Jenny Jones*, (qu'il avoit même réſolu de marier à ſes dépens avec un Curé voiſin,) fut très-ſurpris & mortifié d'apprendre de pareilles nouvelles.



CHAPITRE V.

Matiéres graves, où le Lecteur ne trouvera guéres le mot pour rire, si ce n'est peut-être aux dépens de l'Auteur.

Cependant M. *Alworthy*, en qualité de Seigneur de Paroisse, & de premier Magistrat du Lieu, fit appeller *Jenny Jones*. La pauvre fille obéit en tremblant, & fut introduite dans le cabinet de son Juge, aux pieds duquel elle se jetta toute en larmes. Ce digne Seigneur en fut touché: il lui fit un discours très-long & très-patétique sur l'énormité de son crime, sur le scandale qu'elle avoit causé dans la Paroisse, sur les suites funestes qu'entraîne toujours après lui le libertinage, sur le châtiment enfin qu'elle avoit déja mérité, mais qu'il vouloit bien lui sauver en faveur de son repentir qu'il croyoit sincere, pourvû qu'elle se rendit digne de ses bontés par une conduite plus réguliere à l'avenir. *Jenny* pénétrée jusqu'au fond de l'ame, étoit toujours à ses

pieds,

pieds, qu'elle ferroit avec tranfport : les dernieres paroles de M. *Allworthy* produifirent en elle un mouvement fubit ; elle fe leva tout-à-coup, elle voulut parler, elle n'en eut pas la force, de nouveaux fanglots lui couperent la voix, elle ne put que pleurer.

Le bon Seigneur lui fçut gré de l'excès de fon trouble ; il augura bien des fentimens de *Jenny*, & voulant totalement la raffurer : ce n'eft pas, dit-il, mon enfant, pour infulter à votre malheur que je viens de vous parler fi vivement ; je fai que le paffé eft irrevocable. C'eft votre avenir feul qui m'intéreffe ; & je n'ai prétendu que vous fortifier & vous exhorter à vous tenir en garde contre les nouveaux piéges que l'on pourroit tendre à votre vertu. Croyez que je n'euffe pas pris ce foin, fi le bon fens & l'efprit que je vous connois ne m'avoient pas tout fait efperer d'un repentir dont la fincérité de votre confeffion ne me laiffe plus douter. Si ces indices ne font point trompeurs, je prens fur moi le foin, en cachant votre crime

 autant

autant qu'il ſera en mon pouvoir, de vous ſauver de la honte & du châtiment qui lui étoient réſervés par les loix. Tranquiliſez-vous donc, ma fille, banniſſez toutes vos terreurs ; & quant à votre enfant, les ſoins que je prendrai de lui paſſeront vos eſpérances. Il ne vous reſte plus qu'à me nommer le coupable qui vous a ſéduit : il n'eſt pas ainſi que vous digne de ma clemence ; parlez : il faut qu'il ſoit puni.

A ces mots, *Jenny* qui avoit eu le tems de ſe remettre, leva modeſtement les yeux, & répondit ainſi :

Qui peut vous connoître, Monſieur, & n'être pas pénétré de l'extrême bonté de votre caractére, doit n'avoir aucun ſentiment de généroſité ; & je ſerois un monſtre d'ingratitude, ſi je reſſentois moins vivement tout ce que je vous dois aujourd'hui. Vous daignez me pardonner mon crime ; pardonnez à ma rougeur, ſi je ne vous en parle plus : ma conduite future vous prouvera bien plus la vérité de mes remords, que toutes les proteſtations que je pourrois vous faire maintenant

nant . . . *Jenny* fut ici interrompuë un moment par ses larmes, qui couloient en abondance, & reprit ainsi. . . .

Oui, Monsieur, votre générosité me confond ! mais je m'en rendrai digne. Mille & million de graces, pour mon malheureux enfant ! puisse cette innocente créature vivre assez long-tems pour mériter, en s'immolant pour vous, toutes les faveurs dont vous daignez la combler! . . . Mais c'est à vos genoux, Monsieur, que j'ose vous supplier de ne pas exiger que je vous en nomme le pere. Je vous jure que vous le connoîtrez un jour; je ne puis, sans parjure, & sans blesser tout ce que l'honneur & la Religion même ont de plus respectable, trahir ce secret aujourd'hui ; & je crois trop bien vous connoître, pour craindre que vous exigiez de moi de pareils sacrifices.

M. Alworthy, dont la délicatesse sur ce qui touche la Religion & l'honneur est déja connuë, fut frappé de cette réponse ; il hésita un moment avant que de répliquer ; & lui dit enfin, qu'elle avoit eu tort de contracter de pareils engagemens

avec un ſcélérat: mais que la choſe étant faite, il n'inſiſteroit plus ſur cet article. Ce n'étoit pas, ajouta-t-il, par un motif de curioſité qu'il avoit voulu connoître le coupable: mais uniquement dans la crainte qu'un ſujet indigne ne profitât peut-être de ſes bontés. Quant à cet article, il reçut de *Jenny* les aſſurances les plus ſolemnelles, que la perſonne en queſtion ne dépendoit en aucune façon de lui, & ſelon toute apparence n'en dépendroit jamais.

La franchiſe & l'ingénuité de *Jenny* avoient tellement diſpoſé *M. Alworthy* en faveur de cette fille, qu'il la crut aiſément. Elle avoit dédaigné de s'excuſer elle-même par un menſonge; elle avoit même oſé riſquer d'indiſpoſer ſon Juge, dans une circonſtance auſſi dangereuſe pour elle, plûtôt que de manquer à autrui en trahiſſant ſon ſerment: étoit-il vraiſemblable qu'elle manquât alors ſi indignement à ſon bienfaiteur?

Satisfait & affermi par cette réfléxion, il congédia *Jenny*, en l'aſſurant qu'il lui chercheroit bientôt un azile, où à l'abri des

des témoins de ſon avanture, il la mettroit en ſituation de remplir les promeſſes qu'elle lui avoit faites.

CHAPITRE VI.

Moins inſtructif & moins ennuyeux peut-être que le précédent.

A peine M. *Alworthy* étoit-il entré dans ſon Cabinet avec *Jenny Jones*, que *Miſſ Brigitte & Debora* s'étoient poſtées dans une chambre prochaine, d'où, par le trou de la ſerrure, elles avoient vu & entendu tout ce qui s'étoit paſſé entr'eux. Dieu ſait quel ſilence fut obſervé tant que dura le dialogue du Juge & de la coupable! Mais, à peine les deux *écoutes* crurent-elles pouvoir parler impunément, *Debora* débuta par s'écrier que ſon Maître étoit trop bon; qu'il devoit du moins inſiſter ſur le nom du pere de l'enfant; que cet excès de complaiſance pour une fille perduë, étoit une foibleſſe déplorable; que quant à elle en-

fin, elle le connoîtroit ce pere si caché, & même avant la fin du jour, dût-il être dans le centre de la terre. A ces mots, *Miss Brigitte* décomposant les traits de son visage, par un disgracieux sourire, condamna charitablement cet excès de curiosité: bénissant toujours Dieu (car c'étoit son refrain d'habitude) de ce que parmi tous les défauts qu'elle se connoissoit, ses ennemis ne pouvoient du moins la taxer de mettre jamais le nez dans les affaires d'autrui. Elle loua ensuite la façon modeste & spirituelle dont *Jenny* avoit parlé à M. *Alworthy;* elle convint que la sincérité de cette fille & la noblesse de son procédé, en s'exposant à tout plûtôt que de manquer à la foi promise à son amant, avoit dû désarmer son frere, & l'intéresser pour elle. Qu'à son égard, elle avoit toujours regardé *Jenny* comme une bonne & honnête fille, & qui sans doute n'avoit été séduite par quelque libertin, que sous promesse de mariage, ou par quelque artifice que l'on connoîtroit peut-être un jour.

Debora l'entendant parler ainſi, ſe vit cruellement deſorientée. On ſait déja que cette *Duëgne* n' ouvroit jamais ſon ſentiment ſur rien, ſans avoir auparavant ſondé & preſſenti celui de ſes Maîtres: auſſi ne manqua-t-elle pas, en fine politique, d' entrer tout de ſuite dans la penſée de *Miſs Brigitte*, & de louer à toute outrance l' excès de la pénétration & de la charité de cette Demoiſelle. Ce colloque fut terminé par une invective des plus améres contre la *beauté*, fléau funeſte & ſi dangereux pour tant d'honnêtes filles, que ce fatal préſent du Ciel expoſe chaque jour à ſe voir trompées par les ruſes infernales des prétendus admirateurs de leurs charmes!

CHAPITRE VII.

Sujets de ſurpriſe pour le Lecteur.

Cependant *Jenny* étoit retournée chez elle fort ſatisfaite de la réception de M. *Alworthy*, dont elle laiſſa tranſpirer adroi-

adroitement l'indulgence, qui devint bientôt publique : son intention étoit sans doute de ramener par-là les esprits en sa faveur, ou du moins de calmer les clameurs des femmes irritées contre elle. Quelles que fussent ses vuës, le succès ne répondit point à ses espérances. Lorsqu'elle avoit été citée devant M. *Alworthy*, toute cette populace, qui s'étoit flattée de la voir bientôt conduire à la maison de correction, commençoit pourtant déja à plaindre son sort; mais dès qu'on sut la façon dont son Juge en avoit agi avec elle, tout condamna la conduite de M. *Alworthy*, tout se déchaîna de nouveau contre la pauvre *Jenny*; les bruits les plus injurieux, les commentaires les plus malins, n'épargnerent ni le Juge ni la coupable.

L'imprudence & l'ingratitude de cette canaille, étonneront peut-être le Lecteur qui connoît déja le caractére bienfaisant de ce Seigneur, ainsi que sa puissance; mais quant à sa puissance, il n'en usoit presque jamais; à l'égard de sa bienfaisance, il l'avoit poussée si loin, qu'il

étoit

étoit parvenu par dégrés à désobliger tout le monde. Les grands hommes savent seuls, que si un bienfait ne nous attache pas toujours celui qui le reçoit, il est du moins certain qu' il nous attire souvent plus d'un ennemi.

Quoiqu'il en soit, *Jenny* ne tarda pas à se voir affranchie des persécutions de la Paroisse, & à devoir à son bienfaiteur un azile qui la mettoit à l'abri de toute espece de reproches. Cette nouvelle mit le comble à la rage des envieux: dès que leur malice eut perdu de vuë son principal objet, il lui en fallut un autre; & cet autre ne fut pas moins que M. *Alworthy* lui-même.

On se dit bientôt à l'oreille, que lui seul étoit le pere de l'enfant en question. On en trouva la preuve dans sa conduite dans tout le cours de cette affaire: s'il n'avoit eu ses raisons secrettes, le crime auroit été puni, *Jenny* seroit déja à *Bridewel*.

Ces calomnies auroient pû toucher un homme moins ferme, & d'une réputation moins bien établie; mais M. *Al-*

worthy

worthy les méprisa: elles tomberent d'elles-mêmes, ou ne servirent plus que d'un amusement innocent aux comméres du voisinage.

Cela posé, nous souhaiterons un bon voyage à *Jenny*, nous laisserons à son enfant le tems de croître un peu, & nous passerons à des matiéres de plus grande importance.

CHAPITRE VIII.

L'Hospitalité de M. ALWORTHY. Caractéres crayonnés de deux freres, un Médecin, & un Capitaine.

Le Château de M. *Alworthy*, ainsi que son cœur, étoit ouvert à tout ce qui tenoit à l'humanité; & principalement aux personnes de quelque mérite. C'étoit, à dire vrai, la seule Maison d'Angleterre où l'on étoit sûr de trouver à dîner, pourvû qu'on en fût digne. Les hommes de génie, les Savans, les Artistes distingués, étoient ceux qu'il chérissoit

riſſoit le plus. Quoique ſon éducation eût été négligée, les lumieres naturelles perfectionnées par une application continuelle à l'étude des Belles-Lettres, & par la fréquentation des gens de goût, l'avoient rendu Juge très-compétent en pluſieurs genres de Littérature. Il n'eſt donc pas étonnant, que dans un ſiécle où cette ſorte de mérite eſt ſi fort hors de mode, (pour ne pas dire mépriſée) les Auteurs de différens genres abondaſſent dans une maiſon où ils étoient ſi bien reçus, où ils étoient ſûrs de la bienveillance du maître; où enfin, ils pouvoient ſe regarder comme maîtres eux-mêmes. Car, M. *Alworthy*, n'étoit pas de ces *Matadors* généreux, toujours prêts à choïer les Auteurs d'une certaine claſſe, ſans autre eſpoir que celui d'en être amuſés, inſtruits, flattés & prônés dans le monde. On étoit à ſoi-même, étant chez lui, on y diſpoſoit à ſon gré de ſon tems, ſoit pour l'étude ou pour la diſſipation: incapable de gêner, ou de prétendre aſſervir ſes hôtes, on penſoit haut ou bas chez M. *Alworthy*, ſûr d'en

être

être également estimé, dès que par le fond du caractére on étoit véritablement estimable.

Le Docteur *Blifil* étoit un de ceux qui cultivoit le plus M. *Alworthy*. Cet homme avoit eu le malheur de perdre l'avantage de beaucoup de talens, par l'opiniâtreté d'un pere à vouloir lui faire embrasser une profession totalement contraire à son goût. Le Docteur, par pure obéissance, s'étoit donc appliqué, ou plutôt avoit feint de s'appliquer à la Médecine: car, au fond, de tous les livres, ceux qui concernent cette matiere étoient ceux qu'il connoissoit le moins; & malheureusement pour lui, le Docteur étoit en effet parvenu à pouvoir passer pour l'être en toute autre science que celle qui pouvoit lui rapporter du pain. En conséquence de quoi, notre savant se trouvoit à l'âge de quarante ans, dans la dure nécessité de vivre aux dépens d'autrui.

Un convive de cette espéce étoit sûr d'être bienvenu à la table de M. *Alworthy*, auprès de qui l'infortune étoit toujours

jours recommandable; quel que fût le malheureux, pourvû surtout qu'il ne le fût point par sa faute. Ajoutons à ceci, que le Docteur paroissoit avoir de grands sentimens de Religion; & que, par cet endroit seul, il avoit droit de plaire également à M. *Alworthy*, & à Mademoiselle sa sœur. *Miss Brigitte*, qui possédoit les matiéres de controverse au point d'avoir souvent embarassé tous les Curés des environs, trouvoit un singulier plaisir à les agiter avec lui, & plus encore à la façon polie dont le Docteur savoit presque toujours la faire briller, en cédant à la force des argumens qu'elle lui opposoit.

Le Docteur ne tarda pas à s'appercevoir combien il commençoit à plaire à *Miss Brigitte:* son amour propre en fut d'abord flatté; mais un ressouvenir cruel empoisonna bientôt toute sa joie. Il étoit marié depuis dix ans, & séparé de sa femme; ce secret, qui pis est, étoit connu de M. *Alworthy!* Cet obstacle fatal barroit invinciblement l'espoir de la felicité à laquelle il auroit pû si vraisemblablement prétendre, en épousant cette riche

héritiere présomptive. Il étoit trop religieux pour oser concevoir d'autres pensées!

A force de rêver à son malheur, il se rappella qu'il avoit un frere, grand garçon bien bâti, âgé d'environ 35 ans; d'une phisionomie un peu dure, à la vérité, & qui n'étoit point du tout adoucie par une large balafre qu'il avoit au front, (car il étoit Officier réformé) mais qui, à tout prendre, étoit pourtant assez agréable quand notre Militaire étoit de bonne humeur. Son éducation avoit été soignée, ainsi que celle du Docteur, attendu que leur pere avoit, avec la même autorité paternelle ci-devant mentionnée, destiné ce second fils à l'Etat Ecclésiastique. Mais le vieux Gentilhomme ayant cessé de vivre, avant que son cadet eût pris les Ordres, ce jeune étudiant, qui avoit toujours eu un goût décidé pour la guerre, n'avoit pas balancé un instant à préférer la Commission du Roi à celle de son Evêque.

Il étoit parvenu, par grades, au poste de Capitaine de Dragons; mais une querelle qu'il avoit eue avec son Colonel,

l'avoit

l'avoit forcé de ſe défaire de ſa Compagnie. Depuis ſa retraite, il s'étoit enfouillé pour fuir l'oiſiveté, dans l'étude des matiéres du Religion; & ne pouvoit par conſéquent être ſoupçonné des ſentimens à la mode.

Ce perſonnage étoit, ſelon toute apparence, très-propre à réuſſir auprès d'une femme du caractére de *Miſs Brigitte:* le Docteur le ſentit, & ſe détermina à l'amener ſur la ſcene. Il n'aimoit pourtant guéres ſon frere; & les bienfaits qu'il avoit reçus lui-même de M. *Alworthy*, ne méritoient pas un pareil retour. Quel étoit donc le but du Docteur? cela n'eſt pas trop aiſé à décider.

Etoit-il de ces gens, qui ſe plaiſent autant à faire le mal, que d'autres à faire le bien? ou de ceux, qui ne pouvant commettre ou larcin par eux-mêmes, ſentent du moins quelque plaiſir en y participant par leurs conſeils? ou enfin (l'expérience du monde rend cette derniére conjecture aſſez probable) trouvons-nous quelque ſatisfaction réelle à procurer l'aggrandiſſement de notre famille, quoique

très-indifférens, pour ne rien dire de plus, ſur le compte de nos parens?

Quel que fut le motif du Docteur, il ſuffit de ſavoir qu'il y tint fermement; qu'il trouva bientôt le moyen d'introduire ſon frere dans le Château; & qu'à peine le Militaire y eut-il paſſé huit jours, que le Docteur eut tout lieu de s'applaudir de la fineſſe de ſon diſcernement. Il eſt vrai que le Capitaine avoit jadis lû ſon *Ovide*, qu'il ſavoit le mettre en pratique auprès des femmes, & que ſon charitable frere avoit eu ſoin de l'endoctriner.

CHAPITRE IX.

Amours raiſonnables.

MIſs *Brigitte* s'étant bientôt apperçuë du penchant qu'elle avoit pour le Capitaine, & ſentant en même tems que ſon but n'avoit rien que de légitime, n'en fut ni honteuſe ni effrayée. Elle avoit pourtant le goût extrêmement délicat; mais les charmes de la converſation

de

de ſon amant n'avoient pas tardés à lui faire oublier ce que le premier coup d'œil lui avoit montré de peu prévenant dans ſa figure. Le Capitaine, de ſon côté, calculoit les avantages ſolides qu'il comptoit rencontrer dans ce mariage, & s'embarraſſoit peu des autres, qu'il regardoit comme dignes de n'occuper que les amans vulgaires. Pour n'en pas impoſer au Lecteur, diſons lui nettement que le Capitaine, depuis ſon arrivée au Château, ou pour le moins depuis l'inſtant que ſon frere lui avoit fait quelque ouverture de ſon projet, étoit déja très-amoureux: c'eſt-à-dire, de la maiſon de M. *Alworthy*, de ſes jardins, de ſes terres, & de ſes amples poſſeſſions.

Comme M. *Alworthy* avoit déclaré au Docteur qu'il ne ſe remarieroit jamais; & qu'il lui avoit laiſſé preſſentir, que ſon intention étoit d'inſtituer pour ſon héritier l'un des enfans que ſa ſœur pourroit avoir: le Docteur & ſon frere crurent faire une bonne action, en ſe hâtant de donner l'être à une créature qui devoit ſe voir ſi libéralement partagée des dons de la fortune.

On vient de voir, que cette même fortune étoit si propice aux louables intentions du Capitaine, que tandis qu'il dressoit son plan d'attaque sur *Miss Brigitte*, cette Demoiselle nourrissoit dans son cœur les mêmes intentions & les mêmes désirs, n'ayant de son côté, d'autre crainte que celle de laisser trop éclater ses sentimens aux yeux du Capitaine, & voulant pourtant en laisser assez paroître pour l'encourager dans son entreprise. Cette conduite devoit réussir avec un homme à qui rien n'échapoit: aussi réussit-elle.

Mais, si le Capitaine étoit comblé du succès de ses espérances auprès de *Miss Brigitte*, il n'étoit pas sans inquiétude du côté de M. *Alworthy*. Quel que fut le désintéressement de ce Seigneur, le Capitaine imaginoit qu'il en seroit de lui comme de tous les autres hommes; & qu'un mariage aussi disproportionné pour sa sœur, ne pouvoit certainement lui plaire. Il se détermina à ne laisser échaper aucune occasion de marquer en secret sa tendresse à *Miss Brigitte*: mais d'être toujours sur ses gardes en présence de

M. *Al-*

M. *Alworthy;* & cette régle de conduite, qui fut très-approuvée par M. le Docteur, eut toute la réussite que l'un & l'autre en attendoient. En moins d'un mois, le Capitaine & *Miss Brigitte* furent mari & femme, sans que M. *Alworthy* se doutât seulement qu'ils s'aimassent.

CHAPITRE X.

Matiéres prévuës.

Les nouveaux époux, & le Docteur, étoient également contens; mais il falloit rompre la glace avec M. *Alworthy*, & personne n'osoit l'entreprendre: le Docteur enfin s'en chargea. Un jour que ce bon Seigneur se promenoit dans son jardin, le Docteur, après avoir monté son visage sur l'air sérieux & affligé, le régala de cette nouvelle, qu'il feignoit d'avoir apprise dans le moment même; & termina son discours, par jurer à M. *Alworthy*, qu'il étoit si indigné de l'audace de son frere, que, dût-il vivre cent ans, il ne le reverroit jamais, que pour

lui reprocher son crime, & l'abus de la confiance qu'il avoit euë dans un perfide, en l'introduisant dans la maison d'un Seigneur aussi respectable.

Mais M. *Alworthy* étoit trop philosophe, pour qu'un événement de cette nature pût troubler sa tranquilité. Il se rappella, que sa sœur étoit plus qu'en âge de faire un choix; & que l'époux qu'elle avoit pris, étoit d'une naissance à ne la point faire rougir: il se plaignit seulement, mais avec modération, de n'avoir point été consulté par elle, dans une affaire d'où dépendoit le bonheur de sa vie; & finit sa réponse au Docteur, en l'assurant que pourvû que les nouveaux époux fussent également satisfaits de leur sort, il ne conserveroit contre eux aucune ombre de ressentiment.

Le Docteur, quoiqu'intérieurement au comble de ses vœux, continua, en exagérant le trop de bonté de M. *Alworthy*, à accuser son frere de la plus noire ingratitude; & s'emporta au point, que M. *Alworthy* eut toutes les peines du monde à l'appaiser, & à obtenir de lui, la grace du Capitaine.

Le

Le Doćteur céda enfin, & n'eut rien de plus pressé, que d'aller faire part à son frere du succès de son ambassade.

CHAPITRE XI.

Conclusion du premier Livre.

J'ai lû, je ne sai où, que l'un des conseils que le Diable laissa à ses disciples, lors de son dernier voyage sur terre, étoit celui-ci : *quand tu es parvenu où tu prétendois atteindre, renverse l'échelle.* C'est-à-dire, en bon françois, si-tôt que ta fortune est faite, quel que soit l'ami qui te l'ait procurée, hâte-toi de lui tourner le dos.

Soit que le Capitaine eût adopté cette maxime, ou non, il n'est pas moins certain qu'il se hâta d'agir en conséquence. Il ne fut pas si-tôt paisible possesseur de *Miss Brigitte*, & parfaitement réconcilié avec M. *Allworthy*, que son réfroidissement pour le Doćteur fut bientôt remarqué par les yeux des plus indifférens, & s'accrut tellement de jour en jour, qu'il ne tarda pas à dégénérer en mépris.

Le Docteur, qui s'en apperçut des premiers, ne put s'empêcher de lui en porter sécrettement quelques plaintes: mais il n'en eut d'autre réponse, si non, *que s'il n'étoit pas content des égards qu'on avoit pour lui dans le Château, il étoit maître de se retirer partout où il trouveroit bon.*

Cet excès de dureté, dans le Capitaine, perça l'ame du pauvre Docteur. Rien en effet ne pénétre plus vivement le cœur humain, que l'ingratitude de ceux en faveur desquels nous nous sommes rendus coupables. Lorsqu'en faisant le bien, nous trouvons des ingrats, le seul plaisir de l'avoir fait nous offre du moins une consolation: mais, comment se consoler des procédés insultans d'un ami, lorsque notre cœur nous reproche sans cesse de nous être rendu criminel pour un sujet qui n'en étoit pas digne?

Les choses furent poussées au point que *M. Allworthy* lui-même voulut savoir du Capitaine en quoi le Docteur avoit pû l'offenser; & ce frere dénaturé eut l'ame assez basse pour révéler la turpitude du Docteur, en protestant qu'il ne pouvoit

pouvoit lui pardonner de l'avoir induit à tromper un beaufrere qu'il aimoit & respectoit autant que *M. Alworthy*.

Ce dernier fut indigné de cette déclaration, & marqua tant de ressentiment contre les personnes incapables d'oublier une offense, que le Capitaine feignit enfin de céder à la force de ses raisonnemens, & de consentir à se réconcilier avec son frere.

Quant à *Miss Brigitte*, elle étoit encore dans le premier mois de son mariage; & par conséquent si enchantée de son époux qu'elle n'imaginoit pas qu'il pût avoir tort. Ainsi son dégoût & son indifférence pour quelque personne que ce fût, étoit une raison suffisante pour la faire penser de même. Cependant, les deux freres, à la sollicitation de M. *Alworthy*, se raccommoderent en apparence: mais le même fiel subsista toujours dans le cœur du cadet. Il saisit tant d'occasions sécrettes d'en donner des preuves au Docteur, que ce malheureux trouva enfin son séjour au Château insoutenable, & se détermina à affronter tous les désagrémens qu'il pourroit ren-

contrer

contrer dans le monde, plûtôt que de ſupporter plus long-tems les inſultes cruelles d'un frere qu'il gémiſſoit d'avoir ſi bien ſervi.

Il feignit des affaires, qui exigeoient un voyage ; Il promit de revenir bientôt, & prit congé de ſon frere même, avec un viſage ſi bien compoſé, que M. *Alworthy* ne douta point de ſon retour & de la parfaite réconciliation des deux freres.

Le Docteur s'en alla droit à Londre, où il mourut peu après de chagrin : maladie qui tuë beaucoup plus de gens que l'on ne penſe, & qui tiendroit une notable place dans les liſtes mortuaires annuelles, ſi Meſſieurs les Médecins avoient appris à la guérir.

Fin du premier Livre.



L'EN-

L'ENFANT TROUVÉ.

LIVRE SECOND,

Contenant divers événemens arrivés pendant les deux premieres années après le mariage du Capitaine BLIFIL avec MISS BRIGITTE ALWORTHY.

CHAPITRE PREMIER.

Délicatesse du Capitaine, au sujet des bâtards. Grandes découvertes de DEBORA WILKINS.

Huit mois après la célébration des nôces, *Miss Brigitte Alworthy*, à la suite d'un saisissement, se trouva mere d'un beau garçon qui se portoit très-bien.

La naissance d'un héritier, né d'une sœur chérie, en comblant M. *Alworthy* de la joie la plus vive, ne diminua pourtant rien de la tendre affection qu'il portoit

toit au petit enfant trouvé, dont il avoit été le parein, auquel il avoit donné le nom de *Thomas*, (celui de son propre Patron) & qu'il n'avoit jamais manqué d'aller voir au moins une fois le jour, depuis qu'il le faisoit nourrir dans le Château.

Il proposa même à sa sœur de faire élever son fils avec le petit *Tom*, & elle y consentit, quoiqu'avec quelque répugnance : car elle avoit réellement beaucoup de complaisance pour son frere. Delà venoit, sans doute, qu'elle avoit toujours eu plus de bontés pour cet Orphelin, que les femmes d'une vertu rigide n'en ont d'ordinaire pour ces sortes d'enfans, qui, quoiqu'innocens, sont pourtant toujours regardés comme de vivans trophées de l'incontinence.

Le Capitaine ne supporta pas si aisément ce qu'il regardoit comme une foiblesse dans M. *Alworthy*. Il tenta même plus d'une fois, en jettant adroitement des scrupules dans l'ame de son beau-frere, de lui ouvrir les yeux sur un attachement qui pouvoit être mal interprété par les rigoristes, & par conséquent

nuire

nuire à la réputation du monde la mieux établie. Mais M. *Alworthy*, dont rien n'étoit capable d'ébranler les principes; (la charité en étoit la base) lui répondit si vertement sur cet article, que le Capitaine sentit qu'il falloit se taire, & renfermer dans son cœur des sentimens de jalousie qu'il n'avoit pû cacher.

Mais tandis qu'il rongeoit son frein, la Dame *Debora* venoit de faire une découverte, qui par ses suites, menaçoit d'être plus fatale pour le pauvre *Tom*, que tous les argumens du Capitaine.

Soit que l'insatiable curiosité de cette bonne femme l'eût entraînée dans cette recherche, soit qu'elle ne s'y fût appliquée que pour se mettre d'autant plus dans les bonnes graces de sa maîtresse, il n'est pas moins vrai qu'elle étoit parvenuë à déterrer le pere du petit *Tom*.

Le Lecteur se ressouviendra sans doute, d'avoir été informé que *Jenny Jones* avoit passé quelques années chez un Maître d'école, qui s'étoit plû à lui enseigner le latin; & qui enfin en avoit fait une écoliere plus savante que son maître même. Il est vrai que cet homme, quoique

que d'une profeſſion où la ſcience paroît être néceſſaire, étoit en effet très-ignorant. C'étoit un des meilleurs baptiſés du Canton, un vrai *Roger Bontems*, d'un caractére d'eſprit ſi jovial, qu'il étoit regardé comme le *plaiſant* de la Province: auſſi tous les Gentilshommes voiſins ſe l'arrachoient-ils, pour l'avoir à leur table; & comme notre homme n'avoit pas le talent négatif, il paſſoit volontiers ſouvent, en ſe réjouiſſant chez eux, un tems qu'il auroit pû employer avec plus de profit dans ſon école. On peut juger de-là, qu'il n'avoit guéres d'écoliers, qu'il n'étoit rien moins qu'opulent, & que ſans l'office de Clerc de la Paroiſſe, celui de Barbier, & dix livres ſterlins qu'il recevoit chaque année à Noël, du généreux M. *Alworthy*, le pauvre *Partridge* (c'étoit ſon nom) n'eût pas été fort à ſon aiſe. Il avoit pris femme dans la cuiſine de M. *Alworthy*, & l'avoit épouſée pour ſa fortune: elle y avoit amaſſé environ vingt livres ſterlins; laide au ſurplus autant que mauvaiſe; & qui, en conſéquence, s'étoit bientôt renduë plus redou-

redoutable dans l'école, & partout ailleurs, que fon mari lui-même.

Dix ans s'étoient paffés depuis que *Partridge* avoit époufé cette *Venus*; il n'en avoit pourtant pas encore trente, & Madame *Partridge* n'étoit pas encore mere. De-là naiffoient chaque jour de nouvelles tribulations pour notre Pédagogue: fa jaloufe moitié fouffroit avec peine qu'il envifageât d'autre femelle; la moindre politeffe de fon époux à fes voifines, fuffifoit pour la mettre en fureur. De-là encore, le foin qu'elle avoit toujours eu de n'avoir dans fa maifon que des fervantes encore plus mauffades qu'elle, de ces filles en un mot dont la figure eft une caution de la vertu.

Jenny, quoique jeune, étoit de ce nombre, nous l'avons déja infinué; elle étoit d'ailleurs extrêmement modefte, qualité très-eftimée des femmes jaloufes: ainfi elle avoit paffé quatre ans entiers chez *Partridge*, fans avoir infpiré l'ombre même du foupçon à fa maîtreffe, qui bien loin de la regarder comme un objet de tentation pour fon mari, n'avoit

même pas trouvé mauvais qu'il la mît au nombre de ses disciples.

Mais il en est de la jalousie comme de la goutte: quand ces sortes de maladies sont dans le sang, rien ne peut prévenir leurs accès; un rien suffit pour les produire, & souvent lorsqu'on s'y attend le moins. C'est ce qui étoit arrivé à Madame *Partridge*, après avoir souffert pendant quatre ans, que son mari enseignât cette fille, sans avoir conçû contre eux le moindre soupçon. Etant un jour entrée dans l'école, où la fille lisoit, tandis que son maître étoit appuyé sur elle, *Jenny Jones*, à la vuë de sa maîtresse, s'étoit levée brusquement de sa chaise avec un air de confusion qui n'avoit paru que trop suspect. Madame *Partridge*, pour la premiere fois, ayant ouvert les yeux sur les complaisances de son mari pour cette jeune fille, n'attendit pour éclater qu'une occasion que le hasard fit bientôt naître. *Partridge* & sa femme étoient à table; le Pédagogue en demandant à boire à *Jenny*, s'étoit exprimé en ces termes: *Da mihi aliquid potum.* La pauvre fille, à ce mauvais

latin,

latin, n'avoit pû s'empêcher de soûrire; lorsque sa maîtresse jettant les yeux sur elle, & interprétant ce soûrire conformément à ses idées, lui fit voler son assiette à la tête, & la poursuivit le couteau à la main jusques dans la ruë, en l'accablant des noms les plus infâmes.

C'est ainsi que *Jenny* étoit sortie de chez *Partridge*, qui pour faire sa paix avec sa chere épouse, s'étoit cru obligé de convenir, (en niant pourtant formellement qu'il fût question d'amour entre eux,) que *Jenny* étoit devenuë obstinée & impertinente depuis qu'elle s'imaginoit en savoir autant, & peut-être plus que son maître.

Cette docilité de l'époux, jointe à quelques caresses de surérogation, avoit tellement calmé l'épouse, que plusieurs mois s'étoient passés entre eux dans la tranquilité la plus profonde, quand le babil d'une vieille Commére vint tout-à-coup la troûbler de nouveau, en apprenant à Madame *Partridge*, l'accouchement de *Jenny*, & tout ce qui venoit d'arriver au Château.

 Jamais

Jamais incendie ne fut plus prompt, & n'eut de ſuites plus terribles! Madame *Partridge*, après avoir calculé ſur ſes doigts, voit que l'enfant peut avoir été fait chez elle ; ſes anciens ſoupçons renaiſſent, & ſe changent en certitude ; ſon mari n'a laiſſé mettre *Jenny* à la porte, que pour tromper d'autant mieux ſa femme ; peut-être même étoit-il déja dégouté de cette fille, & avoit-il ſaiſi l'occaſion de s'en débaraſſer : c'eſt un traître, un perfide, un monſtre digne des plus affreux ſupplices! . . . A ces mots, elle vole chez elle : ſes mains, ſes dents, ſa langue, tombent & agiſſent à la fois ſur le pacifique époux, qui tout étourdi de l'orage, laiſſe le tems à l'Amazone de le couvrir & de ſang & de playes ; mais qui, réveillé par la douleur & la violence des coups, quitte la défenſive, ſe ſaiſit des bras de ſon épouſe, & lui fait enfin ſentir la vigueur des ſiens.

Le bruit attire les voiſins ; Madame *Partridge* échevelée, & couverte du ſang de ſon mari, ſe laiſſe tomber évanouïe ; toutes les femmes s'empreſſent de la ſecourir. Elle ouvre enfin un œil mourant,

rant, pour accuſer *Partridge* de l'avoir voulu aſſaſſiner, après avoir deshonoré ſon lit : grande rumeur, grand ſcandale dans la Paroiſſe!

Le pauvre *Partridge* montre envain les marques ſanglantes de la bonté de ſon épouſe ; toutes les femmes le condamnent, tous les hommes l'exhortent à vivre mieux avec elle à l'avenir; chacun retourne enfin chez ſoi, & laiſſe nos deux époux vis-à-vis l'un de l'autre.

CHAPITRE II.

Suite du précédent.

D*ebora* ne fut pas la derniere à être inſtruite de toutes les particularités de cette avanture. Elle avoit pénétré les ſentimens du Capitaine *Bliſil* à l'égard du petit *Tom Jones:* elle ne perdit pas l'occaſion de ſe concilier les bonnes graces de ce nouveau maître, en lui donnant des armes pour combattre l'extrême attachement de M. *Alworthy* pour le prétendu orphelin.

Le Capitaine, en habile politique, ne parut que médiocrement flatté de cette confidence, très-résolu pourtant d'en faire usage dès qu'il en trouveroit l'occasion favorable.

Elle se présenta environ un mois après, dans une grande conversation qu'il eut en se promenant avec *M. Alworthy*, sur la charité. Le Capitaine y soutenoit, contre le sentiment de son beau-frere, que la charité cessoit d'être vertu, & n'étoit plus qu'une foiblesse, dès qu'elle s'étendoit jusques sur des sujets dont les mœurs corrumpuës avoient plutôt droit d'exciter l'indignation que la pitié. Un homme comme *Partridge*, par exemple, (ajouta-t-il avec un sang froid réfléchi,) paroîtra-t-il à tous les yeux un digne objet de charité?

M. *Alworthy* marqua quelque surprise au nom de *Partridge*; & bien plus encore, lorsqu'après avoir prié le Capitaine de s'expliquer, il eut appris que cet homme étoit le pere de l'enfant trouvé dans son lit.

Debora fut d'abord appellée; elle eut ordre, après avoir été entenduë, de se

rendre

rendre de nouveau ſur les lieux, d'y faire de plus amples informations ; & au cas que *Partridge* ſe trouvât réellement coupable, de le faire citer juridiquement au Tribunal de M. *Alworthy*, en qualité de *Juge de Paix* du Canton.

Il eſt bon de ſavoir, que la femme de *Partridge*, après le ſanglant combat dont nous avons parlé dans le dernier Chapitre, avoit conſtamment refuſé toute eſpece d'accommodement avec ſon mari, à moins qu'il ne s'avouât coupable du crime dont elle prétendoit avoir une pleine certitude; & que *Partridge*, ſoit par foibleſſe, par crainte, ou pour le bien de la paix, avoit fait cet aveu, ſous condition expreſſe qu'elle ne lui en reparleroit jamais.

La vigilante *Debora*, informée de cette circonſtance, alla voir cette femme, lui promit la protection de M. *Alworthy*, & la ſienne propre; & après l'avoir aſſurée que la punition de ſon mari ne nuiroit en aucune façon au bien de ſes affaires, non plus qu'à ſa famille, elle détermina Madame *Partridge* à ſoutenir en jugement

tout ce qu'elle venoit de lui avouer en particulier.

Les Parties, en conséquence, c'est-à-dire *Partridge* & sa femme, furent assignées, & comparurent au Tribunal de M. *Alworthy*. L'époux prétendit en vain réclamer contre l'aveu fait à sa femme, en faveur des motifs qui le lui avoient arraché. Tout ce qu'il put obtenir, fut de faire renvoyer la cause à trois jours, après avoir supplié *M. Alworthy* de faire appeller *Jenny Jones* pour lui être confrontée: ne doutant pas que cette fille ne dût lui rendre toute son innocence.

M. *Alworthy*, quoique indigné contre *Partridge*, qu'il avoit tout lieu de regarder comme coupable, étoit un Juge trop tempéré & trop intégre pour refuser d'entendre tous les témoins qu'un Accusé pouvoit produire pour sa défense. Un Messager fut dépêché pour chercher, & amener *Jenny* au Château. Mais son voyage fut inutile: il rapporta, que cette fille depuis quelques jours avoit abandonné le lieu de sa retraite, pour suivre un Officier qui venoit d'y faire recruë.

Cette nouvelle acheva de décider totalement le Juge: la déposition d'un pareil témoin pouvoit-elle être regrettée! *Partridge*, malgré ses pleurs & ses protestations, fut déclaré coupable, indigne à l'avenir des bienfaits de M. *Alworthy*, & chassé pour jamais du Château.

Sa femme ne tarda pas à s'appercevoir que *Debora* l'avoit trompée, & à se repentir amérement du témoignage qu'elle avoit porté contre son mari: mais il étoit trop tard; il fallut se soumettre à son sort, qui devint bientôt des plus tristes.

Partridge n'étoit déja que trop paresseux; le désespoir le rendit insensible à tout: son école fut bientôt déserte, la misere l'assaillit de toutes parts; sans quelques charités secrettes, dont le Lecteur n'aura point de peine à démêler la source, sa femme & lui seroient peut-être morts de faim.

Madame *Partridge* ne put long-tems résister à tant de maux; & ce malheureux, n'ayant plus rien qui l'arrêtât dans le canton, partit un beau matin pour aller chercher fortune ailleurs.

CHAPITRE III.

Changement de Scene.

Quoique le Capitaine *Blifil* fût ainsi parvenu à perdre totalement le pauvre *Partridge*, il n'avoit pourtant point atteint le but après lequel il aspiroit le plus: le petit *Tom* étoit encore dans le Château, M. *Alworthy* l'aimoit toujours. Il sembloit même, que la sévérité dont il avoit usé envers le pere eût accru la tendresse qu'il avoit maintenant pour le fils. Cette remarque acheva d'aigrir la bile du Capitaine: tout ce que son beau-frere donnoit étoit à ses yeux autant de diminué sur un bien, qu'il regardoit déja comme le sien propre.

Il s'en faloit beaucoup, sur cet article, & sur bien d'autres, que sa femme pensât comme lui. Depuis que les premiers transports de leur tendresse étoient rallentis, elle s'appercevoit chaque jour d'un nouveau déchet dans les attentions & les complaisances qu'il avoit euës pour elle. L'air rêveur & soucieux, le ton sec & dur, le verbe impératif, ne lui mon-

noyent

troient plus qu'un Maître deſpotique & farouche dans le même homme qu'elle avoit juſques-là regardé comme un Amant, ou tout au moins comme un Ami digne de toute ſa tendreſſe. Cette même femme, qui avoit toujours eu raiſon, qui ſe croyoit un Aigle dans la controverſe la plus ſublime & la plus rafinée, n'étoit plus digne de diſputer avec un époux qu'elle croyoit avoir ſubjugué; ſes argumens les plus preſſans n'excitoient plus que la pitié, on ne daignoit plus y répondre; quelle chûte *d'actions!* elle en fut bientôt outrée au point de méditer quelque vangeance tragique. Mais l'amour-propre, ce ſentiment ſi ſecourable (& ſurtout pour les femmes) changea tout-à-coup le cours dangereux de ces diſpoſitions funeſtes: un coup d'œil de complaiſance ſur la réalité de ſon propre mérite, déſarma Madame *Bliſil*, & ne laiſſa ſubſiſter dans ſon cœur que le plus grand mépris pour ſon époux.

L'orgueil a les yeux fins: le Capitaine démêla aiſément les ſentimens de ſa femme, & en fut d'autant plus humilié, qu'il ne pouvoit intérieurement l'accuſer d'in-

d'injuſtice; le dégoût qu'il avoit conçû pour elle en augmenta du double. Du dégoût à la haine, il ne reſtoit qu'un pas à faire; il fut bientôt franchi.

A datter de cet inſtant, le fin du commerce qu'ils eurent enſemble, ne conſiſta plus que dans la façon de ſe faire mutuellement enrager, en ſe gênant & ſe contrariant en tout, de maniére pourtant (& ce par différens motifs) à n'en laiſſer rien tranſpirer aux yeux de M. *Allworthy*. De ce moment, Madame *Blifil* qui connoiſſoit la haine invétérée de ſon mari pour le petit *Tom Jones*, redoubla ouvertement de tendreſſe pour lui, & lui prodigua autant de careſſes qu'à ſon propre enfant.

CHAPITRE IV.

Recette infaillible pour regagner l'affection d'une épouſe, même dans les cas plus déſeſpérés.

Le Capitaine ſe conſoloit des mauvais quart-d'heures qu'il paſſoit le moins qu'il pouvoit avec ſon épouſe, dans la con-

contemplation & dans le calcul des richesses immenses, qu'il comptoit recueillir au décès de M. *Alworthy*.

Il visitoit, toisoit secrettement, estimoit tout, projettoit des changemens, des réparations, des aggrandissemens tant au Château qu'aux jardins & au parc. Ces utiles amusemens occupoient presque tout son loisir; & il étoit enfin parvenu à dresser un plan conforme à ses projets, & pour l'exécution duquel il ne manquoit plus qu'une bagatelle, c'est-à-dire, le prompt trépas de M. son beau-frere.

Au milieu de ces riantes spéculations, un accident aussi hors de propos qu'imprévû, vint tout-à-coup en interrompre & en borner le cours. Toute la malignité de la fortune ne pouvoit en effet en imaginer un plus cruel & plus propre à renverser tous les desseins & les plans de notre homme. Bref, (pour ne point tenir le Lecteur trop en suspens) au moment même où son cœur, dévorant d'avance la succession, nâgeoit dans la joye, & se flattoit le plus de la mort prochaine de M. *Alworthy*, le pauvre Capitaine . . . mourut d'apopléxie.

Ce

Ce contretems lui arriva un ſoir, qu'étant ſorti pour ſe promener ſeul, il s'amuſoit à toiſer les allées d'un Parc qu'il ſe promettoit bientôt d'aggrandir. Grand exemple de cette vérité ſi vivement exprimée dans ce Paſſage *d'Horace!* . .

Tu, ſecanda marmora
Locas ſub ipſum funus: & ſepulchri
Immemor, ſtruis domos.

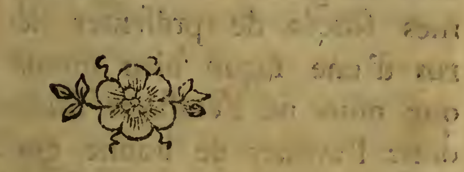
Ce qu'on pourroit, je crois, paraphraſer ainſi en François: „Mortel aveugle! „tu raſſembles les matériaux les plus pré„cieux pour te faire un Palais, quand le „pic & la bêche te ſont ſeuls néceſſaires. „Qu'as-tu beſoin d'un logement de cinq „cens pieds, ſur cent? Songe à celui de „ſix, ſur deux.

M. *Alworthy*, ſa ſœur & une autre Dame, étoient raſſemblés à l'heure ordinaire du ſouper, dans la ſalle à manger, lorſqu'on vint leur apprendre ce tragique événement. M. *Alworthy* en fut véritablement affligé; & Madame *Bliſil*, après un très-long évanouiſſement, ne manqua pas de faire retentir les voutes du Château

teau des ſons aigus de ſa douleur. Tout cela étoit dans *l'ordre:* elle n'étoit pas femme à y manquer; auſſi rendit-on exactement à la mémoire de ce cher Epoux tous les devoirs que la coûtume & la décence la plus rigide exigeoient de ſa veuve.

Ce ſecond Livre, quoique court, ſera avec la permiſſion du Lecteur, terminé à cette époque. Nous lui épargnerons même le détail de tout ce qui a pû ſe paſſer de peu important dans la famille de M. *Alworthy*, pendant le cours de douze années qui ont ſuivies la mort du Capitaine *Bliſil*, dans la juſte impatience d'amener plutôt ſur la ſcène le vrai Héros de cette Hiſtoire, que nous allons enfin trouver âgé d'environ quatorze ans.

Fin du ſecond Livre.



L'ENFANT TROUVÉ.

LIVRE TROISIEME.

Contenant ce qui s'est passé de remarquable chez M. ALWORTHY, *dans le cours de deux années : c'est-à-dire depuis que* TOM JONES *eut atteint l'âge de quatorze ans, jusqu'à seize.*

CHAPITRE PREMIER.

Peu de choses, mais nécessaires.

Comme nous avons resolu, en écrivant cette Histoire, de ne flater personne, & de laisser à la vérité seule le soin de guider notre plume, nous sommes forcés de présenter ici notre Héros d'une façon bien moins avantageuse que nous ne l'eussions souhaité. Il faut donc l'avouer de bonne grace : *Tom Jones*, en croissant, n'avoit pas donné bonne opinion de lui, & étoit regardé par toute

la famille de M. *Allworthy*, comme devant être un jour un très-mauvais *sujet*.

Le plus grand mal de l'avanture, c'est que plus d'une raison fondoit & justifioit le jugement que l'on portoit de lui. Son penchant au libertinage, s'étoit manifesté dès l'enfance: il avoit, par exemple, été déjà convaincu d'avoir volé du fruit dans un Verger voisin, un canard chez un Fermier, & une bale de paume dans la poche de M. *Blifil.*

Les vices du petit *Jones* grossissoient encore aux yeux des spectateurs, même indifférens, à côté des vertus du jeune M. *Blifil.* Tout retentissoit des louanges de ce dernier; on ne promit jamais tant à son âge: il étoit sobre, posé, pieux, discret bien plus qu'un autre à quarante ans; on l'aimoit, en un mot, autant que l'on haïssoit *Jones*; & l'on blâmoit fort M. *Allworthy*, de souffrir que son neveu fût élevé avec un petit *vaurien*, dont l'exemple pouvoit être si contagieux.

Une petite avanture qui arriva alors, peindra mieux le caractére de nos deux condisciples, que tout ce que nous pourrions en dire.

Tom Jones, qui tout méchant qu'il eſt; eſt le Héros de notre Hiſtoire, dans tout le domeſtique de la famille, n'avoit qu'un ſeul ami. C'étoit un Garde-chaſſe, qui ainſi que lui, ne valoit pas grand' choſe, & dont les notions ſur la différence du *Tien* & du *Mien*, n'étoient pas plus étenduës que celles de *Jones* lui-même; & l'on ſoupçonnoit avec quelque eſpece de fondement, que les mauvais conſeils de ce drôle-là n'avoient pas peu ſervi à engager notre Orphelin dans les mauvaiſes actions que nous venons de rapporter. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le canard & les fruits dérobés, avoient été portés chez lui, & que ſa famille en avoit profité. Ce qu'il y a encore d'auſſi certain, c'eſt que *Jones* ſeul fut accuſé & convaincu du vol, & qu'il en porta ſeul & la peine & le blâme, ainſi que dans l'occaſion ſuivante.

Le petit *Jones* étoit à la chaſſe avec notre Garde, lorſqu'une compagnie de Perdreaux qu'il avoit fait lever ſur les terres de M. *Allworthy*, alla ſe *remettre* ſur le terroir d'un Gentilhomme voiſin.

M. *Allworthy* avoit expreſſément défendu au Garde, ſous peine d'être renvoyé, de

ſuivre le gibier ſur les terres de ſes voiſins, & notamment ſur celles du Gentilhomme en queſtion; plus jaloux mille fois de ſa chaſſe, qu' un Eſpagnol de ſa maîtreſſe. Cependant les inſtances de *Jones*, jointes au penchant particulier du Garde, l' emporterent ſur les défenſes de M. *Alworthy*: ils paſſerent les bornes fatales, & tuerent une Perdrix. Malheureuſement pour eux, le houbereau, qui ne dormoit jamais, n'étoit pas loin: il accourut au coup, prit *Tom* ſur le fait, & chercha en vain le Garde, qui s'étoit caché dans l'épaiſſeur d'un buiſſon voiſin.

M. *Alworthy* fut d'abord averti du crime, dont on demandoit une vengeance éclatante contre les deux chaſſeurs. Quoiqu' on n' en eût attrapé qu' un, on avoit très-diſtinctement entendu deux coups de fuſils: c'étoit au coupable ſaiſi à dénoncer ſon camarade, peut-être encore plus criminel que lui.

A ſon retour au Château, *Tom* interrogé ſur le fait, avoua ingénuement la vérité, prétendant ſeulement qu' il avoit crû pouvoir ſuivre une couvée appartenante à M. *Alworthy*, puiſqu' elle étoit originaire

de ſon terroir; mais il nia ſi fermement (quoiqu'après avoir un peu héſité d'abord) qu'il eût aucun compagnon avec lui, que M. *Allworthy* l'en auroit crû ſans doute, ſi le Gentilhomme & ſon laquais n'avoient pas inſiſté par ferment dans leur accuſation.

Le Garde-chaſſe, dont la réputation étoit déja plus que ſuſpecte, fut mandé ſur le champ. Mais comptant ſur la parole que *Jones* lui avoit donnée de tout prendre ſur ſon compte, il proteſta ſans balancer de ſon innocence, en aſſûrant qu'il n'avoit pas vu *Jones* de toute la journée.

M. *Allworthy*, après avoir vivement preſſé *Jones* de confeſſer la vérité d'un fait, qu'il étoit réſolu d'approfondir, indigné enfin d'une obſtination dont il n'étoit pas la dupe, renvoya *Jones* avec colére, en lui donnant juſqu'au lendemain matin à faire ſes réfléxions, & en l'avertiſſant qu'un autre Juge auroit ſoin de l'interroger alors, & d'une autre façon.

Le pauvre *Jones* paſſa une très-mauvaiſe nuit, & d'autant plus triſte qu'il étoit ſeul, ſon compagnon *Blifil* étant parti pour faire quelques viſites aux environs avec ſa mere.

mere. Sa plus grande terreur n' étoit pas celle du châtiment : il craignoit d' être trahi par son courage, & de se voir forcé de manquer à ce qu' il avoit promis au Garde-chasse, dont la ruine alors étoit certaine ; celui-ci n'étoit pas plus tranquille : la fermeté de *Jones* l' inquiétoit beaucoup plus que sa peau.

Le matin venu, le Révérend M. *Tuakum*, à qui M. *Alworthy* avoit confié l' éducation des deux jeunes gens, vint gravement renouveller l' interrogatoire de la veille, & reçut les mêmes réponses, dont le résultat fut une correction si sanglante que tout autre que *Jones* y eût sans doute succombé. Il la soutint avec constance, très-résolu de se voir plutôt écorché vif, que d' être assez lâche pour trahir son ami.

M. *Alworthy*, qui s' apperçut bientôt, par les discours du Précepteur, enragé de n'avoir pu parvenir à vaincre son disciple, que cet homme avoit poussé la sévérité au-delà de ses intentions, commença à plaindre le petit Orphelin, à croire que le Gentilhomme accusateur pouvoit s' être trompé, & que le domestique pouvoit n' avoir parlé que par complaisance pour

ſon Maître. Et comme la cruauté, ainſi que l'injuſtice, étoient deux idées dont ce digne Seigneur étoit incapable de ſoutenir un ſeul inſtant le ſentiment intérieur, il envoya d'abord appeller *Jones*, auquel il dit, après quelques exhortations auſſi tendres que ſincéres.... Je ſuis maintenant convaincu, mon cher Enfant, de l'injuſtice de mes ſoupçons, & bien fâché de la punition rigoureuſe qu'ils vous ont attirée... Il lui donna enſuite, par forme de réparation, un petit cheval, en lui répétant combien il avoit de regret de tout ce qui s'étoit paſſé.

Cet excès de bonté pénétra *Jones*. Plus accablé de la générosité de M. *Alworthy*, que des coups de fouët de *Tuakum*, il ſe précipita, aux pieds de ſon bienfaiteur..... Ah, Monſieur! Ah, Monſieur (lui dit-il en pleurant) vous êtes trop bon! Non je ne ſuis pas digne de vos moindres faveurs..... A ce moment, cédant au torrent de ſa reconnoiſſance, il alloit tout avouer à M. *Alworthy*, lorſque le bon génie du Garde-chaſſe lui remit devant les yeux toutes les conſéquences de cet aveu pour ce pauvre miſérable; & cette

cette seule considération lui ferma tout-à-coup la bouche.

Tuakum épuisa sa Rhétorique, pour dissuader M. *Alworthy* d'une clémence qu'il regardoit comme déplacée, en insinuant qu'une seconde correction arracheroit probablement la vérité de la bouche du coupable: son expérience fut absolument rejettée. Il a déja assez souffert, répondit M. *Alworthy*, même en le supposant criminel; & dans ce cas, je le crois pardonnable, puisque l'honneur seul a pu l'engager à se taire.

L'honneur! s'écria *Tuakum*, avec chaleur: pur entêtement, pure obstination! l'honneur peut-il inspirer un mensonge? l'honneur peut-il subsister indépendamment de la Religion?

Ce discours se tenoit à table, vers la fin du dîner, en présence d'un troisiéme personnage qui y prit part, & qu'avant d'aller plus loin, il faut faire connoître au Lecteur.

CHAPITRE II.

Caractére de M. SQUARE le Philosophe, & de M. TUAKUM le Puritain.

Ce Gentilhomme, qui étoit déja depuis quelque tems chez M. *Alworthy*, se nommoit *Square*. Ses talens naturels n' étoient pas du premier ordre; mais une savante éducation y avoit suppléé. Fort versé dans l'étude des Anciens, & sachant sur le bout du doigt son *Aristote* & son *Platon*, il avoit surtout travaillé à se former sur ces grands modèles, suivant tantôt l' opinion de l'un, tantôt celle de l' autre: toujours Platonicien pour la Morale, souvent Péripatéticien pour la Religion.

Mais quoiqu'il eût formé sa Morale sur celle de *Platon*, il s' accordoit assez avec l'opinion d' *Aristote*, lorsqu' il l' envisageoit plutôt comme Philosophe, que comme Législateur. Ce dernier sentiment fut long-tems celui de notre homme, & le conduisit par dégrés au point de n' envisager toute espece de vertus, que comme matié-

matiéres de théorie. Il eſt vrai qu'il n'en fit jamais confidence à perſonne ; mais après avoir ſuivi de près ſa conduite, je ne puis me diſpenſer de croire que ce fut en effet ſon ſentiment, qui d'ailleurs eſt très-propre à concilier les contradictions qui ſurprendroient dans ſon caractére.

Tuakum & lui ne ſe rencontroient jamais ſans diſputer. Comment euſſent-ils été d'accord ? leurs principes étoient diamétralement contraires. *Square* étoit convaincu que toutes les vertus étoient dans la nature ; & qu'il n'en étoit pas plus des vices de l'ame, que de la difformité des corps. *Tuakum* tenoit, au contraire, que l'ame humaine, depuis la chute du premier homme, n'étoit plus qu'une ſentine d'iniquités. Ils ne s'accordoient que dans un ſeul point : c'eſt que dans leurs diſſertations morales, il n'étoit jamais fait mention du mot *Bonté*. Le premier, ne jugeoit de toutes les actions, que par *la Regle inaltérable du droit, & l'éternelle Convenance des choſes ;* l'autre ne décidoit de rien, que par les loix de *l'expreſſe Autorité.*

Après cette courte introduction, le Lecteur est prié de se souvenir, que le Ministre avoit crû accabler M. *Allworthy*, en lui demandant, *si l'honneur pouvoit subsister indépendamment de la Religion?*

Square se chargea de la réponse, qui produisit une longue dispute que je crois devoir épargner au Lecteur; & sur laquelle les deux champions s'escrimeroient peut-être encore, sans un incident qui vint tout-à-coup les interrompre.

CHAPITRE III.

Apologie nécessaire pour l'Auteur. Incident trivial, qui peut-être en a aussi besoin.

Il est encore bon, avant que je continuë, de supplier le Lecteur, de ne point craindre que mon but soit d'offenser personne, & spécialement ceux qui ont le bonheur d'être attachés à la Religion, ainsi qu'à la vertu. Loin de prétendre jetter un ridicule mal fondé sur ce qui seul est capable de purifier & d'en-

d'ennoblir le cœur de l'homme, je n'ai d'autre vuë au contraire, que celle de démaſquer les Sectateurs auſſi foux qu'outrés de deux ſyſtêmes mal entendus, & par conſéquent plus dangereux en Angleterre, où tout eſt enthouſiaſme, que partout ailleurs. Ce n'eſt donc, ni la Religion ni la vertu que je prétens expoſer ici, c'eſt l'abus de l'une & le défaut de l'autre, dans deux perſonnages auſſi vains qu'entêtés de l'obſcure ſublimité de leurs idées. Si *Tuakum* avoit moins négligé la vertu, & *Square* la Religion, dans la compoſition de leurs différens ſyſtêmes, & n'avoient pas rejetté du cœur humain tous principes de *bonté naturelle*, je me ſerois bien gardé de les repréſenter comme deux objets de dériſion dans cette Hiſtoire: que je crois, après cette déclaration, pouvoir pourſuivre.

L'incident qui mit fin à la conteſtation mentionnée au dernier Chapitre, n'étoit autre choſe qu'une querelle entre M. *Blifil* & *Tom Jones*, en conſéquence de quoi ce dernier avoit enſanglanté le nez de ſon camarade. Le jeu ayant occaſionné leur différend, le ſage *Blifil* s'étoit

toit échapé au point de traiter *Tom* de *vilain bâtard ;* & l'autre, qui avoit souvent la tête un peu près du bonnet, y avoit répondu par un vigoureux coup de poing.

Blifil, les yeux en larmes, & le nez en sang, demandoit justice à son oncle, & au redoutable *Tuakum.* *Jones*, ne s'excusoit que sur l'atrocité de l'insulte, dont *Blifil* n'avoit eu garde de parler; & M. *Alworthy*, pensoit déja à absoudre *Jones*, en lui recommandant plus de modération à l'avenir, lorsque le vindicatif *Blifil* obstiné à nier l'injure qu'il avoit dite à *Jones*, s'écria, *qu'il n'étoit pas étonnant qu'un menteur capable de nier certains faits, fût au besoin en inventer d'autres.*

Quels sont, quels sont ces faits, interrompit *Tuakum* avec chaleur?

Blifil, se sentant soutenu, révéla alors la confidence que *Tom* lui avoit faite la veille, de sa chasse avec le Garde.

A ces mots, *Tuakum* les yeux étincelans de joye, chanta victoire; & insulta au malheur de *Jones*, ainsi qu'à la crédulité de M. *Alworthy*.

Tom,

Tom, aux genoux de ce Seigneur, ne se fit plus presser d'avouer sa faute. Le mensonge, dit-il, lui étoit aussi odieux qu'à tout autre ; mais il avoit cru que l'honneur l'obligeoit à sauver le Garde-Chasse ; d'autant plus, que c'étoit lui-même qui avoit forcé par ses instances ce pauvre malheureux d'entrer avec lui sur le terroir du gentilhomme voisin. Il affirma ce fait, par serment, & finit par suplier vivement M. *Alworthy* de ne punir que le vrai coupable, & de regarder en pitié la famille d'un infortuné dont lui seul avoit causé la perte. Reprenez vos bienfaits; Monsieur, s'écria-t-il encor en pleurant, je vous ai déja dit que j'en étois indigne! Otez-moi le petit cheval, qui fait toutes mes délices, mais pardonnez au pauvre *George*!

M. *Alworthy*, après avoir hésité quelques instans, le renvoya, ainsi que *Blifil*, en leur ordonnant de vivre plus amicalement ensemble.

CHAPITRE IV.

Opinions diverses.

Il est assez vraisemblable que le jeune *Blifil*, en dévoilant ainsi un secret qui ne lui avoit été révélé que sous le sceau de la plus intime confiance, épargna à *Tom Jones* une nouvelle correction, qui n'eût sans doute pas été moins vive que la premiere : la circonstance du nez cassé, donnoit si beau jeu au débonnaire *Tuakum !* mais l'importance de l'autre matiére, fit oublier celle-ci. M. *Alworthy* déclara même qu'à cet égard, *Tom* méritoit plutôt d'être récompensé que puni ; & cette sentence fit tomber les verges de la main du Pédagogue.

Il n'en réclama pourtant pas moins contre une indulgence, qu'il regardoit comme criminelle. C'est, disoit-il, encourager le crime ; c'est s'en rendre complice, que de ne pas le punir. Il s'étendit long-tems sur cette matiére ; & notamment sur la correction des enfans : il cita *Salomon*, les Peres, & leurs Commen-

tateurs. De-là paſſant aux vices du menſonge, il prouva à l'aſſemblée, qu'il n'étoit pas moins ſavant ſur ce point que ſur l'autre.

Square, après avoir rêvé long-tems, dit, qu'il tâchoit envain d'accorder le procédé de *Jones*, avec l'idée de la *Vertu parfaite.* Il avoua, qu'au premier coup d'œil, on trouvoit dans cette action l'air de la *force :* mais que la *force* étant une vertu, & la *fauſſeté* un vice, il n'étoit pas poſſible de les allier enſemble. Il termina ſon diſcours, dont je ne donne que la ſubſtance, par dire que la vertu & le vice ſe trouvant ici confondus, il laiſſoit aux lumiéres de M. *Tuakum* à décider ſi quelques coups de fouet ſeroient abſolument inutiles en cette occaſion.

Nos deux Savans étant d'accord, pour condamner *Jones*, ne pouvoient manquer de l'être pour exalter le jeune *Blifil.* Mettre la vérité au jour, c'étoit ſuivant le Docteur remplir le premier devoir d'un homme religieux ; ſuivant le Philoſophe, c'étoit éminemment ſe conformer à *la régle du droit*, & à *l'inaltérable convenance des choſes.*

Tout

Tout ceci cependant, quoique profondément raisonné, étoit de peu de poids auprès de M. *Allworthy*, & ne put le résoudre à permettre que l'on châtiât *Jones*. Il sentoit, au-dedans de lui-même, que l'invincible fidélité que ce jeune homme avoit gardée à son ami, s'accordoit davantage avec sa propre façon de penser, qu'avec la religion de *Twakum*, & la vertu de *Square*. Sur quoi il défendit expressément au premier, de maltraiter *Jones*, & de lui parler du passé. Le Pédant fut obligé d'obéir; mais ce ne fut pas sans répugnance, ni sans répéter plusieurs fois entre ses dents, que ce jeune homme étoit perdu.

Quant au Garde-chasse, M. *Allworthy* crut devoir être plus sévére. Il pensoit, avec justice, qu'une fausseté hazardée pour excuser un ami est bien moins criminelle, que celle que nous inventons pour nous excuser nous-mêmes. Ce qu'il reprochoit encore plus à cet homme, étoit d'avoir lâchement souffert que le pauvre *Tom* s'exposât pour l'amour de lui à un châtiment aussi rigoureux, que le Garde pouvoit prévenir, en osant déclarer la vérité. Ar-

rêt, en conséquence, en vertu duquel *George* fut payé, & chassé du service de M. *Allworthy*.

Dès que cette histoire fut devenue publique, bien des gens en jugeant la conduite de *Blifil & de Jones*, ne furent pas du sentiment de *Square & de Tuakum*. *Blifil*, qu'on aimoit, qu'on estimoit auparavant, fut regardé comme une ame basse, comme un faquin sans honneur & sans foi. *Tom*, qui auparavant étoit craint & haï, devint aussi généreux qu'estimable, en un mot un *brave garçon*, & prôné partout.

Jugez de la rage de nos Docteurs, en apprenant ce soudain changement de scene ! Tous deux avoient une prédilection décidée pour *Blifil*, souple, docile, recueilli, attentif à leurs leçons, admirateur de leur doctrine, vantant les talens de chacun d'eux en particulier, & ne cessant en leur absence de rendre graces à son oncle de lui avoir choisi de si grands Maîtres: louanges indirectes, qui leur revenoient par le canal de l'oncle, & qui par conséquent les flattoient davantage. Tous deux haïssoient *Jones*, étourdi, dissipé,

ſouvent ſans reſpect pour eux, inattentif à leurs préceptes ainſi qu'à leurs exemples, incapable d'en ſentir l'excellence & de les admirer, bâtard de plus, & par conſéquent indigne que des Maîtres auſſi ſublimes fuſſent forcés par complaiſance de ſe ravaller juſqu'à lui.

Lorsque M. *Allworthy*, préférant ſagement l'éducation privée à celle des Colléges d'Angleterre, avoit cherché un bon Précepteur pour ſon neveu & pour *Jones*, un de ſes intimes amis lui avoit indiqué & recommandé *Tuakum*. Ce Docteur, qui avoit paſſé presque toute ſa vie dans un Collége, avoit une grande réputation du côté de la ſcience, de la Religion & des mœurs. Cet homme, à ſon arrivée au Château, avoit beaucoup plu à M. *Allworthy*: il ne démentoit point en effet le caractére qu'on lui avoit donné. Cependant, à la longue, les imperfections parurent; mais comme elles ne l'emportoient pas ſur les bonnes qualités, du moins aux yeux de M. *Allworthy*, il prit patience, & garda le Docteur. D'ailleurs, les erreurs qu'il avoit apperçuës dans la doctrine de *Square*, engageoient

encor plus ce Seigneur à ne pas se défaire de *Thwakum* : il pensoit, que le tempérament différent de ces deux personnages, étoit très-propre à les corriger mutuellement de leurs défauts ; & qu'avec sa propre assistance, il n'en pouvoit résulter pour les deux disciples, que d'excellens principes de Religion & de Vertu.

Après avoir fait part au Lecteur de cette observation nécessaire, il nous reste à lui rendre raison d'un autre motif qui engageoit sécrettement le Philosophe & le Pédagogue à marquer plus d'attachement pour *Blifil*, que pour *Jones* : mais cette matière est assez importante, pour mériter un Chapitre exprès.

CHAPITRE V.

Cela est encor mieux fondé.

Sachez donc maintenant, que dès leur arrivée au Château, nos deux savans avoient pris tant d'affection pour M. *Allworthy*, l'un à cause de sa vertu, l'autre à cause de son amour pour la Religion,

que chacun d'eux avoit résolu, en particulier, de s'attacher à lui par les liens les plus étroits : c'est-à-dire, qu'ils avoient jetté les yeux sur Madame *Blifil*, cette plus riche qu'aimable veuve, dont nous n'avons pas fait mention depuis la mort de son mari; mais que le Lecteur n'a sans doute pas oubliée.

Le désir de lui plaire, les rendoit attentifs à en chercher toutes les occasions; & la constante préférence qu'ils donnoient à son fils sur le petit *Jones*, leur paroissoit un moyen naturel de parvenir à leur but. Ils ne doutoient pas, que la tendre amitié de M. *Allworthy* pour l'enfant trouvé, ne dût infiniment déplaire à Madame *Blifil*. Raisonnant d'après eux-mêmes, ils regardoient les caresses qu'elle faisoit à cet enfant comme partant de sa politique, ou de sa complaisance pour son frere : d'où ils induisoient, que *Tom* devoit paroître, intérieurement, encor plus odieux à la bonne Dame.

Quelque discrette que fût leur passion, Madame *Blifil* n'avoit point tardé à s'en appercevoir, & à en tirer tout le fruit qu'elle

qu'elle en vouloit : c'eſt-à-dire beaucoup de complaiſance de leur part pour ſes ſentimens, quels qu'ils fuſſent ; & le plaiſir, toujours ſenſible, de ſe croire aimée.

Il eſt encore bon de ſavoir, que nos deux Amans s'étoient trompés dans la prétenduë haine intérieure qu'ils ſuppoſoient à Madame *Bliſil* pour le Héros de notre hiſtoire. Cette femme, comme on l'a vu, n'avoit pas eu tout lieu d'être contente des procédés de ſon mari ; elle étoit même parvenuë à le haïr autant qu'elle le croyoit haïſſable, lorsque la mort l'en avoit délivrée. Il ne paroîtra donc pas ſurprenant, que le gage qui lui reſtoit de la tendreſſe d'un pareil époux, ne fût pas extrêmement cher à ſes yeux ; ni que, partant de ce principe, elle pût voir ſans répugnance & ſans jalouſie toutes les faveurs que ſon frere répandoit ſur *Tom Jones*.

Un fait certain (car ceux-ci ſont un peu fondés ſur conjectures) c'eſt, qu'à meſure que *Jones* grandiſſoit & donnoit des preuves de ce bon fond de caractére, de cette franchiſe généreuſe ſi fort en

possession de plaire aux Dames, on voyoit insensiblement disparoître en Madame *Blifil* cette froide indifférence, si voisine du mépris, qu'elle avoit toujours eu pour lui dans son enfance. On la vit même, avec étonnement, lui marquer en toute occasion plus de tendresse qu'à son propre fils; & se plaire tellement dans la compagnie de *Tom*, qu'à peine avoit-il atteint l'âge de dix-huit ans, qu'il parut aux yeux de *Square & de Tuakum* un Rival dangereux. Cette découverte les rendit furieux contre lui: chacun d'eux, en particulier, lui jura une haine implacable.

CHAPITRE VI.

Où l'Auteur lui-même paroît sur la Scene.

Quoique *M. Alworthy* ne fût pas disposé, par lui-même, à envisager les choses du mauvais côté, cependant les attentions trop marquées de Madame *Blifil* pour *Tom Jones*, & la préférence qu'elle lui donnoit sur son propre fils, firent

firent naître dans ſon eſprit, des diſpoſitions déſavantageuſes pour *Tom.* Pour intéreſſer M. *Allworthy*, il ſuffiſoit d'être malheureux, ſans être criminel.

Dès qu'il s'apperçut que *Blifil* étoit haï par ſa mere, (& cela n'étoit que trop vrai) il ſe ſentit ému pour lui de la compaſſion la plus tendre ; & l'on ſait de quel œil la compaſſion voit toujours les objets. Les défauts ne parurent plus que dans le lointain, les vertus ſe rapprocherent ; *Blifil* étoit jeune ; la haine de ſa mere étoit injuſte ; ſon neveu n'avoit plus de pere : que faloit-il de plus pour remuer les entrailles de *M. Allworthy?*

Il eſt pourtant vrai, que ces motifs ſeuls n'euſſent pas été capables d'éteindre totalement dans ſon cœur les ſentimens qu'il avoit pour *Tom* : mais ils préparoient ſon ame à recevoir des impreſſions qui produiſirent les grands événemens que nous aurons bientôt à raconter, & auxquels (il le faut confeſſer) l'imprudence & la légereté de l'infortuné *Jones* ne contribuerent pas peu.

Nous nous flattons, en les transmettant à la mémoire, qu'ils pourront tenir lieu d'une leçon utile pour les jeunes gens qui liront un jour cet ouvrage, ne seroit-ce que par esprit d'amusement. Ils pourront se convaincre, que la bonté du cœur, & la franchise la plus noble, quoique très-estimables à tous égards, & dignes d'enorgueillir quiconque en est doué, ne peuvent point seuls, hélas! les avancer aujourd'hui dans le monde. La prudence & la circonspection sont nécessaires au meilleur de tous les hommes: on peut les regarder comme les gardiennes de la vertu, qui sans elles n'est jamais en sureté. Il ne suffit pas, en effet, que nos intentions soient exactement bonnes, il faut en même-tems avoir grand soin qu'elles paroissent telles. Quelque orné que soit l'intérieur, il faut songer à parer le dehors, sans quoi la malice & l'envie sauront tellement le noircir que la sagacité d'un *Allworthy* même ne pourra peut-être discerner les beautés du dedans. Daignez, jeunes Lecteurs, adopter pour maxime constante, que nul homme ne peut se flatter d'être assez parfait

pour

pour ſe croire en droit de négliger les loix de la prudence : la vertu même ceſſe d'être belle, dès qu'elle s'affranchit des ornemens extérieurs du *decorum*. Si vous liſez la ſuite de cet ouvrage avec attention, je me flatte que vous ſerez bientôt pénétrés de la ſolidité de ces préceptes.

CHAPITRE VII.

Evénement peu important, qui fait pourtant mieux augurer de TOM JONES.

Le Lecteur ſe rappellera aiſément, que *M. Alworthy* avoit fait préſent à *Jones* d'un petit cheval, pour le conſoler de la correction, prétenduë injuſte, qu'il avoit reçuë de *Tuakum*. *Tom* le garda environ ſix mois, & le vendit enſuite à une foire voiſine du Château.

A ſon retour, queſtionné par *Tuakum*, ſur ce qu'il avoit fait de ſon argent : il répondit réſolument, que ce n'étoit point ſon affaire, & qu'il n'avoit rien à lui dire là-deſſus. *Tuakum*, toujours

jours alerte à saisir l'occasion de faire sentir à son sujet la pesanteur de son sceptre classique, en avoit déja armé sa main vangeresse, lorsque M. *Alworthy* parut. Il accorda un délai au criminel, & voulut, avant que justice fût faite, être instruit du délit.

Je n'ai rien à vous refuser, Monsieur, répondit *Jones*, en se jettant aux pieds de M. *Alworthy*: mais, pour à ce bourreau, je ne lui répondrai jamais que par cet organe, dont j'espere être bientôt capable de le récompenser de toutes ses cruautés. (Il montroit un bâton, à côté du lit.).

M. *Alworthy* aussi surpris qu'indigné de cet emportement, & surtout des menaces de *Jones* à son précepteur, menaça *Jones* lui-même de sa disgrace entiere, si jamais pareils mots sortoient de sa bouche à l'avenir.

Tom, moins effrayé, que pénétré du repentir d'avoir offensé son bienfaiteur, embrassa de nouveau ses genoux, en s'écriant, ah, Monsieur! qui dans l'Univers vous aime, & vous révére autant que moi? puis-je ignorer tout ce que je dois au plus

géné-

généreux de tous les hommes? ne ferois-je pas déteſtable à mes yeux mêmes, ſi je pouvois me croire ingrat? j'aimois, je chériſſois le préſent que j'ai reçu de vous; j'ai gémi mille fois d'être obligé de m'en défaire; rien au monde que le beſoin le plus preſſant n'auroit pû m'y forcer . . . vous-même . . . oui, vous-même euſſiez commis ce crime, ſi tant eſt que c'en ſoit un: je connois trop la ſenſibilité de votre cœur. Ah! que n'auroit-il pas ſenti, mon cher Maître? ſi en voyant l'état déplorable de ces pauvres enfans, & s'accuſant d'avoir cauſé leur infortune! . . .

De quels enfans entendez-vous parler? interrompit M. *Alworthy* tout ému: quel eſt donc cet énigme?

Hélas, Monſieur! de ceux de votre malheureux Garde-chaſſe. Depuis que *George* eſt l'objet de votre courroux, ſa nombreuſe & triſte famille périt de faim, de froid, & de miſére! je n'ai pû ſupporter le ſpectacle affreux de leurs ſouffrances! . . . c'eſt pour les ſoulager que j'ai oſé me défaire du cher préſent que je tenois de vos bontés . . . c'eſt pour eux

que

que je l'ai vendu: il ne m'en reste pas un sol.

M. *Alworthy*, pendant cette confession, que l'éloquence de la vérité rendoit attendrissante, étoit demeuré immobile, & les yeux mouillés de pleurs. Il se remit enfin, & renvoya *Jones*, après quelques tendres reproches, en l'exhortant de s'adresser à l'avenir à lui-même lorsqu'il seroit question de soulager des malheureux, plutôt que d'employer des moyens extraordinaires, souvent sujets à être mal interpretés.

CHAPITRE VIII.

Un malheur n'arrive jamais seul.

Quelques jours après cette avanture, M. *Alworthy* se promenant un soir dans la campagne avec *Blifil* & *Jones*, ce dernier les conduisit insensiblement à la chaumiere où la famille du Garde-chasse formoit un vivant tableau des miséres humaines. Leurs créanciers avoient déja

déja enlevé le peu d'argent qu'ils avoient reçu de *Jones*.

Un pareil ſpectacle ne pouvoit manquer d'attendrir M. *Alworthy*, qui donna ſur le champ quelques *guinées* à la mere, en lui recommandant de vêtir ſes enfans. La pauvre femme, à ce bonheur inattendu, fondit en larmes, & ne put cacher plus long-tems les obligations qu'elle avoit à *Jones*. Elle apprit à M. *Alworthy*, que *Tom* ſeul avoit préſervé depuis quelques mois ſa famille de ſuccomber ſous le poids des beſoins. Il eſt vrai, qu'indépendamment du cheval, *Tom* avoit vendu pluſieurs petits meubles à ſon uſage, pour ſecourir cette pauvre famille.

En revenant au Château, *Tom* fit les plus vives inſtances pour obtenir de M. *Alworthy* le pardon du Garde-chaſſe; & réuſſit enfin dans ſa demande.

A l'inſtant, tranſporté de joye d'avoir une ſi bonne nouvelle à porter, *Jones* malgré la pluie & la noirceur de la nuit, vola chez la femme du Garde.

Mais

Mais la mauvaiſe étoile de *George* opéroit pendant l'abſence de ſon ami, & renverſoit toutes ſes eſpérances.

CHAPITRE IX.

Dans lequel Meſſieurs BLIFIL *&* JONES *paroiſſent dans un jour oppoſé.*

BLifil ne ſe piquoit pas d'être à beaucoup près auſſi ſenſible à la pitié que l'étoit *Jones*, mais auſſi ſe vantoit-il d'être beaucoup plus juſte. Il ſuivoit, en cela, les préceptes de *Square* & de *Tuakum:* l'un, comme on le ſait, ne la croyoit pas compatible avec *la Régle inaltérable du droit;* l'autre tenoit toujours fermement pour la *juſtice*, laiſſant au Ciel ſeul le droit de faire grace.

M. *Blifil*, qui s'étoit tû en préſence de *Jones*, profita donc de ſon abſence. Toutes réfléxions faites, il ne pouvoit ſouffrir que ſon oncle s'écartât des bons principes, en répandant ſes faveurs ſur des Sujets qui n'en étoient pas dignes.

Il

Il avoit appris, que *George* avoit été accusé & poursuivi quelque tems auparavant, par un Gentilhomme nommé M. *Western*, pour un liévre tué au gîte. Le délit étoit vrai; mais il n'étoit pas moins vrai, que le liévre s'étoit trouvé sur le passage de ce malheureux, dont la famille mouroit alors de faim.

Quoiqu'il en soit, la chose rapportée sans aucune des circonstances qui pouvoit la rendre excusable, & sous le sceau du secret, indisposa de nouveau M. *Alworthy* contre *George*; & d'autant plus, que M. *Alworthy*, ami de M. *Western*, avoit des ménagemens à garder avec ce Gentilhomme.

Tom fut inconsolable de ce contretems, & chercha vainement ce qui avoit pû l'occasionner: mais le coup étoit porté, & M. *Alworthy* étoit ferme quand il croyoit avoir raison de l'être. Il defendit à *Tom* de lui parler jamais du Garde, en promettant pourtant d'avoir quelque soin de sa famille. Il fallut se taire, & chercher quelque autre moyen d'être utile à *George*.

Le

Le M. *Weſtern*, dont nous venons de parler, étoit un déterminé Chaſſeur, & paſſionné pour toutes les eſpeces d'exercices en uſage en Angleterre. *Tom* s'étoit lié avec lui depuis quelque tems, & avoit acquis ſes bonnes graces, en franchiſſant à cheval plus d'une barriere, & en faiſant maints autres tours de force, qui aux yeux de M. *Weſtern*, préſageoient que *Jones* ſeroit un jour un grand homme, pourvû qu'il fût bien cultivé.

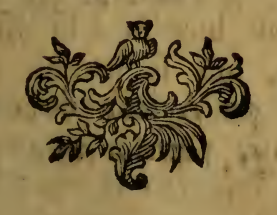
Les talens n'ont beſoin que d'être encouragés: *Tom* fit des progrès rapides, & fut bientôt de toutes les parties de M. *Weſtern*. Les chiens, les fuſils, les chevaux, la table de cet opulent Seigneur de Paroiſſe furent bientôt à la diſpoſition de notre Héros, qui ſe promit de profiter de ſa faveur pour obtenir le pardon de ſon ami *George*, & le faire placer dans cette maiſon.

Pour parvenir à un projet ſi difficile, & que le bon cœur de *Jones* peut ſeul juſtifier, il crut devoir faire ſa cour à la fille unique de M. *Weſtern*, jeune Demoiſelle de dix-ſept ans, qu'après ſes chiens &

ſes chevaux, le pere aimoit & eſtimoit au-delà de toutes choſes. Il ſuffiſoit que *Tom* connût le pouvoir qu'elle avoit ſur l'eſprit de ſon pere, pour ne pas balancer à s'attacher fortement à elle.

Mais comme il s'agit ici de l'Héroïne de notre Hiſtoire, que nous aimons beaucoup, & que le Lecteur aimera peut-être auſſi lui-même, il ne nous paroît pas décent de la faire paroître à la fin d'un livre.

Fin du troiſiéme Livre.



L'ENFANT TROUVÉ.

LIVRE QUATRIEME.

Contenant l'espace d'une année.

CHAPITRE PREMIER.

Portrait abrégé de SOPHIE WESTERN. Enfantillage qu'il étoit nécessaire de rappeller, à cause de ses suites importantes.

Le véridique Auteur de cette histoire, a fait un portrait en grand, & très-détaillé des charmes de la figure, du caractére, & des talens de notre Héroïne; & moi, pour épargner à nos François, moins patiens que nos voisins, l'ennui toujours inséparable des longueurs, je dirai tout simplement, *Que Sophie étoit belle, & qui plus est aimable.*

Ceux

Ceux de mes Lecteurs dont l'imagination, pour s'échauffer, a besoin d'être fixée sur un objet particulier, peuvent ouvrir celui de nos vieux Romans qui leur tombera le plutôt sous la main: le portrait de la premiere Princesse, pourvû qu'elle ait de grands yeux noirs bien coupés, vifs & pleins de douceurs, tous les autres traits du visage dignes d'accompagner de si beaux yeux, une peau plus blanche que l'albâtre, une taille de Nymphe, *la noble modestie de Diane, & les graces de Vénus:* pourvû, dis-je, qu'il trouve à peu près ce portrait-là, dans *Cyrus* ou dans *Clélie*, c'est d'après nature celui de notre Héroïne; & ma besogne est faite.

J'ajouterai pourtant, que si cette charmante fille devoit beaucoup à la nature, on s'appercevoit aisément que l'art n'avoit pas peu contribué à en faire une personne accomplie. Elle avoit été élevée par une tante, qui après avoir passé sa jeunesse à la Cour, & beaucoup connu le monde, s'étoit enfin retirée depuis quelques années dans ses Terres, où char-

mée des heureuſes diſpoſitions de ſa niéce, elle s'étoit attachée à les cultiver.

C'eſt donc à l'âge de dix-huit ans que Sophie paroît ici ſur la ſcene, accompagnée de tous ſes charmes, qu'embelliſſent encore les attraits touchans de l'aimable innocence.

J'ai déja dit à quel point elle étoit aimée de ſon pere; & combien *Jones*, par cette raiſon, croyoit devoir s'attacher à elle, dans l'eſpérance de l'intéreſſer pour ſon ami le Garde-chaſſe.

Mais nous ſommes forcés, avant que de paſſer plus loin, de récapituler en bref quelques matieres antérieures, plus néceſſaires qu'on ne penſe.

Quoique les différens caractéres de M. *Alworthy*, & de M. *Weſtern* ne permiſſent pas entr'eux une intime amitié, ils vivoient pourtant en bons voiſins: moyennant quoi, les jeunes gens des deux familles, qui ſe connoiſſoient depuis l'enfance, avoient ſouvent joué enſemble.

La gayeté de *Tom* ſympatiſoit plutôt avec l'humeur de *Sophie*, que la grave auſtérité de M. *Bliſil*; & la préférence qu'elle donnoit toujours au premier étoit

ſi mar-

ſi marquée, qu'il falloit avoir toute l'indifférence de *Bliſil* pour n' y point paroître ſenſible.

Cependant, comme nous ſoupçonnons volontiers le reſſentiment de ceux que nous croyons avoir offenſés, Mademoiſelle *Sophie* attribua à celui de M. *Bliſil* une action, que *Square & Tuakum* prétendirent être partie d'un bien meilleur principe.

Tom, étant encore fort jeune, avoit fait préſent à *Sophie* d' un petit oiſeau, qu' il avoit déniché, élevé, & inſtruit à chanter.

Sophie, qui avoit alors treize ans, étoit ſi attachée à ſon oiſeau, que ſa principale affaire, ainſi que ſon plus grand plaiſir, étoit de le nourrir, & de s'en amuſer. Auſſi, le petit *Tomy* (c'étoit le nom qu' elle avoit donné à l'oiſeau) mangeoit-il toujours dans la main de ſa belle maîtreſſe, & couchoit-il toujours dans ſon ſein.

Un jour, que M. *Alworthy*, & toute ſa famille, avoit dîné chez M. *Weſtern*, tout le monde étant dans le jardin, & *Bliſil* ayant plus que jamais remarqué l'ex-

l'extrême attachement de *Sophie* pour ſon oiſeau, la pria de le lui confier pour un inſtant. Elle ne crut pas devoir lui refuſer ce leger plaiſir. Mais à peine eut-il l'oiſeau dans ſa main, que dénouant le ruban attaché au pied du petit animal, le cruel *Bliſil* l'elança tout-à-coup dans les airs.

L'oiſeau ne s'étoit pas plutôt ſenti en liberté, qu'oubliant tous les bienfaits de ſa maîtreſſe, il s'étoit allé percher ſur le premier arbre voiſin.

Sophie, auſſi ſurpriſe qu'affligée, fit un cri perçant qui attira bientôt *Tom Jones*.

Son premier mouvement fut d'inſulter *Bliſil*; le ſecond, fut de ſe débarraſſer de ſon habit, & de grimper ſur l'arbre où l'oiſeau s'étoit réfugié.

Il étoit ſur le point de le ratraper, lorſque la branche qui s'étendoit juſques ſur un canal, vint à manquer, & le laiſſa tomber dans l'eau la tête la premiere.

L'inquiétude de *Sophie* alors changea d'objet: le danger que couroit *Tom* la fit crier dix fois plus fort qu'auparavant;

&

& *Blifil* même fut affez humain pour la feconder de toutes fes forces.

La Compagnie, qui n' étoit pas loin de-là, accourut au moment que le pauvre *Jones*, après s' être long-tems debattu, atteignoit le rivage. *Tuâkum*, à cet afpect, débuta par entrer en fureur; mais il fut retenu par l'arrivée de M. *Alworthy*, qui demanda à *Blifil* ce qui pouvoit avoir occafionné cet accident.

Blifil avoua, fans balancer, ce qu'il avoit fait, en s'excufant fur ce que, par la Loi naturelle, toute créature vivante avoit droit à la liberté. Qu'il n'auroit jamais imaginé que Mademoifelle *Sophie* pût être fi fenfible à une femblable perte; & qu'il étoit d'autant plus fâché de l'avoir expofée à ce chagrin, que le petit oifeau, au moment de la chute de *Jones*, ayant volé fur un autre arbre, étoit tombé dans les griffes d'un Epervier.

La trifte *Sophie*, dont l'accident de *Jones* avoit attiré toute l'attention, apprenant la malheureufe deftinée de fon oifeau, verfa beaucoup de larmes, que M. *Alworthy* tenta vainement d'arrêter, en lui en promettant un plus beau. Elle fe

retira dans ſa chambre, en proteſtant qu' elle n'en auroit jamais d'autre; les deux jeunes gens furent renvoyés au Château; & les gens raiſonnables retournerent à leur bouteille, où *Tuakum* & *Square*, en louant également l'action de *Blifil* (quoique très-peu du goût de M. *Alworthy & Weſtern*) prétendirent en attribuer la gloire aux différens principes de Religion & de vertu qu'ils avoient inſpirés à leur diſciple.

Telle fut la concluſion de cette avanture de l'oiſeau, que nous n'avons pû nous diſpenſer de raconter au Lecteur, quoiqu'arrivée quelques années avant l'époque où notre hiſtoire eſt maintenant parvenue.

CHAPITRE II.

Matiere accommodée à tous les goûts.

Parva leves capiunt animos: peu de choſe gagne un cœur tendre; c'étoit le ſentiment *d'Ovide*, de ce grand précepteur d'amour! ce qu'il y a de certain, c'eſt

c'eſt que, de ce moment, *Sophie* ſe ſentit autant de penchant pour *Jones*, que d'averſion pour ſon camarade. Plus d'une rencontre de ce genre arrivées depuis de tems à autre, & que la connoiſſance du différent caractére de nos deux condiſciples doit faire préſumer au Lecteur, ne ſervirent qu'à fortifier les ſentimens de la jeune *Sophie*.

Quel que fût ſon peu d'expérience, elle penſoit aſſez pour appercevoir que *Tom*, tout éventé, tout diſſipé, tout poliſſon qu'il étoit (tranchons le mot) n'avoit d'autre ennemi que lui-même: tandis que M. *Blifil*, quoique prudent, diſcret, & ſérieux, n'avoit d'autre interêt en vuë que celui d'un ſeul; & quel étoit ce ſeul? laiſſons au Lecteur la ſatisfaction de le deviner.

Il y avoit trois ans paſſés que *Sophie* étoit ſous la tutelle de ſa Tante; & durant tout ce tems, elle avoit peu vû nos deux jeunes gens. Elle avoit pourtant dîné un jour avec cette même Tante chez M. *Alworthy*, & c'étoit juſtement quelques jours après l'avanture du Garde-chaſſe, & de la perdrix tuée en contre-

bande. L'action généreuse de *Jones* avoit été racontée par M. *Alworthy*; & *Sophie* l'avoit écoutée sans répondre un seul mot; la Tante même n'avoit pû tirer une seule réponse d'elle, à leur retour au Château de M. *Western*.

Mais, la Femme de chambre de *Sophie* lui ayant demandé, en la deshabillant, des nouvelles du jeune M. *Blifil*. Ne me parlez point de cet homme (répondit *Sophie* avec chaleur) je hais autant son nom, que je déteste tout ce qui tient de la bassesse & de la perfidie. Je ne conçois pas même, que M. *Alworthy* souffre qu'un pédant barbare punisse si cruellement un pauvre garçon, pour une action qui ne part que de l'extrême bonté de son caractére.

Au retour de *Sophie* chez son pere, il lui avoit confié le gouvernement de la maison, & l'avoit fait asseoir au haut bout de la table, où *Tom* (qui par ses talens pour la chasse, étoit devenu le plus cher favori de M. *Western*) dînoit presque journellement.

Les caractéres francs & vifs, sont ordinairement galans; & cette galanterie, lorsqu'elle est guidée par un bon esprit, tel

tel qu'étoit réellement celui de *Jones*, rend bientôt un jeune homme attentif, obligeant, & presque toujours complaisant pour les femmes.

Jones, par cet endroit seul, se faisoit heureusement distinguer parmi toute la foule des Gentilshommes voisins qui fréquentoient chez M. *Western*. Aussi, à peine avoit-il atteint dix-neuf ans, qu'il avoit acquis parmi les Dames du Canton, la réputation d'un très-aimable Cavalier. Il ne marquoit pourtant rien de particulier pour *Sophie*, que plus de respect peut-être que pour toute autre femme: il croyoit devoir cette espece de distinction à sa beauté, à sa fortune, & à toutes les qualités aimables qui la rendoient à ses yeux si supérieure à celles de son sexe: mais, de desseins sur sa personne, il n'en avoit aucun. Cet excès d'insensibilité fait sans doute dès-à-présent mal augurer de lui: peut-être l'en justifierons-nous bientôt.

Sophie, avec toute l'innocence & la modestie possible, avoit le cœur tendre & les passions vives. Ces sentimens se développoient si sensiblement dans les conversations qu'elle avoit avec *Jones*, qu'il falloit être

être aussi jeune & aussi inappliqué qu' il l'étoit, pour n' en rien appercevoir. M. *Western* lui-même, si toutes ses idées n'avoient pas été renfermées dans son écurie & dans son chenil, en auroit surement conçû des soupçons. Mais, le bon Gentilhomme étoit si loin de-là, qu' il procuroit lui-même à *Tom* autant d'occasions de voir sa fille que le plus tendre amant en eût pû desirer.

Il doit pourtant paroître moins étonnant que ce penchant de *Sophie* pour *Jones* eût échapé à tous les autres yeux, puisque la pauvre fille ne s'en étoit jamais apperçuë elle-même; & que son cœur étoit irrévoquablement perdu, avant qu'elle se doutât qu'il fût en danger.

Telle étoit la situation des choses, lorsqu'une belle après-midi, *Jones* ayant trouvé *Sophie* seule, lui dit d'un grand sérieux, après quelques complimens, qu' il avoit une grace très-importante à lui demander.

Quoique rien, soit dans la contenance, soit dans le propos de *Tom*, ne dût le faire soupçonner d' avoir à parler d' amour; cependant, à peine eut-il ouvert la bouche, qu'une

qu' une pâleur subite & un frissonnement intérieur qui s' empara tout-à-coup de *Sophie*, ne lui eût pas laissé la force de répondre, si *Jones* ne l' avoit affranchie de cet embarras, en procédant dans sa requête, qui n'avoit d'autre but que d'implorer la protection de cette aimable fille en faveur du Garde-chasse.

A ces mots, *Sophie* revenuë de son trouble, lui répondit en souriant avec douceur, telle est donc cette grace importante que vous me demandez d' un air si grave? Je vous l' accorde de tout mon cœur: j' ai réellement pitié de ce pauvre homme; j'envoyai même hier quelques bagatelles à sa femme.

Ces bagatelles, étoient une de ses propres robbes, du linge, & dix shellings en argent. *Tom* en avoit eu le vent, & c'est ce qui l'avoit encouragé à parler enfin à *Sophie;* qui charmée d' avoir trouvé l' occasion de l'obliger, lui demanda une grace à son tour.

Une grace, Madame! (s'écria *Tom*) si vous connoissiez le plaisir que m'inspire l'espoir de recevoir vos ordres, vous sentiriez qu' il n' en est point pour moi de

plus extrême. Oui, Madame, je vous le jure; oui, je jure par cette chere main, que je voudrois ſacrifier mes jours pour vous! ...

Il s' étoit ſaiſi, en s' exprimant ainſi, de la main de Sophie, qu' il baiſoit & rebaiſoit avec ardeur: c' étoit la premiere fois que ſes lévres l' avoient touchée. Ces mêmes jouës, qui, l' inſtant auparavant, étoient pâles, ſe couvrirent tout-à-coup d' une rougeur, *qui changea tous les lys en roſes: Sophie*, pour la premiere fois, ſentit des mouvemens juſqu' alors étrangers pour elle; & qui, lorſqu' elle eut le tems d' y penſer à loiſir, commencerent à lui dévoiler des ſecrets que le Lecteur a ſans doute déja ſuffiſamment pénétrés.

Dès qu' elle put parler (& ce ne fut pas d' abord) elle lui dit, que la grace qu' elle attendoit de lui, étoit de moins expoſer ſon pere aux dangers de la chaſſe; qu' on lui avoit parlé de leurs excès de façon à la faire trembler chaque jour pour ſa vie; & qu' elle le ſupplioit de faire en ſorte que M. *Weſtern* ſe ménageât davantage à l' avenir.

Tom promit ſincerement d'exécuter les ordres de *Sophie;* & après l'avoir vivement remerciée des bontés qu'elle vouloit bien avoir pour *George* & ſa famille, il la quitta tranſporté de ſon heureux ſuccès.

Sophie, n' étoit pas moins contente: mais dans un autre ſens. Le cœur du Lecteur, mâle ou femelle, (ſi l'un ou l'autre en eut jamais) ſe repréſentera mieux ce qui ſe paſſoit en elle que je ne pourrois le dire, euſſé - je autant de bouches qu' un Poëte pourroit en déſirer, pour manger aux dépens d'autrui.

M. *Weſtern* étoit accoûtumé toutes les après-dînées, ſitôt qu' il étoit yvre, d'entendre ſa fille jouer du clavecin. Il étoit grand amateur de Muſique; & peut-être, s'il eût vêcu en Ville, auroit-il pû paſſer pour connoiſſeur: car, il déclamoit toujours contre les plus fameux ouvrages de *Handel.* Rien ne trouvoit grace devant lui, que ce beau ſimple & naturel, que tout le monde peut chanter, & qu'on retient dès la premiere fois: auſſi, *le vieux Sir Simon*, *Jean Bobbing*, & quelques autres Vaudevilles de cette eſpece, étoient-ils ſes airs favoris.

Sa

Sa fille, quoique bonne Musicienne, & zelée partisane de *Handel*, avoit cependant tant de complaisance pour son pere, qu'elle s'étoit prêtée, pour l'amuser, à apprendre toutes ces belles choses. Elle tâchoit pourtant, de fois à autres, de le ramener à ce qu'elle appelloit le bon goût, & obtenoit avec peine la permission de jouer quelques ~~symphonies~~ modernes.

Le soir même qui avoit suivi sa conversation avec *Jones*, notre Héroïne, au moment que son pere eut quitté sa bouteille, joua trois fois de suite, sans se faire prier, tous les airs favoris du bon homme: faveur dont il fut si transporté, que sautant tout-à-coup en bas de son lit de repos, il jura, en embrassant tendrement sa fille, que sa main se perfectionnoit tous les jours. L'occasion ne pouvoit être plus favorable pour remplir la promesse qu'elle avoit faite à *Jones*: *Sophie* en profita, & obtint toutes ses demandes.

Le succès de *Jones*, dans cette grande affaire, fit bruit dans le païs: on en parla diversement. Les uns applaudissoient au bon cœur de *Jones*, d'autres s'en mocquoient,

quoient, en disant qu'il n'étoit pas étonnant qu'un *vaurien* protégeât son semblable.

M. *Blifil*, sur tout, étoit indigné: il avoit toujours mesuré sa haine pour le Garde-chasse, à l'amitié que *Tom* avoit pour lui; non pas qu'il en eût jamais reçû la moindre offense, mais par pur amour de la Religion & de la vertu: il suffisoit que *George* n'eût pas bonne réputation. Ainsi *Blifil* regarda son rétablissement comme un reproche tacite très-offensant pour M. *Alworthy*; & soutint gravement, que nul autre motif n'avoit pû induire qui que ce soit à faire du bien à un aussi mauvais *sujet*.

Tuakum & Square, chanterent sur le même ton: la jalousie de tous les deux, & surtout celle du dernier (qui s'étoit d'abord flatté d'avoir fait quelque progrès dans le cœur de la veuve) étoit parvenuë à son comble contre notre ami *Jones*. Le drôle, qui touchoit alors à sa vingtiéme année, étoit en effet un très-beau garçon; & la Dame, par toutes les attentions qu'elle avoit pour lui, paroissoit s'en appercevoir mieux qu'un autre.

Cependant toute leur malice échoua auprès de M. *Alworthy*. Il se déclara très-satisfait du procédé de *Jones*, loua sa persévérance, la candeur de son amitié, & souhaita qu' il pût donner souvent de nouvelles preuves d' une vertu si estimable.

Mais la fortune, qui pour l' ordinaire sert peu les jeunes gens du caractére de *Tom*, pour se vanger peut-être du culte négligé qu' ils lui rendent, se préparoit à mettre les actions de notre Héros dans un jour bien moins favorable aux yeux de M. *Alworthy*. C' est ce que nous verrons dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE III.

Motifs de l' insensibilité de JONES *pour* SOPHIE.

J' ai bien peur que deux sortes de gens n' ayent déja conçû quelque mépris pour mon Héros, relativement à sa conduite envers *Sophie*. Les uns l' accusent sans doute d' imprudence, en le voyant ainsi

ainſi negliger l' occaſion de faire une grande fortune; & les autres ne condamnent peut-être pas moins ſa froideur pour une belle fille, qui paroît n' avoir d' autre deſir que de voler dans ſes bras, pour peu qu' il veuille les ouvrir.

Je n' ai garde d' entreprendre de le juſtifier totalement. Je dirai ſeulement, que *Jones*, ſoit qu' il les tînt de *Tuakum*, de *Square*, ou d' ailleurs, avoit, ce qu' on appelle, des *principes*.

Ces principes, il eſt vrai, ne l' empêchoient pas toujours de faire le mal; mais auſſi ne lui permettoient-ils jamais de le faire ſans le ſentir, & ſans s' en faire des reproches. C' eſt cette voix ſecrette, par exemple, qui lui avoit appris, qu' un homme, qui après avoir été bien fêté dans une maiſon, finit par en voler le Maître, doit être regardé comme le plus lâche & le plus mépriſable des humains. C' eſt ce ſentiment intérieur qui lui diſoit tout bas, que ſi ce même homme, non content de voler le bien de ſon Hôte, lui raviſſoit encore ſa fille, il n' étoit point de ſuplice dont un tel ſcélérat ne fût digne.

S'il avoit été bien amoureux de *Sophie*, je ne dis pas qu'il n'eût pû oublier un peu ces *principes*. Mais permettez-moi de penser, que la différence est grande entre un pareil enlevement motivé par l'amour aveugle, & celui qui n'auroit d'autre motif que le vil interêt.

Disons donc, que ce jeune homme n'étoit point du tout insensible aux charmes de *Sophie*; qu'il étoit, au contraire, enchanté de sa beauté, & de tout ce qu'il découvroit chaque jour d'aimable en elle: mais que tant de mérite n'avoit pas gravé dans le cœur de *Jones* des impressions aussi profondes que le Lecteur eût pû le désirer. Cependant, comme indépendamment de toutes ces raisons, on pourroit peut-être encore l'accuser de stupidité, ou de défaut de goût, il faut vaincre nos répugnances, & dire les choses telles qu'elles sont.

Apprenez donc, amis Lecteurs, que *Tom* étoit amoureux; mais qu'il l'étoit d'une autre femme.

Je juge de votre surprise, & je vous entends déja accuser mon silence sur cette matiére; vous n'êtes pas moins embar-

rassés à deviner quelle pouvoit être cette femme; & d'autant plus, que nous n'avons pas encore sonné le moindre mot de la rivale de *Sophie*. Car, quant à *Madame Blifil*, quoique nous ayons été obligés de faire mention des égards qu'elle avoit pour *Tom*, nous n'avons pourtant, je crois, rien dit, d'où l'on puisse induire qu'il se sentît quelque tendresse pour elle?

Pour ne pas vous faire languir, rappellez-vous donc, que nous avons déja parlé plusieurs fois de la famille de *George Seagrim*, le Garde-chasse, consistant maintenant en une femme & cinq enfans.

La cadette des filles, que l'on appelloit *Moly*, passoit pour une des beautés du canton.

Congréve dit fort bien, *qu'il est dans le vrai Beau, un je ne sais quoi, qui frappe rarement les ames vulgaires:* ainsi la crasse, & les haillons mêmes ne peuvent dérober ce précieux *je ne sais quoi*, aux ames d'une espece plus sublime.

Quoiqu'il en soit, la beauté de cette fille n'avoit fait quelque impression sur *Jones*, que lorsque *Moly* avoit commencé à atteindre sa seiziéme année: c'est alors

que *Tom*, âgé de trois ans plus qu'elle, en étoit devenu amoureux. *Moly* avoit déja ſenti pour lui quelque tendreſſe; & ſans les principes de *Jones*, il n'auroit pas tardé long-tems à en profiter. Mais, quoique ſon tempérament le portât aſſez à jouir du bien préſent, notre Héros ne pouvoit pourtant s'empêcher de regarder l'abus qu'on fait de la foibleſſe d'une jeune perſonne, quoique d'un rang inférieur au nôtre, comme un crime très-condamnable. D'ailleurs, l'amitié qu'il portoit au pere de *Moly*, & la pitié que lui inſpiroit l'état de ſa famille, fortifiant chaque jour ces bonnes réfléxions, il obtint enfin ſur lui-même de ſe deſiſter de ſa pourſuite, & d'être trois mois entiers ſans aller chez le Garde-chaſſe.

Cette froideur ſubite, de la part d'un jeune homme dont elle s'étoit flattée d'être aimée, n'accommoda pas du tout *Moly*. Cette fille que nous avons dit ſi belle, l'étoit en effet: mais, c'étoit de ces beautés mâles & vigoureuſes, dont les inclinations ne démentent preſque jamais la figure; de ces femmes, en un mot, qui de leur ſexe, n'ont tout au plus que les dehors.

dehors. Son dépit, & quelqu'autre chose encore, augmenta sa passion pour *Jones*, au point de ne laisser perdre aucune occasion de se rencontrer sur ses pas; elle en fit tant enfin, que *Tom* eût été plus que Héros, s'il avoit eu la force de résister à tant d'amour.

Elle se conduisit pourtant avec assez d'adresse (& en falloit-il beaucoup avec un amant, de l'âge & du caractére de *Tom?*) elle se conduisit si bien, dis-je, qu'il n'attributa la défaite de *Moly*, qu'à lui-même; & qu'il ne la regarda que comme une tendre amante, qui avoit enfin cedé malgré elle à la violence de ses attaques, & à la force de sa passion pour lui.

La façon de penser, & le bon cœur de notre Héros, sont assez connus, pour que le Lecteur ne trouve point étrange qu'il ne vit plus cette pauvre fille que comme un objet, dont le bonheur, ou l'extrême infortune, étoient maintenant dépendans de la façon dont il agiroit avec elle.

Telle est donc la vraie raison de cette insensibilité qu'il avoit marquée pour les charmes de *Sophie*: d'un côté, il ne pou-

voit se résoudre à abandonner *Moly*, surtout dans la situation critique où il l'avoit mise; de l'autre, à tromper une fille aussi aimable & aussi respectable à ses yeux, que l'étoit *Sophie*.

CHAPITRE IV.

Le plus court de ce Livre.

La mere de *Moly* fut la premiere à s'appercevoir du naissant embonpoint de sa fille. Elle crut, sottement, que le moyen de le cacher aux yeux du voisinage, étoit de lui faire porter cette même robbe dont *Sophie*, peu de jours auparavant, lui avoit fait présent.

Moly fut charmée de cette occasion de rehausser ses attraits: car, quoique son miroir les lui eût souvent exagerés, même à travers l'extrême simplicité (pour ne rien dire de plus) de son ajustement; quoiqu'en cet état peu avantageux, elle fût parvenuë à acquérir le cœur de *Jones*, & peut-être de quelques autres; elle imagina pourtant, que cet accroissement de parure, ne pou-

pouvoit qu'augmenter ses charmes aux yeux de son amant, & peut-être étendre aussi ses propres conquêtes.

Le Dimanche suivant, *Molly* revêtuë de la robbe, coëffée d'un bonnet à dentelle, & ornée de quelques autres présens de *Jones*, sort brillante de chez elle, l'éventail à la main, & s'achemine à la Paroisse.

Que les grands sont trompés, s'ils croyent s'être appropriés à eux seuls tout ce qui est du ressort de l'ambition, & de la vanité! ces nobles qualités fleurissent tout autant dans une Eglise, ou dans un cercle de Village, que dans les assemblées les plus illustres; plus d'une chétive Sacristie a vû concerter des projets, & mouvoir des ressorts politiques dignes d'étonner un conclave. Les femmes du bas étage ne le cédent pas plus aux hommes; & ne sont pas moins expertes dans les ruses & les intrigues proportionnées à leur état, que leurs supérieures, soit par la qualité ou par la fortune. La plus pauvre petite ville a ses prudes, ses coquettes, ses jalousies, ses *modes*, ses lorg-

 neries,

neries, ses rivalités, ses tracasseries, ses scandales.

Puissans du siecle ! laissez tomber un œil moins dédaigneux sur la prétenduë ignorance de vos inférieurs ; & vous, Vulgaire ! respectez plus les vices de vos maîtres.

Moly avoit pris place dans l'Eglise, long-tems avant qu'aucun des Paroissiens l'eût reconnuë. Chacun se demandoit tout bas, quelle étoit cette Dame ? mais, dès qu'on fut bien assuré que c'étoit elle, le ricannement, le chuchotage, & enfin les éclats de rire devinrent tout-à-coup si bruyans dans le quartier des femmes, que *M. Allworthy* fut obligé d'interposer son autorité pour y rétablir la décence.

CHAPITRE V.

Combat.

Monsieur *Western* avoit une terre dans cette Paroisse ; & comme son Château étoit moins éloigné de cette Eglise que de la sienne, il venoit souvent au service

ſervice à la nôtre. Il y étoit juſtement, avec la charmante *Sophie*, lorsque cet eſclandre arriva.

Sophie, qui trouva la fille aimable, eut pitié de la ſimplicité qu'elle avoit eüe de ſe vêtir ainſi, & de ce que ſon imprudence lui eût attiré ſi hautement l'envie de ſes égales. A peine fut-elle de retour chez ſon pere, qu'elle envoya chercher le Garde-chaſſe, auquel elle ordonna de lui amener ſa fille, avec promeſſe d'en avoir ſoin, & de la prendre peut-être à ſon ſervice, lorsque ſa femme de chambre à qui elle avoit donné ſon congé, ſeroit partie.

George, qui étoit déja inſtruit de la ſituation de ſa fille, fut frappé de la foudre à cette propoſition. Il répondit, en balbutiant, qu'il craignoit fort que ſa fille ne fût trop mal-adroite pour ſervir une ſi grande Dame. Peu importe, repartit *Sophie*; elle apprendra bientôt; je l'aime, envoyez-la moi.

George, qui n'avoit plus le mot à dire, revint au plutôt chez lui pour conſulter la prudence de ſa femme ſur les moyens de ſortir d'un ſi grand embarras. Mais

le diable avoit travaillé pendant ſon abſence à lui en ſuſciter d'autres.

La belle robbe de ſa fille avoit tellement irrité l'envie & la jalouſie des femmes, qu'à peine M. *Alworthy* & la Nobleſſe des environs avoit-elle quitté l'Egliſe, que cette rage long-tems retenuë avoit éclatée en injures de la part de l'eſcadron féminin. *Moly*, qui avoit du courage, n'avoit pas crû devoir les ſupporter; des injures, on en étoit venu aux voyes de fait: on avoit eu l'indignité d'éclabouſſer & de gâter ſa robbe. La vivacité de ſon reſſentiment avoit achevé d'en faire une Héroïne, qui après avoir mis hors de combat la moitié de ſes ennemies, alloit être accablée par l'autre, ſi *Tom Jones*, qui par haſard paſſoit à cheval de ce côté, avec *Square* & *Blifil*, n'avoit à coups de fouet diſperſé toutes ces furies, & fait porter *Moly* toute enſanglantée chez ſon pere.

La douleur de *Jones* eſt plus aiſée à imaginer qu'à décrire. Après lui avoir fait donner tous les ſecours poſſibles, il fut pourtant obligé de la quitter pour aller rejoindre ſa compagnie, après lui avoir dit

dit à l'oreille, en l'embrassant, qu'il comptoit la revoir le soir. Les sœurs de *Moly* eurent beau champ à la désespérer, après le départ de *Jones!* la mere même, quoique premiere cause de ce qui étoit arrivé à sa fille, fit chorus avec elles. *Moly* paroit, & ripostoit à tout ; & toutes crioient ensemble à tuë tête, lorsque *George* arriva chez lui, chargé & très-embarassé des propositions de *Sophie*.

Il épuisa vainement ses poumons, sans pouvoir obtenir un instant d'audiance paisible. Le pauvre homme, étourdi du bruit, ainsi que des reproches de sa femme & de ses filles (à cause de son attachement pour *Jones*, d'où étoit, disoit-on, provenu le deshonneur de la famille) ne savoit plus à quel saint se vouer. Il n'étoit pas naturellement méchant, ni colérique : mais sa femme avoit si souvent abusé de sa patience, qu'après avoir longtems cherché de bonne foi un remede propre à calmer la fougueuse aigreur de sa bile, il étoit depuis peu parvenu à en trouver un, violent il est vrai, & peu usité dans ce qu'on appelle un *certain*

monde ;

monde ; mais sûr, mais efficace, & dont l'effet n'avoit jamais manqué.

Le bon Maître *George* avoit la recette justement au bout du bras: il l'employa enfin ; & un calme subit le convainquit bientôt, plus que jamais, de la vertu de ce puissant *Topique*. Un grand conseil fut ensuite tenu; *Moly* acheva la guérison totale de sa mere, en lui montrant quelques *guinées* qu'elle avoit reçuës de *Jones*, & en lui en donnant une; & il fut enfin décidé, que l'état actuel de cette fille ne permettant pas de l'exposer au service de Mademoiselle *Sophie*, il falloit faire en sorte de trouver quelque prétexte pour y faire entrer une de ses sœurs en sa place.

CHAPITRE VI.

Nouvelles racontées par le Ministre SUPPLE. Effets qu'elles produisent.

Le lendemain, *Tom* après avoir chassé le matin avec M. *Western*, fut invité à dîner chez lui.

L'aima-

L'aimable *Sophie* étoit plus gaie, & plus brillante encore que de coûtume: notre Héros, probablement, avoit quelque part au soin qu'elle avoit pris de sa parure. Si son dessein étoit de le charmer, elle ne pouvoit mieux réussir.

M. *Supple*, Ministre de la Paroisse, vint augmenter le nombre des convives. C'étoit, à tous égards, un très-bon homme, singulierement taciturne à table, quoique sa bouche n'y fût jamais fermée; mais qui avoit pour coûtume, au dessert, d'indemniser la Compagnie de son silence.

A peine la nappe fut-elle levée, qu'adressant la parole à M. *Western*, il lui apprit que M. *Alworthy* avoit le matin même condamné une fille du Village, à *Bridwel.* *

Cette nouvelle, vû le caractére doux & pacifique du Juge, étonna beaucoup l'assemblée; qui le fut encore plus, en apprenant que la coupable étoit *Moly*, dont la foiblesse pour un homme, qu'elle n'avoit absolument pas voulu nommer, n'étoit

* On a déja dit, que c'est une fameuse maison de correction.

n'étoit maintenant que trop publique dans la Paroisse. M. *Allworthy*, informé de la bataille scandaleuse de la veille, en plein cimetiere, & qui avoit mandé *Moly* pour en savoir les particularités, s'étoit d'abord apperçû de l'état de cette fille; qui, forcée d'avouer sa faute, étoit peut-être déja en chemin pour le lieu destiné à sa pénitence.

Le Ministre n'avoit pas achevé ces derniers mots, que *Tom* quittant tout-à-coup la table, étoit parti comme un éclair.

Un long éclat de rire, de la part de M. *Western*, rendit le Ministre muet; *Sophie*, rouge jusqu'au blanc des yeux, les tenoit fixés sur la table, & ne quitta cette attitude, que lorsque M. *Western* redoublant ses éclats, affirma par un très-gros *juron*, qu'il connoissoit le pere de l'Enfant; qu'il venoit de boire avec lui, & ne lui en vouloit pas plus de mal.

A ces mots, *Sophie* prenant prétexte de ce que son pere alloit entrer en belle humeur, se retira dans son appartement, où l'intérêt sensible qu'elle prit à la nouvelle du Ministre, lui prouva bientôt que

son

ſon cœur étoit bien plus engagé qu'elle ne le croyoit auparavant.

Quand le Miniſtre fut parti, & que M. *Weſtern* eut fait ſa *méridienne* ordinaire, il fit envain appeller ſa fille pour jouer du clavecin : un violent mal de tête lui ſervit d'excuſe pour ce ſoir, & la diſpenſa même de deſcendre pour ſouper : ce qui mit le bon Gentilhomme, qui n'aimoit pas à manger, encore moins à boire ſeul, dans la néceſſité de faire appeller un Fermier voiſin, pour avoir du moins un vis-à-vis à qui parler.

CHAPITRE VII.

C'eſt fort bien fait ! dira quelqu'un.

Tom *Jones* avoit couru le matin ſur les chevaux de M. *Weſtern :* de ſorte que n'en ayant point à lui dans l'écurie, & ne jugeant pas à propos de perdre du tems à en demander, il prit le parti de retourner au Château à pied ; & ce voyage, qui étoit de plus d'une lieuë, fut fait en moins d'une demi-heure.

En arrivant à la premiere avenuë de M. *Alworthy*, il rencontra le Connétable,* avec son monde, conduisant *Moly* à sa destination. *Tom* outré de ce spectacle, la prit dans ses bras, & jura en l'embrassant tendrement, qu'il tuëroit le premier d'entr'eux assez hardi pour faire violence à cette fille. Console-toi, disoit-il, ma chere *Moly!* je ne t'abandonnerai jamais.

Le Connétable, tremblant, & chapeau bas, ouvroit de grands yeux, & ne savoit quel parti prendre. *Jones* le pria poliment de revenir avec lui chez son pere, (c'est ainsi qu'il appella alors M. *Alworthy*) je suis certain, dit-il, qu'il n'a besoin que de m'entendre, pour pardonner à cette pauvre fille.

Cet Officier, qui surement auroit composé à moins, ne se fit pas prier longtems.

M. *Alworthy* étoit à la promenade: *Jones* laissa son monde dans la salle publique, & courut le chercher. Dès qu'il l'eut rencontré, il se jetta à ses pieds, lui

* Officier de Police, dont les fonctions sont à peu près celles de nos Commissaires.

lui avoua ſa faute, & le ſupplia, les larmes aux yeux, d'avoir pitié d'une pauvre fille beaucoup moins coupable que lui.

M. *Alworthy*, quoique touché de la douleur & ſur-tout de la ſincérité de *Jones*, étoit ennemi du crime; la clémence, & la juſtice, combattant à la fois dans ſon cœur, le laiſſoient indécis & embarraſſé ſur le parti qu'il avoit à prendre. *Jones* étoit toujours à ſes genoux; écoutant avec humilité les pieuſes & vives remontrances de ſon bienfaiteur, qui enfin attendri par les larmes du Pénitent, conſentit que *Moly* fût renvoyée chez ſon pere, pour y pleurer ſa faute, & mieux vivre à l'avenir.

Cet événement laiſſa pourtant dans l'eſprit de M. *Alworthy* quelques impreſſions peu favorables pour *Jones*; mais après avoir long-tems réfléchi ſur le fond du caractére de ce jeune homme, il commença à en avoir la même opinion que celle que le Lecteur en a déja ſans doute. En péſant ſes défauts avec ſes perfections, la balance lui parut pancher du dernier côté.

Auſſi *Tuakum* perdit-il ſon tems, lorſqu'inſtruit de cette hiſtoire par le religieux *Blifil*, il vint pour noircir *Jones* auprès de ſon bienfaiteur. Toute l'amertume de ſes pieuſes invectives, ne fut payée que de cette froide réponſe : je ſai que les jeunes gens du tempérament de *Tom*, ne ſont que trop ſujets au vice que vous condamnez avec tant de raiſon ; mais j'ai vu la franchiſe de ſon cœur, & la ſincérité de ſon repentir, ainſi j'eſpere qu'il ſe corrigera.

Square, qui n'étoit pas moins violent, mais plus artificieux, s'y prit plus finement pour tirer parti de cette avanture, au gré de ſa haine pour *Tom*.

Le Lecteur n'a pas oublié les petits incidens de la Perdrix tuée, du Cheval vendu, ni des autres faits également graves, rapportés dans notre ſecond Livre : tous événemens, qui bien loin d'avoir altéré l'affection de M. *Alworthy* pour *Jones*, n'avoient fait que la fortifier. Il en feroit, je crois, arrivé de même à *Jones* de la part de tout autre protecteur, pour peu qu'il ait eû l'ame compatiſſante & généreuſe.

Square lui-même, n'étoit pas à ſentir les effets qu'avoient pû produire ces différentes bonnes actions de *Jones*, dans une ame de la trempe de celle de M. *Alworthy*. Notre Philoſophe ſavoit parfaitement ce que c'étoit que la vertu, quoiqu'il ne l'eût peut-être pas toujours cherchée de bonne foi. A l'égard de *Tuakum*, je ne vous dirai pas préciſément pour quoi, mais ces idées n'étoient jamais entrées dans ſa tête. Il voyoit *Tom* dans un faux jour, & croyoit que tous les autres devoient le voir de même. Si M. *Alworthy* paroiſſoit agir autrement, c'étoit, ſuivant lui, l'orgueil d'un amour-propre mal entendu, qui ne vouloit pas avouer de s'être trompé dans le choix d'un objet qu'il avoit d'abord cru digne de ſon affection.

L'occaſion de perdre *Tom*, en prenant M. *Alworthy* par l'endroit ſenſible, parut donc très-propice à *Square*. Après lui avoir rappellé toutes les petites fredaines de notre Héros, voici ce qu'il ajouta d'un ton fait pour paroître celui de la vérité. . . . Je ſuis véritablement fâché, dit-il, d'être obligé d'avouer que

ce jeune homme nous à trompés tous deux. Je n'ai pû, je le confesse, m'empêcher d'être sensible à des procédés, qui, quoique vicieux en apparence, paroissoient cependant avoir *l'amitié* pour motif. La jeunesse me faisoit excuser ce qu'ils pouvoient avoir d'irrégulier. Eussé-je imaginé, l'eussiez-vous crû vous-même, que ces sacrifices de la vérité, dont la cause nous paroissoit si excusable, n'eussent d'autre objet qu'une passion aussi vive que criminelle? Nous ne voyons maintenant que trop à découvert d'où procédoit la fausse générosité de ce jeune homme envers le Garde-chasse & sa famille! Il protégeoit le pere, pour séduire plus aisément la fille; il nourissoit la famille entiere, pour parvenir plus aisément à opérer la honte & l'infamie d'une de celles qui la composent. Telle est donc l'*amitié!* Telle est donc la générosité de *Jones!* . . . Oui, Monsieur, cet exemple me fait jurer en ce moment, de ne plus rien excuser des foiblesses de la nature; de ne plus rien penser de vertueux, que ce qui quadrera dans la derniere exactitude avec *la Régle inaltérable du Droit.*

Ces

Ces idées s'étoient déja offertes dans le lointain, à M. *Alworthy*, & son bon cœur les avoit rejettées. Mais présentées par un tiers, & dans un point de vuë si plausible, elles produisirent malgré lui-même tout l'effet que *Square* en avoit attendu.

CHAPITRE VIII.

Plus de choses, & plus claires, mais partant de la même source.

Le Lecteur ne sera, je crois, point fâché de revenir avec nous chez *Sophie*. Elle avoit passé la nuit du soir où nous l'avons quittée, trés-désagréablement. Le sommeil l'avoit peu favorisée; les songes encore moins. Quand Mlle *Honora*, sa femme de chambre, étoit entrée dans son appartement, à l'heure ordinaire, *Sophie* étoit déja levée, & habillée.

A la campagne, les personnes qui demeurent à une lieuë l'une de l'autre sont regardées comme voisines; & les nou-

velles volent avec la même vîteſſe, que ſi l'on vivoit porte à porte. Mlle *Honora* ſavoit déja toutes les circonſtances de l'hiſtoire de *Moly*, & débuta par en régaler ſa maîtreſſe, en jettant tout le blâme de l'avanture ſur l'impudence de la fille, & en plaignant extrêmement le pauvre *Jones*, qu'elle avoit, diſoit-on, ſéduit; & qui par cette faute, que les circonſtances rendoient pourtant excuſables dans un jeune homme, étoit tombé dans la diſgrace de M. *Alworthy*.

Mlle *Honora* n'auroit de long-tems fini ſur un ſi beau texte, ſi *Sophie*, impatientée de ſon verbiage, ne l'avoit interrompuë avec quelque eſpece d'aigreur, pour lui dire d'aller voir ſi M. *Weſtern* ne l'attendoit pas à déjeuner; & de ne lui plus étourdir les oreilles de choſes auſſi peu intéreſſantes. *Honora* obéit, en murmurant: nous en dirons la cauſe une autre fois; & pour en indemniſer le Lecteur, nous lui ferons part de ce qui ſe paſſoit alors dans la tête de *Sophie*.

On ſait déja qu'elle s'étoit ſenti quelque penchant pour M. *Jones*; & que ce pen-

penchant s' étoit considérablement accru, avant qu'elle s'en fût apperçuë elle-même. Lorsqu' elle en avoit reconnu les premiers indices, son cœur s'étoit trouvé pénétré d'un sentiment si doux & si délicieux, qu'elle n'avoit point eû la force de le combattre: moïennant quoi, la tendre *Sophie* avoit laissé croître insensiblement des feux, dont son peu d'expérience ne lui avoit pas même laissé entrévoir ce qu'elle avoit à craindre.

L' avanture de *Moly*, lui déssilla les yeux. Elle connut, & se reprocha sa foiblesse; elle en fut effrayée. Ce coup d'œil subit sur l'état de son cœur, quoique bien douloureux pour elle, produisit pourtant l'effet d'un reméde aussi violent que désagréable, & suspendit pour le moment le cours du mal. L'opération fût si prompte, que dans le peu de tems que dura l'absence de la Femme de chambre, *Sophie* se trouva entierement guérie & fut déjeuner avec son pere, d'un air aussi libre, & le cœur aussi dégagé, que si *Jones* lui eût toujours été indifférent.

Il en est des maladies de l'esprit, comme de celles du corps; elles sont su-

jettes aux rechutes. La pauvre *Sophie*, hélas! l'éprouva bientôt. A peine eut-elle revû *Jones*, que les premiers *ſymptômes* reparurent; & qu'à datter de ce jour, ſon cœur ne reſſentit plus que des mouvemens intermittans.

Sa ſituation devint bien différente de ce qu'elle étoit d'abord: cette paſſion, quelques jours auparavant, ſi délicieuſe, ne lui parut plus qu'un poiſon dans ſon cœur. Elle s'arma de toute ſa raiſon; fit des efforts au-deſſus de ſon âge, pour triompher de ſa foibleſſe, & pour en déraciner juſqu'aux moindres ſemences; & ſon ſuccès fut ſi rapide, qu'elle ſe trouva bientôt en état d'eſpérer ſa guériſon du tems, ou de l'abſence. Elle réſolut d'éviter, autant qu'il lui ſeroit poſſible, la rencontre de *Tom*, en attendant qu'elle pût obtenir de ſon pere la permiſſion d'aller paſſer quelque tems chez ſa Tante, qui demeuroit à quelques lieuës de là.

Mais la fortune, qui avoit d'autres vuës, mit un obſtacle invincible à ce projet, en faiſant naître l'accident que nous allons raconter.

CHA-

CHAPITRE IX.

A quelque chose, malheur est bon.

La tendresse de M. *Western*, pour sa fille, augmentoit chaque jour avec les bonnes qualités qu'il découvroit en elle: ses chiens, même les plus chéris, se voyoient quelquefois forcés de céder à *Sophie* les tendres caresses de leur Maître. Mais, comme il ne lui étoit pas possible de gagner assez sur lui-même pour les abandonner, il trouva enfin, après y avoir réfléchi mûrement, un moyen capable de concilier de si chers interêts. Ce fut d'engager sa fille à apprendre à monter à cheval, & à venir à la Chasse avec lui.

Sophie, pour qui les désirs de son pere étoient des Loix, quoiqu'elle n'eût aucun goût pour un exercice qu'elle croyoit trop violent pour elle, se soumit d'abord à sa volonté. Il est vrai qu'un autre motif, indépendamment de celui de l'obéissance, concouroit à la déterminer sans peine: elle espéroit que sa présence

& ses

& ſes inſinuations, en calmant l'impétuoſité du vieux Chaſſeur, préviendroient peut-être les accidens qui la faiſoient trembler chaque jour pour la vie de ſon pere.

Ce qui pouvoit le plus la retenir, étoit la crainte de ſe rencontrer trop ſouvent avec *Jones*, qu'elle avoit réſolu de fuir. Mais, comme la ſaiſon de la Chaſſe commençoit à tirer à ſa fin, elle eſperoit qu'une abſence de quelque tems chez ſa Tante, la délivreroit entierement d'une paſſion qui la gênoit encore. Que dis-je? elle ſe flattoit même d'être alors aſſez forte, pour pouvoir ſe retrouver à la ſaiſon prochaine avec *Tom*, ſans le moindre danger pour elle.

Au retour de ſa ſeconde chaſſe, au moment que précédant ſon pere, elle étoit prête d'arriver au Château, le cheval fringant de *Sophie* qui avoit beſoin d'un Cavalier plus ferme, s'aviſa tout-à-coup de ſe cabrer, & de la ſecouer ſi vivement, qu'elle étoit prête à perdre les arçons, lorſque *Jones*, qui ne la perdoit point de vuë, accourut à ſon ſecours. Le fougueux animal, ſe ſentant arrêté

par

par la bride, après s'être cabré de plus belle, fit ſauter la pauvre *Sophie* de deſſus ſon dos, avec tant de violence, que c'étoit ſans doute fait d'elle, ſi *Tom*, au riſque de tout ce qui pouvoit en arriver, ne l'eût heureuſement reçuë dans ſes bras.

Sophie étoit ſi effrayée, qu'elle fut long-tems à pouvoir répondre à *Jones*, qui mouroit d'inquiétude qu'elle ne fût bleſſée. Elle l'aſſura, en reprenant ſes ſens, qu'elle ne reſſentoit aucun mal; & le remercia du zéle qu'il avoit marqué pour elle dans un péril auſſi preſſant. Je ſuis donc ſuffiſamment récompenſé, Madame, répondit *Jones*. Dût-il m'être arrivé de plus grands malheurs encore, je les aurois de bon cœur affrontés pour vous préſerver de la moindre bleſſure.

Quel malheur, repliqua *Sophie* avec vivacité, vous eſt-il donc arrivé! quoi, ſeriez-vous bleſſé?

Ne vous effrayez point, Madame, repartit *Jones*, Dieu ſoit loué, je vous ai ſecouruë à tems! après ce que j'ai craint,

pour

pour vous, pouvoit-il moins m'en coûter qu'un bras?

Un bras! s'écria *Sophie*, Ciel! feroit-il caffé?

Je le crois, Madame, répondit froidement *Jones*, mais fouffrez que je vous remene au Château; votre pâleur me fait trembler: la main qui me refte encore, eft à votre fervice.

Sophie, voyant pendiller fon bras gauche, tandis qu'il la foutenoit de l'autre, ne douta plus de la vérité. Elle devint plus pâle, plus faifie de l'accident de *Tom*, qu'elle ne l'avoit été du fien même. Le friffonnement qui s'empara d'elle, étoit fi violent, que notre Héros avoit peine à la foutenir; & comme les agitations de l'efprit de cette aimable fille, n'étoient pas moins grandes que celles de fon corps, elle ne put s'empêcher de témoigner à *Tom*, par la tendre langueur de fes regards, combien fon cœur étoit fenfiblement touché de tout ce qu'il fouffroit pour elle.

M. *Weftern*, arrivant alors avec fon monde, fut informé par *Sophie* de tout ce qui venoit d'arriver. Il embraffa, &

remer-

remercia mille fois, les larmes aux yeux, le sauveur de sa fille.

Cet événement produisit un effet bien favorable pour notre Héros dans l'ame de *Sophie:* elle aimoit le courage; elle en trouva dans la façon dont *Jones* s'étoit exposé pour la garantir d'une chute aussi dangereuse, que certaine. La qualité d'homme courageux eut de tout tems droit de plaire au séxe: on en donne plus d'une raison; mais, je m'en tiens à celles de *Bayle*, qui attribuë cette prédilection des femmes pour les gens braves, au violent amour qu'elles ont généralement pour la gloire; souvent, à l'envie de dominer sur ceux qui dominent, ou sont dans le cas de dominer sur les autres; & presque toujours, au sentiment intérieur de leur propre foiblesse.

Quoiqu'il en soit, cet événement fit grande impression sur *Sophie;* &, après de très-exactes recherches, j'ai tout lieu de penser, que cette charmante créature n'en fit pas moins alors sur ce cœur de *Jones;* qui, pour dire la vérité, avoit

com-

commencé, depuis quelques jours, à devenir ſenſible au pouvoir vainqueur de ſes charmes.

CHAPITRE X.

Suite du précédent. Converſation de SO-PHIE *avec ſa femme de chambre.*

En arrivant chez ſon pere, *Sophie* qui s'étoit traînée juſque-là, avec grand' peine, tomba évanouië dans un fauteuil. A force de liqueurs ſpiritueuſes, elle revenoit à elle-même, lorſque le Chirurgien, que l'on avoit envoyé chercher pour *Jones*, entra dans l'appartement, & dit qu'il falloit abſolument la ſaigner. M. *Weſtern* fut du même avis; & *Sophie*, toujours obéiſſante, quoique très-ennemie de la ſaignée, dont elle ne ſe ſentoit aucun beſoin, abandonna enfin ſon beau bras au diſciple de *S. Coſme.*

Dès que l'opération fut faite, *Sophie* ſe retira dans ſon appartement, afin de ne pas retarder plus long-tems celle qu'il falloit faire à *Jones;* & c'étoit peut-être la

la principale raiſon de ſa répugnance, à ſe laiſſer ſaigner. Mais, M. *Weſtern*, lorſqu' il s' agiſſoit de ſa fille, ne connoiſſoit perſonne, & n'avoit d'attention que pour elle. Quant au pauvre *Jones*, il reſſembloit alors à la Statuë de la *Patience*, aſſiſe ſur un monument, & ſouriant à la douleur. Le ſang qu'il croyoit encore voir couler du bras de *Sophie*, lui faiſoit preſque oublier ſes propres maux.

Son tour vint cependant; & après avoir ſoutenu en héros, l' opération la plus douloureuſe, il fut mis au lit chez M. *Weſtern*, qui ne voulut abſolument pas permettre qu'on le portât chez M. *Alworthy*.

Mademoiſelle *Honora* avoit aſſiſté à ſon ſuplice. Elle fut bientôt mandée par ſa maîtreſſe, qui brûloit d' être inſtruite de l'état du malade.

La femme de chambre, enchantée du courage de *Jones*, ne pouvoit tarir ſur ſes louanges: la bonté de ſon caractére, les graces de ſa figure, la blancheur même de ſa peau, rien ne fut oublié.

Toute autre que Mademoiſelle *Honora*, ſe ſeroit apperçuë de l'effet que produiſoit ce diſcours ſur ſa maîtreſſe; mais ayant heureuſement rencontré ſa propre figure dans un miroir de l'appartement, la bonne femme de chambre n'avoit pû ſe perdre de vuë pendant tout le cours de ſa harangue, ni par conſéquent ſonger à l'impreſſion qu'elle faiſoit ſur le viſage d'autrui.

Sophie eut donc le tems de ſe remettre; & de dire, en ſouriant à *Honora:* en vérité, je te crois amoureuſe de ce jeune homme? . . . moi, Madame, répondit-elle, moi amoureuſe de lui! je vous jure ſur mon ame, ſur mon honneur même, qu' il n' en eſt rien. Qu' il ſoit beau Prince tant qu'on voudra, qu' il plaiſe même à M. *Alworthy* d'en faire un Gentilhomme; je ſuis ce que je ſuis: mes parens étoient du moins mariés, & mon grand-pere étoit membre du Clergé. Non, non, Madame: tout beau, tout aimable qu'il eſt, je crois que mes parens ne me verroient pas de bon œil prendre les reſtes de *Moly Seagrim*.

J'ad-

J'admire votre impertinente audace, interrompit *Sophie* avec un ſang froid compoſé, d'oſer parler avec auſſi peu de ménagement d'un ami de mon pere! quant à la fille que je viens de nommer, je vous défends de jamais prononcer ſon nom, du moins en ma préſence.

Honora, étourdie de cette réponſe, chercha à réparer au plutôt ſa ſotiſe. Ce n'étoit, s'écria-t-elle, que l'indignation qu'elle avoit conçuë contre *Moly*, pour avoir ſéduit *Jones*, qui l'avoit outrée contre cette fille. A l'égard de *Jones*, elle n'avoit que mille biens à en dire; elle avoit toujours ſoutenu ſon parti envers & contre tous ceux qui parloient de ſa bâtardiſe. Il n'étoit pas poſſible, ajouta-t-elle, qu'avec un ſi bon cœur, un air ſi noble, une main auſſi blanche, il ne fût pas né véritablement Gentilhomme. Il mérite d'être aimé, ſans doute; auſſi tout le monde l'aime, & Dieu permettra que tout ſe découvre un jour.

Sophie rioit de tems en tems, ſous cappe, à certains endroits de cette Palinodie: ce qui étant interprété favora-

blement par Mademoiſelle *Honora*, encouragea cette fille à s' écrier tout-à-coup, qu'elle en avoit bien d' autres à dire, ſi elle ne craignoit pas d' offenſer ſa maîtreſſe.

Qu'as-tu donc à me dire? répondit *Sophie* toute émuë; parle, je te l'ordonne, & je t' en prie.

Ah, Madame! quoiqu' il n'y penſât point à mal.... Ce récit vous offenſeroit peut-être; & j' en ſerois au déſeſpoir!

Finis donc; je le veux, répartit vivement *Sophie*, je ne prétens pas que tu me caches rien.

Eh bien, Madame, je vous dirai donc, puiſque vous le voulez, que M. *Jones* étant entré un jour de la ſemaine paſſée dans une chambre où j'étois à travailler; & qu'ayant apperçu votre manchon ſur une chaiſe, ce même manchon que vous me donnâtes avant-hier... il s'en ſaiſit, mit ſes mains dedans & le baiſa... ah, Madame! je ne vis jamais un pareil baiſer!... j'imagine, interrompit *Sophie*, qu'il ignoroit que le manchon fût à moi?

Ecou-

Ecoutez, Madame, vous ſaurez tout. Il continuoit à baiſer ce manchon, avec une ardeur que je ne ſaurois exprimer, en répétant à chaque fois, que c'étoit le plus joli manchon du monde ..... mais, dis-je, qu'a-t-il donc de ſi diſtingué aujourd'hui ? vous l'avez déja vû cent fois dans les mains de *Sophie* .... hélas! oui, s'écria-t-il; mais quand on eſt auprès de *Sophie*, eſt-il rien de beau qu'elle même? ... ce n'eſt pas tout encore, Madame; mais daignez ne pas vous fâcher, car encore un coup, le pauvre garçon n'y penſoit point à mal!

Un jour que vous étiez au clavecin, pour amuſer votre papa, M. *Jones* étoit aſſis dans la chambre voiſine, & paroiſſoit mélancolique. Qu'avez-vous donc, lui dis-je? pourquoi cet air rêveur? je gage que lis dans votre penſée?... hélas, dit-il, en ſe réveillant tout-à-coup comme d'un ſonge, à quoi puis-je penſer en écoutant & en contemplant ta belle maîtreſſe? ... O ma chere *Honora!* heureux, & mille fois heureux, le fortuné mortel! ... un ſoupir arrêta le reſte, & ſon haleine étoit plus douce qu'un

bouquet . . . . mais ne vous fâchez pas au moins, Madame! car le pauvre garçon n'y penſoit point à mal; & j'eſpere que vous voudrez bien tenir ceci ſecret. Je vous dirai même, qu'il m'a donné un bel écu, pour n'en jamais ouvrir la bouche; & qu'il me l'a fait jurer ſur un livre: mais je ſuis preſque ſûre, que ce n'étoit pas la *Bible*; ainſi je puis parler.

Juſqu'à ce que les Peintres ayent trouvé un plus beau rouge que le vermillon, je ne dirai rien des couleurs de *Sophie*, pendant le diſcours de la femme de chambre.

Ho....nora, dit-elle, ſi vous me pro.... mettez de ne me plus parler de tout ceci.... & de n'en jamais rien dire à perſonne; je ne vous trahirai point.... je veux dire, que je ne ſerai plus fâchée contre vous.... mais, je crains votre langue: prenez y garde, ma fille, vous lui donnez ſouvent trop de liberté. Ceci peut venir aux oreilles de mon pere, & le fâcher contre M. *Jones*, qui comme vous le dites fort bien, n'y penſe ſans doute pas à mal; car je ſerois bien fâchée moi-même, ſi

je pouvois penser qu'il osât . . . . ah! Madame! s'écria la femme de chambre, vous lui rendez justice: il est incapable d'oublier ce qu'il vous doit; comme moi, de révéler jamais de pareils secrets . . . . hélas, le pauvre garçon étoit si hors de lui-même, qu'il y auroit bien de l'injustice à lui en vouloir.... mais, pardon encore une fois, Madame: j'aimerois mieux me couper la langue, que de vous offenser! . . . Achéve, répliqua *Sophie*, après ce que tu m'as déja dit, je puis tout entendre, sans en être émuë.

Eh bien, chere *Honora*, dit-il, tu vois l'état où je suis (c'étoit quelques jours après m'avoir donné l'écu, ajouta la Duëgne) mais ne crois pas que je sois assez lâche, assez téméraire pour la jamais regarder autrement que comme une Déesse, que comme l'objet de mon culte aussi respectueux que secret, jusqu'au dernier jour de ma vie! . . .

Voilà tout, Madame; voilà du moins tout ce que ma mémoire me fournit quant à présent; & ce qui m'intéresse pour lui, en vous en rendant compte, c'est la certitude où je suis que ce

 tendre

tendre jeune homme n'y penſe point à mal.

Je ſuis enfin convaincuë, *Honora*, que tu m'es véritablement attachée, dit Sophie en ſe levant; Tu m'avois miſe en colere l'autre jour, quand je te donnai ton congé; ſi tu veux reſter avec moi, tu en es la Maîtreſſe, & tu feras bien. *Honora*, charmée d'être rentrée en grace, remercioit *Sophie*, & lui promettoit une fidélité inviolable, lorſque la cloche ſonna pour le dîner, & obligea *Sophie* de ſe rendre auprès de ſon pere.

Fin du quatriéme Livre.



L'EN-

L'ENFANT TROUVÉ.

LIVRE CINQUIEME.

Contenant l'espace d'un peu plus de six mois.

CHAPITRE PREMIER.

Visites faites à JONES. Pâture pour ceux qui ont un cœur.

Notre Héros malade, reçut beaucoup de visites, qui ne l'amuserent pas toutes. M. *Alworthy* ne passoit pas un jour sans le voir; mais, quoiqu'il le plaignît sincérement, & qu'il fût très-satisfait de la galanterie courageuse qui avoit occasionné sa blessure, il crut pourtant cette occasion favorable pour rappeller *Tom* à une conduite plus réguliere que celle qu'il avoit tenuë jusque-là. Aussi le bon Seigneur ne perdit-il jamais le moment, surtout quand

Jones souffroit moins, de lui représenter tendrement combien il avoit de torts à réparer; & à lui faire entendre, que le bonheur de sa vie, étant attaché à sa conduite future, il ne pouvoit penser trop sérieusement à dissiper les impressions que ses égaremens avoient fait naître dans l'âme d'un bienfaiteur, qui seroit au désespoir d'être forcé d'abandonner ce titre.

Tuakum même le venoit voir assez assidûement, & pensoit qu'un malade étoit plus propre à être prêché, qu'un autre. Aussi assommoit-il l'infortuné *Tom* des sermons les plus durs, les plus ennuyeux, & dont la conclusion étoit toujours, que la rupture de son bras étoit un juste châtiment du Ciel pour tous les crimes qu'il avoit commis; & que, sans un prompt repentir (si tant est que *Jones* en fût capable) il le voyoit déja menacé dans ce monde, & dans l'autre, des supplices réservés aux plus grands scélérats.

Square, parloit tout différemment. Un bras, ou quelque autre membre de moins, disoit-il, n'étoit pas digne l'attention d'un homme sage: il lui suffisoit, pour sa consolation, de réfléchir sur les

misères

miséres attachées à l'humanité; de songer, que le plus juste des hommes étoit exposé aux accidens de la vie, comme le plus pervers; que c'étoit enfin abuser des termes, que d'appeller maux, ou peines, tout ce qui ne troubloit pas *l'ordre* général & éternel des choses.

M. *Blifil*, rendoit rarement visite à *Tom*, & jamais seul. Ce vertueux jeune homme paroissoit cependant s'intéresser à son infortune: mais, avoit soin de faire entendre, qu'il craignoit l'intimité avec un sujet d'un aussi dangereux commerce; & citoit modestement, à ce propos, le proverbe de *Salomon* contre la mauvaise compagnie. Il n'étoit pourtant pas si rigoureux que *Twakum*: il osoit même concevoir quelque espérance de conversion de la part de *Jones*. L'inexprimable bonté de M. *Alworthy*, devoit, disoit-il, toucher le cœur de *Tom*, s'il n'étoit pas endurci dans le vice, & absolument indigne que quelqu'un à l'avenir s'intéressât pour lui.

Pour M. *Western*, il passoit dans la chambre de *Jones* tous les momens qu'il déroboit à la chasse, & à la bouteille, &

com-

combloit le malade de tendresse & d'amitié.

Dès que *Tom* fut en état de se lever, il lui amena *Sophie*; & la vuë de cette aimable objet hâta si fort la convalescence de notre malade, qu'il fut bientôt en état de descendre dans la salle, & de passer quelquefois jusqu'à deux heures entieres auprès du Clavecin de *Sophie*, qui se plaisoit à l'amuser avec les plus beaux airs modernes: à moins qu'il ne plût à M. *Western*, de les interrompre tout-à-coup, pour faire jouer *le vieux Sir Simon*, ou quelque autre piece de cette force.

Il est vrai que *Sophie* avoit un soin extrême de s'observer auprès de *Tom*: mais, quelque scrupuleuse que fut son attention, il lui échapoit de tems en tems des marques de tendresse, qui quoiqu'imperceptibles aux yeux indifférens, n'étoient jamais totalement perduës pour *Jones*. L'interêt qu'il avoit à étudier tous les mouvemens de *Sophie*, le rendoit si attentif, qu'il fut bientôt dans le cas de ne pouvoir se dissimuler à lui-même que cette aimable fille avoit quelque penchant pour lui.

Lorsqu'il

Lorſqu' il fut totalement affermi dans cette penſée, il ſe trouva dans un état ſi violent, que tout autre tempérament que le ſien (ſurtout dans le cas où il étoit) en eût ſans doute éprouvé des ſuites dangereuſes. Il étoit pénétré de tout le mérite de *Sophie;* il aimoit éperduëment ſa perſonne, il admiroit ſes bonnes qualités, il chériſſoit tendrement la bonté de ſon cœur. Mais, comme il n'avoit réellement jamais conçu la moindre idée de la poſſéder un jour, ni jamais accordé l'ombre de l'indulgence à ſon inclination, la paſſion qu'il ſe trouva avoir pour elle étoit beaucoup plus forte qu' il ne l' avoit penſé lui-même. Son cœur enfin ne lui révéla tout ſon ſecret, qu' au moment même où *Tom* ſe crut aſſuré que ſa charmante Maîtreſſe avoit en effet quelque retour pour lui.

CHAPITRE II.

Second ſervice, pour les mêmes gens.

L'Etat violent où ſe trouva *Jones,* après cette découverte, étoit cauſé par les réflé-

réfléxions douloureuſes qui ſe préſentoient en foule à ſon eſprit. Il étoit fort éloigné de croire que le penchant de *Sophie* pût jamais aſſez prévaloir ſur le cœur de cette fille pour l' aveugler juſqu' au point de conſentir à faire le bonheur d'un amant ſi peu digne d' elle. En ſuppoſant même que ſon eſpoir dût ne point trouver d'obſtacles de la part de la fille, n'étoit-il pas bien ſûr d'en trouver d'inſurmontables de la part du pere? Ce pere, quoique Gentilhomme très-campagnard dans ſes amuſemens, étoit parfaitement homme du monde dans tous les cas où il s'agiſſoit de ſa fortune. Ce pere, aimoit paſſionnément ſa fille; il lui avoit dit cent fois, à table, que ſa plus chere ambition étoit de la voir un jour l' épouſe du plus riche Seigneur de la Comté. *Jones* auroit-il été aſſez vain, aſſez ſtupidement fat pour ſe flatter, quelque amitié que M. *Weſtern* eût pour lui, de le voir conſentir à ſacrifier toutes ſes brillantes eſpérances à la paſſion ridicule d' un jeune homme ſans naiſſance, & ſans biens? Et ſi ce conſentement ne pouvoit jamais être eſpéré, ſans extravagance, n'étoit-ce pas être bien ingrat,

grat, n' étoit-ce pas violer bien baſſement les loix de l'hoſpitalité que d'entretenir la paſſion d'une fille adorable à l'inſçu de ſon pere, & de riſquer à faire le malheur de tous les deux?

Si *Tom* enviſageoit toutes ces conſéquences, avec une eſpece d'horreur, combien ne fut-il pas plus effrayé en ſongeant aux nouveaux reproches qu'il riſquoit à s'attirer de la part de M. *Alworthy!* Ignoroit-il combien l'apparence même de la trahiſon, ou de la lâcheté, étoit capable de bleſſer la nobleſſe de ſon âme, & de rendre pour jamais le coupable odieux à ſes yeux?

Tant de difficultés invincibles l'euſſent jetté dans le déſeſpoir, ſi le ſouvenir d'une autre femme ne s'étoit offert tout-à-coup à ſa penſée.

La tendre *Moly* avoit-elle mérité ſon ſort? Il lui avoit juré une conſtance éternelle; elle avoit mille fois fait vœu de ne pas ſurvivre à l'infidélité de ſon Amant! *Tom* la voyoit dans les bras de la mort; il étoit l'auteur de ſa perte; il connoiſſoit la haine de tous les voiſins pour cette malheureuſe fille, & tous les maux qu'elle

avoit

avoit à essuyer de la jalousie de ses propres sœurs! Il se peignoit tout ce qu'elle avoit du souffrir, depuis que son accident le retenoit chez M. *Western:* il ne pouvoit se pardonner d'avoir payé tant d'amour de tant d'ingratitude! La pitié exagére tout: *Moly* se présenta aux yeux de son cœur mille fois plus aimable, plus fidéle, & plus tendre que jamais. Ce tourbillon d'idées échauffa tellement la tête de *Jones*, qu'il passa une très-mauvaise nuit: le résultat de ses réfléxions fut, de retourner à *Moly*, & d'oublier totalement Mlle *Western*.

Il persista dans cette résolution tout le lendemain jusqu'au soir, travaillant de la meilleure foi du monde à déraciner *Sophie* de son cœur. Il y seroit peut-être même parvenu, si Mlle *Honora*, le sachant tout seul dans sa chambre, n'étoit venu lui faire une visite.

Devinez, dit-elle en entrant, où j'ai été aujourd'hui? je vous le donne en mille.

Après avoir deviné long-tems envain, & essuyé un très-long *bavardage* de la part de la femme de chambre, qui laissoit sous-entendre qu'il s'agissoit de quelque

chose

chose d'important pour lui, *Jones* la pressa tant, que la discrette *Honora*, après s'être assurée de sa parole, voulut bien livrer son secret à notre Héros.

Vous saurez donc, (lui dit *Honora* mystérieusement) que ma maîtresse m'a envoyée chez *Moly Seagrim*, pour voir par moi-même si cette fille ne manquoit de rien: cette commission n'étoit pas trop de mon goût; mais que faire? les domestiques sont faits pour obéïr.... ah! mon cher M. *Jones*, comment avez-vous pû vous encanailler ainsi?.... ma maîtresse voulut pourtant que j'y allasse, & que je lui portasse du linge & quelques autres nippes.... elle est en vérité trop bonne. Un pareil bagage seroit bien mieux à *Bridwel*.... quoi? (interrompit *Jones*) ma *Sophie* est assez généreuse!.... oui, oui, votre *Sophie*, reprit *Honora*, oui votre *Sophie* elle-même; mais si vous saviez tout, vous seriez bien plus étonné.... si je savois tout, répliqua *Jones*; ah daignez vous expliquer!... j'entends ce que j'entends, répondit *Honora*.... en vérité, si j'étois ce qu'est M. *Jones*, je leverois les yeux un peu plus haut, que sur une gre-

dine telle que ſa *Moly Seagrim*.... vous ſouvient - il du jour que vous careſſâtes le manchon de ma maîtreſſe avec tant de plaiſir?.... quoi! le lui auriez - vous dit? s' écria *Jones*, en rougiſſant.... ſi je l' ai dit, répondit *Honora*, il ne vous reſte qu' à m' en remercier. Le plus puiſſant *Lord* d' Angleterre ſe croiroit trop heureux, s' il ſavoit .... mais j' ai grande envie de ne pas vous le dire.

Jones redoubla la vivacité de ſes inſtances, & *Honora* qui avoit autant d' envie de parler, que l' autre d' entendre, continua ainſi.

Apprenez enfin, puiſque vous voulez le ſavoir, que ma maîtreſſe m' avoit donné ce même manchon que vous aimiez tant. Elle en avoit un autre beaucoup plus beau: mais, deux jours après que je lui eus raconté toute votre hiſtoire, *Honora*, me dit - elle, *mon nouveau manchon me déplait.... il eſt ſi gros.... ſi mauſſade, que je ne puis le voir.... juſqu' à ce que j' en trouve un autre à mon goût, rends - moi le vieux, & prends celui - ci*.... Car elle eſt ſi bonne Demoiſelle, qu' elle rougiroit de donner pour reprendre: oh! c' eſt de

quoi

quoi je puis vous répondre.... Ce manchon, enfin, puiſqu'il faut tout vous dire, n'eſt jamais ſorti de ſon bras; & je parierois ma tête, qu'il a été baiſé mille & mille fois en ſecret!... La converſation fut interrompuë en cet endroit par M. *Weſtern*, qui venoit lui-même inviter *Jones* à deſcendre au Clavecin.

Sophie parut ce ſoir aux yeux de *Jones* beaucoup plus belle que jamais: il eſt vrai que le manchon en queſtion étoit paſſé dans ſon bras droit.

Elle jouoit l'air le plus chéri de ſon pere, qui étoit appuyé derriere ſa chaiſe, & ravi de l'entendre, lorſque le manchon retombant tout-à-coup ſur les doigts de *Sophie*, la mit hors de meſure. Notre fougueux Gentilhomme fut ſi picqué de cet accident, que le manchon arraché du bras de ſa fille, & régalé d'une Epithéte un peu cavaliere, fut ſur le champ jetté au feu. *Sophie*, épouvantée, ne fit qu'un ſaut du Clavecin à la cheminée, & le ſauva des flammes.

Cet incident paroîtra peut-être peu important à pluſieurs de nos Lecteurs; cependant tout frivole qu'il eſt, il produiſit

un ſi grand effet ſur le pauvre *Tom*, que nous nous ſommes crûs obligés de le rapporter. Un Hiſtorien judicieux n'obmet jamais les moindres circonſtances: ce ſont ſouvent d'elles que naiſſent les plus grands événemens. Il ſait, que le monde doit être conſidéré comme une vaſte machine, dont les grandes rouës ne reçoivent leur mouvement que des petites; & qu'il en eſt de cette eſpece, qui ne ſont pas faites pour être vuës par tous les yeux.

Ainſi, ce que tous les charmes de l'incomparable *Sophie*, ce que la brillante douceur de ſes yeux, l'harmonie de ſa voix, les graces de ſa perſonne, la beauté de ſon ame, & ſes tendres diſpoſitions n'avoient pû faire pour conquérir abſolument le cœur de *Jones*.... fut opéré par un manchon!

Ce cœur, ainſi que certaine fortereſſe, fut en cet inſtant pris par ſurpriſe. Toutes ces conſidérations d'honneur & de prudence, que notre Héros, ainſi qu'un militaire habile, avoit placées en avant pour défendre les avenuës de ce même cœur, déſerterent leurs poſtes; & l'Amour Vainqueur entra triomphant dans la Place.

CHA-

CHAPITRE III.

Grand incident.

Amour! Amour, qui peut te résister?... Il restoit pourtant encor dans l'ame de *Tom Jones* des sentimens de pitié pour *Moly*, qu'il ne cherchoit point à combattre, mais qui ne troubloient pas moins son repos: il avoit encor pour cette fille une sorte d'amour de reconnoissance qui ne lui permettoit pas de l'abandonner dans la situation où lui-même l'avoit mise; & la délicatesse de ses sentimens pour *Sophie* ne lui permettoit pas non plus de manquer à ce qu'il croyoit lui devoir. Comment faire?

A force d'y rêver, il crut enfin qu'il pourroit peut-être s'acquitter envers *Moly*, au moyen de quelque argent. Du caractére violent & tendre dont il connoissoit cette fille, il s'attendoit bien à voir sa proposition rejettée, de prime abord, avec tout l'appareil du désespoir. Mais, comme elle étoit vaine, il espéra que l'offre d'une petite fortune qui la met-

troit tout d'un coup au-dessus de ses égales, pourroit, en flattant son ambition, la rendre moins sensible à la perte de son Amant.

Fondé sur cet espoir, un jour que M. *Western* étoit à la chasse, *Jones* le bras en écharpe, sortit du Château sans être vu, & s'achemina chez *Moly*. La mere & les sœurs, qu'il trouva prenant leur Thé, lui dirent d'abord qu'elle étoit sortie. Mais la sœur aînée, quelques instans après, lui fit signe en souriant malicieusement, que *Moly* étoit en haut, & couchée. Il y monta. . . . La porte étoit fermée en dedans ; on le fit attendre long-tems : on ouvrit enfin, en s'excusant sur ce qu'on étoit profondément endormie.

Moly fut long-tems à pouvoir exprimer les sentimens que la vuê inespérée de *Tom* produisoit en elle, après une si longue absence.

Quand les premiers transports furent calmés, *Tom* fit tomber par degrés la conversation sur les conséquences fatales d'un plus long commerce entr'eux. Il rappella à *Moly* le couroux, les défenses terribles

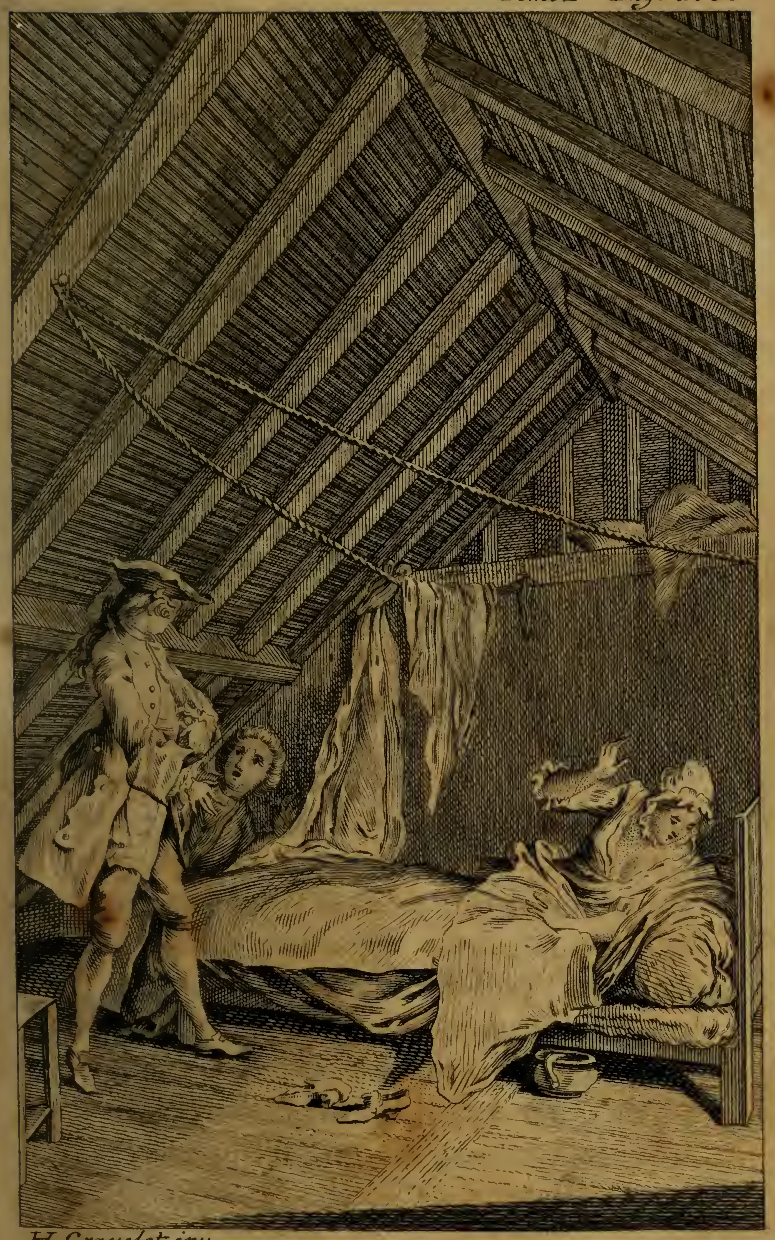
terribles de M. *Allworthy*, & la ruine certaine qui les menaçoit tous deux, ſi ce Seigneur venoit à apprendre qu'ils ſe viſſent encore. Il lui peignit toute la douleur qu'il avoit de la perdre; & termina ſon diſcours, par lui offrir de quoi ſe former un établiſſement ſolide avec quelqu'un de ſes égaux, qui, à l'aſpect de ſa fortune, ſe croiroit encore trop heureux de l'avoir pour femme.

Moly, frappée d'étonnement, reſta quelques inſtans muette; bientôt, elle fondit en larmes. . . . Quel coup pour une amante ! Ses ſanglots redoublés lui laiſſoient à peine l'uſage de la voix. . Ses regards étoient attachés ſur *Jones*: l'amour & le deſeſpoir y étoient peints; ceux de *Jones*, fixés ſur la terre, n'oſoient ſe relever juſques ſur elle. . . . Cette ſituation trop pénible pour tous les deux, & ſurtout pour *Moly*, ne pouvoit durer longtems. Cette Amante furieuſe éclata en reproches : rien de tout ce que la rage & l'amour trahi peut inſpirer à une femme contre l'indigne objet de ſa tendreſſe ne fut oublié pour accabler le malheureux *Tom*. Cet Amant trop foible contre un

tel orage, & déja pressé par ses remords, alloit peut-être tomber aux pieds de son infortunée *Moly*, lorsqu'un mouvement impétueux de cette fille (qui par parenthèse étoit toujours couchée) fit tomber un morceau de tapisserie, qui montra à *Tom* un spectacle auquel il n'étoit pas plus préparé que le Lecteur.

Ce morceau de tapisserie, mal attaché au haut du plancher, servoit de rideau au pied du lit de *Moly*, & cachoit un petit réduit où cette fille serroit ses hardes. Soit que ses pieds se fussent embarassés dans ce rideau, soit que *Jones*, sans y penser, l'eût un peu trop tiré, jugez de sa surprise, lorsque la chute de ce même rideau offrit à ses regards, qui? . . . le lira-t-on sans douleur, & puis-je l'écrire sans honte? . . . Le Philosophe *Square!* & dans la posture la plus ridicule (à cause de la petitesse du lieu) qu'il soit possible d'imaginer.

La situation de nos trois personnages exige un pinceau plus énergique que le mien. *Square*, dans un deshabillé cynique, tapi dans son trou, fixant de grands yeux effrayés sur *Jones*; *Moly* tremblante,



H. Grauelot inu.

te, & la tête cachée dans ſes couvertures; *Jones*, les bras levés, la bouche ouverte, voulant parler, & ne ſachant que dire, ne préſentent qu'une foible exquiſſe de ce tableau.

Jones rompit enfin le ſilence: mais ce fut par un long éclat de rire. Il ſe leva enſuite, & préſenta poliment la main à *Square* pour l'aider à ſortir de ſa retraite.

M. *Square* rappellant alors toute ſa philoſophie, pour ſurmonter ſa confuſion, regarda *Tom* d'un air grave, & lui dit, vous triomphez, Monſieur! . . . vous jouiſſez déja du plaiſir que cette occaſion vous offre de me perdre dans l'eſprit du monde. Je n'ai pourtant point corrompu l'innocence; mais les apparences ſont contre moi, & je ſens tous vos avantages. Si vous aviez moins droit de me haïr, j'oſerois peut-être . . . arrêtez! (s'écria *Jones*) laiſſez-moi du moins le mérite de prévenir votre demande, & de vous prouver combien la vangeance a peu d'attraits pour moi. Ce n'eſt pas vous dont j'aurois ici plus de droit de me plaindre; ne craignez rien ni l'un

ni l'autre. Agiſſez-en bien avec cette fille, & ſoyez ſûr de mon ſilence. Vous, *Moly*, ſoyez, s'il ſe peut, fidelle à votre Amant: j'oublierai, en ce cas, votre inconſtance, & vous pouvez même compter ſur tout le bien que je pourrai vous faire.

Ces mots ſont à peine achevés, que le Héros trop généreux pour attendre des remercimens, part & revole au plutôt chez M. *Weſtern*.

Square, fort content du tour qu'avoit pris cette avanture, s'attacha d'abord à conſoler *Moly*, qui ne pouvoit lui pardonner d'avoir profité de la longue maladie de *Jones*, pour la rendre infidelle à un Amant qu'elle chériſſoit toujours. Cependant les careſſes, & mieux encore l'argent de *Square*, aiderent bientôt à la conſoler de cet évenement.

CHAPITRE IV.

Premieres approches.

J*ones*, bien guéri de la foibleſſe qu'il avoit euë pour *Moly*, tant par ce qu'il avoit

avoit vû lui-même, que par ce qu'il apprit encore quelques jours après ſur le compte de cette fille de la part de ſa ſœur, n'en étoit pas plus tranquile par rapport à ſes ſentimens pour *Sophie*. Son cœur affranchi de tous autres liens, étoit totalement à elle; il étoit même aſſuré de n'être point haï. Mais cette certitude n'adouciſſoit pas ſon déſeſpoir, quand il réfléchiſſoit ſur le peu d'apparence d'obtenir jamais le conſentement de M. *Weſtern* pour une alliance auſſi disproportionnée. Cette penſée accablante, qui le tourmentoit nuit & jour, influa bientôt ſur ſon tempérament: il perdit toute ſa gayeté, ne chercha plus que la ſolitude, & s'abandonna entierement à la ſombre mélancolie de ſes idées. Il chercha même à fuir *Sophie*; & lorsque le hazard le rapprochoit d'elle, il affectoit une réſerve ſi ſevere, dans ſes diſcours & dans ſes démarches, que *Sophie* eût pû le croire abſolument guéri de ſa paſſion, ſi les tendres regards & les ſoupirs forcés de *Jones* n'euſſent à chaque inſtant démenti l'extérieur de ſa conduite.

Sophie eut d'autant moins de peine à démêler ce qui se passoit dans le cœur de son Amant, que le sien propre étoit en proye aux mêmes agitations. Cette découverte fut encore favorable à *Jones*; elle ajouta la plus haute estime à l'amour que *Sophie* avoit déja pour lui; & ce dernier sentiment, presque toujours suivi de celui de la pitié, acheva d'enflamer son cœur de la tendresse la plus vive.

Ces deux Amans se promenoient un jour dans le jardin, chacun dans une allée aboutissant au canal où *Jones* avoit jadis manqué de se noyer, pour sauver l'oiseau de *Sophie*: elle aimoit cet endroit, & alloit souvent y rêver seule. Ils se rencontrerent; & ils étoient déja face à face, avant qu'aucun des deux se fût apperçu de l'approche de l'autre.

Après les politesses d'usage, & quelques propos vagues, auxquels le trouble & la confusion des Parties ne permettoit pas plus de suite, *Sophie* jettant les yeux sur le canal, ne put s'empêcher de rappeller à *Jones* le risque qu'il avoit autrefois couru, pour lui rendre un leger service.

Hélas, Madame, répondit *Jones*, j'eusse été sans toute trop heureux, si le canal eût été plus profond: cet instant m'eût affranchi de tous les maux que me préparoit ma triste destinée! . . . Ah, que me dites-vous? répliqua *Sophie*, Se peut-il que vous le pensiez? Ce mépris affecté de la vie n'est, sans doute, qu'un excès de votre complaisance pour moi: vous voulez que je vous sois moins obligée, d'avoir, à mon sujet, déja deux fois hazardé vos jours. Craignez, hélas, craignez plutôt pour la troisiéme? . . .

Ces derniers mots étoient accompagnés d'un sourire & d'un regard si tendre, que *Jones* en fut pénétré. Il répondit, en soupirant, que cette crainte ne pouvoit plus rien prévenir. De là, jettant sur elle un coup d'œil fixe & languissant: ah, *Sophie*, s'écria-t-il! pouvez-vous souhaiter que je vive? Pouvez-vous me haïr à ce point? . . . *Sophie*, les yeux en terre, répondit, après avoir hésité quelque tems . . . non, M. *Jones*, non, je ne vous hais pas . . . ah! s'écria *Jones*, ai-je pû méconnoître un cœur aussi céleste que le vôtre? ai-je pû me défier des sentimens

de l'incomparable *Sophie?* . . . Ciel! quel bonheur, de pouvoir me flatter . . . arrêtez, Monſieur, lui dit *Sophie* interdite, je ne vous entends pas . . . je ne puis reſter ici plus long-tems . . . vous ne m'entendez pas? je vous aurois donc offenſée! (interrompit *Jones*, la larme à l'œil, & hors de lui-même) moi, je vous aurois offenſée! auriez-vous pû m'en ſoupçonner! . . . votre rencontre imprévuë . . . le trouble de mon cœur . . . au nom du Ciel, pardonnez-moi! pardon, pardon, Madame! la ſeule idée d'avoir pû vous déplaire . . . ſuffit pour m'arracher la vie . . . vous me ſurprenez de plus en plus, lui dit *Sophie:* ſur quoi donc penſez-vous m'avoir offenſée? . . . Hélas, reprit *Tom*, la crainte produit ſouvent l'extravagance; & je ne connois d'autre crainte que celle de vous avoir irritée contre moi! que puis-je donc vous dire encore? . . . ah! détournez de moi ce regard ſevere: il ſuffit pour m'anéantir . . . condamnez mes yeux . . . condamnez vos charmes . . . ce ſont eux ſeuls qui m'ont perdus . . . qui m'ont

fait

fait oublier ce que je ſuis . . . vous en ſerez bientôt vangée.

Le tranſport de *Jones* l'avoit précipité aux pieds de *Sophie*, dont la ſituation n'étoit pas plus tranquille. . . M. *Jones*, lui dit-elle, d'une voix entre-coupée, j'affecterois vainement de ne pas vous entendre: je ne vous entens que trop bien! mais, au nom du Ciel, ſi vous avez quelque affection pour moi, ſouffrez que je retourne au Château . . . puiſſé-je être en état d'y arriver!

Jones, qui pouvoit à peine ſe ſoutenir lui-même, lui offrit ſon bras, qu'elle conſentit d'accepter, pourvû qu'il lui promît de ne plus continuer cette converſation. Il ſe ſoumit à tout, pourvû que *Sophie* promît auſſi d'oublier ce que la violence de ſon amour avoit fait éclater malgré lui. *Sophie* n'attacha ce pardon qu'à la conduite future de *Jones*; & c'eſt ainſi que nos jeunes Amans, tous deux tremblans, & tous deux charmés l'un de l'autre, arriverent au Château.

Sophie ſe retira dans ſon appartement, où le ſecours de Mlle *Honora*, & l'Eau de la *Reine d'Hongrie* calmerent peu à

peu ſes ſens. Le pauvre *Jones*, au contraire, étoit attendu par une mauvaiſe nouvelle, qui vá changer toute la ſcene de cette Hiſtoire, & qui par conſéquent mérite un chapitre particulier.

CHAPITRE V.

Maladie de M. ALWORTHY.

Monſieur *Alworthy*, depuis l'accident de *Jones*, avoit négligé un rhume, qui ayant dégéneré en fluxion de poitrine, l'avoit enfin forcé de ſe mettre au lit, & d'appeller le Medecin.

Soit par hazard, ou autrement, le danger n'ayant fait que s'accroître de jour en jour depuis l'arrivée de l'Eſculape campagnard, ce bon Seigneur, toujours prêt à tout évenement, avoit jugé à propos de convoquer ſa famille auprès de lui. On avoit dépêché un exprès à Madame *Blifil*, qui étoit allée depuis quelque tems à Londre ; & un autre, avec une voiture pour *Jones*, convaleſcent chez M. *Weſtern*.

Jones,

Jones, en arrivant chez M. *Alworthy*, trouva toute la famille, à l'exception de Madame *Blifil*, aſſemblée autour du lit de ce Seigneur. Il venoit de leur faire part de ſon teſtament, par lequel il avoit inſtitué M. *Blifil* pour ſon heritier, à charge de quelques legs aſſez conſidérables pour *Tuakum*, pour *Square*, & pour ſes principaux domeſtiques. Quant à *Tom Jones*, M. *Alworthy* lui avoit fait un aſſignat particulier de 500 livres ſterlin de revenu annuel, & de mille livres une fois payées.

Les cris & les pleurs de *Blifil* proſterné aux pieds du lit de ſon oncle, étoient ſi bruyans, que la voix de *Tom*, encore plus affligé du danger de ſon bienfaiteur que ſenſible à la fortune qu'il recevoit de lui, eut peine à percer juſqu'au malade. La foibleſſe de M. *Alworthy*, & les répréſentations du Médecin, ne lui permettoient pas de leur parler ſi long-tems. Un domeſtique vint alors annoncer, qu'un Procureur arrivé en toute diligence de *Salisbury*, & qui avoit à parler en particulier à M. *Alworthy*, demandoit audiance. Ce Seigneur chargea ſon neveu de l'entendre, n'étant plus en état de ſe mêler

d'affaires; & congédia la compagnie, dans l'eſpoir de pouvoir prendre quelques inſtans de repos.

En ſortant de ſon appartement, *Tuakum* & *Square* également mécontens du legs que leur avoit laiſſé M. *Alworthy*, ſe prirent de querelle. Mille livres ſterlin, une fois payées, n'offroient aux yeux du Pédagogue qu'une récompenſe très-modique pour les ſoins qu'il avoit daigné prendre de l'éducation de deux enfans. *Square* trouvoit ce legs exorbitant pour un petit précepteur tel que *Tuakum*, déja aux gages de M. *Alworthy:* tandis que lui-même, homme de condition, & qui n'étoit chez ce Seigneur qu'à titre d'ami, ne ſe voyoit gratifié que d'un legs pareil à celui d'un pédant!

Les paroles commençoient á s'élever entre ces deux perſonnages, lorsque M. *Blifil*, arrivant avec un air conſterné, leur apprit, que l'exprès envoyé de *Salisbury*, venoit de lui annoncer la mort de ſa mere. A cette nouvelle, les deux Docteurs ſe réunirent pour conſoler leur diſciple, l'un par les motifs de la vertu, l'autre par ceux de la Religion.

Il fut

Il fut enſuite agité entr'eux, ſavoir s'il étoit à propos, ou non, d'inſtruire M. *Allworthy* de cet évenement. Le Medecin, entrant alors, fut pour la négative: c'étoit riſquer, ſans néceſſité, d'accabler le malade; il ne pouvoit y conſentir. M. *Blifil* objectoit une promeſſe ſolemnelle faite de ſa part à ſon Oncle, de n'avoir jamais rien de caché pour lui, quelque chagrin que M. *Allworthy* dût en recevoir. Ce ſeroit, diſoit-il, manquer eſſentiellement à ma promeſſe, & m'expoſer à encourir la juſte indignation de mon Oncle, au cas que le Ciel le guériſſe, comme j'oſe encore m'en flatter. La crainte d'un mal, quel qu'il ſoit, ne doit jamais faire cacher la vérité.

Tuakum & *Square*, enchantés de la ſagacité de leur diſciple, ne pouvoient manquer d'être de cet avis. Ils l'appuyerent ſi fortement, que le Médecin ſe vit forcé de s'y ranger, & de paſſer avec M. *Blifil* dans la chambre du Malade, à qui ce dernier, les yeux en pleurs, fit part de ſa nouvelle.

M. *Allworthy* la reçut avec conſtance & réſignation. Il laiſſa pourtant tomber

quelques larmes, & demanda à parler au Meſſager: mais *Bliſil* l'aſſura qu'il n'avoit pas été poſſible de l'arrêter un inſtant, à cauſe des affaires preſſantes dont il diſoit être chargé.

CHAPITRE VI.

Fête interrompuë.

Le Lecteur s'étonne ſans doute que nous ayons perdu notre Héros ſi long-tems de vuë. Il étoit reſté dans la chambre de M. *Alworthy*, qu'il n'avoit pû ſe réſoudre à laiſſer ſeul avec ſa garde. Il avoit été témoin, & indigné de l'indiſcrétion de *Bliſil* lorsqu'il étoit venu annoncer à ce bon Seigneur la mort de ſa mere; & très-peu s'en étoit falu qu'il n'eût bruſqué ſon grave condiſciple.

Cependant M. *Alworthy*, après avoir été condamné par la Faculté, ſe préparoit à ſubir ſon arrêt avec cette conſtance qui dans ces derniers momens caractériſe toujours la vraie vertu, lorsqu'une criſe favorable donna tout-à-coup quelque

eſpérance au Médecin. La joie de *Jones* en fut extrême; il eût donné ſa vie pour ſauver celle de ſon bienfaiteur: ſes vœux furent exaucés, & le Malade, dès le lendemain de cette criſe, fut déclaré hors de danger.

Cette guériſon ineſpérée, en répandant l'allégreſſe dans tous les environs du Château, prouva combien M. *Alworthy* étoit véritablement aimé. Le Médecin, qui ne manqua pas de s'attribuer toute la gloire de l'évenement, fut à l'envi complimenté & fêté partout. *Jones* l'accabloit d'embraſſemens, & le regardoit comme un Dieu Tutélaire.

Dès le lendemain du jour que cette bonne nouvelle avoit été annoncée par le Médecin, notre Héros voulut le régaler de quelques bouteilles de vin dans ſa chambre: *Blifil*, *Tuakum*, & *Square* furent invités de s'y trouver. Les deux derniers furent exacts à l'heure du rendez-vous; l'autre ſe fit long-tems attendre: on commença ſans lui.

On bûvoit déja, depuis deux heures à la ſanté du Malade; le vin & la joie échauffoient déja la tête de *Jones*, lorſque

le froid *Blifil* parut. Sa gravité offensée de l'air de débauche qui paroissoit régner dans cette petite fête, le fit d'abord éclater en reproches contre *Tom.* Ce n'est pas, disoit-il, qu'il trouvât mauvais que l'on se réjouît de la convalescence de son Oncle; mais la joye doit avoir ses bornes, & la décence doit toujours les fixer, surtout dans une maison où la mort récente de sa mere rendoit de tels excès d'une imprudence & d'un scandale inexcusables.

Malgré l'aigreur de cette remontrance, *Jones* fut désarmé par les derniers mots de *Blifil.* Il convenoit que la sensibilité d'un fils pouvoit être pardonnable en pareille circonstance: aussi ne manqua-t-il pas, après avoir fait quelques excuses à *Blifil*, de lui présenter sa main, & de lui demander la sienne pour gage de leur réconciliation.

Mais *Blifil* ne pardonnoit pas si aisément. Il rejetta avec mépris la main de *Jones*, en ajoutant d'un ton indigné, il n'est pas étonnant que le spectacle le plus tragique ne fasse aucune impression sur un aveugle; quant à moi, qui ai eu le

le bonheur de connoître mes parens, il ſeroit ſurprenant que je fuſſe inſenſible à leur perte.

Quoi, traître! (s'écria *Jones*, en lui ſautant au colet,) tu as la lâcheté de me reprocher l'infortune de ma naiſſance?..... Cet éclair alloit être ſuivi d'un terrible orage, ſi les ſpectateurs ne s'étoient pas hâtés d'en prévenir l'effet. On ſépara les parties; on les réconcilia, du moins en apparence; on acheva triſtement la fête; & chacun tira de ſon côté.

CHAPITRE VII.

Que de maux le vin cauſe!

Jones, après avoir quitté la compagnie, avoit eu encore aſſez de raiſon pour ſentir qu'il avoit beſoin de prendre le grand air avant que de ſe hazarder dans la chambre de M. *Alworthy*. La ſoirée étoit belle; & il ſe promenoit ſeul dans un petit bois, en rêvant aux charmes de ſa chere *Sophie*, lorſque ſes réfléxions amoureuſes furent interrompuës par l'ap-

 parition

parition d'une femme, qui l'ayant regardé fixement, ſe ſauva dans le plus épais du bois. Les héros ſont rarement peureux; le nôtre ne craignoit pas même les *eſprits*: il ne balança pas à ſuivre les pas de celui-ci. Il faut pourtant tout dire, il avoit cru le reconnoître.

Quand elle favoriſe ou perſécute quelqu'un, la fortune ne fait jamais rien à demi.

Tuakum & *Blifil* étoient en promenade ſérieuſe; ils avoient vû paſſer, & très-bien reconnu l'ombre femelle. Tous les deux auſſi ſoupçonneux l'un que l'autre, & préſumant du myſtére dans cette avanture, étoient entrés dans l'allée aboutiſſant au petit bois, au moment même où *Tom* s'y étoit enfoncé à la pourſuite du phantôme.

Tous deux également ennemis de *Jones*, & fermement convaincus de la réalité *d'un rendez-vous*; tous deux charmés d'une récidive, qui ne pouvoit manquer de perdre l'objet de leur haine auprès de M. *Alworthy*, projettent, en ſurprenant

prenant les coupables, de les mettre hors d'état de nier leur crime.

Heureusement pour *Jones*, le chemin qui pouvoit les conduire jusqu'à lui étoit difficile & très-abondant en brossailles. Quelques précautions qu'ils prissent, il entendit du bruit, leva la tête, & les reconnut. Son parti fut pris sur le champ: il s'avança fierement à leur rencontre, très-résolu de leur disputer le passage.

Tuakum, outré de l'audace de son ancien Ecolier, & croyant encore être en droit de lui parler en Maître, lui cria, qu'il prétendoit vainement sauver de leurs mains son infâme *Moly*; que M. *Blifil*, ainsi que lui, l'avoit très-bien reconnuë; que rien enfin ne les empêcheroient de la conduire au Château, pour en faire un exemple capable d'épouvanter ses pareilles.

Jones, peu ému de ce discours, mais indigné de le voir confirmé par *Blifil*, (dont les insultes de l'après-midi étoient encor profondément gravées dans son cœur) ne répondit aux emportemens de *Tuakum*, qu'en l'assurant que tous les Pédagogues du Comté, dussent-ils être

ſecondés par autant de *Blifils*, ne parviendroient jamais à le forcer, lui vivant, de conſentir à l'ombre d'une lâcheté.

Cette déclaration préciſe ayant achevé d'enflâmer la bile de *Tuakum* & de ſon diſciple chéri, fut bientôt ſuivie d'un des plus mémorables combats *à coups de poing*, dont les Annales des ruës de Londre ayent jamais fait mention.

Qu'il ſuffiſe au Lecteur de ſavoir, que le brave *Tom*, après avoir ſoutenu longtems, ſans perdre un pouce de terrain, l'effort de ſes deux aſſaillans, qu'il avoit mis alternativement hors de combat, alloit peut-être ſuccomber dans une nouvelle attaque où ils avoient réuni toutes leurs forces, lorſque deux des plus vigoureux poings de l'Angleterre parurent tout-à-coup dans la mêlée, & déciderent la victoire en ſa faveur.

Tuakum & *Blifil* étoient déja par terre avant que *Jones* eût eu le tems de jetter les yeux ſur le généreux champion qui venoit de le ſecourir. Avec quelle joye, avec quels ſentimens de reconnoiſſance, ne reconnut-il pas M. *Weſtern!*

Ce Gentilhomme, qui se promenoit aux environs avec sa famille, avoit apperçu de loin le combat de deux hommes contre un: il n'en avoit pas fallu davantage, pour le faire voler au secours du parti le plus foible.

Le reste de sa compagnie ne tarda pas à arriver sur le champ de bataille. C'étoit cet honnête Ministre *Supple*, que nous avons vû derniérement à la table de M. *Alworthy*, Madame *Western* tante de *Sophie*, & *Sophie* elle-même.

Le spectacle qui s'offrit à leurs yeux, n'étoit pas amusant pour des femmes. On voyoit, d'un côté, le désastreux *Blifil* étendu sur la terre, pâle, & presque sans sentiment; non loin de là, le glorieux *Jones* couvert de sang, partie du sien propre, partie du révérend *Tuakum*; plus bas, étoit le *Grand Western*, jettant un œil de clémence sur *Tuakum*, gisant à ses pieds, & pardonnant à l'ennemi vaincu.

Chacun s'empressa d'abord à secourir les blessés; & *Blifil*, le plus maltraité de tous, commençoit à reprendre l'usage de ses sens, lorsqu'un spectacle bien plus tou-

touchant encore attira d'un autre côté toutes les attentions de l'aſſemblée.

La charmante *Sophie* elle-même étoit évanouie!

Tous les flacons ſont bientôt épuiſés; toutes les voix demandent de l'eau fraîche. Mais, tandis que chacun court, & en cherche vainement, *Tom* qui ſe ſouvient d'un petit ruiſſeau voiſin, prend *Sophie* dans ſes bras, traverſe en courant un champ de bled mur, ſe plonge dans l'eau juſqu'à mi-corps, en arroſe ſa belle malade, & parvient enfin à la rappeller à la vie.

M. *Weſtern*, & le reſte de la compagnie, ignorant le deſſein de l'impétueux *Jones*, l'avoient ſuivi à toutes jambes. Ils arriverent au moment même que *Sophie* ouvroit les yeux; & la ſcene tragique, à compter de cet inſtant, fut changée en ſcene de joye & de reconnoiſſance. M. *Weſtern*, après avoir mille fois embraſſé *Tom* & ſa fille, ne voulut pas abſolument qu'il retournât chez lui ce ſoir, & prétendit, l'emmener ſur le champ à ſon Château, pour faire panſer ſes playes. Mais le bon cœur de *Jones* ne lui per-

mettoit pas d'abandonner ainſi les deux bleſſés, quoique ſes adverſaires. Ce ne fut pas ſans peine qu'il obtint, de M. *Weſtern*, que l'on revînt à eux.

On les trouva tous deux ſur pieds, ſe conſolant mutuellement de leur diſgrace, & ſe promettant bien d'en tirer vangeance. Ils ſe hâterent même de la commencer dès-lors, en faiſant part à la Compagnie du ſujet de la querelle. Mais M. *Weſtern* ne fit qu'en rire: ce qui acheva tellement de les irriter, qu'ils refuſerent conſtamment le ſouper qu'il leur offroit chez lui, dans l'intention de moyenner un traité de paix entre les parties.

Quant à *Jones*, il étoit trop flaté de retourner avec *Sophie*, eſpérant fort de trouver l'occaſion de ſe juſtifier auprès d'elle, pour ne pas profiter des offres de M. *Weſtern*.

C'eſt ainſi que ſe termina cette querelle ſanglante, & que nous mettrons fin au cinquiéme Livre de cette Hiſtoire.

Fin du cinquiéme Livre.

L'ENFANT TROUVÉ.

LIVRE SIXIEME.

Contenant l'espace d'environ trois semaines.

CHAPITRE PREMIER.

Caractére de Madame WESTERN. Finesse de son discernement.

Quoique *Jones* eût eu le tems d'entretenir sa maîtresse dans la route, elle seule fut triste pendant tout le souper. Elle ne fut pas plus gaie le lendemain, au déjeuner, qu'elle quitta brusquement après avoir feint de manger un morceau, laissant seuls son pere & sa tante.

Cette tante se picquoit d'expérience, & d'érudition. Elle avoit jadis passé quelque tems à la Cour, où elle avoit acquis

acquis les dehors de ce qu'on appelle le *monde*. Ses connoiſſances, depuis ſa retraite, s'étoient prodigieuſement perfectionnées, par la lecture des Pieces de Théâtre, des Romans modernes, des Gazettes, & de tous les papiers publics: enſorte que, dans tout le canton, Madame *Weſtern* paſſoit pour une femme auſſi conſommée dans la Littérature, que dans la politique.

Le changement qu'elle avoit remarqué dans l'humeur de *Sophie*, lui avoit paru digne de toute ſon attention.

Après avoir raſſemblé ſoigneuſement toutes les circonſtances capables de jetter quelque jour ſur une matiere ſi difficile à approfondir, elle étoit enfin parvenuë à ſe convaincre que la mélancolie de ſa niece ne pouvoit partir que d'une paſſion ſecrette. Ce premier point gagné, il ne s'agiſſoit plus que de découvrir quel en étoit l'objet.

A force d'y rêver, elle ſe rappella l'évanouiſſement de *Sophie* dans le bois, le ſoir du combat de *Jones* contre *Tuakum* & *Bliſil*, ainſi que la triſteſſe de ſa niece pendant le ſouper qui s'en étoit enſuivi, & dont

& dont *Blifil* avoit refusé d'être. Il n'en fallut pas d'avantage pour lui persuader que M. *Blifil* étoit l'heureux mortel pour qui la belle *Sophie* soupiroit en secret.

Cependant, la crainte de se compromettre, l'empêcha pendant quelques jours de faire part de sa découverte à son frere: elle ne s'y détermina qu'après avoir cru, par de nouvelles observations, tous ses soupçons changés en certitudes.

M. *Western* fut charmé de cette nouvelle: *Blifil* étoit l'héritier présomptif de M. *Allworthy*; M. *Allworthy* étoit très-riche; leurs Terres se touchoient; rien n'étoit plus convenable que cette alliance; on ne pouvoit trop tôt la faire.

J'ai déja insinué, je crois, que M. *Western* étoit de ces tempéramens vifs, toujours prêts à céder aux premieres impressions soit de la peine ou du plaisir, & incapables d'observer jamais les gradations de l'une à l'autre.

A peine eut-il saisi l'idée de ce mariage, d'où le bonheur de sa fille lui paroissoit dépendre, qu'il envoya prier M. *Allworthy* convalescent depuis quelques jours à venir dîner chez lui. C'étoit un nouveau

veau plaiſir pour M. *Weſtern*, que celui de ſurprendre agréablement *Sophie*, en lui annonçant quelques jours avant la nôce, qu' il lui donnoit M. *Blifil* pour époux: car il s'en faloit de cent lieuës qu'il prévit le moindre obſtacle à ce mariage, ſoit de la part de M. *Alworthy*, ſoit de celle de ſon neveu.

Le diné où les deux familles ſe trouvoient raſſemblées, fut très-gai. Il ne fut pas plutôt fini, que M. *Weſtern* attira l'oncle de *Blifil*, dans une allée écartée du jardin, & lui propoſa, ſans aucun préambule, l'alliance qu'il avoit projettée.

M. *Alworthy*, quel que fût le brillant extérieur des objets, étoit toujours en garde contre le premier coup d'œil. Quoique flatté de la propoſition, il la reçut ſans tranſport, & même ſans émotion apparente: il ſe contenta de témoigner à M. *Weſtern* combien il avoit toujours déſiré cette alliance. Il fit l'éloge de *Sophie*; il remercia M. *Weſtern* de la bonne opinion qu' il vouloit bien avoir de ſon neveu; & l'aſſura, que ſi les deux jeunes gens avoient quelque inclination l'un pour l'autre, il ne ſou-

haitoit rien plus ſincérement que d'accomplir au plutôt cette affaire.

La réponſe de M. *Alworthy* déconcerta un peu M. *Weſtern*, qui s'attendoit à trouver plus de chaleur dans ſon voiſin. Le doute de ſavoir, ſi les jeunes gens auroient de l'inclination l'un pour l'autre, lui parut ſurtout du dernier ridicule. Les parens, dit-il avec vivacité, ſont les meilleurs juges de ce qui convient à leurs enfans. Quant à moi, je prétends que ma fille m'obéïſſe; & ſi quelqu'un a aſſez peu de goût pour balancer à prendre une épouſe telle que *Sophie*, je ſuis ſon très-humble ſerviteur, n'en parlons plus.

M. *Alworthy* eſſaya vainement de le calmer, en l'aſſurant qu'il ne doutoit pas que ſon neveu ne fût enchanté de ſes offres, & très-prompt à les accepter: tout ce qu'il put tirer de l'impétueux Gentilhomme, fut une répétition cent fois réïtérée de ſes dernieres paroles.

Le caractére de M. *Weſtern* étoit trop bien connu, pour que M. *Alworthy* s'offenſât de ſes emportemens. Il étoit ſûr, d'ailleurs, que la réfléxion & la nuit le rame-

rameneroient à la raiſon. On parla d'autre choſe, & l'on ſe quitta le ſoir, ſans que perſonne ſe doutât de ce qui s'étoit paſſé entre eux.

CHAPITRE II.

Matiéres curieuſes.

Dès que M. *Alworthy* fut arrivé chez lui, il apella ſon neveu dans ſon cabinet; & il lui fit part des propoſitions de M. *Weſtern*, en lui témoignant toute la ſatisfaction qu'il auroit de voir réuſſir ce mariage.

Bliſil, ſur qui les charmes de *Sophie* n'avoient fait aucune impreſſion, avoit pourtant ſongé pluſieurs fois qu'un parti auſſi conſidérable pourroit lui convenir, & n'avoit été arrêté dans les idées qu'il avoit déja euës ſur elle, que par la crainte que M. *Weſtern* venant un jour à ſe remarier, ne diminuât beaucoup la fortune de ſa fille.

Dans la circonſtance préſente, cette crainte diſparoiſſoit. C'étoit M. *Weſtern*

 lui-

lui-même qui proposoit le mariage: on pouvoit lui donner des entraves. Ainsi, le grave *Blifil* parut consentir avec joye aux desirs de son oncle, en se réservant de lui faire insinuer par autrui ce que son ambition, & plus encor son avarice, n'osoit mettre au jour par rapport aux précautions utiles à prendre contre son beau-pere futur dans les clauses du contrat.

M. *Alworthy* écrivit dès le lendemain à M. *Western*, pour lui apprendre combien son neveu étoit pénétré & reconnoissant des propositions qu'il avoit daigné faire; & pour l'assurer, que M. *Blifil* n'attendoit que l'heureux moment où il lui seroit permis d'aller se jetter aux pieds de l'aimable *Sophie*.

M. *Western*, au comble de ses vœux, & sans dire un mot de tout ceci à sa fille, fixa l'après-dîné du jour même pour la premiere entrevuë des deux Amans.

Très-satisfait de lui-même, après cette belle expédition, il courut à l'appartement de Madame *Western* pour lui en faire part. Elle étoit occupée à lire,

&

& à interpreter la gazette au Miniſtre *Supple*. M. *Weſtern*, qui ſavoit combien il étoit dangereux d' interrompre ſa ſœur dans une occupation auſſi ſérieuſe, fut malgré ſon impetuoſité naturelle obligé d'attendre plus d'un quart-d'heure, avant qu'il lui fût permis de parler. Il annonça enfin, qu' il avoit quelque choſe de très-important à communiquer; à quoi Madame *Weſtern* ayant répondu, qu'elle étoit entierement aux ordres de ſon frere, ajouta qu'elle étoit ſi contente de la ſituation des affaires du *Nord*, qu'il n'étoit pas poſſible de lui parler dans un quart-d'heure plus favorable.

Le Miniſte retiré, M. *Weſtern* apprit à ſa ſœur tout ce qu' il avoit fait, en la priant de porter toutes ces bonnes nouvelles à *Sophie:* commiſſion dont la tante ſe chargea très-volontiers, & ſans rien objecter à ſon frere. Graces, ſans doute, à l'aſpect favorable du *Nord*, ſans quoi la vivacité de la conduite de M. *Weſtern* eût été la matiere de plus d'un commentaire politique.

Sophie étoit occupée à lire, lorſque ſa tante arriva à ſon appartement. De bout,

de bout, ma niéce! (s'écria Madame *Weſtern*, d'un ton & d'un air ſemillant) il eſt bien queſtion maintenant de lecture. Allons, dis-je, que l'on ſe coëffe, que l'on s'habille au plutôt de ſon mieux.... oh! j'ai tout découvert; je vous ai bien ſervie: nous l'aurons cette après-midi; jugez ſi je vous aime!....

Eh qui, Madame? répondit *Sophie* interdite, la rougeur ſur le front, & pouvant à peine parler.

Pauvre innocente! repliqua Madame *Weſtern*; Eh qui?.... c'eſt donc à votre tante que vous comptiez en impoſer? c'eſt donc à moi que vous imaginiez pouvoir cacher votre paſſion? à votre pere, paſſe: mais à moi! à moi!.... j'ai trop vêcu, ma pauvre niéce; ne diſſimulons plus. J'ai lû, je lis encore juſqu'au fond de votre ame. Dès le lendemain de mon arrivée, j'ai connu la carte de votre cœur; j'ai ſuivi, j'ai interpreté ſes moindres mouvemens: j'ai vû votre vainqueur!.... n'en rougiſſez pas: j'approuve votre choix; j'en ai inſtruit votre pere, qui l'approuve auſſi; & M. *Allworthy*, d'accord avec nous, conſent aux vœux des deux jeunes Amans

que

que nous croyons tous très-dignes l'un de l'autre.... Eh bien, vous rougiſſez encor? vous ne répondez pas?.... Aux armes, dis-je encore un coup! il vient dès cette après-midi: c'eſt M. *Allworthy*, c'eſt votre pere qui l'envoye.

Cette après-midi! s'écria *Sophie*, en ſoupirant. Oui, oui, cette après-midi même, dit la tante. Pourquoi ce tremblement? pourquoi ce trouble, & cet air abattu? Pour moi, je le trouve très-bien! & j'euſſe été de votre goût, ſi mon âge.....

Je conviens, interrompit *Sophie*, en bégayant, qu'il eſt aimable; & que j'en connois peu qui ſoient plus dignes d'inſpirer de tendres ſentimens..... courageux, & compâtiſſant; plein d'eſprit, ſans méchanceté; humain, poli.... en un mot, fait pour plaire.... Eh, qu'importe le défaut de la naiſſance, quand il eſt compenſé par tant de vertus!

Qu'appellez-vous, défaut de la naiſſance? repartit Madame *Weſtern*; Où prenez-vous cela? qui peut vous avoir fait de tels contes?

 Hélas,

Hélas, Madame, répondit *Sophie*, les yeux baiſſés, ai-je pû ignorer une choſe auſſi publique? ai-je pû ne pas ſavoir combien le pauvre M. *Jones* a eu à ſouffrir, & ſouffre peut-être encore, d'un malheur dont il n'eſt pas comptable?....

M. *Jones!* s'écria tout-à-coup la tante, M. *Jones!*.... Ciel, qu'entends-je?.... ce n'eſt donc pas M. *Bliſil?* quoi, malheureuſe, c'eſt M. *Jones* que vous aimez!.... le ſilence & la pâleur de *Sophie*, qui étoit plus morte que vive, ne pouvoient laiſſer plus long-tems Madame *Weſtern* incertaine ſur le véritable objet de la tendreſſe de ſa niéce.

Ce que la ſurpriſe, le mépris, la rage, tout enfin ce qui peut inſpirer une femme ambitieuſe qui ſe voit ſi cruellement trompée dans ſes eſpérances, fut employé pour accabler la triſte *Sophie*, & le malheureux *Jones*.

La niéce, preſque inanimée, étoit aux pieds de l'implacable tante, qui rugiſſant de fureur, vouloit ſortir pour aller tout apprendre à ſon frere: rien ne pouvoit appaiſer les fougueux tranſports de ſa colére;

lére; & *Sophie* frémiſſoit à chaque inſtant qu'ils ne fuſſent entendus!

A force de pleurs & de ſupplications, elle obtint enfin une promeſſe de Madame *Weſtern* de ne point trahir ſon ſecret: mais ce ne fut qu'en promettant, à ſon tour, de travailler à étouffer ſon indigne paſſion pour *Jones*, & de recevoir la viſite de M. *Blifil* avec toute la politeſſe & tous les égards que la tante prétendoit être dûs à l'héritier de M. *Alworthy*.

CHAPITRE III.

Plus intéreſſant encore.

Dès que Madame *Weſtern* fut ſortie de l'appartement de *Sophie*, Mlle *Honora* y entra, & trouva ſa jeune maîtreſſe dans un état digne de pitié. *Honora*, qui n'avoit pas quitté l'anti-chambre pendant la ſcene qui venoit de ſe paſſer entre la tante & la niéce, avoit prêté l'oreille au trou de la ſerrure, & n'en avoit pas perdu un mot. Nouveau redoublement de confuſion pour *Sophie!* qui ſe voyant à la

merci de ſa femme de chambre, fut obligée de lui dévoiler un ſecret que Mlle *Honora* ſavoit auſſi-bien qu'elle.

Cette fille, quoique babillarde, étoit ſenſible: elle aimoit ſa maîtreſſe; & nous avons déja vû qu'elle ne haïſſoit point *Jones*. Elle déclama long-tems contre les peres aſſez injuſtes pour vouloir forcer l'inclination de leurs Enfans; encore plus vivement, contre les gens qui ſe mêlent ſans miſſion des affaires d'autrui: Chapitre où Madame *Weſtern* ne fut point oubliée: elle exhorta *Sophie* à céder pour un tems à l'orage, en feignant de recevoir ſans répugnance apparente les viſites de M. *Bliſil*; promit enfin à ſa maîtreſſe de lui être fidelle, & de la ſervir au riſque même de ſa vie.

Après le dîné, M. *Weſtern*, pour la premiere fois, déclara ſes intentions à ſa fille, en lui faiſant valoir la vivacité avec laquelle il avoit travaillé à hâter ſon bonheur, dès l'inſtant qu'il avoit été inſtruit de ſes inclinations par Madame *Weſtern*.

Sophie, encouragée par les careſſes de ſon pere, & par ſa bonne humeur, alloit ouvrir la bouche pour lui apprendre combien

bien ſa tante s'étoit trompée dans ſes conjectures, lorſque l'on annonça M. *Bliſil*.

M. *Weſtern*, après avoir embraſſé fortement ſon gendre futur, ſe crut de trop dans cette premiere entrevuë, & laiſſa les Amans enſemble.

Son départ fut ſuivi d'un bon quart-d'heure de ſilence: le jeune Gentilhomme, parmi toutes ſes bonnes qualités, étoit encore doué de cette défiance ſtupide de ſoi-même, que l'on traite aſſez vulgairement de modeſtie, & qui naît communément d'un fond d'orgueil mêlé avec le ſentiment intérieur de notre inſuffiſance.

Ce n'eſt pas qu'il crût mal parler: mais, il vouloit ici parler mieux; & les mots expiroient ſur ſes lévres. Il gagna pourtant enfin aſſez ſur lui-même pour hazarder quelques lieux communs tournés en complimens guindés, auxquels on répondit, en baiſſant les yeux, par quelques demie-révérences, & autant de monoſyllabes polies.

M. *Bliſil*, fondé ſur l'expérience qu'il croyoit avoir des femmes, & ſur ſa bonne opinion de lui-même, interpréta favorablement le trouble de *Sophie*, qu'il regarda

comme

comme un aveu tacite des ſentimens qu'elle avoit pour lui. Lors même que *Sophie*, excédée de la longueur de ſa viſite, ſe leva pour paſſer dans une autre chambre, il ne manqua pas d'imputer cette démarche à l'excès de ſa pudeur, & de s'en conſoler dans l'eſpoir d'être bientôt dans le cas de pouvoir la corriger de ce défaut.

Quant à l'amour, ſon cœur n'en avoit pas la moindre idée: très-digne fils de feu ſon pere, la fortune de *Sophie* le flattoit bien plus que ſes charmes. Ainſi, ſûr de l'aveu & de la protection du pere; également certain de l'obéïſſance d'une fille bien née aux volontés de ſes parens, M. *Bliſil* ſortit extrêmement content de ſa viſite.

M. *Weſtern*, qui veilloit l'inſtant de ſa ſortie de chez ſa fille, le trouva ſi ſatisfait de la reception qu'il en avoit euë, que ce vieux Gentilhomme, qui de ſa vie n'avoit commandé un inſtant à ſes paſſions, penſa danſer de joye, & étouffer ſon futur gendre à force de careſſes.

Il courut enſuite à l'appartement de ſa fille, où ſes tranſports furent encore moins ménagés. Ordre à elle de choiſir tout ce qui

qui pouvoit lui plaire tant en habits, qu' en bijoux: ſa fortune n'étoit pas à lui, tout étoit à *Sophie*, il vouloit qu' elle ſeule en diſpoſât.

Sophie, qui n'imaginoit pas avoir donné lieu à *Bliſil* d'être fort content d' elle, ne concevoit pas trop d' où partoit cette effuſion de cœur de la part de ſon pere. Elle crut pourtant ne devoir pas laiſſer échaper cette occaſion de lui ouvrir le ſien propre: *Bliſil* étoit homme à preſſer le mariage; la vivacité de ſon pere ne manqueroit pas de ſeconder l' impatience de cet odieux amant; la haine qu'elle avoit pour lui, auſſi forte que ſa tendreſſe pour *Jones*, ne pouvoient plus être long-tems cachées.... Tant de motifs réunis la jetterent aux pieds de M. *Weſtern*, & lui donnerent aſſez de force pour ſupplier ſon pere de ne point la contraindre à recevoir pour époux l'homme du monde pour lequel elle ſe ſentoit le plus d'averſion.

Quelle ſurpriſe! Quelle chute d' idées pour le fougueux M. *Weſtern!*... Cette *Sophie*, cette fille l' inſtant auparavant ſi chere à ſes yeux, n' eſt plus pour lui qu' un objet de mépris & de haine: rien

ne

ne peut appaiſer un couroux d'autant plus terrible, qu'il le croit légitime. Sa fille gémit, & l'implore envain, il s'arrache bruſquement de ſes bras; & lui annonce, en jurant à l'Angloiſe, qu'il faut ſe réſoudre à épouſer *Bliſil*, ou à être chaſſée de la maiſon paternelle, pour n'y jamais rentrer.

L'emportement de M. *Weſtern* étoit monté au point, qu'il étoit ſorti ſans s'appercevoir que la pauvre *Sophie*, après avoir envain prétendu le retenir par ſon habit, étoit tombée la face contre terre, & nageoit dans ſon ſang.

Jones étoit dans l'appartement de M. *Weſtern*, quand celui-ci revint de chez ſa fille. Le vieux Gentilhomme, encore tout fumant de colére, ne ſe fit point preſſer pour faire part à *Tom* de ce qui y donnoit lieu.

Jones, qui n'avoit pas eu le moindre indice de ce qui s'étoit paſſé en faveur de *Bliſil*, penſa tomber à la renverſe en apprenant ces étranges nouvelles. Cependant, ayant par degrès recouvré ſes eſprits, le déſeſpoir lui inſpira aſſez d'audace pour demander à M. *Weſtern* la permiſſion

d'aller

d'aller voir ſa fille, ſous prétexte de hazarder ſes efforts pour l'engager à ſe ſoumettre aux déſirs de ſon pere.

L'extrême agitation de M. *Weſtern*, ne lui permettoit pas de remarquer celle de *Jones*. Ce dernier obtint ſans peine l'effet de ſa demande.

CHAPITRE IV.

Scene touchante.

Sophie, que ſon pere avoit laiſſée évanouie en ſortant de chez elle, ſe relevoit avec peine, lorſque *Jones* y entra: les larmes, & le ſang, baignoient le viſage de cette belle fille. Quel ſpectacle pour lui! Ah, M. *Jones*, dit-elle, vous voyez la plus malheureuſe perſonne du monde! Hélas, qui vous aménē ici? . . . Vous ignorez ſans doute toute l'horreur de ma ſituation; & votre préſence ſeule peut l'augmenter encore! Fuyez, fuyez au plutôt: c'eſt moi qui vous en prie!

Diſpenſez-moi, dit-il, d'obéir à cet ordre cruel . . . . Mon cœur ſaigne du

ſang

ſang que je vois couler . . . . O *Sophie*. Que ne puis-je épuiſer mes veines, pour épargner la moindre goutte de ce ſang précieux! . . . Je ne vous dois déja que trop, interrompit-elle, en le regardant tendrement . . . . Hélas, pourquoi m'avoir ſauvé la vie? . . . Nous ſerions tous deux moins infortunés!

Tous deux! O Ciel, que dites-vous? repartit *Jones*: eſt-il quelque ſupplice plus douloureux pour moi que les ſouffrances de *Sophie*? Puis-je reſpirer que pour elle?

Sa voix & ſes regards, en prononçant ces mots, étoient embraſés du feu de ſa paſſion. Il ſe ſaiſit de l'une des mains de *Sophie*, que cette fille trop occupée de ſa douleur, ne ſongea guéres à lui retirer.... Tous deux obſervoient un profond ſilence, tandis que leurs yeux mouillés de pleurs, & fixés l'un ſur l'autre, liſoient mutuellement dans leurs ames.

Sophie enfin recouvra aſſez de forces pour preſſer de nouveau ſon amant de ſortir au plutôt de ſa chambre, en lui faiſant entendre qu'elle étoit perduë ſi on les y rencontroit enſemble.

Jones

Jones la tranquilisa, & la surprit encore d'avantage en l'assurant, que c'étoit par ordre de son pere, qui lui avoit appris toute l'avanture de l'après-diné, qu'il s'étoit rendu auprès d'elle.

C'est en faveur d'un odieux rival, s'écria-t-il, c'est en faveur de *Blifil* qu'il croit que je viens vous parler.... Mais, que n'eussé-je point promis, pour pouvoir pénétrer jusqu'à vous?... Parlez, parlez-moi donc, chere *Sophie*, consolez mon cœur affligé... Quelqu'un aima-t-il jamais si tendrement que moi!... Quoi, vous êtes assez barbare, pour m'envier cette main adorable? Tandis que ce moment fatal va peut-être me priver de vous pour jamais!... Hélas! Il ne falloit pas moins qu'une occasion aussi cruelle pour surmonter tout le respect que vous aviez su m'inspirer!...

Sophie, levant alors sur lui un œil où toute la tendresse énergique du sentiment étoit peinte. Ah! qu'exige M. *Jones?* dit-elle, que prétend-il que je lui dise?

Promettez, promettez seulement, s'écria-t-il en soupirant, que vous n'épouserez jamais *Blifil*.

Arrêtez, répondit *Sophie:* le ſon même de ce nom déteſté eſt mortel pour mon cœur! ſoyez certain qu' il n' obtiendra jamais rien de tout ce qu' il dépendra de moi de lui refuſer... Achevez, adorable *Sophie*, ajouta *Jones*, en lui baiſant la main; mettez le comble à mon bonheur, en me permettant d'eſpérer!

Hélas! lui dit *Sophie*, à quoi prétendez-vous que je m' engage? quel eſpoir puis-je vous donner?.... Ignorez-vous tout ce que je dois à mon pere? Ignorez-vous ſes intentions?

Non, répliqua-t-il, mais je ſai qu' il ne peut vous forcer à vous rendre malheureuſe.

Ce n' eſt pas mon malheur qui me touche, répartit *Sophie*, c' eſt plus encore la crainte de troubler le repos de ſes jours. C' eſt plus encore celle de rendre votre perte auſſi inévitable que la mienne, ſi je ſuis aſſez foible pour ne pas réſiſter à vos feux.... C' eſt cette penſée ſeule qui m' affermit aſſez pour vous ordonner d' éviter votre perte en vous ſéparant de moi pour jamais.

Révo-



H. Gravelot inv.

Révoquez cette horrible Sentence! s' écria ; *Jones*, je ne crains rien, que de perdre *Sophie* . . . . Ciel! prononce ma mort, avant que de nous ſéparer.

Les deux Amans, fondans en larmes, s' attendriſſoient ainſi mutuellement, lorſqu' un bruit mille fois plus effrayant pour eux, dans cette circonſtance, que celui du tonnerre, annonça l' arrivée du redoutable M. *Weſtern*.

Sa ſœur qu' il avoit inſtruite de la désobéiſſance de ſa fille, s' étoit cruë affranchie de la promeſſe qu' elle avoit faite à *Sophie;* & n' avoit pas balancé à révéler tout ce qu' elle ſavoit des ſentimens ſecrets de ſa niéce en faveur de *Tom Jones*.

Outré contre ſa fille, autant que contre ſon téméraire Amant, M. *Weſtern* n' avoit fait qu' un ſaut de l' appartement de ſa ſœur à celui de *Sophie*, dont il avoit preſque enfoncé la porte.

Mais un ſpectacle auquel il ne s' attendoit pas, ſuſpendit en entrant tout-à-coup ſa rage: *Sophie*, pâle, ſanglante, & preſque ſans ſentiment, étoit tombée dans les bras de *Jones!* . . . . Son premier mouvement fut de courir à ſa fille, qu' il croyoit

morte; de là, à la porte de la chambre, pour appeller du ſecours; de raccourir enſuite à elle, ſans faire attention dans les bras de qui elle étoit, pour la prendre dans les ſiens propres, & tâcher de la rappeller à la vie.

Toute la maiſon, ainſi que Madame *Weſtern*, fut bientôt dans la chambre de *Sophie*, que l'on eut peine à faire revenir, & que l'on mit au lit, après avoir congédié tous les hommes.

M. *Weſtern*, un peu raſſuré ſur le danger de ſa fille, reprit toute ſa fureur en jettant enfin les yeux ſur *Tom Jones*. Heureuſement peut-être pour tous deux, que le Miniſtre *Supple*, homme très-robuſte & pacifique, s'oppoſa aux premiers transports du vieux Gentilhomme.

Le déſolé *Jones*, tandis que ſon adverſaire étoit enchaîné dans les bras du Miniſtre, employoit vainement tout ce que l'amour & la douleur ont de plus patétique pour appaiſer le reſſentiment du pere de *Sophie*. Il n'en reçut que des injures, avec les menaces les plus humiliantes, au cas qu'il oſât jamais reparoître au Château; & il ſe vit enfin forcé, en cédant

aux conſeils du Miniſtre, de ſe ſouſtraire à la préſence de ce fougueux vieillard, pour retourner dès l' inſtant même au Château de M. *Alworthy*.

CHAPITRE V.

Viſite de M. WESTERN à M. ALWORTHY. Effets qu' elle produit.

Le lendemain de ce déſaſtre, M. *Alworthy* étoit à déjeûner tranquilement avec ſon neveu *Bliſil*, lorſque M. *Weſtern* encore tout échauffé de la veille, entra ſans ſe faire annoncer; & leur fit tout d' une haleine le récit de ce qui s' étoit paſſé chez lui. C' étoit du nouveau pour les deux Auditeurs; on peut juger de leur étonnement.

M. *Alworthy*, véritablement touché de ce contretems imprévû, & déja indiſpoſé contre *Tom Jones*, s' en remit à M. *Weſtern* ſur la punition du coupable, & ſur les meſures à prendre pour prévenir les ſuites d' une paſſion ridicule qui dérangeoit tous leurs projets.

Il fut arrêté, que le Château de M. *Weſtern*, & les environs mêmes, ſeroient à l'avenir interdits à *Tom*, ſur peine d'être banni pour jamais de chez ſon bienfaiteur; qui ſe chargea de le réprimander de façon à ne laiſſer rien à craindre de ſa conduite à l'avenir.

M. *Weſtern*, content de ces aſſurances de la part de M. *Allworthy*, ſe retourna vers le triſte *Bliſil*, à qui la ſurpriſe & la rage n'avoient pas encore permis d'ouvrir la bouche: il lui proteſta par ſerment qu'il n'auroit jamais d'autre gendre que lui; il l'embraſſa plus d'une fois en cette qualité, & retourna chez lui avec autant de précipitation qu'il en étoit venu, dans la crainte de ce qui pouvoit y arriver pendant ſon abſence.

Après le départ de M. *Weſtern*, M. *Allworthy* voyant ſon neveu ſoupirer en rêvant profondément, lui demanda avec bonté à quoi il ſe déterminoit.

Hélas, Monſieur, lui répondit *Bliſil*, peut-on douter du parti que pourra prendre un Amant, quand la Raiſon & la Paſſion lui indiquent chacune un chemin contraire? La Raiſon m'inſinuë de quit-

ter

ter une femme dont le cœur eſt épris pour un autre: la Paſſion me flatte que le tems pourra changer ſon inclination en ma faveur. Je ſens, d'un autre côté, l'injuſtice de vouloir ſupplanter quelqu'un dans un cœur dont il ſemble être en poſſeſſion: mais la réſolution déterminée de M. *Weſtern* me fait en même tems appercevoir, qu'en diſputant ce cœur, je travaille à procurer le bien de toutes les parties: non ſeulement celui des parens, mais encore celui des Amans mêmes, dont la perte eſt infaillible, s'ils ſont jamais époux. La fille, & j'en ſuis bien certain, eſt perduë ſans reſſource; puisqu'indépendamment de la ruine de ſa fortune, & d'une alliance auſſi honteuſe, elle aura encore la douleur de voir dépenſer avec une miſérable le peu de bien que M. *Weſtern* n'aura pû ſe diſpenſer de lui donner. . . . Ah, mon cher oncle! ſi vous connoiſſiez *Jones* auſſi bien que moi? ſi vous ſaviez tout ce que j'ai crû devoir vous taire? . . . Quoi donc? (interrompit M. *Alworthy*) qu'a-t-il encore fait de nouveau? parlez, je vous l'ordonne. Non, Monſieur, répliqua *Blifil*,

tout cela eſt paſſé ; il peut s'en être repenti.

Je vous ordonne, ſur peine de déſobéiſſance, dit M. *Alworthy*, de ne me rien cacher.

Vous ſavez, répondit *Bliſil*, que vos ordres furent toujours ſacrées pour moi : je ſuis pourtant fâché d'en avoir tant dit ; vous pourriez dans la circonſtance préſente me ſoupçonner de quelque animoſité contre lui : cependant le Ciel m'eſt témoin, qu'un motif auſſi bas n'entra de mes jours dans mon cœur ! daignez donc me diſpenſer d'en dire davantage ; ou ſi vous m'y forcez, ſouffrez que dès à préſent j'oſe vous demander ſa grace !

Je n'admets aucune condition, répliqua M. *Alworthy* ; je n'ai montré, je crois, que trop de foibleſſe pour ce libertin ; & beaucoup plus peut-être que vous n'avez lieu de m'en ſavoir gré. Plus qu'il ne méritoit, ſans doute, s'écria *Bliſil*, puiſque le jour où l'on déſeſpéroit le plus de votre vie, quand toute la famille, ainſi que moi, étoit en larmes, il faiſoit retentir la maiſon de ſes chants & de ſes infâmes débauches. Indigné de ſon mauvais

vais cœur, je crûs devoir lui faire quelques représentations sur l'indécence de sa conduite: mais l'état où le vin l'avoit réduit lui permettoit peu de m'entendre: il poussa l'insolence, après m'avoir accablé d'un torrent d'injures, jusqu'à porter la main sur moi. Qu'entends-je! interrompit M. *Allworthy:* le traître a osé vous frapper?

Hélas, continua *Blifil*, je le lui ai depuis long-tems pardonné. Puisse-t-il aussi aisément oublier son ingratitude envers le plus digne & le plus généreux des bienfaiteurs!

Blifil étoit en trop beau chemin pour s'arrêter. Après avoir mis son oncle au point où il le désiroit depuis long-tems, il acheva d'écraser *Jones*, en chargeant des plus noires couleurs l'Histoire du prétendu rendez-vous avec *Moly* dans le bois; & la façon cruelle dont *Tuakum* & lui-même avoient été mal-traités par *Tom:* Histoire que la charité l'avoit, disoit-il, empêché d'apprendre à son cher oncle, & surtout dans un tems de convalescence.

M. *Allworthy* avoit déja prononcé dans

 son

ſon cœur la ſentence de *Jones.* Il fit pourtant appeller *Tuakum*, qui après avoir confirmé tout ce qu'avoit dit *Bliſil*, mit la derniere main à l'ouvrage de ſon diſciple, en montrant à M. *Alworthy* ſon eſtomac encore meurtri des coups qu'il avoit reçûs du coupable.

Le Lecteur eſt peut-être ſurpris que *Bliſil* & *Tuakum* euſſent tardé ſi longtems à inſtruire M. *Alworthy* des dernieres fredaines de *Jones.* Mais, il avoit fallu attendre que le rétabliſſement de la ſanté de M. *Alworthy* eût fait renvoyer le Médecin qui auroit pû les démentir, du moins pour la premiere ſcene. Ils étoient ſûrs, d'ailleurs, que l'étourderie de *Jones* ne pouvoit manquer de leur fournir bientôt matiere à ajouter à ſon procès : au moyen de quoi leur ſuccès ne pouvoit plus être douteux. Ajoutons enfin, que *Bliſil*, en paroiſſant avoir exigé le ſilence de *Tuakum* (par rapport aux outrages qu'il avoit reçus) paroiſſoit en même-tems aux yeux de M. *Alworthy* être véritablement ami de *Jones*; & qu'il étoit ſûr de ne pouvoir prendre ſon oncle par un endroit plus délicat.

CHA-

CHAPITRE VI.

Bon, pour les cœurs ſenſibles.

Monſieur *Alworthy* avoit pour coûtume de ne jamais punir perſonne, de ne pas même congédier un domeſtique, dans la chaleur de ſon reſſentiment. Il attendit l'après-dìné, pour mettre la ſentence de *Jones* à exécution.

Le pauvre garçon aſſiſta au dîner, à ſon ordinaire; mais ſon cœur étoit trop ſurchargé de peines pour lui permettre de manger. Certains regards irrités qu'il vit de tems en tems tomber ſur lui de la part de M. *Alworthy*, l'avertirent que M. *Weſtern* avoit révélé toute ſon intrigue avec *Sophie*, & acheverent de le déconcerter. La table levée, & les domeſtiques partis, M. *Alworthy* commença ſa harangue.

Il rappella en détail toutes les iniquités de *Jones*, principalement celles dont il n'avoit été informé que le jour même; & finit par lui dire, que s'il étoit hors d'état de ſe juſtifier clairement ſur chaque article,

article, il pouvoit dès à préſent partir, pour ne jamais remettre le pied dans le Château.

L'étonnement de *Jones*, déja accablé par ſes autres chagrins ; le trouble qui s'empara de ſon cœur, aux accuſations imprévuës d'un Juge qu'il n'avoit jamais éprouvé ſi ſévére, ne lui laiſſoient pas aſſez de liberté d'eſprit pour défendre ſa cauſe avec quelque ombre d'avantage. D'ailleurs, les charges au fond, étoient vraies: les circonſtances ſeules auroient pû l'excuſer: mais, il n'en avoit là d'autre témoin que lui-même. Il perdit la tête; & ſemblable à un criminel, réduit au déseſpoir, il n'invoqua que la clémence de ſon Juge.

La pitié que j'ai euë de votre jeuneſſe, lui dit M. *Allworthy*, & l'eſpoir de vous ramener à la vertu, ne m'ont déja que trop de fois ſéduit. Je ſerois auſſi coupable que vous, ſi je vous pardonnois encore. Que dis-je? votre criminelle audace, en tentant de ſéduire une fille, à qui vous ne deviez que le reſpect le plus profond, me force à juſtifier mon propre caractére, en puniſſant votre attentat: on

on me croiroit votre complice. Vous avez dû connoître mon horreur pour tout ce qui tient de la fraude, ou de la lâcheté. Si mon humeur, & mon repos vous eussent été chers, vous n'eussiez pensé, qu'en frémissant, à l'indignité de votre entreprise. Est-il de châtimens assez sévéres pour un traître & pour un ingrat? Je me crois à peine excusable en songeant à ce que je fais encore pour vous. N'importe: je vous ai élevé comme mon fils, je ne vous enverrai pas nud dans le monde. Vous trouverez, en ouvrant ce papier, de quoi vous mettre en état de vivre, pour peu que vous vouliez être honnête homme. Mais, si vous abusez de ce dernier témoignage de ma bonté, ne vous attendez pas à recevoir jamais aucun secours de la part d'un homme, qui passé ce jour, ne veut plus avoir de commerce avec vous . . . . je veux bien vous dire encore, que rien dans toute votre conduite ne m'a touché plus sensiblement, que votre extrême ingratitude pour un ami (en montrant *Blifil*) dont les tendres sentimens méritoient de vous un tout autre retour.

Ce

Ce dernier trait étoit d'une amertume trop cruelle pour être ſupporté par *Jones*. Un torrent de larmes ruiſſela de ſes yeux; toutes les facultés de la parole & du mouvement lui furent interdites. Il ſe ſentit pendant quelques inſtans incapable d'obéir à l'ordre terrible qu'il avoit reçu de ſortir de la maiſon. Il s'y réſolut enfin, après avoir baiſé à diverſes repriſes les mains de M. *Alworthy*, avec des transports auſſi difficiles à affecter qu'à décrire.

CHAPITRE VII.

Lettres tendres.

Jones, duëment averti qu'il n'y avoit aucun retour pour lui dans le Château, fut en même-tems informé que ſes habillemens, ainſi que tout ce qui pouvoit lui appartenir, lui ſeroit envoyé partout où il jugeroit à propos.

Il partit, après avoir reçu cet avis; & fit environ un quart de lieuë ſans ſe retourner, ni ſans ſavoir vers quel endroit il dirigeoit ſes pas.

Il ſe

Il ſe vit enfin arrêté par un petit ruiſſeau, qui s'oppoſoit à ſon paſſage; & bien plus fatigué par ſa douleur, que par le chemin qu'il avoit fait, notre infortuné Héros jugea à propos de ſe repoſer quelques momens dans la prairie, dont ce ruiſſeau baignoit les bords. Mon pere, s'écria-t-il, avec une eſpece d'air d'indignation, ne m'enviera du moins pas la conſolation de gémir ici!

C'eſt-là qu'il s'abandonna tout entier aux violens tranſports de ſa douleur; & qu'après avoir long-tems pleuré ſur ſon ſort, il ſe trouva inſenſiblement en état de réfléchir ſur ſa paſſion, & ſur le parti qui lui reſtoit à prendre dans la ſituation déplorable où il ſe voyoit réduit.

Son plus grand embarras étoit de ſavoir comment agir envers *Sophie.* L'idée de ſe détacher d'elle, lui portoit la mort dans le cœur; mais celle de cauſer la perte de cette aimable fille, s'il perſiſtoit plus long-tems dans un eſpoir trop chimérique, étoit pour lui un autre ſupplice auſſi cruel que le premier.

Déchiré tour à tour par ces penſées accablantes, le malheureux *Jones* ſe relevoit

voit & retomboit à chaque inſtant dans le déſeſpoir. Mais le reſſentiment de M. *Alworthy*, l'amertume de ſes reproches, l'impoſſibilité apparente du ſuccès, & ſur-tout la gloire de ſacrifier ſa paſſion au repos de ſa Maîtreſſe, le déterminerent enfin à fermer l'oreille à l'amour, pour n'entendre plus que la voix de l'honneur.

Son amour-propre, flatté de la grandeur du ſacrifice, lui ferma les yeux ſur tout ce qu'il pourroit lui coûter. Il courut à une maiſon voiſine, où ayant trouvé tout ce qu'il falloit pour écrire, il ſe hâta de tracer cette Lettre.

MADAME,

Si vous daignez réfléchir ſur l'horreur de ma ſituation, je préſume aſſez de la bonté de votre cœur pour me flatter que les expreſſions de ma lettre, ſans doute mal conçuës, trouveront grace devant vous. Hélas! c'eſt le cœur ſeul qui me les dicte, & nul langage ne peut rendre tout ce qu'il ſent.

J'ai réſolu, Madame, de vous obéir, en me privant pour jamais de votre chere & aimable

aimable présence : cet ordre est bien cruel pour moi ! mais j'en accuse la fortune bien plus que ma Sophie. *Et tel est mon malheur, qu'il devient même nécessaire pour vous, & que la félicité de ce que j'aime est attachée à la nécessité d'oublier qu'il exista jamais un infortuné tel que moi !*

Croyez, croyez, belle Sophie, *que je vous cacherois mes souffrances mêmes, si je pouvois probablement imaginer que la voix publique dût ne pas vous en instruire. Je connois la bonté, & la sensibilité de votre cœur ; je voudrois lui épargner les peines qu'il ressent toujours pour les malheurs d'autrui. Puissent les miens ne point troubler votre repos. Après vous avoir perduë, tous les maux que l'avenir me prépare ne pourront me trouver sensible.*

O ma Sophie! *qu'il est affreux de vous quitter ! Qu'il est bien plus affreux encore d'être forcé de souhaiter d'être oublié de vous ! Cependant l'amour le plus pur, l'amour le plus tendre & le plus sincere exige l'un & l'autre.*

Pardonnez-moi d'oser penser que le moindre ressouvenir d'un malheureux soit capable d'altérer en rien votre repos. Mais

s'il étoit poſſible que cela fût, immolez, ſacrifiez juſques à ma mémoire à la tranquilité de votre cœur. Croyez, s'il le faut, que je ne vous aimai jamais ; penſez combien je vous méritois peu; écoutez la voix de la gloire, & mépriſez un préſomptueux, dont la témérité ne ſauroit être trop punie. . . . La plume me tombe des mains. . . . . Puiſſe le Ciel veiller toujours ſur ma Sophie !

Jones, cherchant dans ſes poches de quoi cacheter cette Lettre, fut fort étonné de les trouver abſolument vuides. La vérité du fait eſt, que notre Héros, dans un des accès de fureurs douloureuſes qu'il avoit eû l'inſtant auparavant dans la prairie, s'étoit défait de tout ce qu'il avoit ſur lui: le porte-feuille même qu'il avoit reçu de M. *Alworthy*, & qu'il n'avoit pas encore ouvert, quoiqu'il renfermât un billet de la Banque de 500 livres ſterlin, avoit été jetté avec le reſte ; & le pauvre *Jones* ne s'en reſſouvint qu'alors.

Il trouva, dans la maiſon où il étoit, ce qu'il falloit pour fermer ſa lettre; après quoi, il n'eut rien de plus preſſé, que

que de retourner ſur les bords du ruiſſeau, dans l'eſpérance d'y retrouver tout ce qu'il avoit perdu.

A peine *Jones* s'étoit-il mis en chemin, qu'il rencontra ſon ancien ami *George* le Garde-Chaſſe, qui après l'avoir très-tendrement complimenté ſur ſon infortune, (qui avoit déja tranſpirée dans le canton) s'étoit hâté de le ſuivre pour lui faire offre de ſes ſervices.

Il retourna avec ſon ami dans la prairie, où ils chercherent long-tems enſemble ce qu'ils n'avoient garde de trouver; & ce, par une raiſon toute ſimple. C'eſt que le porte-feuille, & tout le reſte, étoit dans la poche de *George*, qui l'inſtant auparavant ayant fait cette trouvaille, dont il connoiſſoit toute la valeur, avoit jugé à propos d'en faire ſon profit.

Jones, ayant perdu tout eſpoir de recouvrer ſes effets perdus, & beaucoup moins touché de cette nouvelle disgrace que bien des gens ne le croiront, ſe retourna tout-à-coup vers ſon ancien ami, & lui demanda avec chaleur, s'il pouvoit attendre de ſon amitié le ſervice le plus

ſignalé que ſa ſituation préſente pût lui permettre d'en recevoir?

L'honnête *George*, qui avoit amaſſé quelque argent au ſervice de M. *Weſtern*, au ſu de ſon ami *Tom*, appréhendant qu'il ne fût queſtion d'en prêter une partie, ne répondit qu'en héſitant plus d'une fois, *que M. Tom pouvoit en toute occaſion compter ſur ſes ſervices.* Mais ſon inquiétude ſe diſſipa, en apprenant qu'il ne s'agiſſoit que de porter une Lettre à *Sophie.* Il s'en chargea de tout ſon cœur: car, à l'argent près, *Tom Jones* étoit ce qu'il aimoit le plus au monde.

Mlle *Honora* fut regardée par tous les deux comme le ſeul canal par où la Lettre pouvoit paſſer juſqu'à *Sophie.* *George* partit au moment même, & *Jones* alla attendre le retour de ſon Meſſager dans une Hôtellerie à un quart de lieuë de là.

George ne fut pas plutôt arrivé chez M. *Weſtern*, qu'il rencontra Mlle *Honora*, à qui, après l'avoir ſondée par quelques queſtions préliminaires, il remit la Lettre pour ſa Maîtreſſe; & de qui il en reçut une autre qu'on avoit portée tout le jour

dans ſon ſein, & qu'on déſeſpéroit déja de pouvoir faire tenir à M. *Jones*.

Le Garde-chaſſe, charmé de s'être ſi heureuſement acquitté de ſa commiſſion, revint à toutes jambes au Cabaret où étoit *Jones*, qui s'étant ſaiſi avidement de la Lettre de *Sophie*, y trouva ce qui ſuit.

MONSIEUR,

Il ne m'eſt pas poſſible de vous exprimer tout ce que j'ai ſouffert depuis que je ne vous ai vu. La patience avec laquelle vous avez ſupporté, par rapport à moi, toutes les inſultes de mon pere, fait naître dans mon cœur des ſentimens de reconnoiſſance que je ne croirai jamais pouvoir aſſez acquitter. Vous connoiſſez ſon caractére; daignez, à ma priere, éviter partout ſa rencontre. Je voudrois bien pouvoir vous conſoler. . . Croyez pourtant, que la plus grande violence pourra ſeule me faire diſpoſer de ma main en faveur de quelqu'un qui ne vous ſera point agréable.

Jones lut, relut & baiſa cent fois cette lettre; elle ralluma tous ſes déſirs. Il ſe

 repen-

repentit de la façon dont il avoit écrit à *Sophie ;* mais il se reprocha bien plus d'avoir envoyé une autre lettre pendant l'absence de son Messager, par laquelle il promettoit solemnellement à *M. Alworthy*, d'étouffer jusqu'aux moindres lueurs de sa passion pour Mlle *Western.*

Cependant, dès qu'il fut un peu plus de sang froid, il sentit que le billet de *Sophie* n'adoucissoit ni ne changeoit rien à sa situation, qu'en lui laissant l'espoir que la constance de cette fille pouvoit être assez durable pour que le tems pût amener quelque événement favorable à deux amans aussi fidéles.

Cette derniere idée le raffermit dans ses premieres résolutions; & après avoir pris congé de *George*, il se mit en chemin vers une petite ville voisine, où il avoit prié M. *Alworthy*, (au cas qu'il lui plût de ne pas révoquer sa sentence,) de lui envoyer son porte-manteau.



CHA-

CHAPITRE VIII.

Conduite de SOPHIE, qui ſera approuvée par celles de ſon ſexe capables de penſer comme elle.

Sophie, depuis vingt-quatre heures, n'avoit point paſſé le tems agréablement. Elle avoit eſſuyé de très-longues converſations, & de très-ennuyeuſes lectures de la part de ſa tante, dont le but étoit de lui prouver que l'amour, dans le monde poli, n'étoit plus regardé que comme une paſſion ridicule. Le mariage, diſoit-elle, n'eſt aujourd'hui conſidéré de la part des femmes, que comme une charge ou un office de judicature l'eſt par les hommes; proportionnément aux avantages qu'on en retire, ſoit pour la fortune, ou pour s'avancer dans le monde. Ces maximes ſolides, appuyées par nombre d'exemples illuſtres, & très-prolixement commentées par la ſcientifique tante, avoient tellement excédé la pauvre *Sophie*, qu'elle s'étoit enfin déterminée à ſe mettre au lit; où elle étoit

encore au retour de ſon pere de chez M. *Alworthy*.

Il étoit environ dix heures du matin, lorſque M. *Weſtern* entra précipitamment dans l'appartement de ſa fille. Je ſuis charmé de vous trouver ainſi, lui dit-il; tout eſt en ſureté: je ferai enſorte qu'il en ſoit toujours de même.

A ces mots, il ferma la porte, & en donna la clef à *Honora*, après avoir joint aux ordres les plus précis les plus brillantes promeſſes au cas qu'elle lui fût fidelle, & les menaces les plus terribles, au cas qu'elle trahît ſa confiance.

Les ordres *d'Honora*, étoient, de ne pas ſouffrir que *Sophie* mît le pied hors de ſa chambre, à moins qu'il ne jugeât à propos de la faire appeller; & de n'en permettre l'entrée qu'à ſa tante ſeule. Ordre pourtant à la Duëgne, de faire toutes les volontés de ſa maîtreſſe, en lui interdiſant ſeulement l'encre, les plumes & le papier, dont l'uſage étoit défendu à *Sophie*.

A l'heure du dîner, le vieux Gentilhomme fit deſcendre ſa fille, qui fut contrainte d'obéïr. Tout ſe paſſe à l'ordinaire,

dinaire, on ne parla de rien; & la table levée, on la reconduisit à sa prison.

Le soir, la Géoliere *Honora* lui remit la lettre qu'elle avoit reçuë des mains du Garde-chasse. *Sophie* la lut très-attentivement deux ou trois fois de suite, & se jetta sur son lit en versant un torrent de larmes.

Honora aussi affligée que surprise des nouvelles douleurs de sa maîtresse, s'empressa de lui en demander la cause.... O ma chere *Honora!* je suis perduë, s'écria la tendre *Sophie;* je suis convaincuë que tu m'aimes: c'est trop longtems te cacher mon secret... j'ai laissé surprendre mon cœur par un ingrat, qui n'en étoit pas digne.... hélas, il m'abandonne, il me trahit!

Ciel! répondit la femme de chambre, se peut-il que M. *Jones* soit un perfide? il l'est, il l'est, sans doute! vois cette lettre, répliqua *Sophie*, m'abandonneroit-il, me prieroit-il d'oublier jusqu'à son nom, s'il m'eût jamais aimée? l'auroit-il pû penser? auroit-il pû me l'écrire à moi-même?...

Eh bien, Madame, il faut le méprifer, interrompit *Honora:* il faut vous en vanger en vous donnant à M. *Blifil.* Il convient fort à un drôle, tel que M. *Jones*, à un miserable bâtard, dont le pere même n'eft pas encore bien connu, d'ofer manquer à ma maîtreffe! lui qui n'étoit pas digne. . . . Arrête, lui dit *Sophie* avec aigreur, arrête tes blafphêmes, & garde-toi de jamais prononcer fon nom devant moi, qu'avec refpect . . . lui me manquer jamais? jufte Ciel, que je fuis injufte! fon cœur, fon trifte cœur a plus fouffert en écrivant ces mots cruels, que je ne fouffre moi-même en les lifant.... Tout eft vertu, tout eft générofité, tout eft héroïque en lui! ah que je dois rougir de ma foibleffe, quand je condamne ce que je devrois admirer!.... Chere *Honora*, le croiras-tu? c'eft mon feul interêt qui le guide! c'eft à mon interêt feul qu'il fe facrifie, & qu'il m'immole moi-même! ... la crainte d'être un obftacle à mon bonheur, l'a jetté dans le défefpoir!...

Je fuis charmée, lui dit *Honora*, qu'il ait fenti, & que vous fentiez enfin combien

bien cette crainte eſt juſte. N'auroit-il pas été bien triſte, n'auroit-il pas été cruel de vous voir riſquer de vous perdre, pour un jeune Avanturier chaſſé de chez ſon bienfaiteur, & chaſſé, dit-on, ſans un ſol?

Chaſſé! s'écria *Sophie*, en frémiſſant... Qu'entens-je? explique-toi.

Honora, lui apprit alors ce qu'elle avoit appris, par le bruit du Village, du banniſſement de *Tom Jones*, fondé ſur la hardieſſe qu'il avoit euë de porter ſes vœux juſqu'à la fille unique de M. *Weſtern*: ce qui avoit tellement fâché M. *Allworthy*, qu'il avoit mis *Jones* à la porte, ſans lui faire préſent d'un denier.

C'eſt donc moi, dit *Sophie* en ſanglottant! C'eſt moi qui cauſe ſa ruine!.... Chaſſé, ſans un denier!.. Hâte-toi, chere *Honora*, prens tout ce que je poſſéde: ôte mes bagues de mes doigts.... Tien, voilà ma montre: porte-lui tout.... Cours, vole, tâche au plutôt de le trouver.

Honora, qui craignoit que M. *Weſtern* ne lui demandât raiſon des bijoux de ſa fille, ſe jetta aux genoux de *Sophie* pour lui repréſenter les ſuites de ſa libéralité, & le

le danger certain qui les menaçoit toutes deux, peut-être même ſon amant, au cas qu'elle fût ſourde à ſes remontrances.

Eh bien, prens donc tout mon argent, lui dit *Sophie*, n'en reſerve pas une obole; fais en ſorte de trouver cet infortuné, & de le lui remettre... Cours, cours, te dis-je; ne perds pas un moment.

La tendre amante fut obéïe; *Honora* retrouva *George* dans le Château, & lui remit une bourſe contenant environ ſeize *Guinées*, ce qui étoit alors toute la fortune de *Sophie*: car, quoique ſon pere ne lui refuſât rien, *Sophie* étoit trop généreuſe pour beaucoup amaſſer.

George ſe ſentit encore tenté de garder cet argent: mais la crainte que ſon larcin, dont il ſubſiſtoit deux témoins, ne fût un jour découvert; ou peut-être (prenons le parti le plus honorable pour l'humanité) un mouvement de compaſſion pour l'état actuel de *Jones* l'emporta ſur la violence de la tentation. Il s'acquitta fidélement de ſa commiſſion, & remit la bourſe intacte à ſon ami.

Fin du ſixiéme Livre.

L'EN-

L'ENFANT TROUVÉ.

LIVRE SEPTIEME.

Contenant l'espace de trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

Monologue de Jones.

Jones reçut ses effets le lendemain matin, de chez M. *Alworthy*, avec cette réponse à la lettre qu'il lui avoit écrite.

Mon Oncle m'ordonne de vous dire, Monsieur, que le parti qu'il a pris de se défaire d'un hôte tel que vous, n'ayant été fondé que sur une résolution bien réfléchie, & sur l'évidence même du peu que vous valiez, vous avez tort d'imaginer que votre éloquence puisse jamais changer ses dispositions à votre égard. La présomption avec laquelle vous osez lui mander, que vous renoncez à toutes vos prétentions sur

ſur certaine perſonne, lui paroît auſſi admirable que rare: vous avez apparemment oublié ce que vous êtes, ainſi que ce qu'elle eſt. Quoiqu'il en ſoit, j'ai ordre exprès de vous dire, que mon Oncle n'exige d'autre preuve de complaiſance de votre part, que celle de quitter le Païs au reçu de la préſente.

Je ne puis finir cette lettre, ſans faire des vœux ſincéres pour votre amendement, dans l'eſpoir de pouvoir me dire votre très-humble Serviteur,

BLIFIL.

La lecture de cette Lettre éleva dans le cœur de *Jones* mille ſentimens auſſi impétueux qu'oppoſés: celui de la douleur prévalut enfin ſur celui de l'indignation & de la rage; les larmes vinrent à propos à ſon ſecours; & détournerent le danger qui menaçoit ſa tête.

Il rougit pourtant bientôt du reméde; & ſe relevant tout-à-coup, il s'écria, eh bien, donnons donc à M. *Allworthy* la ſeule preuve qu'il exige de mon obéiſſance. Partons dès ce moment. . . . Mais où aller? De quel côté tourner mes pas? . . . Laiſſons ce ſoin à la fortune:

tune: puiſque nul Etre ſur la terre ne s'intéreſſe pour un malheureux tel que moi, tout me devient également indifférent. ... Nul ne s'intéreſſe à mon ſort? Ingrat, tu ſais trop le contraire! .... Les vœux que quelqu'un fait pour toi, ne te ſont-ils pas plus précieux que ceux de l'Univers entier? ... Je veux, je dois penſer que mon deſtin n'eſt pas indifférent à ma *Sophie*... Faut-il donc abandonner le ſeul ami, le ſeul bien qui me reſte? & quel ami, grand Dieu! .... Mais, puis-je reſter auprès de *Sophie?* dût-elle le ſouhaiter auſſi ardemment que moi, ai-je quelque eſpérance de pouvoir l'aborder, ſans l'expoſer à la vangeance de ſon pere? Puis-je la faire conſentir à ſa ruine? & dût-elle y conſentir, oſerois-je me prévaloir de ſa foibleſſe?..... comme un mépriſable brigand, roderois-je autour du Château de ſon pere, en nourriſſant un ſi coupable eſpoir? ... Non, j'en déteſte juſqu'à la penſée. Adieu, *Sophie!* adieu, la plus aimable, & la plus aimée des femmes!

Il s'agiſſoit pourtant enfin de ſavoir où aller, & que faire? Le monde, ſui-vant

vant l'expreſſion de *Milton*, étoit *ouvert devant lui;* & *Jones*, ainſi qu'*Adam*, ne voyoit, ne connoiſſoit aucun humain de qui il pût attendre quelque ſecours.

Quel genre de vie choiſir? Quel état embraſſer? L'univers n'offroit à ſes regards effrayés qu'un vuide affreux!

Toutes les profeſſions, tous les métiers exigeoient un long apprentiſſage; & pour comble de diſgrace, il ſe trouvoit preſque ſans argent. L'*Océan* enfin, cet ami ſecourable des malheureux, vint s'offrir à ſa penſée, & parut lui tendre les bras: *Tom* ſe décida tout-à-coup; &, pour parler moins figurément, ſe détermina à ſe faire marin.

Mais, avant que de le ſuivre ſur la route de *Briſtol*, où il projette de s'aller embarquer, nous ramenerons le Lecteur chez M. *Weſtern*, pour voir ce que fait la charmante *Sophie*.

CHAPITRE II.

Querelles de famille.

Le jour que M. *Weſtern* avoit tenu ſa fille priſonniere, la tante de *Sophie* étoit abſente du Château. Le ſoir, à ſon retour, elle avoit trouvé la conduite du pere d'autant plus mauvaiſe, qu'il avoit agi ſans la conſulter; & que pour ſe tirer d'embarras, il s'étoit totalement repoſé ſur ſa ſœur de la converſation de ſa fille.

Le matin même du départ de M. *Jones*, Madame *Weſtern* fit appeller *Sophie* dans ſon appartement; où après lui avoir appris qu'elle avoit obtenu ſa liberté, cette femme Philoſophe déploya toute ſon éloquence pour prouver à ſa niéce que le choix d'un époux devoit être indifférent pour une fille raiſonnable, pourvû qu'il fût riche & pût lui donner un rang dans le monde. Elle déclama fortement contre l'amour, qui, ſuivant elle, n'étoit qu'une paſſion romaneſque, depuis long-tems proſcrite par les perſonnes ſenſées, & reléguée dans l'obſcurité des Provinces; & conclud enfin, après un pom-

peux éloge des biens & des qualités de M. *Blifil*, par exhorter ſa niéce à conſentir de recevoir ſes vœux.

J'épargne au Lecteur toutes les ſentences, toutes les citations, toutes les maximes & les raiſonnemens politiques dont Madame *Weſtern* avoit fortifié divers endroits ſaillans de ſa harangue. Je crois devoir auſſi paſſer ſous ſilence, & les réponſes de *Sophie*, & les repliques de la tante. Il ſuffit de ſavoir, que notre héroïne ſe défendit bien; & que Madame *Weſtern*, outrée de n'avoir encore pû remporter ſur une petite Provinciale une victoire qu'elle croyoit certaine, & dont elle avoit flatté ſon frere, après avoir paſſé rapidement du ton de la perſuaſion à celui de la menace, inſultoit *Sophie* ſur la baſſeſſe de ſes ſentimens, & croyoit déja lire dans les yeux effrayés de ſa niéce l'inſtant de ſa défaite, lorſque M. *Weſtern* qui avoit tout écouté à la porte, vint bruſquement l'interrompre pour joindre ſa voix à celle de ſa ſœur.

Madame *Weſtern* étoit en colére: cette imprudence de ſon frere, qu'elle interpréta comme procédant de la défiance qu'il avoit de la ſublimité de ſes lumieres,

res, la rendit furieuſe. Sa médiation mépriſée à ce point ne lui permettoit plus de ſe mêler d'une négociation, que l'interêt ſeul d'un frere ingrat lui avoit fait entreprendre, & qu'il venoit de faire échouer au moment de la réuſſite; & ce manque de reſpect, de la part d'un homme ſans teintures, ſans notions même les plus communes des premiers principes du *monde* & de la politique, ne permettoit pas à une femme comme elle de reſter plus long-tems chez lui. A ces mots, elle ſort, en lui lançant un regard indigné, demande ſon caroſſe, & va ſe diſpoſer à partir.

Autre ſcene pour *Sophie!* ... ſon pere reſté ſeul avec elle, quoi-qu'humilié par les injures de ſa ſœur, reprend bientôt aſſez de forces pour accuſer ſa fille d'une rupture qui va peut-être lui coûter l'opulente ſucceſſion de Madame *Weſtern.* Il tonne, il éclate en reproches contre la triſte *Sophie;* & jure de ſe vanger d'elle, en la forçant d'épouſer *Bliſil* avant qu'il ſoit deux jours.

L'état de la pauvre *Sophie*, pendant tout cet orage, étoit digne de compaſ-

ſion. La tante, quoique vive & emportée par tempérament, étoit pourtant au fond plus raiſonnable que le pere; & l'autorité qu'elle s'étoit acquiſe ſur l'eſprit du vieux Gentilhomme avoit été plus d'une fois utile à *Sophie:* il ne s'agiſſoit que de flatter l'amour-propre de Madame *Weſtern*, en paroiſſant quelquefois céder à la force de ſes raiſonnemens, pour tout obtenir d'elle. Cette réfléxion, qui vint frapper *Sophie*, la fit dans le moment précipiter aux pieds de ſon pere, pour le ſupplier, puiſqu'elle étoit la cauſe infortunée de leur rupture, de courir après Madame *Weſtern*, pour empêcher ſon départ, ou du moins pour le retarder juſqu'à ce que ſa colére fût appaiſée.

M. *Weſtern*, ébranlé par les pleurs de ſa fille, & peut-être encore plus par la crainte de perdre la ſucceſſion de ſa ſœur, conſentit enfin, mais non pas ſans lâcher plus d'une apoſtrophe peu meſurée contre le ſexe, à s'humilier juſqu'à faire ce qu'il appelloit *cette baſſeſſe.*

Madame *Weſtern* alloit monter en caroſſe, lorſque ſon frere arriva. Moitié par force, moitié par prieres, il parvint à l'ap-

à l'appaiſer, & à faire renvoyer les chevaux à l'écurie. Nous avons déja inſinué qu'elle n'étoit pas méchante; ajoutons, qu'elle aimoit ſon frere, quoiqu'elle eût un ſouverain mépris pour ſon ignorance ſur ce qu'elle appelloit le *bon ton*, & la connoiſſance du monde.

Sophie, qui avoit de ſi bonne foi motivé cette réconciliation, en fut la victime. Les Parties réunies concourant également à condamner ſa conduite, & à chercher les moyens de la mettre à la raiſon, la prompte concluſion de ſon mariage avec *Bliſil* fut réſoluë, ſinon par la force ouverte, du moins par la ſurpriſe.

Ce projet, conçû par Madame *Weſtern*, & adopté par ſon frere, venoit d'être arrêté, lorſque l'on annonça M. *Bliſil.*

Le vieux Gentilhomme, par l'avis de ſa ſœur, part comme un éclair; & ſignifie en jurant à ſa fille, qu'il faut ſe diſpoſer à recevoir dans le moment la viſite de ſon futur époux, ou s'expoſer à tous les traits de la vangeance d'un pere juſtement irrité.

Sophie, comme ſa tante l' avoit ſagement prévu, étoit dans un état d' accablement qui ne lui laiſſoit guéres la force de réſiſter à un pere qu'elle aimoit, & auquel elle n'avoit encore jamais déſobéi: ſon trouble, & ſon ſilence furent pris pour aveu; *Bliſil* fut admis. Le détail d'une ſcene de cette eſpece ne ſeroit pas intéreſſant pour beaucoup de Lecteurs: ſuivons donc la régle d' *Horace*, qui conſeille aux Ecrivains cenſés de ſupprimer toutes les ſituations qu'ils ne pourront placer dans un beau jour.

L'art avec lequel *Bliſil* ſe conduiſit dans cette ſeconde viſite, auroit pû engager toute autre que *Sophie* à l' eſtimer aſſez pour lui confier l'état de ſon cœur: mais elle avoit conçu des idées ſi odieuſes du caractére de ce jeune homme, qu' elle aima mieux ſe contraindre avec lui que de riſquer en de pareilles mains l'ombre même de la confidence.

Mais elle n' en fut pas plus heureuſe. *Bliſil* guidé par l' intérêt, pouſſé par la vangeance, & brûlant d' enlever à *Tom Jones* une maîtreſſe aimable, interpréta tout en ſa faveur: les mépris mêmes de

Sophie n'étoient, ſelon lui, que les effets de la pudeur ordinaire des jeunes perſonnes bien élevées à la vuë d'un futur époux.

C'eſt du moins ce qu'il fit entendre à M. *Weſtern*, à la ſœur de ce Gentilhomme, & à M. *Allworthy* même au ſortir de cette viſite, dont il affecta d'être extrêmement content.

L'inclination que *Sophie* avoit paruë avoir pour *Jones*, n'étoit à l'entendre, qu'un feu paſſager dont elle rougiſſoit maintenant au fond de l'ame, & d'où naiſſoit ſon embarras & ſa contrainte aux yeux de ſon nouvel Amant.

M. *Weſtern*, & ſa ſœur, quoique ſachant à quoi s'en tenir, étoient trop intéreſſés à confirmer *Bliſil* dans cette opinion pour n'y pas employer tous leurs efforts, & pour ne pas ſeconder ceux de ce tendre Amant auprès de ſon oncle, dans l'eſprit duquel il ſubſiſtoit encore quelques reſtes de défiance.

Enfin, la vivacité de M. *Weſtern*, excitée par celle de ſon futur gendre, ſecondée par la tante de *Sophie*, ne trou-

vant, & ne prévoyant plus d'obſtacles, fixa, avec le conſentement de M. *Alworthy*, le mariage au ſur-lendemain.

CHAPITRE III.

Etrange réſolution de SOPHIE. Stratagême de Mlle HONORA.

On n'avoit eu garde de faire part de cette réſolution à *Sophie*, qui après avoir relu plus d'une fois la Lettre de *Tom Jones*, & l'avoir baignée de ſes larmes, ainſi que le manchon qu'elle avoit retiré des mains de ſa femme de chambre, étoit entiérement abſorbée dans ſes tendres idées, lorsque Mlle *Honora* entra tout-à-coup dans ſa chambre, en s'écriant, tout eſt perdu, Mademoiſelle! je viens d'entendre M. votre pere ordonner au Miniſtre *Supple* d'obtenir aujourd'hui des diſpenſes: on prétend ſûrement vous marier dès demain matin.

Sophie pâlit, à ces mots, en répondant avec indignation, dès demain matin! . . .

Oui,

Oui, Madame, répliqua la fidelle femme de chambre, je vous jure que je l'ai entendu ainſi! *Honora*, lui dit *Sophie*, tu viens de me ſurprendre, de m'effrayer au point, qu'il me reſte à peine la force de parler! . . . dis-moi, chere *Honora*, que ferois-tu dans le cas où je ſuis? . . . moi, Madame, dit-elle, j'épouſerois M. *Bliſil.* Il eſt jeune, il eſt riche, il vous aime; & vous pourriez l'aimer à l'avenir. L'autre eſt mieux fait, & plus aimable, j'en conviens: mais voilà tout; & c'eſt vouloir vous perdre, que . . . *Honora*, fiére d'être conſultée par ſa maîtreſſe, alloit donner carriere à la prolixité de ſes avis, lorsque *Sophie* lui coupant la parole, j'aimerois mieux, dit-elle, me plonger un poignard dans le ſein, que d'épouſer ce monſtre . . . Tais-toi; laiſſe-moi réfléchir un moment . . . c'en eſt fait! . . . j'y ſuis déterminée: je pars dès cette nuit; je fuis, je quitte pour jamais la maiſon de mon pere: Si tu m'aimes, tu me ſuivras.

Doutez-vous de mon zéle? s'écria la Duëgne, que le moment préſent avoit toujours droit de ſubjuguer. Doutez-

 vous,

vous, que je ne ſois prête à vous ſuivre au bout du monde même? . . . mais daignez réfléchir aux ſuites d'une telle entrepriſe! qu'allez-vous devenir? quel eſt votre but? où prétendez-vous aller?

J'ai une parente à Londre, répliqua *Sophie*, femme du plus haut rang, qui a paſſé quelques mois à la campagne de ma tante, & qui dès-lors m'aimoit aſſez pour l'avoir fortement priée de permettre que j'allaſſe paſſer quelque tems chez elle. J'y ſerai certainement bien reçuë . . . . je ne m'y fierois pas, interrompit la femme de chambre: la premiere maîtreſſe que j'ai euë avoit la manie d'inviter ainſi toutes les Dames campagnardes à la venir voir en ville: mais, à leur arrivée, elle n'étoit jamais au logis. D'ailleurs, quand celle-ci ſaura que vous vous êtes ſauvée de la maiſon paternelle. . .

Tu te trompes encore, lui dit *Sophie*, l'autorité d'un pere eſt d'un foible poids à ſes yeux. Quand je la lui objectois, pour me diſpenſer de la ſuivre à Londre, ſans le conſentement de M. *Weſtern*, j'étois l'objet de ſes railleries perpetuelles. Ainſi, j'ai tout lieu d'eſpérer un azile

chez

chez elle, & ſa protection, juſqu'à ce que mon pere, me voyant hors de ſa puiſſance, conſente enfin de revenir à la raiſon.

Honora, ſatisfaite de ce côté, ſe retrancha ſur nombre d'autres objections. Comment ſortir du Château, ſans être vuës? quels chevaux, quels domeſtiques avoir? Comment affronter ſeules, & nuitament, les rigueurs de la ſaiſon, les voleurs, & les autres dangers d'un pareil voyage?

Sophie, affermie dans ſon deſſein, leva toutes ces difficultés. Nous ſortirons du Château la nuit, dit-elle; nous trouverons des chevaux dans la Ville voiſine: ce ſeroit un grand hazard que nous fuſſions attaquées dans le peu de chemin que nous avons à faire d'ici là. En un mot, ſi tu veux me ſuivre, je te promets une récompenſe qui ſurpaſſera ton eſpoir.

Ce dernier argument prévalut. Il ne fut plus queſtion que de convenir de la façon de ſortir du Château, & d'un obſtacle très-difficile à lever: c'étoit, comment

ment emporter leur bagage? Ce dernier article n'intéressoit guéres *Sophie*; une fille résoluë à suivre, ou à fuir un Amant, s'embarrasse peu de ce qu'elle laisse derriere elle. *Honora* n'avoit pas de motifs pour penser ainsi: l'amour n'inspiroit à son cœur ni espoir, ni craintes; & la valeur réelle de ses nippes, en quoi consistoit toute sa fortune, lui tenoit vivement au cœur.

La nécessité, mere de l'invention, lui suggéra enfin le moyen de sauver sa chere garde-robbe. Ce fut de se faire chasser par *Sophie*, dès le soir même. L'expédient fut approuvé par sa maîtresse; & la femme de chambre, après lui avoir promis de lui donner dans la journée matiere plus que suffisante pour être mise à la porte, se chargea d'emporter dans son paquet tout ce qui pourroit être nécessaire à toutes deux pour le voyage.



CHA-

CHAPITRE IV.

Altercations.

Honora n'eut pas plutôt quitté ſa Maîtreſſe, pour ſe diſpoſer à jouer ſon rôle, que quelque choſe lui ſuggéra qu'en ſacrifiant *Sophie* & ſon ſecret à M. *Weſtern*, elle feroit infailliblement ſa fortune. Plus d'une conſidération importante la preſſoient de faire cette découverte. La perſpective ſéduiſante d'uné récompenſe proportionnée à un ſi grand ſervice, tentoit ſon avarice; les dangers de l'entrepriſe à laquelle elle avoit eu la foibleſſe de conſentir, l'incertitude du ſuccès, la nuit, le froid, les voleurs, les raviſſeurs mêmes, tout augmentoit ſes craintes!

D'un autre côté, un voyage à Londre, après lequel elle aſpiroit depuis ſi long-tems; les délices vantés, & mille fois exagérés dans ſon imagination, qu'elle croyoit aller goûter dans cette grande Ville; la récompenſe promiſe par *Sophie*, beaucoup plus libérale que ſon pere; les remords

remords anticipés d'une ſi noire trahiſon, & ſurtout l'amitié ſincere qu'elle avoit pour ſa Maîtreſſe, faiſoient pancher la balance en faveur de *Sophie*. Mais, une autre idée de bien plus grand poids, penſa tout perdre. *Sophie* étoit mineure, ſes promeſſes ne pouvoient de long-tems être remplies; quoiqu'héritiere de ſa mere, quoique Légataire d'une ſomme conſidérable de la part d'un de ſes oncles mort depuis peu, elle ne pouvoit encore diſpoſer de rien; mille accidens imprévus pouvoient dans la ſuite mettre obſtacle à ſa généroſité: tandis que la récompenſe qu'on eſpéroit de M. *Weſtern*, pouvoit être acquiſe, & acquittée dans le moment!

Ces différentes réfléxions troubloient étrangement Mlle *Honora*, & euſſent peut-être été fatales à *Sophie*, ſi le hazard n'avoit occaſionné un incident qui leva toutes ces difficultés, & préſerva la fidélité de la femme de chambre.

Madame *Weſtern* en avoit une, beaucoup moins âgée, & beaucoup plus fiere. *Honora*, qui ſupportoit impatiemment ſes airs de hauteur, avoit déja eu plus d'une querelle

querelle avec elle, & ne pouvoit la souffrir. J'ignore, non, mais il importe peu de connoître quel sujet amena la suivante de Madame *Western* dans la chambre de Mlle *Honora*, au moment où cette derniere étoit occupée de ses importantes réfléxions : il suffit de savoir, que ces deux femmes, par les mêmes motifs, également contradictoires en tout, n'eurent pas été un quart d'heure ensemble, que le Château retentit de leurs clameurs & de leurs cris; que Madame *Western*, qui passoit par là, étant accouruë au bruit, fut, ou crut être insultée par *Honora*; & qu'il n'en fallut pas davantage à cette Dame pour voler chez son frere, & pour lui signifier que si *Honora* n'étoit pas mise à la porte dès le jour même, il ne devoit pas compter que sa sœur passât la nuit dans le Château.

M. *Western* n'étoit pas homme à refuser une si légere satisfaction à sa sœur: il crut même ne la point assez vanger; & prétendit (en sa qualité de *Juge de paix*) envoyer la coupable à *Bridwel*. Mais Madame *Western*, qui, comme nous l'avons déja dit, s'appaisoit aussi aisément qu'elle

qu'elle ſe mettoit en colére, intercéda pour elle, & ſe contenta d'un ſimple mais très-prompt banniſſement hors du Domaine de ſon frere.

Le paquet d'*Honora* ſe trouva prêt avant le ſoir : on lui paya ſes gages, & elle partit à la ſatisfaction de tout le monde ; ſurtout de *Sophie*, qui lui avoit donné rendez-vous pour l'aller joindre à minuit juſte dans un endroit convenu, & peu éloigné du Château.

Mais il falloit encore eſſuyer deux audiances bien pénibles : l'une de la part de la tante, l'autre de celle du pere.

Celle de la tante fut longue & vive ; celle du pere fut terrible, & troubla tellement *Sophie* (dans la crainte que ſa fuite ne rencontrât quelques obſtacles) qu'il arracha d'elle une eſpece de promeſſe de ne plus réſiſter à ſa volonté.

Le vieux Gentilhomme fut ſi agréablement ſurpris, & ſi flatté de ce prétendu conſentement de ſa fille, que changeant tout-à-coup ſes reproches en remercimens, & ſes menaces en careſſes, il lui

fit

fit préſent d'un billet de banque de cent livres ſterlin, en la priant d'en diſpoſer pour toutes les emplettes qui pourroient lui plaire.

Sophie avoit l'ame auſſi bonne que tendre : la joye de M. *Weſtern*, ſa générosité envers elle la toucha juſqu'aux larmes, & penſa opérer ce que la ſagacité de la tante, & toutes les menaces du pere n'avoient encore pû faire. La reconnoiſſance & la tendreſſe filiale balancerent pendant quelques inſtans l'amour dans ſon cœur. Mais ce combat, quoique cruel, ne pouvoit être ni long ni douteux : deux ſouvenirs, quoiqu'opposés, celui de l'odieux *Bliſil* & de l'aimable *Jones*, en l'affermiſſant dans ſon premier deſſein, étoufferent bientôt ſes remords.

Laiſſons la dans ces diſpoſitions, pour voir ce que fait maintenant notre ami *Jones*.



CHAPITRE V.

Matieres diverſes, peut-être aſſez naturelles, mais ignobles.

Il plaira au Lecteur de ſe ſouvenir, que nous avons laiſſé notre Héros ſur la route de *Briſtol*, déterminé à chercher fortune ſur Mer, ou plutôt à fuir celle qu'il auroit pû trouver ſur Terre.

Il avoit pris des chevaux, & un guide; & par malheur, le guide étoit mauvais; il y a plus, il étoit vain. La honte de demander aux paſſans le chemin duquel il ſentoit bien qu'il s'écartoit, lui fit prendre tant de détours, que la nuit vint enfin; & que *Jones*, qui malgré ſes rêveries, commençoit à ſe douter de l'avanture, voulut abſolûment s'arrêter au premier Village, où il apprit qu'il étoit ſur le chemin de *Gloceſtre*, directement oppoſé à l'autre.

Il exhaloit ſon courroux contre le guide, lorſqu'un honnête *Quaker* s'approchant, le chapeau ſur la tête: ami, dit-il à *Jones*, j'apperçois que tu t'es

égaré.

égaré. Si tu veux m'en croire, tu ne marcheras pas la nuit; elle eſt obſcure, la route eſt difficile; & depuis quelques jours, on y rencontre des voleurs. L'Hôtellerie prochaine eſt bonne; crois-moi, profites-en pour ton bétail & pour toi, juſqu'à demain matin.

Jones, quoique ſurpris de la familiarité de l'inconnu, adopta l'avis; & ſuivit le *Quaker* au cabaret du Village.

Jones étoit bien vêtu, & marchoit avec deux chevaux: il fut bien accueilli par l'Hôte, qui le pria pourtant d'excuſer s'il n'étoit pas traité ſuivant ſon rang, attendu que ſa femme, qui étoit abſente depuis le matin, avoit ſans y penſer, emporté ſes clefs avec elle.

Notre Héros avoit trop de choſes dans la tête, pour faire attention à ce compliment: il ne déſiroit que d'être ſeul pour ſe livrer à toute ſa mélancolie. Le *Quaker* qui s'en apperçut, en eut pitié; & fit tant d'inſtances, que *Jones* ſe vit forcé de reſter avec lui.

Après un aſſez long ſilence, le *Quaker* pouſſé par un eſprit de charité, peut-être entre-mêlé d'un peu de curioſité, ouvrit

la bouche, & dit . . . ami, j'apperçois qu'il t'eſt arrivé quelque infortune: mais pour quoi te laiſſer abbattre? ſi c'eſt un ami que tu pleures, tu dois ſonger que tout homme eſt né pour mourir. De quel ſecours lui ſont tes larmes? l'homme doit apprendre à ſouffrir, l'affliction eſt ſon partage: j'ai les miennes ainſi que toi, & peut-être plus grandes. Avec un bien de cent livres ſterlin de revenu, qui ne doit rien à perſonne, & qui ſuffit à tous mes beſoins; avec une conſcience, qui grace au Ciel, ne me reproche rien; avec une conſtitution robuſte, & un cœur pacifique, ami, je ſuis ſûrement plus malheureux que toi.

J'en ſuis ſincerement fâché, répondit *Jones*, en ſoupirant.

Ah, mon ami! répliqua le *Quaker*, c'eſt ma fille, c'eſt une fille unique qui me rend malheureux! elle ſeule faiſoit ici-bas toute ma félicité: elle m'a quitté cette ſemaine, elle s'eſt enfuië de chez moi pour aller épouſer un jeune Avanturier qui n'a pas un ſol! . . . . ah, que n'eſt-elle morte, ainſi que l'ami dont le

trépas t'atriſte: je me croirois bien plus heureux !

Ce que j'entends eſt bien étrange! lui dit *Jones*. Quoi, vous aimeriez mieux la voir morte?

Sans doute, repliqua le *Quaker*, ne vaudroit-il pas mieux qu'elle le fût, que de la voir expoſée à demander ſon pain?... Ne t'ai-je pas dit que le drôle qu'elle a épouſée eſt un gueux?

Eh bien, répartit *Jones*, n'eſt-ce pas votre fille? avez-vous d'autres enfans? n'êtes-vous pas riche? l'imprudence d'une jeune fille doit-elle vous faire ceſſer d'être pere?

Moi! s'écria le *Quaker*: puiſqu'elle m'a déſobéï, puiſqu'elle m'a trompé, puiſqu'elle n'a écouté que l'amour, c'eſt à l'amour à la nourrir; je n'ai plus rien à lui donner. Je la verrois à ma porte, mourant de faim, & de miſére, ſans en avoir pitié.

Jones, à ces derniers mots, le regarda en frémiſſant, & voulut le quitter.

Allons, allons, mon ami, lui dit le *Quaker*, en le retenant, reſte avec moi, ne t'abandonne pas à la douleur: tu vois

qu'il eſt des malheurs plus à plaindre que les tiens ..... je vois, qu'il eſt des inſenſés & des barbares dans le monde, s'écria *Jones*, en s'arrachant des bras du *Quaker*.

Tu te fâches, lui dit l'autre; mets-toi donc en place: dis-moi, que ferois-tu?

Je chercherois ma fille & mon gendre, répondit *Jones*; je pardonnerois à leur jeuneſſe, je les prendrois chez moi: je ne penſerois pas, ſans horreur, à cauſer le malheur de quelqu'un que je prétends aimer.

Moi, les chercher! s'écria le *Quaker*, moi, les prendre dans ma maiſon! .... perſuade-moi plutôt d'y appeller mes deux plus mortels ennemis!

Eh bien, vas y donc toi-même, lui dit *Jones*, outré d'indignation, & le mettant hors de la chambre par les épaules, je déteſte la ſocieté d'un monſtre tel que toi.

Les propos du *Quaker* avoient fait une telle impreſſion ſur *Jones*, que ſon air en étoit tout égaré: l'autre s'en étoit apperçu; & cette obſervation, jointe à ce qu'il avoit déja remarqué de ſingulier dans le reſte de ſa conduite, avoit aſſez

frappé

frappé l'honnête *Quaker* pour pouvoir juger en conſcience que notre Héros étoit réellement fou.

Ainſi, bien loin d'être offenſé de l'affront qu'il venoit d'en recevoir, le bon *Broadbrim* touché de compaſſion pour ſon frere, alla faire part de ſa découverte à l'Hôte, en l'exhortant à traiter avec tous les ménagemens poſſibles un Gentilhomme infortuné qui n'étoit qu'à plaindre.

L'Hôte, qui avoit déja fait jaſer le guide, & qui étoit inſtruit de la naiſſance, ainſi que des avantures de *Jones*, répondit en jurant & en riant au nez de *Quaker*, que ſon prétendu Gentilhomme, quoiqu'en habit galonné, n'étoit qu'un bâtard de Paroiſſe des environs, chaſſé pour ſes friponneries, & dont il voudroit déja être défait, dût-il en être pour l'écot d'un tel vaurien, pourvû qu'il ſauvât ſon argenterie de ſes griffes.

Il eſt bon de ſavoir, que ce propos ſe tenoit diſcrettement dans la cuiſine, auprès du feu, & en préſence de tout ce qui étoit dans l'Hôtellerie.

Le *Quaker* ne fut pas plutôt désabusé sur la noblesse de *Jones*, & instruit de la bassesse de sa naissance, que la pitié sortit tout-à-coup de son cœur, & fit place à l' indignation. Il partit, aussi outré de l'affront qu'il prétendoit avoir reçu, que le seroit un de nos Ducs bravé par un simple Gentilhomme.

L'Hôte, comme on l'a vu, n'étoit pas dans de meilleures dispositions: *Tom* avoit beau sonner, les domestiques étoient sourds; envain demandoit-il un lit, il ne s' en trouvoit point pour lui. Il fallut prendre patience: accablé de chagrin, de fatigue, & de sommeil, notre Héros qui savoit se prêter au tems, se jetta dans un large fauteuil de jonc, & s' endormit.

CHAPITRE VI.

Réveil de JONES.

Tout étoit à peine couché dans l'Hôtellerie, lorsqu' un grand bruit se fit entendre à la porte de derriere, que l' on menaçoit d'enfoncer. L'Hôte, qui ne dor-

dormoit que d'un œil & veilloit de l'autre, depuis ce qu'il avoit appris de *Jones*, se hâta d'aller ouvrir; & vit en un instant sa cuisine pleine d'hommes armés, & agissant chez lui comme dans une forteresse prise d'assaut. Forcé de céder à la force, il descendit dans sa cave pour chercher dequoi raffraîchir ces redoutables Hôtes; & ne fut pas peu étonné, à son retour, de trouver *Jones* éveillé, & jasant familierement avec eux. Pour le coup, il se crut perdu! ses idées brouillées par le sommeil & par la crainte, ne lui montrerent plus en *Jones* qu'un scélérat, qui, d'accord avec les autres, avoit d'avance concerté le pillage de sa maison.

Tandis qu'il se livroit à ses terreurs, *Tom* s'entretenoit paisiblement avec celui qui paroissoit commander; & de qui il apprit, que la troupe qu'il conduisoit étoit une compagnie de recruë pour l'Armée du Duc de *Cumberland*, destinée à combattre les rébelles d'Ecosse.

Notre Héros étoit né courageux; on a même déja apperçû qu'il avoit des idées un peu romanesques. Celle d'être utile à sa Patrie, en combattant contre

ceux qu'on lui peignoit comme n'ayant d'autre but que d'en renverſer les loix & la Religion, échauffa tout-à-coup ſa tête. Le projet d'aller chercher à s'enrichir ſur mer, dans de pareilles circonſtances, ne lui parut plus qu'ignoble, & peu digne de lui: le titre de volontaire dans une expédition, d'où dépendoit le ſalut de la Patrie, lui ſembla bien plus glorieux. Ce parti pris en un inſtant, & propoſé à l'Officier, fut accepté avec ardeur: on loua le courage du nouveau camarade; on but largement à la ſanté du Roi *George*, & à la ſienne; on maudit élégamment (ſuivant l'uſage) celle du Prétendant & des Rébelles; *Jones*, pour ſa bienvenuë, paya l'écot; & l'on partit, au grand étonnement de l'Hôte, charmé d'en être quitte pour la peur.

Le Sergent s'étant emparé de *Jones*, l'entretint pendant toute la route de l'hiſtoire de la compagnie, ſurtout de la ſienne propre, & de celle de ſes campagnes. En arrivant de la Dînée, *Jones* fut préſenté au Lieutenant de la Compagnie, qui y étoit arrivé avant la troupe. Cet Officier étonné de la bonne mine

de

de ce nouveau Soldat, & de la richesse de son habillement, exalta son courage, l'assura qu'il seroit toujours libre dans son service, & après l'avoir embrassé cordialement, le retint à dîner avec le reste des Officiers.

CHAPITRE VII.

Apprentissage Militaire.

Le Lieutenant, dont nous venons de parler, étoit un homme d'environ soixante ans. Il avoit servi en qualité d'Enseigne à la bataille de *Tannieres*, où il avoit reçu deux blessures, & où il s'étoit tellement distingué, que le Duc de *Marlborough* l'avoit nommé Lieutenant sur le champ de bataille.

Il exerçoit par conséquent cette commission depuis environ quarante ans. Pendant ce presque demi-siécle, il avoit eu le désagrément de servir d'échelon à un nombre immense de ses inférieurs, & il avoit maintenant celui de se voir commandé par des enfans dont les peres étoient

étoient en nourrice lors de ſon entrée au ſervice du Roi.

Le malheur de cet honnête homme ne venoit point uniquement d'avoir toujours été ſans protections à la Cour: ſon Colonel, qui depuis très-long-tems conſervoit le Régiment, étoit ſon ennemi ſecret. Ce n'eſt pas non plus que le Lieutenant l'eût offenſé, ni qu'il négligeât jamais ſes moindres devoirs: mais il avoit une belle femme, il en étoit aimé, & elle étoit aſſez peu politique pour ne pas ſonger que l'avancement de ſon mari dépendoit d'un peu plus de complaiſance pour les attentions marquées que le Colonel avoit pour elle.

Le pauvre Lieutenant étoit en ceci d'autant plus malheureux, que tandis qu'il ſouffroit journellement de l'inimitié de ſon Colonel, il ne ſavoit ni ne ſoupçonnoit pas d'en être intérieurement haï: ſa femme, trop prudente pour expoſer ſon mari aux ſuites d'une confidence ſi délicate, ſe contentoit d'être vertueuſe, ſans ambitionner la gloire de l'être avec éclat.

Les

Les autres Officiers de la Compagnie qui marchoient avec lui, étoient au nombre de trois: un ſecond Lieutenant, François d'origine, depuis aſſez long-tems hors de ſon païs pour en avoir oublié le langage, & depuis trop peu de tems en Angleterre pour avoir bien appris le nôtre; deux Enſeignes, tous deux très-jeunes: l'un tout frais émoulu de l'Etude d'un Procureur, l'autre fils de la femme du Valet de chambre d'un homme de condition.

Le dîner fut gai, on y but largement. Les deux Enſeignes, fort ſots, fort ignorans, parlant beaucoup, ne diſant rien, jurant pourtant auſſi doctement que de vieux Grenadiers, entreprirent *Jones* à frais communs. Notre Héros très-neuf dans ce genre de converſation, y brilloit d'autant moins que les juremens n'étoient point de ſon goût; & qu'il cherchoit à répondre ſenſément à des propos qui lui faiſoient pitié, mais que la complaiſance qu'il croyoit devoir à ſes chefs, en qualité de nouveau venu, ne lui permettoit pas de mépriſer ouvertement. D'ailleurs, le reſpect qu'il avoit pour la Religion, lui faiſoit ſupporter impatiemment les raille-

ries

ries groſſieres de l'un des deux Enſeignes contre les gens d'Egliſe, & le zéle lui inſpiroit quelquefois des réponſes un peu plus vives qu'il ne le croyoit.

Cet Officier (c'étoit l'Anglois, & il s'appelloit *Northerton*) s'en trouva enfin piqué, & d'autant plus, que le Lieutenant étoit toujours de l'avis de *Jones*. Il diſſimula pourtant ſon reſſentiment, en attendant l'occaſion de le faire éclater à l'ombre de quelque motif plus apparent.

Les ſantés vinrent, on les ſolemniſa à l'Angloiſe; & le tour de *Jones* arrivant, il balança d'autant moins à porter celle de ſa chere *Sophie*, qu'il n'imaginoit pas qu'elle pût être connuë d'aucun des Convives.

Mais le Lieutenant, en cette occaſion Maître des cérémonies, ne ſe trouvant pas ſatisfait du ſeul nom de *Sophie*, & ayant exigé le ſurnom de cette Demoiſelle, *Jones* après avoir héſité un moment, nomma *Miſs Sophie Weſtern.*

Les choſes étant en régle, on alloit boire, lorſque l'Enſeigne *Northerton* déclara à haute voix qu'il s'oppoſoit à ce qu'une pareille ſanté fût buë en même

ronde

ronde que celle qu'il avoit portée. Je la connois, s'écria-t-il, cette *Sophie*; nous l'avons vuë aux Eaux de *Bath*, & cent autres que je pourrois nommer la connoissent encore mieux que moi: c'est surement la même.... Vous vous trompez, interrompit *Jones*, l'air émû & le ton menaçant: vous vous trompez, dis-je; celle dont je parle est une fille respectable tant par son nom que par sa fortune.

Justement! c'est cela même, répliqua l'Enseigne: va six bouteilles du plus fin *Bourgogne*, que *Tom French*, Officier de notre Régiment, la fait venir partout où nous voudrons l'avoir? Notre homme fit ensuite le portrait de *Sophie*, & le fit très-ressemblant, attendu qu'il l'avoit en effet vuë à *Bath*, avec sa tante; & finit par dire, que le pere de cette même fille avoit de très-grands bien dans le Comté de *Sommerset*.

Ce dernier point est vrai, répliqua *Jones*; & aussi vrai, que vous êtes le plus impudent, & le plus infâme coquin que la terre ait produit.

Ces mots étoient a peine achevés, qu'une bouteille des plus lourdes, lancée par un bras vigoureux, vole à travers la table, vient fraper *Jones* à la tete, & le renverſe aux pieds du Lieutenant.

Tous les convives effrayés du coup ſe lévent, entourent le bleſſé, & cherchent à le ſecourir; tandis que le féroce aſſaillant, à l'aſpect du ſang coulant abondamment de la playe d'un ennemi qu'il croit mort, ou mourant, ne cherche plus qu'à s'évader.

Mais il ſe trompe dans ſon eſpoir: l'honnête Lieutenant s'eſt déja emparé de la porte, & lui interdit la retraite. Envain *Northerton*, enviſageant alors toutes les ſuites de ſa brutalité, repréſente-t-il à ſon Officier ſupérieur, que l'honneur n'exigeoit pas moins de lui en pareille occaſion; envain croit-il s'excuſer, en proteſtant que tout ce qu'il avoit dit de *Miſs Sophie Weſtern*, n'étoit qu'un ſimple badinage, pour exercer & inquiéter *Jones* pendant quelques momens: le Lieutenant n'en eſt que d'autant plus inébranlable. Vous apprendrez, lui dit-il, M. les conſéquences d'un pareil badinage,

dinage, & ce que la Justice prépare à ceux qui ne rougissent point d'employer d'aussi indignes armes. Vous êtes mon Prisonnier, M. & vous ne sortirez d'ici qu' avec une garde qui me répondra de vous.

L'ascendant du Lieutenant sur l'Enseigne étoit si puissant, que tout le courage que ce dernier venoit de montrer, en mettant notre Héros au niveau de la terre, n'eût peut-être pas suffi pour lui faire mettre l'épée à la main contre le vieux Guerrier, quand même il en auroit eu une à son côté: mais l'Enseigne François, dès le commencement de la bagarre, avoit eu soin de les mettre toutes hors de la chambre. Ainsi M. *Northerton* fut obligé de prendre patience, & d'attendre l'issuë de cette affaire.

La Garde mandée par le Lieutenant, & le Chirurgien du Lieu, arriverent à la fois. On remit *Northerton* entre les mains de l'une pour être conduit aux arrêts dans une chambre de l'Hôtellerie; l'autre rappella avec peine *Jones* à la vie; il visita, sonda, pansa sa playe, branla plusieurs fois la tête en levant les yeux au Ciel, & ordonna qu'on le mît au lit.

CHAPITRE VIII.

Grande avanture.

Tandis que le Chirurgien étoit allé faire coucher le malade ; le bon Lieutenant resta avec l'Hôtesse, à qui il le recommanda expressément. Il croyoit *Jones* en grand danger ; & le rapport du Chirurgien, après avoir fait mettre son patient au lit, ne fit que le confirmer encore plus dans cette pensée. Sur quoi le Lieutenant donna les ordres les plus précis pour la garde de M. *Northerton*, en attendant qu'il pût lui-même le faire conduire le lendemain chez un *Juge de Paix*. Son intention étoit de suivre rigoureusement cette affaire, & de confier la conduite de la Compagnie jusqu' à *Glocestre* à l' Enseigne François, qui, quoiqu'il ne sût ni lire, ni écrire, ni parler intelligiblement aucune langue, étoit pourtant un très-bon Officier.

Le soir, notre Commandant inquiet de l'état de *Jones*, lui fit demander si sa visite ne lui seroit point importune. On lui rapporta pour réponse, qu'il seroit le très-bien venu. Mais quel fut l'étonnement

ment du Lieutenant, lorſqu' en entrant avec toutes les précautions poſſibles dans la chambre du prétendu malade, il le trouva levé, & dans le meilleur état du monde! Cette réſurrection ſubite, après y avoir un peu réfléchi, lui parut pourtant ſuſpecte, attendu le genre de la bleſſure; mais les raiſonnemens de *Jones*, détruiſirent bientôt ces ſoupçons: le malade avoit dormi cinq ou ſix heures de ſuite; il ne ſentoit à la tête qu' une douleur aſſez légere, & bien plus ſupportable, aſſuroit-il, que l'abſtinence & l'eau de gruau, à laquelle ſon Eſculape l'avoit impitoyablement condamné.

Je ſuis véritablement enchanté, lui dit le Lieutenant en l' embraſſant, de vous trouver beaucoup mieux que je n'oſois m'en flatter, après l'état où je vous ai vu. Je le ſerois encore plus, de vous voir aſſez bien rétabli, pour pouvoir ſur le champ vous faire juſtice à vous-même. Lorſqu'il s'agit de coups reçûs, la plus prompte vangeance eſt d' autant plus à déſirer, que ces ſortes d'affaires, parmi nous ne ſont point ſuſceptibles d'accommodement. Mais encore un coup, je

 crains

crains que vous ne vous flattiez vous-même ſur votre état, & que votre foibleſſe ne donne à votre ennemi un trop grand avantage.

C'eſt, répondit *Jones*, ce que je prétends éprouver, ſi vous daignez m'aimer aſſez pour me prêter une épée.

La mienne, & mon cœur, ſont à vous, s'écria le vieux militaire, en le ſerrant de nouveau dans ſes bras: vous êtes un brave garçon, que j'eſtime, & que j'aime. Mais je ne ſouffrirai point que vous vous battiez dans l'état où vous êtes. Vous ſerez, dans quelques jours, en état de réjoindre la troupe: nos journées ſont courtes; & je vous jure, par l'honneur, qu'après vous avoir fait tirer raiſon de votre homme, je le ferai chaſſer du Régiment. Il n'en eſt point des bleſſures de l'honneur, comme de celles du corps: les dernieres ne ſouffrent aucun retardement, & veulent être guéries; une ſemaine de délai n'eſt d'aucun préjudice aux autres.

Jones, prévoyant qu'il n'obtiendroit rien ſur l'eſprit du Lieutenant, n'inſiſta pas d'avantage: il demanda à ſouper;

&

& après avoir mangé de très-bon appétit, ſon ami charmé d'une ſi prompte convaleſcence, lui ſouhaita le bonſoir après l'avoir vu remettre au lit.

Mais *Jones*, dont ce repas avoit achevé de rétablir les forces, & qui au gré de ſon courage ne pouvoit trop tôt laver l'affront qu'il croyoit avoir reçu, rouloit bien d'autres idées dans ſa tête.

Il ſe ſouvenoit des careſſes qu'il avoit reçuës du Sergent, & des offres de ſervices que cet homme lui avoit faites dans la route: il voulut le mettre à l'épreuve, & le fit prier de paſſer dans ſa chambre. Le Sergent qui alloit ſe coucher, ſe r'habilla, & y accourut dans le moment. *Jones* s'apperçut bientôt que le vieux Soudart n'étoit pas à jeun: d'où il jugea qu'il n'avoit pas à employer de grands détours pour parvenir à ſon but.

Après avoir témoigné au Sergent, qu'il n'avoit pû ſe réſoudre à ſe rendormir ſans le voir, *Jones* fit tomber la converſation ſur le métier de la guerre qu'il venoit d'embraſſer ſous ſes auſpices, & eut bientôt le plaiſir de voir ſon homme prendre feu, & ſe répandre en éloges ſur

la nobleſſe de la profeſſion en général; & en particulier ſur le détail de ſes propres exploits: c'eſt où notre Héros l'attendoit. Dans la juſte impatience de courir à la gloire ſur les traces d'un ſi bon guide, il marqua quelque honte de n'être point encore pourvû du meuble le plus néceſſaire à un Soldat, c'eſt-à-dire d'une bonne épée; & le pria de vouloir bien ſatisfaire ſa fantaiſie, en lui en procurant une de ſon choix, ajoutant, qu'elle lui ſeroit toujours chere, & qu'il ne regarderoit point au prix.

Le Sergent, qui n'ignoroit pas ce qui étoit arrivé au dîner à *Jones*, & qui avoit même oui dire que ſa vie étoit en danger, conclud de tout ceci, & ſurtout de cette derniere demande, que notre Héros avoit la tête un peu troublée. Il réſolut d'en faire ſon profit. J'ai votre affaire, lui dit-il, d'un air important: ce n'eſt pourtant pas une de ces armes de *Petit-Maître*, de ces épées à poignées de vermeil ou d'argent, ſi peu dignes d'un vrai Soldat: c'eſt une épée auſſi modeſte que décente; mais la meilleure lame de l'Europe.... C'eſt une lame, qui

qui . . c'eſt une lame enfin, dont la bonté! . . . bref, vous l'allez voir; & je me réjouis d'avance avec vous d'une ſi bonne acquiſition. . . .

Le Sergent ne fit que ſortir & rentrer; & préſentant à *Jones* une longue & large rapiere à poignée de cuivre: vous voyez, dit-il, cette épée? c'eſt celle d'un Officier, Général François que j'ai tué à *Dettingen:* la garde étoit d'or pur, je l'ai venduë à un de nôs jeunes gens du bel air, plus curieux de la poignée que de la lame . . . pliez, pliez ceci, c'eſt une arme digne d'un Roi.

Jones impatient d'avoir l'épée, & brûlant d'être délivré du Sergent, le pria d'en dire le prix. Celui-ci, qui croyoit le malade totalément déſeſpéré & hors de ſens, craignant que ſa poſtérité ne lui reprochât un jour d'avoir vendu ce meuble à trop bas prix, héſita quelque tems: il proteſta enſuite, avec ferment, que l'amitié ſeule l'engageoit à céder un auſſi précieux tréſor, & déclara qu'il ſe contenteroit de vingt *Guinées.*

Vingt *Guinées!* s'écria *Jones*, ſurpris comme on le peut penſer: Ou vous

croyez que j'extravague, ou que je n'ai jamais vu d'épées? vingt *Guinées!* je ne vous aurois jamais cru capable de m'en impofer . . . tenez, M. reprenez ce tréfor . . . Mais non, j'y réfléchis . . . je le garde. Je ferai demain matin part à votre Officier de toute la reconnoiffance que je vous dois.

Qui fut furpris, à fon tour, ce fut notre Sergent, à qui cette réponfe prouvoit que la tête de *Jones* étoit beaucoup meilleure qu'il n'avoit cru. Mais le matois favoit fe retourner: & feignant une furprife extrême du procédé de *Jones*, je ne croyois pas, lui dit-il, vous avoir demandé un prix exorbitant. C'eft mon épée, au bout du compte, que l'amitié m'engage à vous céder: c'eft la feule que j'aye; & je cours rifque, en m'en défaifant, de déplaire à mon Officier. Tout ceci bien confidéré, je ne vois pas qu'il y ait tant à fe récrier fur les vingt *shellings* que j'en demande! . . .

Vingt *shellings?* interrompit *Jones*, vous me demandiez tout à l'heure vingt *Guinées!*

Moi! répliqua le Sergent effrontément, en vérité, vous vous trompez . . . ou je

ne

ne ſuis pas bien éveillé . . . non, Monſieur, cela n'eſt pas poſſible: j'ai dit vingt *shellings*, je vous aſſure; l'extravagance ſeroit trop forte de ma part. Je ſais même que vous pourriez, pour le prix que je demande, trouver une plus belle épée, en apparence... mais, je défie...

Jones l'interrompit ici, en lui diſant qu'il étoit ſi peu dans l'uſage de marchander, qu'il alloit même lui donner un *shelling* au-delà de ſa demande: ſur quoi, il tira une *guinée* de ſa bourſe, & le congédia, en lui ſouhaitant un bon voyage, & en l'aſſurant qu'il comptoit rejoindre la Compagnie avant qu'elle eût atteint *Worceſtre*.

Dès que le Sergent fut parti, *Jones* ſe hâta de s'habiller de nouveau, & de ſortir de ſa chambre pour aller chercher ſon ennemi. Ce n'eſt pas qu'il ne ſentît quelques remords de l'action qu'il alloit commettre; mais, la crainte de paſſer pour un lâche, ſurtout en entrant dans le ſervice, les rendoit ſans effet.

Il étoit minuit ſonné; tout dormoit dans l'Hôtellerie, à la réſerve de la ſentinelle qui gardoit *Northerton*, lorſque notre Héros, après avoir ouvert douce-

ment la porte de ſa chambre, s'achemina vers celle de ſon ennemi. Il ſeroit difficile d'imaginer une figure plus effrayante que celle qu'il avoit alors. Son habit, de couleur blanchâtre, étoit tout tacheté de ſang; ſon viſage, grace aux copieuſes ſaignées que le Chirurgien avoit jugées néceſſaires pour dégager la tête, étoit pâle & livide; cette même tête étoit enveloppée de plus de linges qu'il n'en eût fallu pour un turban: ſa main droite étoit armée d'une épée nuë, la gauche d'une chandelle: jamais ſpectre, en un mot, celui du ſanglant *Banquo* * même, n'eut plus de droit de jetter la terreur dans l'ame de quiconque croit encore aux revenans.

Dès que le Grenadier, qui gardoit la porte de *Northerton*, vit approcher notre Héros, ſes cheveux ſe dreſſerent d'horreur, ſes genoux tremblans s'affoiblirent, il lâcha ſon coup de fuſil en l'air, & tomba la face contre terre.

Jones, très-peu ému du danger qu'il venoit de courir, & ſentant d'où partoit l'épouvante du Soldat, ne put s'empêcher

* Dans *Macbeth*, Tragédie de Shakeſpeare.

Tome 1er. Page 282.



F.H. Gravelot inv.

pêcher de rire de sa chûte, & pénétra sans obstacle, jusques dans la chambre de *Northerton*, où il trouva . . . des bouteilles tout fraîchement vuides, & quelques restes d'un souper, mais nul être vivant.

La crainte de s'être trompé de chambre s'étant offerte à son idée, il appella diverses fois *Northerton:* mais ces cris ne servirent qu'à redoubler l'effroi de la sentinelle, pleinement convaincuë que le volontaire, mort de ses blessures, étoit revenu sur la terre pour tourmenter son meurtrier.

Sûr de l'évasion de son ennemi, déséspérant de pouvoir sitôt le rejoindre, craignant d'ailleurs que le bruit du coup de fusil n'eût allarmé toute l'Auberge, notre Héros après avoir soufflé sa chandelle, crut qu'il étoit de sa prudence de regagner tout doucement & sa chambre & son lit.

Tout étoit effectivement en l'air dans la maison. *Jones* rentroit à peine dans sa chambre, que le coridor où étoit la sentinelle se trouva plein de monde, moitié nud, moitié habillé, mais également curieux de savoir la cause du bruit effrayant qu'on venoit d'entendre.

Le Soldat, toujours pénétré de la même ter-

terreur, n'avoit point changé de posture. Ce ne fut pas sans peine, qu'après avoir employé la force pour le relever, on parvint à lui faire articuler quelques mots. . . . Je l'ai vû, s'écrioit-il, je l'ai vû! . . . tout couvert de sang . . . vomissant le feu par la bouche & par les narines . . . oui, je le jure sur mon ame! j'ai vu le jeune volontaire tué d'hier . . . Il est entré chez *Northerton*, il l'a pris à la gorge. . . . Le tonnerre a grondé : ils ont disparus tous deux!

Cette relation trouva du crédit dans un tel Auditoire. Le Grenadier, reprenant par degrés ses sens, répondit à toutes les interrogations de l'assemblée, intérieurement aussi épouvantée que lui; & ajoutoit, à chaque réponse, de nouvelles ombres au Tableau, lorsque l'Hôtesse & le Lieutenant arriverent. L'une avoit des raisons, que nous dirons bientôt, pour révoquer l'histoire en doute; l'autre, quoique très-honnête homme, & même très-religieux, ne croyoit point aux *esprits*. Il avoit quitté *Jones* depuis peu d'heures; l'état où il l'avoit laissé ne faisoit rien craindre pour sa vie: matiere à deux soup-

ſoupçons également vraiſemblables ; le Grenadier s'étoit endormi, & avoit fait un mauvais rêve ; ou il avoit été gagné par argent, pour laiſſer échapper le priſonnier. Dans les deux cas, la ſentinelle étoit également coupable, & méritoit d'être punie. Le Lieutenant, affermi dans cette idée, ordonna, par proviſion, que cet homme fût gardé dans la même chambre d'où il avoit laiſſé évader l'Enſeigne, & renvoya tout le monde au lit.

CHAPITRE IX.

Concluſion.

Pour ne pas laiſſer plus long-tems en compromis la réputation d'un bon & vaillant Soldat, hâtons-nous d'apprendre au Lecteur l'hiſtoire de la fuite de M. *Northerton.*

Quoique paſſablement pervers dans ſa morale, cet Officier étoit d'une très-jolie figure; l'Hôteſſe l'avoit remarqué, & la pitié avoit parlé pour lui : elle avoit obtenu la permiſſion de lui rendre une viſite.

Les réfléxions qu'il avoit faites de ſang

froid ſur la violence de ſon action, & ſur les ſuites qu'elle pourroit avoir, lui faiſoient ſupporter impatiemment ſa priſon : l'Hôteſſe redoubla ſes craintes, en lui apprenant que le Chirurgien ne répondoit point de la vie de ſon malade.

Le beſoin qu'il avoit de cette femme, le rendit éloquent; il acheva de l'attendrir. La cheminée de la chambre où *Northerton* étoit gardé, communiquoit à celle de la cuiſine: il fut convenu entr'eux qu'à certain ſignal que feroit l'Hôteſſe, le priſonnier grimperoit juſqu'au haut de ſa cheminée, & deſcendroit par l'autre dans la cuiſine, au moment où cette femme auroit trouvé le moyen d'en écarter tout ſon monde.

Quelques Lecteurs condamneront peut-être cet acte de pitié de la part de l'Hôteſſe. Voilà le ſexe, diront-ils! voilà de ces actes de compaſſion, presque toujours déplacés ou pernicieux à la ſociété!... un inſtant, s'il vous plaît. Certaine circonſtance, à laquelle nous reviendrons peut-être dans le cours de cette Hiſtoire, peut encore concourir à juſtifier l'action de cette femme. D'ailleurs, *Northerton* étoit

charge

chargé du tréſor de la Compagnie, à cauſe de certains débats ſurvenus depuis quelques jours, entre le Capitaine & le Lieutenant; il avoit montré cet argent à l'Hôteſſe, il l'avoit dépoſé dans ſes mains, pour gage de ſon retour auprès d'elle: pouvoit-on réſiſter à de tels procédés?

Quoiqu'il en ſoit, tout étoit tranquile dans l'Hôtellerie; l'Hôteſſe & le Lieutenant ſeul, qui vouloit faire partir la Compagnie de bonne heure, étoient occupés à vuider une jatte de *Punch*,* lorſqu'on entendit ſonner vivement de la chambre de *Jones*. Grande ſurpriſe pour les domeſtiques, qui fermement le croyoient encore mort; grande diſpute entre eux, à qui iroit, ou plutôt à qui n'iroit pas ſavoir ce qu'il vouloit!... les cris de l'Hôteſſe, les menaces du Lieutenant prévalurent enfin, ils y monterent tous enſemble; & ne firent pas peu de plaiſir, en rapportant à cet honnête Officier, que le défunt qui paroiſſoit ſe très-bien porter, le ſupplioit de vouloir bien monter un inſtant chez lui avant ſon départ.

L'Officier y vola; & s'étant aſſis à côté du

* Sorte de boiſſon forte, très-uſitée en Angleterre, compoſée d'eau de vie, d'eau commune, de ſucre, & de jus de citron &c.

du lit du malade, lui raconta tout ce qui étoit arrivé la nuit dans la maiſon, & apprit à *Jones* la réſolution où il étoit de faire un exemple de la ſentinelle.

Jones alors crut devoir lui découvrir la vérité de tout, en lui demandant grace pour le pauvre Grenadier, qui n'étoit coupable que d'avoir eu peur.

C'eſt du moins un poltron, répondit le bon Lieutenant ; & je ſerois tenté de l'en punir. Mais, qui peut répondre de ſoi-même en de telles occaſions ? je l'ai toujours vu brave devant l'ennemi. Allons, c'eſt toujours quelque choſe qu'il reſte à ces drôles-là, quelque idée de Religion. Je vous promets qu'il ſera libre en partant ... mais, j'entends battre la *générale*. Adieu, mon ami ; embraſſez-moi encore une fois, guériſſez-vous, ſoyez tranquile ; ſi vous ne pouvez mieux faire, laiſſez votre vangeance au Ciel ; & venez nous rejoindre dès que vous le pourrez.

A ces mots, le Lieutenant partit, & *Jones* tâcha de ſe rendormir.

Fin du Tome premier.

TABLE DES CHAPITRES

Du premier Volume.

LIVRE PREMIER.

Contenant à peu près ce qu'il faut, quant à préſent, pour mettre le Lecteur au fait de la naiſſance du Héros de l'Hiſtoire.

CHA-

LIVRE TROISIEME.

Contenant ce qui s'eſt paſſé de remarquable chez M. *Alworthy*, dans le cours de deux années: c'eſt-à-dire, depuis que *Tom Jones* eut atteint l'âge de quatorze ans, juſqu'à ſeize.

LIVRE QUATRIEME.

Contenant l'eſpace d'une année.

LIVRE CINQUIEME.

Contenant l'eſpace d'un peu plus de ſix mois.

LIVRE SIXIEME.

Contenant l'eſpace d'environ trois ſemaines.

CHA-

LIVRE SEPTIEME.

Contenant l'espace de trois jours.

Fin de la Table du I. Vol.

HISTOIRE
DE
TOM JONES,
OU
L'ENFANT TROUVÉ,

Traduction de l'Anglois

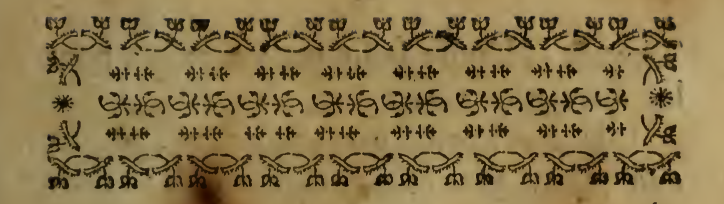
DE M. FIELDING,

PAR M. D. L. P.

ENRICHIE D'ESTAMPES
dessinées par M. GRAVELOT.

TOME SECOND.

A DRESDE 1750.
CHEZ GEORGE CONRAD WALTHER
LIBRAIRE DU ROI
Avec Privilège de Sa Maj. le Roi de Pol. Elect. de Saxe.



L'ENFANT TROUVÉ, OU HISTOIRE DE TOM JONES.

LIVRE HUITIÉME.

Contenant plus de deux jours.

CHAPITRE PREMIER.

Visite de l'Hôtesse à JONES.

Jones, après le départ du Lieutenant, chercha vainement le sommeil; ses sens étoient trop agités. De sorte, qu'après s'être amusé, ou plutôt tourmenté jusqu'au grand jour de l'idée de sa chere *Sophie*, il sonna pour demander du

Thé; & l'Hôteſſe ſaiſit cette occaſion pour lui faire une viſite.

Elle ne l'avoit pas encore vû, & ne s'en étoit pas même embarraſſée: mais ayant apperçu, dans la derniere converſation qu'elle avoit euë avec le Lieutenant, qu'il ſoupçonnoit *Tom Jones* d'être d'une grande naiſſance, elle s'étoit déterminée à témoigner plus d'égards à ſon Hôte.

Elle n'eut pas plutôt commencé à lui ſervir le Thé, qu'elle enfila cette harangue.

Hélas! Monſieur, (dit-elle en ſoupirant) c'eſt en vérité bien dommage qu'un jeune & aimable Gentilhomme, tel que vous, s'eſtime aſſez peu lui-même pour s'aſſocier avec des gredins tels que ceux qui viennent de partir d'ici. Ils ſont pourtant aſſez vains pour ſe croire nobles; & Dieu ſait comme ils s'en vantent! mais, comme diſoit fort bien mon premier mari, ils ne devroient pas oublier que c'eſt nous qui les payons; & cela eſt bien rude pour de pauvres particuliers tels que nous. J'en avois vingt à loger la nuit derniere, ſans compter les Officiers: quelle charge pour une pauvre veuve! encore préférerois-je les Soldats, car rien n'eſt

n'eſt trop bon pour ceux qui les commandent; & leur dépenſe, qui pis eſt, eſt la plus petite choſe du monde. Il faut voir les airs qu'ils ſe donnent, comme ils ſe quarent, comme ils jurent, comme ils traitent les domeſtiques, & l'Hôteſſe même, quand ils ont dépenſé un *shelling* par tête! J'aimerois mieux un de nos bons Gentilshommes campagnards, n'eût-il que 500 livres ſterlin de revenu, que tous ces *vers luiſans* de militaires qui ne payent qu'en bruit, en menaces, & en blaſphêmes. Une maiſon peut-elle proſpérer avec de telles gens? Hélas! comment l'un d'entr'eux ne vous a-t-il pas traité? J'étois bien ſûre que les autres le laiſſeroient échapper: toute cette race reſſemble à celle des hanetons; vous ſeriez mort des coups que vous avez reçus, qu'il n'en eût été ni plus ni moins. Mais, grace au Ciel, de ce qu'un pareil malheur n'eſt pas arrivé chez moi, & de ce que je vois tout à eſpérer pour votre ſanté! cet accident, ſi Dieu m'exauce, produira même un grand bien, ſi vous réfléchiſſez ſur les déſagrémens d'un ſi vilain métier. J'aurai le plaiſir de vous

 voir

voir retourner dans votre famille, & dans les bras de vos amis, ſans doute très-affligés de votre perte, & qui le ſeroient bien plus encore ſi le danger que vous courûtes hier leur étoit connu. Ciel, quelle barbarie! puiſſent-ils l'ignorer toujours! .... allons, Monſieur, allons courage: renoncez à cette infâme profeſſion; je ſuis au fait de votre hiſtoire, je ſais ce qui vous a jetté dans le déſeſpoir: courage, dis-je! pour une de perduë, cent de retrouvées. Un jeune homme, fait comme vous, peut-il manquer de maîtreſſes? Dans votre place, moi, je verrois pendre la plus belle plutôt que de me réſoudre à m'enroller pour ſes beaux yeux ... ah, ah! vous rougiſſez? vous croyez donc que je ne ſuis point au fait? Eh, non, non, nous ne connoiſſons pas, Madame *Sophie!* on ne ſait pas que vous l'aimez: c'eſt un rêve que je viens de faire! ...

Que dites-vous, s'écria *Jones* frapé d'étonnement, vous connoiſſez ma chere *Sophie?*

Si je la connois, s'écria l'Hôteſſe à ſon tour, combien de fois n'a-t-elle pas

logée

logée ici? . . . avec ſa tante ſans doute, lui dit *Jones* . . . avec qui donc? répliqua l'Hôteſſe: allez, allez; nous connoiſſons depuis long-tems la vieille Dame. Il faut l'avouer, Mlle *Sophie* eſt charmante, & je ſuis bien de votre goût . . . charmante? interrompit *Jones* ... dites, qu'elle eſt adorable! que ſes attraits, ſa vertu, ſa douceur, ſont dignes de l'hommage des cœurs les plus féroces! ... mais pouvois-je jamais imaginer que vous connuſſiez ma *Sophie?* je voudrois, dit l'Hôteſſe, qu'elle vous fût en tous points auſſi connuë qu'à moi. Que n'euſſiez-vous pas donné pour être aſſis, ainſi que moi dans ſa ruelle? quelle peau! que d'attraits! quelle taille! ... ce lit, ce même lit pourroit en dire des nouvelles ..? Ce lit! s'écria *Jones* avec tranſport, quoi, ſe peut-il que *Sophie* ait couché ici?

Ici, ici, oui dans ce lit, dans ce lit même, répondit l'Hôteſſe; & plût au Ciel qu'elle y fût encore à préſent! elle n'en ſeroit peut-être pas ſi fâchée, malgré tout ce qu'on a voulu me faire entendre, car elle m'a ſouvent parlé de vous ... ah! pour le coup, vous me flat-

tez, interrompit-il: ſe ſeroit-elle abaiſſée jusqu'à ſe ſouvenir, jusqu'à parler du malheureux *Jones?* ... j'ignore le menſonge, répondit l'Hôteſſe, tout ce que je ſais, c'eſt que ce nom eſt ſouvent ſorti de ſa bouche, & toujours de façon à me faire croire que ſon cœur en diſoit tout bas encore plus ... O ma chere Dame, s'écria *Jones* en l'embraſſant, ſerois-je jamais digne d'occuper ce cœur? Tout en elle eſt bonté, tout en elle eſt adorable, tout en elle eſt généreux! Un miſérable tel que moi, étoit-il né pour troubler un inſtant le repos d'un cœur tel que le ſien? Serois-je aſſez haï du Ciel, pour avoir à me reprocher un tel crime? moi qui affronterois tous les maux que l'ennemi du genre humain peut inventer pour ſe vanger des hommes, ſi je croyois hâter l'accompliſſement du moindre des vœux de *Sophie!* moi, qui dans l'abîme du malheur même, me croirois aſſez fortuné en la voyant heureuſe!

Elle en eſt convaincuë, lui dit l'Hôteſſe; apprenez même que je vous ai peint à ſes yeux, comme le plus fidéle & le

le plus tendre des amans. . . . Mais Madame, dit *Jones* en l'interrompant: apprenez-moi de grace, depuis quand j'ai le bonheur d'être connu de vous? Quant à moi, je rappelle envain ma mémoire: je n'eus, je crois, jamais celui de vous connoître.

Vous étiez trop jeune, lui répondit-elle, pour vous ſouvenir du tems où je vous ai maintes fois tenu ſur mes genoux, chez le plus digne des Gentilshommes du Canton ... Quoi! repliqua *Jones*, M. *Alworthy* eſt auſſi connu de vous? ... ſans doute, dit-elle, eh qui ne le connoît pas? eſt-il quelqu'un dans le Païs, à qui ſon nom & ſon bon caractére ne ſoient point en vénération? . . . Sa réputation s'eſt ſans doute étenduë bien plus loin encore, répondit *Jones*; mais le Ciel ſeul connoît toutes les vertus de ce grand Homme; le Ciel ſeul connoît toute l'excellence d'un cœur, dont il n'a gratifié la Terre, que pour lui montrer un échantillon de la Divinité. Les hommes ſont auſſi ignorans dans ce genre ſublime de bontés, qu'ils ſont indignes de les reſſentir; mais perſonne n'en

 fut

ſut jamais plus indigne que moi. Moi, qu'il avoit pris plaiſir d'élever ſi haut, après m'avoir, comme vous le ſavez ſans doute, recueilli dans la boue; moi, pauvre & infortuné bâtard, qu'il avoit adopté, qu'il avoit daigné prendre pour ſon fils, & qui étois traité de même: j'ai oſé lui manquer, j'ai été aſſez imprudent, ou plutôt aſſez malheureux, pour mériter ſa vangeance! mais, que dis-je? oui, je l'ai méritée, je l'ai tròp méritée, Madame; je ne ſerai jamais aſſez ingrat pour oſer croire qu'il ait pû commettre une injuſtice à mon égard. J'étois ſans doute puniſſable; il a dû me chaſſer pour jamais de ſa préſence; je n'ai rien à reprocher qu'à moi-même! . . . Jugez maintenant, ma chere Dame, ſi je ſuis ſi condamnable de m'être fait Soldat; ſurtout, dans l'état déſeſpéré de ma fortune?... Jugez-en par vous-même: la voilà toute entiére.

A ces mots, *Jones* tira une bourſe de ſa poche, qui étant jettée ſur la table, fit ſi peu de bruit en tombant, que l'Hôteſſe crut notre Héros encore moins pecunieux qu'il ne l'étoit en effet.

Cette

Cette relation, terminée par une démonſtration ſi évidente, produiſit tout-à-coup un effet des plus ſinguliers dans l'eſprit de l'Hôteſſe. Elle répondit froidement à *Jones*, que chacun ſavoit mieux que perſonne le parti qui lui convenoit le plus ... mais écoutons, dit-elle, n'ai-je pas entendu ſonner? oui, c'eſt moi qu'on appelle ... attendez, j'y ſuis ... ce ſont des étrangers, ſans doute: j'y cours ... Adieu Monſieur; s'il vous manque quelque choſe, je vous enverrai la ſervante.

Ces mots n'étoient pas finis, que l'Hôteſſe, ſans attendre de réponſe, avoit déja quitté la chambre, & dégringoloit l'eſcalier.

CHAPITRE II.

Eclairciſſemens.

N'induiſons perſonne en erreur. Le Lecteur pourroit peut-être croire, que l'Hôteſſe étoit en effet inſtruite des amours & des avantures de *Jones*: elle

n'en ſavoit pas un mot. Le Lieutenant lui avoit dit tout ſimplement, que le nom de *Sophie* avoit occaſionné la querelle où *Tom* avoit été bleſſé; il n'en avoit pas fallu davantage pour la mettre ſur les voyes d'apprendre le reſte de la bouche de *Jones* même, comme le Lecteur intelligent l'a pû remarquer dans le dernier Chapitre. La curioſité tenoit un rang conſidérable parmi les vertus de cette femme: elle ne ſouffroit pas volontairement que ſes moindres Hôtes ſortiſſent de chez elle, ſans être inſtruite autant qu'il lui étoit poſſible de leur nom, de leur famille & de leurs facultés.

Dès qu'elle eut quitté *Jones*, notre Héros ſans faire attention à la vivacité de ſa retraite, ne s'occupa que de l'idée de ſe trouver dans le même lit où ſa chere *Sophie* avoit couché. Quelle ſource d'images tendres & riantes! que nous aurions beau jeu à raconter en détail tous les plaiſirs que notre Héros dut à la chaleur de ſon imagination, ſi nous ne penſions pas tout-à-coup que les Amans de ce genre ne feront pas le gros des nos Lecteurs.

Il

Il étoit encore dans cette ſituation heureuſe, lorſque le Chirurgien arriva pour panſer ſa bleſſure. Le Docteur ne pouvoit manquer de trouver le poulx du Malade un peu ému; il avoit de plus appris dans la cuiſine que *Jones* n'avoit pas dormi la nuit: c'en fut aſſez pour déclarer, que *Tom* étoit en grand danger; & que le ſeul moyen de prévenir les ravages de la fiévre, étoit de reſaigner abondamment le Malade. Mais *Jones*, qui ne croyoit plus l'être, pria le Chirurgien de ſe contenter de lui panſer la tête.

L'Eſculape étoit entêté, il inſiſta; *Jones* ne l'étoit pas moins, il tint bon. Le Docteur céda enfin, en déclarant qu'il ne répondoit pas des conſéquences dangereuſes qui ſuivroient le refus du malade; & en le priant de reconnoître du moins en tems & lieu, que lui-même s'étoit oppoſé au remede, ſeul capable de le guérir. *Tom* le promit, le Docteur s'en alla.

Il fit pourtant part à l'Hôteſſe, en traverſant la cuiſine, de l'obſtination du jeune Gentilhomme; & cette femme n'eut

n'eut rien de plus preſſé à lui apprendre, que l'erreur dans laquelle ils étoient tombés tous deux au ſujet de la naiſſance & des facultés de *Jones*, ſans oublier ſon banniſſement de chez M. *Allworthy*, encore moins la crainte où elle étoit d'en être pour l'écot de cet Avanturier, & M. le Docteur pour ſes peines.

Quoi! s'écria le Chirurgien en colére, j'ai pû ſouffrir patiemment qu'une pareille eſpéce voulût m'apprendre mon métier, & réſiſter à mon ordonnance? Je me ſerai laiſſé inſulter par un drôle qui ne me payera pas? Je ſuis charmé d'avoir été averti à tems. Voyons, voyons ce qui en ſera.

Le Docteur, ſans perdre de tems en paroles, remonte à la chambre de *Jones*, en ouvre bruſquement la porte, éveille le pauvre garçon, qui plongé dans un profond ſommeil étoit délicieuſement occupé de ſa *Sophie*..... Voulez-vous être ſaigné, ou non? s'écria d'une voix tonnante, le Docteur irrité.

Je vous ai déja dit que non, répondit *Jones*, en bâillant..... & plût au Ciel que vous m'euſſiez mieux entendu! vous me pri-

privez du ſommeil le plus doux que je goûtai jamais.

Bon, bon, repliqua le Chirurgien, le ſommeil, ainſi que le manger, a ſouvent été fatal à plus d'un Malade. Encore un coup, & pour la derniere fois, voulez-vous être ſaigné tout-à-l'heure?

Eh bien, pour la derniere fois, lui cria *Jones*, je vous répéte, que je ne le veux point.

En ce cas, je vous abandonne, & je m'en lave les mains, s'écria le Docteur. Mais payez-moi les peines que j'ai déja priſes pour vous: deux viſites à cinq *shellings* chacune, deux panſemens *idem*, & un demi écu pour la ſaignée. J'eſpere, lui dit *Jones*, que votre intention n'eſt pas de m'abandonner dans l'état où je ſuis? ..... Et je vous réponds moi, que c'eſt mon intention, lui dit brutalement le Docteur. En ce cas, répondit *Jones*, vous êtes un indigne; ſortez d'ici tout-à-l'heure: vous n'aurez pas un ſol de moi.

Fort bien! s'écria le Chirurgien, (à qui l'air & le ton de *Jones* en avoient un peu impoſé) la premiere perte eſt toujours la plus légere...... la belle chienne de

de pratique! A quoi penſe l'Hôteſſe, de m'appeller pour de tels vagabonds?

Ces derniers mots furent dits en fuyant. Mais *Jones* loin d'en être ému, ſe retournant dans ſon lit, rechercha ſon ſommeil & ſon rêve.

CHAPITRE III.

Arrivée d'un Barbier, digne Confrere de celui de BAGDAD, & de celui de DON QUICHOTTE même.

L'Horloge avoit frapé cinq heures, lorſque *Tom Jones* s'éveilla en ſurſaut, après en avoir dormi ſept; ce ſommeil avoit tellement rafraichi ſon ſang, & ſi bien réparé ſes forces, qu'il ſe trouva en état de s'habiller, & de deſcendre dans l'Hôtellerie. Il ouvrit ſon Portemanteau, en tira du linge blanc, & un habit complet; après quoi, ſentant que ſon eſtomac exigeoit de lui quelque reſſouvenir, il paſſa une robbe de chambre dans l'intention de viſiter d'abord la cuiſine.

L'Hô-

L'Hôteſſe étoit au bas de l'eſcalier; *Jones* l'aborda civilement, en lui demandant ce qu'elle avoit pour dîner. Pour dîner! (lui dit-elle) il eſt ma foi tems d'y penſer. Ignorez-vous qu'il eſt cinq heures paſſées? .. Eh bien, pour ſouper ſoit, répliqua *Jones*; peu m'importe, pourvû que je ſoupe bientôt, car je n'eus en vérité jamais tant de faim. Il n'y a plus rien, répartit l'Hôteſſe, à moins que vous ne vouliez vous contenter d'un morceau de bœuf froid aux carottes, car il n'y a plus de feu dans la maiſon: Il faut vivre de ce qu'on trouve; & plus d'un Seigneur de ma connoiſſance fait ſes choux gras d'un pareil ragoût..... Je compte auſſi en faire les miens, lui dit *Jones*; mais de grace, daignez le faire réchauffer.

La politeſſe & la douceur de *Jones* lui gagnoit tous les cœurs: l'Hôteſſe à-demi déſarmée; ne put lui refuſer ſa demande; & ajouta même avec un leger ſourire, qu'elle étoit charmée de le voir ſi bien rétabli. Cette femme, au fond, n'étoit pas mauvaiſe: mais elle aimoit ſi tendrement l'argent, que l'apparence

ſeule

ſeule de la pauvreté la mettoit de mauvaiſe humeur.

Jones alors remonta dans ſa chambre, pour ſe faire raſer, & s'habiller, tandis qu'on préparoit ſon dîner.

Le Barbier qu'on lui envoya, ſous le nom du petit *Benjamin*, étoit d'un caractére unique, & d'une familiarité ſi ſingulierement ridicule qu'elle lui rapportoit preſque journellement un revenu paſſablement honnête, de ſoufflets (par exemple) de coups de pied au cul, & autres politeſſes ſemblables de la part des étrangers qui ſavoient aſſez peu leur monde pour ne point goûter ſes plaiſanteries. *Benjamin* n'en étoit pourtant pas plus ſage; & quoique ſes petites libertés euſſent été ſouvent très-mal payées, la rage de faire le *gentil* étoit ſi enracinée en lui, qu'il étoit incapable de retenir une idée bonne ou mauvaiſe, quand l'occaſion ſe préſentoit de la mettre au jour. Il avoit encore d'autres ſingularités dans le caractére dont je ne ferai pas mention pour laiſſer au Lecteur le plaiſir de les appercevoir à meſure qu'il ſera plus

ample

ample connoiſſance avec ce rare perſonnage.

Jones, qui avoit ſes raiſons pour être impatient d'être habillé, s'appercevant que le Barbier ne finiſſoit pas de lui ſavonner la face, le pria enfin de vouloir bien ſe dépêcher; à quoi l'autre répondit gravement: car de ſa vie il n'avoit ri.... *Feſtina lentè*, eſt un adage que j'ai appris long-tems avant que d'avoir touché un raſoir.

L'ami, répliqua *Jones*, j'apperçois que vous êtes ſavant. Pauvre ſavant! dit le Barbier, *Non omnia poſſumus omnes*. Encore? dit *Jones*, je crois, parbleu, qu'il récite des vers? Pardonnez-moi, Monſieur, dit *Benjamin*, *Non tanti me dignor honore*.... (&, procédant à ſon opération) Monſieur, ajouta-t-il, depuis que je me mêle de la *barberie*, je n'ai pû trouver que deux raiſons qui la juſtifiaſſent; l'une, l'envie d'avoir de la barbe, l'autre celle d'en être débaraſſé. Je conjecture, mon cher Monſieur, que l'un de ces motifs vous a engagé à en tâter, il n'y a pas encore long-tems, pour la premiere fois. Sur ma parole, vous avez fort

bien réussi: on peut dire, de votre barbe, qu'elle est *Tondenti gravior*. Et moi, je conjecture, lui dit *Jones*, que vous êtes un drôle de corps.

Vous vous trompez extrêmement, Monsieur, répondit le Raseur, je suis trop attaché aux matieres Philosophiques: *hinc illae lacrymae!* Monsieur, voilà d'où vient mon infortune; trop de savoir a causé ma ruine. Eh, comment donc cela? répondit *Jones*. Hélas, Monsieur, répliqua le Barbier, c'est ce qui m'a fait deshériter par mon pere. Il étoit maître de danse: j'ai su lire avant que de savoir danser; il m'a pris en grippe, mes freres ont eu son bien, il ne m'a pas laissé un sol! .... souhaitez-vous que je rase les temples?.... Ciel! me trompais-je? je crois voir *hiatus in manuscriptis!* .... on m'a dit que vous alliez à la guerre: mais, je n'y vois point d'apparence. Pourquoi donc? lui dit *Jones*.

Mais, répondit le Barbier, c'est que je vous crois trop sage pour porter là une tête félée: j'aimerois tout autant porter du charbon à *Nelvcastle* *.

Par

* Ce Païs est très-abondant en mines de charbon.

Par ma foi! s'écria *Jones*, tu m'as l'air d'un maître original. Je t'aime de cette humeur: viens boire un coup avec moi après dîner, je ſerai charmé de te connoître mieux.

Ah, mon cher Seigneur! dit le Barbier, je ſuis en état, pour peu que la choſe vous plaiſe, de faire vingt fois davantage pour vous obliger. Que feras-tu, l'ami? répondit *Jones*. Eh parbleu, nous vuiderons la bouteille, répliqua le petit *Benjamin*. J'aime les bons cœurs, moi; & de même que vous m'avez jugé à la premiere vuë comme un drôle de corps, de même, ou les régles de la phiſionomie me trompent, je crois voir en vous l'un des meilleurs cœurs qu'il y ait au monde.

Jones, qui pendant ce colloque, avoit achevé de s'habiller, deſcendit alors dans la cuiſine, avec une figure plus aimable peut-être, que celle du fameux *Adonis* tant célébré par les Poëtes. Et cependant le cœur de notre Hôteſſe y fut inſenſible: les charmes de la bonne femme avoient ſi peu de rapport avec ceux de *Vénus*, qu'il n'eſt pas étonnant qu'elle ne lui reſſemblât pas plus dans ſon goût:

Heureuſe la pauvre *Nanny*, ſa ſervante, ſi elle avoit vu notre Héros des mêmes yeux que ſa maîtreſſe! que de vains ſoupirs ne ſe ſeroit-elle pas épargnée!

Jones, après avoir mangé de grand appétit, demanda une bouteille de vin, en attendant le Barbier, qui ne tarda pas à arriver; & qui ſeroit venu bien plutôt, s'il n'avoit pas été occupé à écouter l'Hôteſſe, qui après avoir raſſemblé un cercle de ſon voiſinage, racontoit dans ſa cuiſine, l'hiſtoire de notre Héros à qui vouloit l'entendre.

C'étoit, ſelon elle, un pauvre Enfant trouvé, nourri par charité dans la maiſon de M. *Alworthy*; enfin mis à la porte pour ſes friponneries, & notamment pour avoir oſé en conter à la fille de ſon bien-faiteur, &c.

Le Barbier, au nom de M. *Alworthy*, avoit levé les oreilles; & après avoir appris de l'Hôteſſe, que le jeune homme qu'il avoit raſé s'appelloit *Tom Jones*, il avoit prié l'aſſemblée, en la quittant, de ſuſpendre ſon jugement ſur le compte d'une perſonne qu'il connoiſſoit très-

par-

parfaitement, & dont la naiſſance étoit peut-être bien plus illuſtre qu'on ne penſoit.

CHAPITRE IV.

Converſation de JONES *& du Barbier.*

Jones, à l'arrivée du Barbier, but une raſade à ſa ſanté, en le décorant du titre de *doctiſſime Tonſorum;* à quoi notre homme répondit gravement, *ago tibi gratias, Domine;* puis regardant notre Héros fixement, & comme cherchant à le reconnoître: oſerois-je, lui dit-il, Monſieur, vous demander ſi vous ne vous appellez pas *Jones?* à quoi l'autre ayant répondu qu'oui..... *Proh Deûm, atque hominum fidem!* s'écria le Barbier, qu'il arrive d'étranges choſes dans le monde! M. *Jones*, recevez mes plus ſinceres obéiſſances. Je vois que vous ne me connoiſſez pas; je n'en ſuis pas du tout étonné: vous ne m'avez vu qu'une fois, & vous étiez encore bien jeune.

Dites-moi, de grace, des nouvelles de M. *Alworthy?* comment ſe porte ce digne & reſpectable Seigneur? *optimus ille omnium patronus?* J'apperçois, lui dit *Jones*, que vous me connoiſſez; mais quant à moi, je n'ai pas le bonheur de vous connoître. Vous étiez trop jeune, vous dis-je; répliqua *Benjamin*. Mais Monſieur, puis-je ſans vous offenſer, ſavoir où vous allez en partant d'ici?.... Vuidez votre verre, M. le Barbier, lui dit *Jones* un peu émû, & trêve de queſtions, je vous prie.

Le Barbier, après s'être beaucoup excuſé, proteſta que l'interêt ſeul qu'il prenoit à la réputation de notre Héros l'avoit rendu aſſez hardi pour le queſtionner. Il lui apprit alors tout ce qu'il venoit d'entendre dans la cuiſine de la part de l'Hôteſſe, & la façon dont il avoit confondu cette femme & ſes auditeurs. Perſonne au monde, ajouta-t-il, Monſieur, ne vous reſpecte plus que moi, depuis l'excès de votre généroſité envers *George* le Garde-chaſſe, dont j'ai été inſtruit, ainſi que toute la Province, où votre nom eſt chéri par tous les cœurs qui ne ſont point

point ingrats. Pardonnez-donc, encore un coup à mon zéle, & non pas à ma curiofité, des interrogations que lui feul a fait naître: j'aime les cœurs tels que le vôtre; & ce que j'ai dit, eft parti du mien, *amoris abundantiâ ergà te.*

Les infortunés font fenfibles; les moindres témoignages d'amitié trouvent leurs cœurs ouverts; celui de *Jones* étoit naturellement bon: qu'on ne s'étonne donc pas fi, à datter de ce moment, il fe trouva bien difpofé pour le petit *Benjamin.* Les bribes de Latin que cet homme lâchoit à chaque inftant, affez mal-à-propos, n'offroient qu'un ridicule aux yeux de *Jones*, & lui prouvoient en même tems que l'éducation de ce Barbier avoit été moins vulgaire que celle des gens de fon état: fes façons mêmes l'indiquoient encore plus; ainfi *Jones* crut pouvoir fe confier à lui.

Notre Héros lui raconta toute fon Hiftoire, à quelques circonftances près, telle par exemple que celle qui avoit occafionnée fa bataille dans le bois avec *Tuakum;* & termina fon récit, par la réfolution qu'il avoit prife d'aller fervir fur

Mer: résolution qu'il auroit effectuée, si la rebellion nouvellement élevée dans le Nord de l'Angleterre, en changeant ses desseins, ne l'avoit pas conduit dans le Village où il étoit maintenant.

Le petit *Benjamin*, après l'avoir écouté sans l'interrompre, avec toute l'attention dont il étoit capable, conclud de toute cette Histoire, que *Jones* avoit surement été desservi & trahi auprès de son bienfaiteur par quelques ennemis secrets. Il n'étoit point probable, selon lui, qu'un homme aussi généreux & aussi équitable que M. *Alworthy*, se fût si aisément détaché d'un jeune homme qu'il aimoit avec tant de tendresse, sans le secours de quelque infâme artifice tramé dans les ténébres pour perdre l'innocent & malhereux *Jones*.

Ce sentiment étoit trop honorable pour M. *Alworthy*, par conséquent trop conforme à la façon de penser de notre Héros sur le compte de son cher bienfaiteur, pour n'être point avidement adopté. Le plaisir qu'il en ressentit intérieurement l'attacha encore plus au Barbier; qui, bientôt enhardi par les caresses de *Tom Jones*, osa

osa le prier de vouloir bien achever de satisfaire sa curiosité, en lui disant le nom de cette aimable maîtresse seule cause de toutes ses infortunés.

Tom réfléchit un moment; puis prenant tout-à-coup son parti: Vous en savez déja trop, lui dit-il, pour vous cacher le reste; & puisque ce nom, comme j'ai tout lieu de le craindre, n'est peut-être devenu que trop public á propos de moi, apprenez que celle que j'adore, est l'aimable *Sophie Western*.

Proh Deûm, àtque hominum fidem! M. *Western* a déja une fille à marier!...

Oui, mon cher *Benjamin*, lui dit *Jones*, & une fille digne des vœux d'un Monarque même. L'univers ne vit jamais rien de si beau; mais ce n'est pas encore son plus grand mérite: sa bonté, ses vertus surpassent sa beauté! hélas, je pourrois la louer pendant un siécle entier, j'oublierois encore la moitié de ses charmes!

M. *Western* a déja une fille à marier! s'écria encore une fois *Benjamin*, lui que j'ai vû petit garçon: *Tempus edax rerum!*

Là bouteille étant alors ſur les ſins, le Barbier inſiſta pour payer la ſienne. *Jones* s'y oppoſa, en ſe rappellant ſon mal de tête, pour lequel il n'avoit peut-être déja que trop bû. Avant que de ſe retirer dans ſa chambre, il pria le Barbier de lui procurer quelques livres pour s'amuſer en attendant le ſommeil. Des livres! s'écria *Benjamin*, en quelle langue les voulez-vous? J'en ai en Latin, j'en ai en Anglois, & tous très-curieux: *Eraſmi Colloquia*, *Ovidius de Triſtibus*, *gradus ad Parnaſſum*, tous Auteurs excellens, vous plairoient-ils? Mes Anglois ſont un peu en déſordre: mais, j'ai la meilleure partie *des Chroniques de Stowe; le ſixiéme Volume de l'Homere de Pope; le troiſiéme volume du Spectateur; le ſecond volume d'Echard; le Crafman, Robinſon Cruſoé, Thomas à Kempis, preſque complets; & deux Tomes des Oeuvres de Tom Brown.*

Envoyez-moi ces deux derniers, lui dit *Jones*, je ne les ai pas lûs, & j'en ai oui dire du bien. On a eu raiſon, s'écria le Barbier, & *Tom Brown* eſt un des grands génies, & des plus ſinguliers que

l'An-

l'Angleterre aît produit. Vous les aurez dans le moment. Mais, croyez-moi ne lifez pas long-tems ; tâchez plutôt de repofer: adieu, mon cher Monfieur, je reviendrai vous voir demain. Au furplus, comptez fur mon tendre attachement, & furtout fur ma difcrétion.

CHAPITRE V.

Nouveaux talens du petit BENJAMIN.

Le lendemain, à fon réveil, *Jones* reffentit quelques inquiétudes de la défertion de fon Chirurgien: fa tête n'avoit pas été panfée depuis deux jours, il en craignoit les fuites. De renvoyer chercher cet homme, cela n'étoit point praticable; d'en prendre un autre, fi tant eft qu'il y en eût dans le Village, cet autre pouvoit être déja endoctriné par le premier; tous ces Meffieurs fe foutiennent en pareil cas: comment faire? Le Garçon du Cabaret le tira enfin d'embarras, en l'affurant que perfonne n'étoit plus propre à lui rendre fervice en cette occa-

occaſion que celui qui l'avoit raſé la veille. Le petit *Benjamin?* s'écria *Jones*, tout étonné ... lui-même, répondit le garçon: c'eſt, de tous les Chirurgiens du Village, celui qui a fait les plus belles cures.

En ce cas, courez donc le chercher, lui dit notre Héros.

Benjamin, inſtruit par le garçon, que c'étoit en qualité de Chirurgien qu'il étoit maintenant mandé, s'habilla en conformité; prit une toute autre mine que celle qu'il avoit la veille, en portant un baſſin ſous ſon bras; & entra dans l'Hôtellerie, d'un air à ſe faire regarder comme un tout autre perſonnage.

Ah, ah, mon cher Raſeur, s'écria *Jones*, vous vous mêlez, à ce que je vois, de plus d'un métier! eh, que ne me diſiez-vous cela hier au ſoir? la Chirurgie, répondit gravement *Benjamin*, eſt un Art, & non pas un métier. La raiſon pour quoi je ne vous ai pas dit hier que je la profeſſois, c'eſt que vous étiez déja dans les mains d'un autre, & que je n'aime pas à courir ſur les briſées de mes Confreres. *Ars omnibus communis.* Mais, voyons

voyons maintenant, s'il vous plaît: quand j'aurai mis le nez dans votre tête, je vous dirai ce que j'en penſe.

Quoique *Jones* n'eût pas grande idée de ſa ſcience, il ſouffrit pourtant que le Barbier viſitât ſa bleſſure: ce qui ne fut pas plutôt fait, que *Benjamin* ſe tût en laiſſant échapper un ſoupir.

Ne cherchez point à m'effrayer, lui dit *Jones*, encore moins à me flatter mal-à-propos; dites-moi ſérieuſement ce que vous penſez de mon état.

Eſt-ce en Chirurgien, ou en ami, dit *Benjamin*, que vous voulez que je réponde? En ami, répliqua *Jones*. Sachez donc, lui dit le raſeur, qu'il faudroit beaucoup d'art pour empêcher cette playe d'être guérie avant qu'il ſoit trois jours. Voici une emplâtre qui ne vous coûtera pas plus qu'à moi: ſi vous voulez y avoir confiance, je réponds de votre ſanté corps pour corps. *Jones* conſentit à tout: l'emplâtre fut bientôt faite, & le panſement terminé.

Maintenant, s'écria *Benjamin*, je vais avec votre permiſſion, reprendre mon premier caractére: mais il faut un air de digni-

dignité aux gens de notre eſpéce, ſurtout dans les opérations, ſans quoi nous n'en imposerions jamais. Vous ne ſauriez croire combien l'air grave ajoute au peu de poids réel d'un perſonnage. Un Barbier, ſans que ſa vanité en ſouffre, voit rire ſes pratiques; un Chirurgien aimeroit mieux les faire pleurer.

Jones, de plus en plus enchanté du caractére de *Benjamin*, crut que l'hiſtoire d'un ſemblable original pouvoit avoir quelque choſe d'amuſant: il le pria inſtamment de la lui raconter. Le Barbier, qui aimoit à parler, & qui avoit ſes raiſons pour ne pas ſe faire preſſer en cette occaſion, ſe leva, alla fermer la porte de la chambre, & s'étant rapproché de *Jones* avec un air ſévere... vous voulez, dites-vous, ſavoir mon hiſtoire? eh bien, apprenez donc, que je vois ici en vous mon plus grand ennemi. Moi! dit *Jones*, étonné de cette déclaration imprévuë, moi votre ennemi! je ne vous vis, je crois, jamais!... Calmez-vous, lui dit *Benjamin*, je ne ſuis pas le vôtre. Si vous avez cauſé tous mes malheurs, vous étiez un enfant; je ne ſaurois vous

en

en vouloir. . . . Vous rappellez-vous le nom d'un certain *Partridge*, qui eut l'honneur de paſſer pour votre pere, & dont ce titre a cauſé la ruine? J'en ai beaucoup oui parler, lui dit *Jones*, & je me ſuis toujours cru ſon fils. Vous voyez ce *Partridge*, répondit *Benjamin*; & vous n'êtes point mon fils. Ciel, qu'entends-je! s'écria *Jones*, eh qui donc eſt mon pere? & comment ſe peut-il qu'un faux ſoupçon vous ait cauſé tous les maux dont je ne ſuis que trop inſtruit? . . . Ce qu'on a le plus de peine à comprendre, lui dit gravement *Benjamin*, n'en eſt ſouvent pas moins vrai. Mais, quoiqu'il ſoit aſſez dans la nature de l'homme, de haïr la cauſe même innocente de ſes malheurs, je ſuis d'un tempérament différent. Je vous ai même aimé, depuis que la nobleſſe de vos procédés envers *George* (le Garde-chaſſe) eſt venuë à ma connoiſſance; & ce qu'il y a d'extraordinaire dans notre rencontre, me perſuade intimement, que vous êtes né pour réparer tout ce que j'ai ſouffert à cauſe de vous. J'ai même fait trois rêves conſécutifs, & très-ſuivis, qui m'annon-

noncent une grande fortune que je ſuis très-réſolu de pourſuivre, à moins que vous n'ayez aſſez de cruauté pour vous y oppoſer.

Je ſerois charmé, répondit *Jones*, d'en être l'inſtrument, & de pouvoir vous rendre auſſi heureux que je vous ai rendu miſérable. Je n'y vois pourtant, du moins pour le préſent, pas grande apparence. N'importe, diſpoſez de tout ce que je puis.

Je ſuis ſatisfait, répliqua *Benjamin*, puiſque je ne déſire que de vous ſuivre à la guerre. Que dis-je? ce déſir eſt ſi violent en moi, que ſi vous alliez me refuſer, vous tueriez d'un ſeul mot un Barbier, & qui pis eſt un Chirurgien.

Jones, après l'avoir aſſuré en riant, qu'il ſe croiroit trop coupable envers le public, s'il s'expoſoit à ce double homicide, employa toutes les raiſons que la prudence put lui ſuggérer pour détourner *Benjamin* d'un projet auſſi chimérique: ſon éloquence fut perduë; le Barbier, que nous appellerons déſormais *Partridge*, inſiſta ſur ſes rêves, & ne voulut pas démordre de ſon deſſein. Notre Hé-

Héros, qui avoit conçû de l'amitié pour cet homme, eut recours au dernier remede: vous me croyez peut-être, lui dit-il, en état de vous faire actuellement une eſpéce de ſort? mais vous vous trompez, mon cher ami, en voici la preuve. A ces mots, vuidant ſa bourſe ſur la table, & y trouvant à peine, tant en or qu'en argent, la valeur de dix *Guinées*, il déclara à *Partridge*, que c'étoit exactement toute ſa fortune.

Partridge, dont les eſpérances n'étoient fondées que ſur l'avenir, ne fut pas du tout ému de la modicité du tréſor de *Jones*. Je ſuis, lui dit-il, un peu plus riche que vous: prenez tout ce que j'ai; je demande, pour toute grace, de vous ſuivre en qualité de domeſtique: *nil deſperandum eſt Teucro duce, & auſpice Teucro.*

Mais l'offre généreuſe de *Partridge*, concernant l'argent, fut abſolûment refuſée par *Jones*.

Il fut délibéré entr'eux, de partir le lendemain matin; & la ſeule difficulté qui les retînt encore, ne prévenoit que de la maniere d'emporter le porte-manteau

de notre Héros, trop confidérable pour ne pas exiger un cheval.

Partridge propofa enfin de ne fe charger que du linge, & de laiffer tout le refte chez lui. L'expédient fut adopté; & le Barbier quitta fon nouveau Maître dans l'intention d'aller tout préparer chez lui pour le départ du lendemain.

CHAPITRE VI.

Autres raifons, qui juftifient mieux la conduite de PARTRIDGE, *que celles du Chapitre précédent.*

Quoique *Partridge* fût le plus fuperftitieux des mortels, il ne fe feroit peut-être pas fi aifément déterminé à fuivre notre Héros dans fon expédition militaire, fi l'efpoir du butin, à la fuite de quelque Bataille, ne l'avoit pas violemment tenté.

Ajoutons à ceci, que *Partridge* après avoir profondément réfléchi fur l'hiftoire de *Jones*, ne pouvoit concevoir que M. *Alworthy* eût ainfi chaffé fon fils, car il

cro-

croyoit fermement que *Jones* l'étoit, pour des raiſons auſſi légeres que celles dont notre Héros lui avoit fait part. Il avoit par conſéquent conclu, que tout ceci n'étoit que pure fiction; & que le libertinage de *Jones*, dont il avoit ſouvent oui parler, étoit la ſeule cauſe qui lui eût fait déſerter la maiſon paternelle. Cette idée s'étant fortifiée dans la tête du Barbier, il ſentit que s'il pouvoit parvenir à diſpoſer petit à petit ce jeune homme à retourner chez ſon pere, ce ſeroit un ſervice aſſez ſignalé pour calmer l'ancien reſſentiment de M. *Alworthy*. Pouſſant encore plus loin ſes eſpérances, le ſpéculatif Barbier ſe voyoit déja accueilli, récompenſé & enrichi dans le Château de ſon ancien Maître; il alloit enfin paſſer le reſte de ſes jours en paix au ſein de ſa patrie, qu'il aimoit intérieurement mille fois plus que ne font certains déclamateurs de ce païs, qui ſemblent ne reſpirer que cet unique ſentiment.

Quant à *Jones*, il ſe croyoit trop convaincu du zéle & de l'amitié de *Partridge*, pour oſer ſoupçonner que le moin-

dre motif d'interêt pût corrompre la pureté de ces généreux ſentimens. Il n'étoit pas né défiant; il étoit trop jeune pour l'être devenu. Quand la défiance n'eſt pas né avec nous, l'âge ſeul nous la donne.

Le lendemain, au point du jour, le diligent *Partridge* parut à la porte de *Jones*, le havre-ſac ſur le dos, & tout prêt à partir. Ce meuble étoit ſon ouvrage; car il joignoit encore à tous ſes autres talens, celui de Tailleur. Son linge étoit déja empaqueté; il en fit autant de celui de *Jones*; & ſortoit déja chargé des nippes ſuperfluës de notre Héros, qu'il comptoit aller ſerrer chez lui, lorſqu'il ſe vit arrêté tout court par l'Hôteſſe, qui avec un petit compliment aigre-doux, lui ſignifia que l'uſage immémorial de ſon Hôtel, étoit qu'il n'en ſortît jamais un chauſſon, juſqu'à ce que la *Carte* fût acquittée.

Partridge, indigné de l'affront fait à un domicilié tel que lui, rappella envain toutes ſes qualités, & cracha beaucoup de latin: l'Hôteſſe, ferme ſur l'étiquette de la maiſon, fut inébranlable. Il fallut

payer;

payer; & qui pis eſt, ſe voir écorché vif, après quoi nos deux voyageurs partirent, ſans que l'on daignât même s'abaiſſer juſqu'à leur ſouhaiter un bon voyage.

CHAPITRE VII.

Où le Traducteur François parle ſeul.

L'Auteur Anglois, après avoir conduit *Tom Jones* & *Partridge* juſqu'à *Gloceſtre*, ſans aucune avanture digne d'être tranſmiſe à la poſtérité, les fait dîner dans une fameuſe Auberge, dont l'Hôteſſe auſſi aimable que polie fait un très-honnête accueil à notre Héros, qui a même le plaiſir de dîner avec elle. Deux autres Voyageurs ſe trouvent dans la même Hôtellerie. L'un, eſt ce même Procureur que nous avons vû dans le premier Volume venir annoncer à M. *Alworthy*, malade alors, la mort de Madame *Bliſil* ſa ſœur; & qui étoit reſté trop peu de tems au Château, pour connoître *Tom Jones*: le nom de ce Pro-

cureur eſt *Dowling*. L'autre perſonnage, eſt un ſoit diſant Avocat, au fond courtier d'affaires, tranchant de l'important, que le hazard ou le beſoin avoit conduit quelquefois dans la cuiſine de M. *Alworthy*, ſans avoir jamais parlé au Maître de la maiſon; au demeurant, mauvaiſe langue, & menteur comme un Laquais.

Ce dernier, piqué de n'être pas aſſez accueilli par *Jones*, qui ne ſe rappelle pas de l'avoir jamais vu, attend que notre Héros ſoit ſorti de table pour le peindre des plus noires couleurs, & pour le rendre odieux à l'Hôteſſe. Le Procureur, qui a pris quelque amitié pour *Tom*, tâche envain de le défendre, en aſſurant l'Hôteſſe qu'il n'a jamais oui parler qu'en bien de ce jeune homme. L'autre affirme, par ſerment, qu'il n'a rien dit que de vrai, & qu'il n'ait appris d'original au Château de M. *Alworthy*, d'où il ne fait, dit-il, que de revenir. Le Procureur reſte muet, ronge ſes doigts, paye ſon écot, & part. Le Médiſant, ſatisfait de ſa victoire, ne tarde pas à en faire autant, & laiſſe l'Hôteſſe très-indiſpoſée

contre *Jones*; qui, rentrant dans la chambre dans l'intention de prendre du Thé avec elle, se voit trompé dans son espérance par un refus, dont on dédaigne même de lui dire la cause. Ce subit changement d'humeur, dans une femme que *Jones* avoit trouvé très-affable au dîner, le surprend, & l'offense au point de ne vouloir pas rester plus long-tems dans l'Hôtellerie. *Partridge*, qui s'y trouvoit tout au mieux, objecte envain que la nuit est prochaine, & beaucup d'autres bonnes raisons pour ne pas hazarder d'aller plus loin dans l'obscurité, & surtout dans l'hyver. Notre Héros s'entête, paye l'Hôtesse, & voilà nos deux Avanturiers partis.

CHAPITRE VIII.

Dialogue de JONES, & de PARTRIDGE.

Il étoit cinq heures sonnées, (dit l'Auteur Anglois, en stile beaucoup plus fleuri,) lorsque nos deux Voyageurs sor-

tirent de *Glocestre;* & la nuit n'eût pas tardé à devenir très-noire, si heureusement pour eux, la Lune dans son plein ne fût venuë tout-à-coup éclairer l'horison.

Jones ne marcha pas long-tems sans jetter des regards de reconnoissance sur cette belle & secourable Planette, & sans demander à son compagnon, si de sa vie il avoit vu une soirée plus délicieuse? Le bon *Partridge*, qui n'avoit quitté qu'à regret l'abondante cuisine de *Glocestre*, étant trop occupé de ses tristes idées pour songer à lui répondre, notre Héros continua à s'étendre sur les louanges de la lune, en répétant plus d'un passage de *Milton*, celui de tous les Poëtes qui a parlé *le plus sublimement des deux flambeaux célestes*. *Jones*, pour amuser le triste *Partridge*, lui raconta même l'histoire mentionnée dans le *Spectateur*, de deux tendres amans, qui forcés de se séparer, étoient convenus de s'entretenir, quoique très-éloignés l'un de l'autre, en regardant attentivement la Lune à certaine heure convenuë: tous deux contens & satisfaits de la pensée que chacun d'eux, au moment même, étoit occupé à contempler le même objet. De

tels

tels amans, ajouta *Jones* en pouſſant un ſoupir, avoient ſans doute des cœurs bien capables de ſentir tout ce que l'amour a de plus ſublime & de plus délicat!.... Cela eſt aſſez probable, répondit *Partridge* en murmurant; mais j'envie encore plus leur bonheur, ſi leurs corps étoient inſenſibles au froid. Quant à moi, je ſuis tranſi; & ſi nous ne trouvons bientôt un gîte convenable, je crains bien de perdre mon nez en route. Fi donc! M. *Partridge*, lui dit *Jones*: Eſt-ce-là ce courage que vous me vantiez hier? quoi, nous allons chercher l'ennemi, & le moindre froid vous épouvante! Je déſirerois, il eſt vrai, pour ce moment, que quelque bon guide nous enſeignât lequel de ces chemins nous devons prendre: voilà ma ſeule inquiétude.... Oſerois-je vous donner un conſeil? lui dit *Partridge*.... *Interdùm ſtultus opportuna loquitur*.... Eh bien, lequel choiſiriez-vous? s'écria *Jones*, ni l'un, ni l'autre, répondit *Partridge*: le ſeul chemin dont nous ſoyons ſûrs, c'eſt celui qui nous a conduit juſqu'ici; en allant bon train, nous nous retrouverons en moins d'une heure à *Gloceſtre*.

ceftre. Mais si nous risquons d'aller en avant, Dieu sait si nous arriverons quelque part. Vous vous trompez, lui dit notre Héros, prenons à gauche, j'apperçois les Montagnes qu'on nous a dit n'être pas éloignées de *Worceftre.* Là, si vous voulez absolûment me quitter, vous en serez le maître: à mon égard, rien ne pourra m'empêcher de suivre mon dessein.

Partridge, fâché qu'on le soupçonnât d'être capable de se rebuter si-tôt, assura *Jones* que l'interêt seul de son ami l'avoit fait parler, & qu'il étoit bien résolu de le suivre partout.

Ils marcherent alors quelque tems, sans se rien dire. *Jones* soupiroit; & *Partridge* bien plus amérement encore, quoique par une cause bien différente, lorsque notre Héros s'arrêtant tout-à-coup, & prenant la main de *Partridge:* qui sait, lui dit-il, mon cher ami, si la plus charmante des créatures n'a pas en cet instant les yeux fixés sur cette même Lune que je regarde maintenant? Cela pourroit bien être, répondit *Partridge;* mais si les miens étoient maintenant fixés sur un bon allo-

alloyau, le D.... pourroit emporter & la Lune & ses cornes, avant que la blafarde arrachât de moi le moindre regard. Cette réponse est bien d'un Cannibale! s'écria *Jones*. Mais dis-moi, mon cher *Benjamin*: ne fus-tu jamais amoureux? hélas, répondit-il en soupirant,

Infandum Regina jubes renovare dolorem.

Plût au Ciel que je n'eusse jamais connu cette fatale passion! ta maîtresse étoit donc cruelle, lui dit *Jones?* tu n'en étois donc pas aimé?

Jugez-en, Monsieur, lui dit *Partridge*, puisque la chienne m'épousa pour avoir le plaisir de me faire enrager plus à son aise. Mais grace au Ciel, elle n'est plus; & si je croyois qu'elle fût dans la Lune, conformément à certain Livre que j'ai lû jadis, je frémirois en regardant cet Astre, dans la crainte de la revoir. Je voudrois cependant, pour votre consolation, que cette même Planette devînt tout-à-coup un miroir, & que votre chere *Sophie* se trouvât maintenant placée vis-à-vis..... Ah! cher *Partridge*, s'écria

cria *Jones*, quelle heureuſe penſée! l'imagination ſeule du plus tendre des Amans a pû la faire naitre. O *Partridge!* que ne puis-je ſeulement eſpérer de la revoir un jour..... hélas! mon rêve étoit délicieux; il s'évanouit pour jamais!..... L'excès de mon malheur préſent ne peut être adouci, que par l'oubli de mon bonheur paſſé!

Eh pourquoi, répondit *Partridge*, pourquoi déſeſpérer de revoir jamais l'aimable *Sophie?* Si vous vouliez m'en croire, non ſeulément vous pourriez la revoir, mais vous pourriez la poſſéder.

Ah! garde-toi, lui dit *Jones*, de réveiller en moi de pareilles idées je n'ai déja que trop combattu pour étouffer de ſi funeſtes déſirs.

Ma foi, lui dit *Partridge*, ſi vous aimez non ſeulement ſans eſpoir, mais encore ſans deſir de poſſéder votre maîtreſſe, votre amour eſt d'un genre que je ne ſaurois définir. A la bonne heure, lui dit *Jones*, mais laiſſons-là cette matiere... dis-moi pourtant, quel étoit ce conſeil que tu me propoſois à ce moment?

De

De nous en retourner à *Glocestre*, lui dit *Partridge ;* & là, je vous dirai le reste.

Je vous ai déja instruit de ma résolution, répondit *Jones :* j'apperçois que la vôtre est de me quitter; ne vous contraignez plus, partez, & recevez cette *Guinée*, comme un foible gage de ma reconnoissance. Il seroit injuste que je vous forçasse d'aller plus loin; & pour vous parler vrai, mon seul projet, mon seul désir est d'affronter une mort glorieuse au service de ma Patrie.

Partridge, attendri par la générosité de *Jones*, & sentant l'inutilité de ses efforts pour détourner notre Héros d'accomplir sa résolution, jugea à propos de filer doux, en l'appaisant par des promesses réïterées d'un attachement éternel.

CHAPITRE IX.

Etrange Avanture.

Au moment qu'ils finissoient leur dialogue, nos Voyageurs arriverent au pied

pied d'une montagne extrêmement escarpée. Là, *Jones* s' arrêtant tout-à-coup, & levant les yeux en haut, garda quelques instans le silence. Enfin, se retournant vers son ami *Partridge:* je serois, dit-il, tenté de monter au sommet de cette montagne; la vuë y doit être charmante par ce beau clair de Lune, & surtout pour quelqu'un qui aime à s'entretenir dans ses idées mélancoliques. Cela peut être, répondit *Partridge:* mais, si la cime de ce mont est propre à procurer des idées tristes, j'imagine par la même raison que cette vallée doit en produire d'agréables; ainsi trouvez bon que j'y reste. Il fait déja assez froid ici, sans risquer d'aller nous morfondre là-haut: cherchons plutôt quelque trou, où nous puissions nous réfugier & reprendre des forces..... A vous permis, répliqua *Jones;* placez-vous seulement à portée de ma voix, & j'aurai soin de vous appeller à mon retour.

Je me flatte, Monsieur, lui dit *Partridge*, que depuis quelques momens, vous ne vous avisez pas d'extravaguer? Pardonnez-moi, répondit *Jones*, si l'envie

vie de monter jusques-là-haut est une extravagance. Mais, puisque vous avez si froid, je voudrois que vous restassiez ici: je serai sûrement à vous, avant qu'il soit une heure... non pas, s'il vous plaît! s'écria *Partridge*, qui à sa poltronnerie naturelle joignoit encore la crainte des *Esprits*: j'ai juré à part moi, quelque part que vous alliez, de ne jamais abandonner mon Maître & mon Ami.

En parlant ainsi, *Partridge* apperçut, à travers les arbres, une lumiere qui ne lui parut pas éloignée. Ravi de cette découverte, ah, Monsieur, s'écria-t-il, le Ciel exauce enfin mes vœux! je vois une maison, peut-être même est-ce une Hôtellerie! si vous avez pitié de moi, & de vous-même, ne méprisons pas les faveurs de la Providence. Quiconque habite dans ces affreux déserts, pour peu qu'il soit Chrétien, ne peut refuser un petit coin de chambre à des malheureux tels que nous. *Jones* ne put pour cette fois résister aux pressantes instances de *Partridge*; & tous les deux dirigerent leurs pas vers l'endroit d'où partoit la lumiere.

Ils se trouverent bientôt à la porte d'une espéce d'hermitage, où *Jones* frappa, & appella plusieurs fois sans que personne répondît. *Partridge*, dont la tête n'étoit farcie que de revenans, de lutins, & de sorciers, trembla bientôt de tous ses membres, & commençoit à invoquer toute la Cour Céleste, lorsqu'au redoublement des cris de *Jones*, une vieille femme, montrant sa tête par la lucarne du grenier, leur demanda d'une voix tremblante & cassée, qui ils étoient? & ce qu'ils prétendoient d'elle? ... Ce sont deux pauvres Voyageurs égarés, & demi-morts de froid, répondit *Jones*, qui ne vous demandent rien qu'un azile, & du feu. Qui que vous soyez, répliqua la vieille, vous n'avez point d'affaires ici, & surtout à pareille heure: ne vous flattez donc pas que je vous ouvre.

Partridge, que le son d'une voix humaine avoit un peu rassuré, devint tout-à-coup éloquent: il exagéra patétiquement ses souffrances, & le danger où il étoit de perdre la vie, ainsi que son Compagnon, si la vieille avoit la cruauté de ne pas les recueillir. Il ajouta même, que la

la perſonne avec qui il s'étoit égaré étoit un des plus grands Seigneurs de la Province, & n'oublia enfin que le ſeul argument capable de toucher l'inéxorable vieille. *Jones* dit beaucoup moins: mais l'offre d'un demi-écu, jointe à ſa figure que la Sibylle avoit eu le tems de conſidérer au clair de la Lune, & qui ne reſſembloit en aucune façon à celle d'un voleur, diſſiperent toutes les craintes de la bonne femme, & la déterminerent enfin à leur ouvrir la porte. Ils trouverent bon feu; & *Partridge* au comble de la joye, n'eut rien de plus preſſé que d'y courir. Mais, il étoit à peine rechauffé, que les mêmes idées qui dominoient toujours dans ſa tête, vinrent la troubler de nouveau.

Il ne croyoit à aucun article du Décalogue avec une foi plus vive, qu'il ne croyoit aux enchantemens, & aux ſortiléges; & le Lecteur ne peut imaginer une figure plus propre à inſpirer de pareilles idées, que celle de la vieille femme qui ſe tenoit alors debout devant le timide *Partridge*. C'étoit le vrai *pendant* de la ſorciere ſi énergiquement peinte par *Ot-*

tway dans sa Tragédie de l'*Orpheline* : une femme, en un mot, qui sans être même interrogée, eût été penduë sous le régne du Roi *Jacques Premier*.

Plusieurs autres circonstances, également graves s'élevoient en foule pour confirmer le pauvre *Partridge* dans son opinion. Le genre de vie de cette femme, qui, à ce qu'il croyoit, vivoit seule dans un lieu si désert ; une maison, dont le dehors paroissoit encore trop bon pour elle, & dont le dedans étoit d'une propreté, & d'une magnificence surprenante ; tout cela lui sembloit si peu naturel ; que le D... devoit nécessairement y avoir quelque part.

Jones lui-même n'étoit pas peu surpris de ce qu'il voyoit : car, indépendamment de la richesse recherchée des meubles, chaque coin de l'appartement offroit aux yeux des raretés dignes d'occuper les regards des plus fins connoisseurs. Tandis que notre ami *Jones* étoit tranquillement occupé à admirer toutes ces curiosités, & que *Partridge* trembloit, en se grillant auprès du feu, sans oser jetter les yeux sur la vieille, cette femme après

avoir toussé élevant tout-à-coup la voix, j'espere, leur dit-elle, Messieurs, que vous voudrez bien vous hâter de repartir: car j'attends dans le moment mon Maître, & je ne voudrois pas pour le double de ce que j'ai reçû de vous, qu'il vous rencontrât ici. Vous avez donc un Maître, lui dit *Jones?* Pardon, ma bonne femme; j'étois en effet surpris, en vous croyant maîtresse d'une maison où je vois un assemblage de tant de belles choses. Ah, Monsieur! s'écria-t-elle, si la vingtiéme partie de leur valeur étoit à moi, je me croirois une femme riche.... Mais encore un coup, ne restez pas plus longtems ici; il va certainement arriver dans la minute!... que craignez-vous donc? interrompit notre Héros, pourra-t-il condamner un acte d'humanité aussi louable que le vôtre? hélas, dit-elle, c'est un homme bien étrange! il ne ressemble en rien aux autres: il n'en veut fréquenter aucun, il les déteste tous; il ne sort presque point, & ne va jamais que la nuit, sans doute dans la crainte d'en être vu. Mais on craint également de le voir, car son aspect seul suffit pour effrayer qui-

conque le rencontre. On l'apelle dans le païs, *l'homme de la montagne*, parce qu'il s'y promene volontiers la nuit; & le D... même n'eſt pas plus redouté par le peuple ... ah, que je crains ſa fureur, s'il faut qu'il vous rencontre ici!

Partons, Mr, dit *Partridge à Jones*, d'une voix entre-coupée, je n'eus jamais plus chaud de ma vie: me voilà prêt à vous ſuivre; n'irritons pas le Maître de cette bonne femme; elle pourroit s'en reſſentir, &... croyez-moi, Monſieur, partons... la nuit eſt admirable... voyez-vous ces piſtolets le long de la cheminée?... ils ſont chargés, ſans doute... & qui ſait!... ne crains rien, lui dit *Jones*, en le regardant de travers: je te garantis de tout danger.... Oh, quant à ce, interrompit la vieille, il n'a jamais fait de mal à perſonne: s'il a des armes, c'eſt pour ſa ſûreté; cette maiſon a déja ſoutenu plus d'un ſiége; & depuis quelques nuits, nous avons crû entendre des voleurs. Quant à moi, je ne conçois pas comment il n'a pas encore été aſſaſſiné dans quelqu'une de ſes promenades nocturnes. Il ne le doit ſans doute qu'à la

crain-

crainte qu'il a répanduë dans l'esprit du Peuple, & au peu d'apparence qu'il vaille la peine d'être volé.

J'aurois crû, lui dit *Jones*, à la vuë de toutes ces raretés qui ornent son appartement, que votre Maître étoit un Voyageur. Aussi l'a-t-il été, répondit la vieille Gouvernante, & même très-fameux: il est peu d'hommes plus savans que lui; & je soupçonne qu'il n'a pas été heureux en amour. Mais, quelque soit la cause du genre de vie qu'il a choisi, il est bien sûr que depuis trente ans passés que je suis à son service, il n'a peut-être pas dit quatre mots à six personnes vivantes.

Le plaisir de parler avoit fait oublier à la bonne femme que son Maître pouvoit arriver á chaque instant; & celui de s'entretenir d'un homme aussi extraordinaire, rendoit *Jones* aussi fertile en questions, que *Partridge* en bonnes raisons pour décamper au plutôt, lorsque la vieille pâlissant tout-à-coup, s'écria qu'elle entendoit le signal de son Maître! Au même instant, une autre voix se fit entendre au dehors, répétant à grands cris: *Allons, vieux coquin, où est ton argent?*

montre-nous ton trésor, traître, ou je te brûle la cervelle!

Grand Dieu! s'écria la vieille, c'est sûrement quelque scélérat qui vient d'attaquer mon Maître.... hélas, que faire? ô Dieu, que vais-je devenir?... Que faire? s'écria *Jones*: ces pistolets sont-ils chargés? hélas, hélas, non Monsieur.... au nom du Ciel, ne nous massacrez point! (la bonne femme n'avoit point meilleure opinion alors de ceux du dedans, que de ceux du dehors.) *Jones* ne daigna pas lui répondre; mais s'étant saisi d'un vieux sabre très-large, qui pendoit à la tapisserie, il vola au secours du Solitaire, qu'il trouva terrassé par deux hommes auxquels il demandoit la vie. Notre Héros ne leur fit aucunes questions; mais il travailla si vivement sur eux avec son redoutable cimeterre, que les voleurs étourdis d'une sortie qu'ils n'avoient point prévuë, n'eurent rien de plus pressé que de lâcher prise, & de se sauver en roulant en bas de la montagne.

Jones, après les avoir reconduits quelques pas, accourut au vieux Solitaire, qu'il trouva encore sur la terre presque sans



H. Gravelot inv.

ſans ſentiment; & qu'il fit revenir, en lui témoignant toute la part qu'il prenoit à ſon malheur, au cas qu'il fût auſſi bleſſé que l'on pouvoit le croire.

L'homme de la montagne, ouvrit les yeux, fixa quelques inſtans *Jones*, & s'écria, en ſoupirant..... Non, Monſieur! non mes bleſſures ſont peu de choſe; je rends grace à votre pitié..... j'apperçois, Monſieur, lui dit *Jones*, que vous n'êtes pas ſans quelque appréhenſion de la part de ceux-mêmes qui ont eu le bonheur de vous être de quelque ſecours: je ne puis même totalement condamner vos ſoupçons. Raſſurez-vous pourtant; vous ne voyez ici que des amis, charmés d'avoir été aſſez heureux pour vous défendre. Nous nous étions égarés dans ces déſerts; le froid de la nuit nous avoit forcés de prendre la liberté de demander à nous réchauffer chez vous; & nous allions en partir lorſque vos cris nous ont fait voler à votre défenſe. Voilà votre arme, Monſieur; c'eſt pour vous ſervir que je m'en étois emparé, je la remets dans vos mains.

Le bon vieillard, après avoir repris son sabre teint du sang de ses ennemis, jettant un regard de surprise & d'admiration sur notre Héros, poussa un long soupir, & s'écria, pardon! pardon, jeune étranger! je ne fus pas toujours si soupçonneux, & je ne fus jamais ingrat. Rendez donc grace au Ciel, lui dit *Jones*: c'est la Providence seule qui vous a sauvé. Quant à moi, vous ne me devez rien: l'humanité exigeoit que je vous secourusse; j'eusse fait pour tout autre ce que j'ai fait pour vous.

Souffrez que je vous regarde un peu plus attentivement, lui dit le vieux Solitaire! .... Vous êtes donc une créature humaine?.... Oui, je commence à sentir que cela peut être. Venez, entrez dans ma chaumiere: c'est à vous que je dois la vie. La vieille femme étoit partagée entre la crainte que lui inspiroit son Maître, & celle qu'elle ressentoit pour lui: *Partridge* étoit, s'il est possible encore plus effrayé. L'une cependant, lorsqu'elle vit le vieux Solitaire faire a *Jones* un accueil gracieux, commença à se rassurer: mais *Partridge*, au contraire, n'eut

n'eut pas plutôt jetté les yeux sur l'étrange habillement de cet homme, que ses terreurs devinrent plus grandes que jamais.

A dire le vrai, la premiere vuë de ce personnage auroit eu droit de troubler une ame plus ferme que celle de *Partridge.* Figurez-vous une taille fort au-dessus de l'ordinaire, une barbe blanche longue & épaisse, l'air aussi sévére que décrépit; le tout enveloppé d'une peau d'âne taillée grossierement en forme simarre, & la tête couverte d'un énorme bonnet d'ours: tel étoit notre Hermite.

Je crains bien, Monsieur, leur dit-il, dès qu'ils furent entrés chez lui, de n'avoir rien à vous présenter maintenant qui soit digne de vous: mes provisions sont médiocres, & journalieres. Je ne puis vous offrir qu'une goutte d'excellente eau-de-vie, que je conserve soigneusement depuis trente ans. *Jones* se dispensa poliment d'en boire. Et la douceur de son caractére ayant achevé d'établir la confiance dans l'esprit de son Hôte, le Solitaire lui demanda par quel hazard un homme du rang dont il paroissoit être, se trou-

voit égaré à pareille heure, & à pied, dans des lieux si déserts?

Les apparences sont souvent trompeuses, répondit *Jones:* je ne suis pas plus ce que vous pensez, que je ne suis en état de vous dire où je vais maintenant.

Qui que vous soyez, & quelques soient vos desseins, lui dit le vieil Hermite, je ne suis pas moins hors d'état de jamais reconnoître à mon gré tout ce que je vous dois.

Encore un coup, répliqua *Jones*, vous ne me devez rien. Que peut-on mériter en hazardant pour le service d'autrui, un bien que l'on n'estime pas? rien n'est à mes yeux si méprisable que la vie.

Je suis fâché, jeune homme, répondit l'Inconnu, qu'à l'âge où vous êtes, vous ayez quelques raisons pour vous croire si malheureux.

Je le suis, je le suis en effet, Monsieur, s'écria *Jones*, & personne ne le fut jamais davantage!... C'est sans doute un ami, répliqua l'autre, c'est peut-être une maîtresse qui cause vos regrets?

Ah! quels mots osez-vous prononcer, lui dit en soupirant notre Héros? un seul

des deux ſuffit pour briſer un cœur auſſi ſenſible que le mien....

J'ai tort, en ce cas, interrompit promptement le vieillard; pardon, ſi ma curioſité, ſans doute indiſcrette, m'a fait peut-être hazarder de vous déplaire. Hélas je ne ſaurois vous condamner, s'écria *Jones!* je vais peut-être riſquer de vous déplaire auſſi.

Tout ce que j'ai vu depuis mon arrivée en ces lieux, votre genre de vie extraordinaire, les raiſons peu communes qui ont pû vous déterminer à l'embraſſer, la crainte que d'étranges malheurs n'en ayent été la cauſe, les bontés que vous daignez me témoigner, & les ſentimens que je me ſens pour vous, tout me force & m'enhardit à vous ſuplier de pardonner à ma propre curioſité.

Ici le vieil Hermite ſoupira encore, & ſe tut pendant quelques minutes; de-là regardant *Jones* tendrement: j'ai lû, dit-il, jadis, qu'une belle phiſionomie étoit pour celui qui la porte une lettre de recommandation; & en ce cas, perſonne ne fut jamais mieux recommandé que vous. Je me croirois pourtant le plus ingrat de

tous

tous les monſtres, ſi ce ſentiment ſeul commandoit maintenant à mon cœur; & la plus grande de mes peines, eſt de ne pouvoir vous prouver que par des paroles, toute la vivacité de ma reconnoiſſance. Si l'hiſtoire du plus infortuné des hommes, vous paroît digne d'exciter votre curioſité, je ſuis prêt à la ſatisfaire; & avec d'autant moins de répugnance, que je n'entrevois que trop une eſpece de parité dans nos fortunes, qui ajoute la pitié la plus tendre aux ſentimens d'eſtime que j'ai ſi juſtement conçus pour vous.

Après quelques complimens de part & d'autre, le Solitaire alloit commencer ſon hiſtoire, lorſqu'il fut interrompu par *Partridge*, qui revenu de ſes terreurs, crut, pour ſe rétablir entiérement, devoir faire quelque mention de cette eau-de-vie de trente ans, ſi vantée l'inſtant auparavant par ſon Hôte. Il s'en laiſſa patiemment verſer raſade; après quoi l'Hermite commença ainſi l'hiſtoire de ſa vie.



CHA-

CHAPITRE X.

Histoire de l'HOMME DE LA MONTAGNE.

Je ſuis né en 1657. dans un Village, du Comté de *Sommerſet*. Mon pere étoit ce qu'on appelle un bon Gentilhomme Fermier. Il avoit, en propriété, un petit bien d'environ 300 livres ſterlin de revenu, & en avoit pris un autre à ferme à peu près de même valeur. Sa prudence & ſon œconomie l'euſſent mis en état de vivre avec beaucoup d'aiſance, s'il n'avoit eû une méchante femme. Il prit pourtant le parti, en la confinant preſque totalement chez lui, de s'expoſer à toutes ſes mauvaiſes humeurs, plutôt que de riſquer à ſe voir ruiner en peu de tems par ſes extravagances, s'il lui eût laiſſé la clef des champs.

Il eut pourtant de cette moderne *Xantippe*, (c'étoit auſſi le nom de la femme de Socrate, interrompit *Partridge* ...) il en eut, dis-je, deux fils, dont j'étois le plus jeune. Le plus cher déſir de mon

pere,

pere, étoit de nous donner une bonne éducation; mais mon aîné, qui malheureusement pour lui, étoit l'enfant gâté de ma mere, se piqua toujours de ne vouloir rien apprendre: ensorte qu'après avoir passé sans fruits cinq ou six années à l'école, mon pere averti par le maître de l'incapacité volontaire du disciple, se vit forcé de le retirer des mains d'un très-digne Précepteur, qu'il plaisoit à ma mere d'appeller le tyran de son fils.

Oh! que j'ai connu de ces meres, s'écria *Partridge*, & que j'en ai été de fois la victime! de tels parens sont plus dignes de châtiment, que leurs enfans mêmes. *Jones* reprocha un peu aigrement au Pédagogue son intempérance de langue, & le Solitaire continua ainsi.

Mon frere, dis-je, à l'âge de quinze ans, renonça à toute espece de sciences: il se borna uniquement à son fusil & à son chien; & parvint bientôt au sublime dégré de tuer aussi adroitement un liévre au gîte, qu'une corneille en l'air: grand sujet d'admiration pour les paysans

ſans de notre Village; & de ſatisfaction pour ma mere!

Le ſort de mon frere me parut d'abord bien plus gracieux que le mien: il étoit libre, & j'étois obligé d'étudier; mais je changeai bientôt d'avis. A force de travailler, le travail me devint aiſé; il me devint même agréable au point, que les jours de fête & de congé étoient devenus pour moi des jours d'ennui. Ma mere, qui s'en apperçut, & qui avoit le déſagrément d'entendre vanter mon application & mes progrès par tous les Gentilshommes du voiſinage, ne tarda pas à craindre que mon pere ne vînt à m'aimer trop. Elle prévint cet inconvénient, qui croiſoit ſes deſſeins par rapport à ſon enfant chéri, en me rendant la maiſon paternelle ſi odieuſe, que je demandai à aller à *Oxford*, où je continuai utilement mes études, juſqu'au moment, où un accident fatal, en mettant fin à mes travaux littéraires, devint la ſource de tous les malheurs de ma vie.

Nous avions dans notre Collége un jeune Gentilhomme, nommé *Sir George Greſham*, propriétaire d'un très-gros bien.

Mais,

Mais, par le teſtament de ſon pere, il n'en pouvoit librement diſpoſer qu'à l'âge de vingt-cinq ans. Cependant, par la facilité de ſes tuteurs & ſa propre induſtrie, il ſe trouvoit en état de faire une très-groſſe dépenſe en tout genre.

A travers toutes les mauvaiſes inclinations que ce jeune homme avoit reçuës de la Nature, il en avoit une que je puis ſans rien outrer, appeller diabolique. Son ſuprême plaiſir étoit de ruiner tous les jeunes gens d'une fortune inférieure à la ſienne, en les entraînant inſenſiblement dans des dépenſes auxquelles leurs facultés ne pouvoient long-tems ſubvenir. Plus ſa victime étoit eſtimée dans l'Univerſité, ſoit par les mœurs, ſoit par la ſcience ou l'attachement à l'étude, plus le traître trouvoit de charmes à triompher de ſa perte.

Mon mauvais ſort voulut que je me trouvaſſe en liaiſon avec lui : ma petite réputation s'étoit trop étenduë dans *Oxford*, pour qu'il ne me crût pas un objet digne de ſes attentions ; auſſi ne négligeat-il aucune des avances capables de lui concilier mon amitié ; & mon propre pen-

penchant concourut bientôt au ſuccès de ſes mauvais deſſeins: car, quoique j'aimaſſe paſſionnément l'Etude, je commençois à enviſager encore d'autres plaiſirs, que je préſumois devoir être plus doux. J'étois vif, plein de feu, un peu fier, & mon cœur palpitoit toujours à l'aſpect d'une femme.

Je ne fus pas ſitôt des amis de *Sir George*, que je partageai tous ſes plaiſirs. Auſſi vain ſur cette nouvelle ſcene, que je l'étois ſur l'autre, je me ſerois cru deshonoré en y jouant les ſeconds rôles; & j'excellai ſi fort dans les premiers, que jamais débauché d'*Oxford* ne ſe fit un nom ſi célébre. *Sir George* même, aux yeux de l'Univerſité, ne paſſa bientôt plus que pour mon diſciple; & ce ne fut qu'à force de protections & de promeſſes, que j'évitai d'être enfin chaſſé du Collége par ſentence du Vice-Chancelier.

Vous croirez aiſément, Monſieur, que ce nouveau train de vie étoit totalement incompatible avec de nouveaux progrès dans les ſciences; & que plus je m'attachois au plaiſir, moins je m'appliquois à l'étude: mais ce ne fut pas tout.

Mes dépenſes étoient parvenuës à excéder non ſeulement la rente qui m'étoit aſſignée, mais encore les ſupplémens que j'arrachois de mon pauvre pere ſous mille prétextes ſuppoſés. Cependant mes demandes devinrent à la fois ſi réïterées & ſi exorbitantes, que mon pere commença à prêter l'oreille aux différens rapports qu'il recevoit de tous côtés de ma conduite, & que ma mere ne manquoit jamais d'empoiſonner encore.

Au lieu d'argent, je ne reçus bientôt plus que des remontrances: je devois beaucoup; mes affaires étoient dans la criſe; les refus de mon pere acheverent de hâter ma perte. Il fit bien cependant. Pour peu qu'il eût voulu croire un libertin, qui prétendoit aller de pair avec *Sir George Gresham*, le bon-homme eût été bientôt ſur la paille.

L'état horrible où je me trouvai alors, eſt au-deſſus de toute expreſſion. Je n'ouvris les yeux que pour me voir entouré d'abîmes, & pour chercher envain quelque ſentier qui pût faciliter ma délivrance.

Tel

' Tel étoit le grand art de *Sir George!* C'eſt ainſi, qu'après avoir étouffé, en naiſſant, vingt de mes pareils, le cruel inſultoit encore à la chûte des petits *phoſphores*, (c'étoit ſon expreſſion) qui avoient eu l'audace de vouloir briller à côté de lui.

Ma tête ſe trouvant alors auſſi dérangée que ma fortune, je n'entrevis rien de criminel que je ne me ſentiſſe diſpoſé à affronter dans l'eſpoir de me relever de ma chûte. Le projet d'attenter ſur moi-même devint même l'objet le plus ſérieux de mes réfléxions; & je l'aurois ſans doute adopté, ſi une autre idée plus honteuſe, quoique peut-être moins criminelle, ne fût venuë tout-à-coup m'en diſtraire ... ici le Solitaire héſita quelques momens, & s'écria, oui je proteſte à la face du Ciel, que malgré les pleurs que je répands depuis tant d'années, je ne crois pas encore avoir expié la honte de mon crime! jugez-en, Monſieur, par ma rougeur & par mon trouble en vous le racontant! ...

Jones attendri, pria le Solitaire de ſupprimer de ſon hiſtoire tout ce qui pour-

pourroit renouveller trop vivement ſes peines: *Partridge*, au contraire, le preſſa de tout dire, en promettant d'être diſcret; & le Pédagogue alloit eſſuyer une nouvelle mercuriale de la part de notre Héros, lorſque le vieillard continua ainſi.

J'avois un camarade, qui quoique jeune, étoit auſſi ſobre, & auſſi arrangé que je l'étois devenu peu. Il avoit pouſſé ſes épargnes au point d'avoir amaſſé quarante *Guinées*, qu'il conſervoit dans ſon ſecretaire. Je ſaiſis l'inſtant de ſon ſommeil pour prendre ſa clef, que je remis auſſi heureuſement dans ſa poche, après m'être emparé de ſon petit tréſor.

Les voleurs timides ſe perdent preſque toujours par trop de précautions: c'eſt ce qui m'arriva. Si j'euſſe tout naturellement briſé la ſerrure du ſecretaire, je n'euſſe peut-être pas été plus ſoupçonné qu'un autre. Mais comme il étoit clair que le voleur s'étoit ſervi de la clef de mon ami, on ne pouvoit jetter les yeux que ſur celui qui partageoit ſa chambre. Mon camarade étoit

crain-

craintif, moins fort, & moins âgé que moi; il n'osa m'accuser en face, crainte de pis: mais, après avoir raconté le fait & toutes ses circonstances au Vice-Chancelier du Collége, il n'eut pas de peine à obtenir un décret contre celui de tous les Etudians dont les mœurs étoient les plus décriées.

Heureusement pour moi, je ne couchai point cette nuit au Collége. J'avois eu un rendez-vous à *Witing* avec une jeune personne que j'aimois; & nous revenions le lendemain matin à *Oxford*, lorsqu'instruit par un de mes amis de ce qui s'y étoit répandu sur mon compte, je pris sur le champ le parti de suivre une autre route.

Je proposai à ma Compagne d'aller à Londre: ce n'étoit pas trop son avis; mais après lui avoir montré mon argent, elle consentit à tout.

Vous jugez, que dans une pareille Ville, & en si bonne Compagnie, je vis bientôt la fin de mes finances: & que ma situation devint bientôt beaucoup plus déplorable qu'auparavant. Je vivois du moins à *Oxford*; tout me manquoit à Lon-

Londre; & je n'envisageois aucunes ressources. Pour comble d'affliction, j'étois devenu passionnément amoureux de ma maîtresse, & ses besoins étoient égaux aux miens. Voir souffrir une Amante, être dans l'impuissance de la soulager, sentir en même tems que c'est à son Amant seul qu'elle peut imputer son malheur, est peut-être la situation la plus horrible qu'il soit possible d'imaginer; & pour bien l'imaginer, il faut l'avoir sentie!

Ah, Monsieur, interrompit *Jones*, je le crois, je le sens, je vous plains de toute mon ame! Pénétré de cette idée, *Jones* après quelques tours de chambre, vint se rasseoir, demanda pardon à son Hôte, & s'écria, grace au Ciel! j'ai su me garantir de ce malheur.

Cette cruelle circonstance, continua le Solitaire, aggrava tellement l'horreur de ma situation présente, qu'elle me devint absolûment insupportable. Je souffrois pourtant toutes les extrêmités de ma propre misére avec bien moins de peine que je n'en ressentois, lorsque l'impossibilité même me mettoit hors d'état de satisfai-

re

re à la moindre fantaisie de mon amante. Eh quelle amante encore! Tous mes amis avoient été les siens!... n'importe, mon aveuglement, ou plutôt ma fureur, allerent jusqu'au point de vouloir en faire ma femme; mais la bonne créature n'avoit garde de consentir à une action qui m'eût fait, disoit-elle, trop de tort dans le monde. Ce fut apparemment aussi par un principe de compassion des peines que je prenois journellement pour la faire subsister, qu'elle se détermina enfin à me soulager d'un fardeau si pénible, en se confiant à l'un de ses anciens amans d'*Oxford*, à la diligence duquel on vint un beau matin m'enlever, pour me constituer prisonnier.

Je commençai alors à réfléchir sérieusement sur les égaremens de ma vie, sur les forfaits dont je m'étois rendu coupable, sur les infortunes que je m'étois attirées par ma faute, & sur les chagrins cuisans que j'avois causés au plus digne des peres. Lorsqu'à toutes ces réfléxions accablantes, vint se joindre le souvenir de ma maîtresse & de sa perfidie, l'horreur que je me sentis pour moi-mê-

me, me faifit au point de regarder la vie comme un fuplice.

Le tems des *Affifes* étant arrivé, je fus transféré à *Oxford*, où, pour recevoir ma condamnation, je n'avois befoin que d'un accufateur. Mais, contre toute attente, il ne s'en préfenta aucun: enforte que les feffions finies, je me vis pleinement déchargé, faute de pourfuites contre moi. Mon camarade, à ce que j'ai fu depuis, avoit quitté *Oxford*; & foit par indolence, ou par quelque autre motif que j'ignore, s'étoit peu embarraffé de fuivre cette affaire.

Ici, dit l'Auteur Anglois, le Solitaire encore une fois interrompu par *Partridge*, jugea à propos de reprendre haleine. Invitons le Lecteur à en faire autant.

CHAPITRE XI.

Suite de l'Hiftoire de l'HOMME DE LA MONTAGNE.

J'avois enfin recouvré ma liberté, reprit le bon Vieillard, mais j'avois perdu

du ma réputation; car la différence eſt grande entre un homme abſous d'un crime en Juſtice, faute de preuves, & celui qui ſe ſent auſſi innocent dans ſon cœur que dans l'opinion du Public. Je me ſavois coupable: je croyois paroître tel à tous les yeux, & n'oſois regarder perſonne en face. Je me hâtai de quitter *Oxford* dès le lendemain matin.

En ſortant de la Ville, l'idée de retourner chez mon pere, & de me jetter à ſes pieds pour en obtenir mon pardon, me paſſa par l'eſprit Mais, n'ayant aucune raiſon pour douter qu'il ne fût pas inſtruit de mon avanture, & connoiſſant ſon extrême averſion pour les vices de ce genre, pouvois-je me flatter de l'attendrir & d'en être accueilli? Surtout, devant m'attendre à tous les bons offices que me préparoit une mere implacable, dont les ſentimens ne m'étoient déja que trop connus! D'ailleurs, euſſe-je été auſſi ſûr du pardon, que je croyois l'être du reſſentiment de mon pere, comment oſer ſoutenir ſes regards? Comment m'expoſer à vivre avec tant de témoins de mon infamie?

Je revolai donc à Londre, l'azile le plus sûr de la douleur ainsi que de la honte, pour quiconque n'occupa jamais un rang trop élevé. C'est-là qu'un infortuné, à travers le tourbillon d'un monde occupé de tant d'interêts divers, environné d'objets dont la succession rapide laisse à peine le tems de fixer un regard, & d'arrêter une pensée; c'est-là, dis-je, où seul s'il prétend l'être, un homme peut trouver les avantages de la solitude, sans en craindre les désagrémens; qu'il peut être en même tems seul, & en compagnie; qu'il peut suivre son goût, agir & vivre à sa maniere, sans être remarqué qu'autant que sa volonté, ses interêts, ou sa fantaisie l'exigent.

Mais, comme nul bien dans la nature n'est exempt de maux, nécessairement attachés au bien même, disons aussi, que cette extrême dissipation des grandes Villes, en rendant ceux qui les habitent presque indifférens les uns pour les autres, a de cruels inconvéniens pour certaines personnes: j'entens pour celles qui se trouvent dans le besoin. Si vous n'avez point à rougir devant ceux avec qui vous vivez,

vivez, n'en étant point connu, quels ſecours en pouvez-vous légitimement attendre? Un homme iſolé peut auſſi aiſément mourir de faim au milieu du marché de *Leadenhall*, que dans le fond des Déſerts d'*Arabie*.

J'étois exactement dans le cas. Auſſi deſtitué d'amis que d'argent, très-affamé, très-miſérable à tous égards, je rodois un ſoir aux environs du *Temple*, lorſque je m'entendis appeller familiérement par mon nom de baptême: je me retournai, & reconnus celui qui m'appelloit pour un de mes anciens amis de Collége, qui avoit quitté *Oxford* environ un an avant la diſgrace qui m'y étoit arrivée. Ce jeune homme, qui s'appelloit *Watſon*, me combla de careſſes, en me témoignant le plaiſir qu'il avoit de me revoir; & me propoſa d'entrer dans le premier cabaret, pour renouveller l'ancienne connoiſſance. Je cherchai d'abord à m'excuſer, ſous prétexte de quelques affaires: mais la vivacité de ſes inſtances, & ſurtout la faim qui me preſſoit, vainquirent enfin mon petit orgueil; & je lui avouai franchement, que je n'avois

pas

pas un ſol dans ma poche, attendu quelques emplettes que j'avois faites le jour même. M. *Watſon*, après m'avoir reproché mon peu de confiance, me prit par le bras, & me fit entrer dans l'une des plus fameuſes tavernes de Londre; où, n'imaginant pas que je fuſſe encore à jeun à cinq heures du ſoir, il ſe contenta de demander une bouteille de vin. Ce n'étoit pas mon compte: auſſi les mêmes emplettes que je ſuppoſois avoir faites dans la journée me ſervirent-elles encore de prétexte pour le prier de faire ajouter une grillade à notre bouteille, ayant, lui dis-je, à peine eu le tems en courant les boutiques, de manger un morceau à la hâte. Après avoir bû & mangé comme un Ogre, je commençai à trouver quelque plaiſir dans la converſation de mon camarade, avec qui je me ſentois d'autant plus à mon aiſe que je le croyois moins inſtruit de l'opprobre que j'avois eſſuyé à *Oxford.* Mais il ne me laiſſa pas long-tems dans une erreur auſſi flatteuſe: le drôle ſavoit tout, & me l'apprit au moment où je m'y attendois le moins, en me complimentant, le verre à

la

la main, ſur mon vol de *deux cens Guinées*, & ſur le bonheur que j'avois eu de me tirer de cette affaire.

Un coup de foudre ne m'eût pas plus frappé! Je ne ſongeai pas même à me défendre, mon trouble étoit trop grand; je niai ſeulement que la ſomme que j'étois accuſé d'avoir priſe, fût à beaucoup près auſſi conſidérable.

J'en ſuis fâché, répondit mon homme; & j'eſpere qu'une autre fois vous ſerez plus heureux. Vous pouvez pourtant, ſi vous voulez m'en croire, vous enrichir avec moins de danger. Tenez, dit-il, en tirant des dez de ſa poche, en voilà le moyen; voilà les reſtaurateurs des fortunes délabrées! ſoumettez-vous à mes lumieres, & vous remplirez votre bourſe, ſans crainte *de voyager à Tyburn.* * Dans la ſituation cruelle où je me voyois réduit, j'étois homme à tout faire: je conſentis à tout. Nos bouteilles étant vuidées, M. *Watſon* me preſſa de l'accompagner dans un brelan voiſin, pour eſſayer ma fortune. Il avoit ſans doute oublié combien ma bourſe

* C'eſt la *Gréve* de Londres.

ſe étoit légere; je l'en fis rèſſouvenir, en le priant au nom de l'amitié qu'il venoit de me jurer, de me prêter quelque petite ſomme pour me mettre en état de jouer. Fi donc! me dit-il, de quel monde venez-vous?... je vous montrerai bientôt quelqu'un qui fera vos fonds. J'apperçois que vous connoiſſez peu ce païs.

On avoit apporté la carte de notre dépenſe, & mon homme ſe diſpoſoit à ſortir. Payez du moins ma part, lui disje: vous ſavez que je ſuis ſans argent. Bon, me dit-il, qu'importe: demandez hardiment crédit.... ou plutôt.... non, demeurez.... je vais deſcendre le premier. Voilà ma part ſur la table: prenez-la pour la donner, comme ſi c'étoit la vôtre, au cas qu'on vous arrête en paſſant. Je ne ſuis pas en peine de ma ſortie; & je vais vous attendre au coin de la ruë.

Cet expédient ne me plaiſoit guéres: je le lui témoignai, en le priant inſtamment de payer le tout, & de ne pas m'expoſer à quelque nouvel affront. Il me jura, qu'il ne lui reſtoit pas un demi *shelling* dans

dans la poche; & je me vis forcé d'en paſſer par tout ce qu'il voulut.

Mon homme deſcendit alors, & je l'entendis dire d'une voix ferme à un garçon du cabaret qu'il rencontra ſur l'eſcalier, que la dépenſe étoit ſur la table. Heureuſement ce garçon montoit plus haut, d'où l'on ſonnoit très-fort; je ſaiſis ce moment pour déloger à mon tour, avec mon argent dans la main; je traverſai la boutique du cabaret, ſans que perſonne me dit un mot, & je trouvai M. *Watſon* qui m'attendoit dans la ruë à l'endroit indiqué.

Nous arrivâmes au jeu, où je ne fus pas peu ſurpris de voir M. *Watſon*, à l'exemple des autres joueurs, étaler ſur la table une groſſe ſomme en or. Chacun de ces Meſſieurs arrangeoit & contemploit ſon propre tas comme un appas très-propre à attirer bientôt celui de ſon voiſin, qu'il regardoit déja comme deſtiné à groſſir bientôt ſes richeſſes.

Tous les caprices de fortune dont je fus alors témoin, feroient trop ennuyeux à raconter. Des monts d'or en un inſtant réduits à rien, & s'élevant le moment

ment d'après à l'autre bout de la table; le riche tout-à-coup devenu pauvre, & le pauvre ſoudainement enrichi, m'offrirent un tableau beaucoup plus propre à inſpirer le mépris des richeſſes, & l'incertitude de leur durée, que tous les raiſonnemens des Philoſophes tant anciens que modernes.

Quant à moi, après avoir multiplié plus d'une fois mon modique tréſor, j'eus la douleur de me le voir inhumainement enlevé par un ſeul coup de dé. M. *Watſon* lui-même, après avoir long-tems éprouvé la fortune diverſe, déclara en ſe levant tout-à-coup, avec quelque émotion, qu'il avoit perdu cent *Guinées*, & qu'il ne tenoit plus. Il voulut enſuite me ramener à notre Taverne; je le refuſai net, & même avec quelque colére, après le tour qu'il m'avoit joué, ayant ſes poches pleines d'argent, & qu'à plus forte raiſon il me joueroit encore maintenant, puiſqu'il avoit, diſoit-il, tout perdu. Bagatelle! me répondit cet homme ſingulier: je viens d'emprunter deux *Guinées* à un ami; en voilà une à votre ſervice. Il me la mit en effet dans la

main,

main, & je n'eus garde de me faire presser davantage.

J'avois pourtant quelque répugnance à retourner dans la même maison dont nous étions sortis si mal. Que j'étois peu au fait de tout ce monde-là! Le garçon, dès qu'il nous vit paroître, vint à nous le chapeau à la main, & parut à peine oser nous demander si nous n'avions pas oubliés de payer en sortant notre dépense de l'après-midi? j'affectai quelque surprise de notre distraction; & tirant négligemment ma *Guinée* de ma poche, je lui dis en riant de se payer.

M. *Watson* ordonna alors le souper le plus extravagant. Il s'étoit contenté, deux heures auparavant, du vin le plus commun: le *Bourgogne* le plus fin, n'étoit pas maintenant trop bon pour lui.

Notre compagnie se trouva bientôt grossie de bon nombre des joueurs que nous venions de quitter, qui sous prétexte de mauvaise santé, mangeoient peu, & buvoient encore moins; mais, qui versoient abondamment à de jeunes gens entrés avec eux, & que l'on avoit interêt de mettre de bonne humeur, pour

les pouvoir piller plus aiſément. C'eſt auſſi ce qui fut exécuté ſans miſéricorde. J'eus même le bonheur de partager au butin, quoique je n'euſſe pas encore l'honneur d'être initié dans les myſtéres de cette honnête Compagnie.

Je n'oublierai jamais un événement remarquable, arrivé dans cette fameuſe partie de jeu. Lorſqu'on la commença, la table étoit couverte d'or: mais ce même or diminua tellement par degrés, que le lendemain matin avant la fin du jeu, à peine y pouvoit-on compter quatre *Guinées.* Ce qu'il y eut de plus étrange, quoique perſonne n'eût quitté la partie, c'eſt que chacun excepté moi ſe plaignoit amérement de ſes pertes!

CHAPITRE XII.

Suite de l'Hiſtoire de l'HOMME DE LA MONTAGNE.

Mon Aſſocié me fit alors entrer dans un nouveau train de vie. Il me procura la connoiſſance de toute la Confrairie

frairie des Escrocs de la Ville; & je m'attachai si bien à leur plaire, que je fus bientôt instruit de la plûpart de leurs secrets. J'entens, de ces tours vulgaires parmi les Initiés, de ces finesses d'usage pour duper la multitude inexpérimentée: car il en est d'un genre plus sublime, & réservés aux *Matadors* de la Clique, à ceux enfin qui par la sagesse de leur conduite ont mérité d'être à la tête de la profession. Ce degré d'honneur étoit au-delà de mes espérances: j'avois trop de penchant pour le vin; & le feu naturel de mes passions m'interdisoit les grands succès dans un Art qui exige autant de sang froid que l'Etude de la Philosophie la plus austére.

M. *Watson*, avec qui je vivois alors dans la plus grande intimité, avoit malheureusement les mêmes foiblesses: en sorte, qu'au lieu de fonder sa fortune comme la plûpart de ses camarades, il étoit alternativement riche & gueux; & souvent dans le cas, en buvant une bouteille, dont son ami plus sobre que lui ne tâtoit pas, de restituer tout le butin

qu'il avoit fait pendant huit jours ſur les dupes de ſa connoiſſance.

Notre ſocieté dura cependant deux ans, pendant leſquels j'éprouvai toutes les variations de la fortune, quelquefois nageant dans l'abondance, le lendemain réduit aux expédiens les plus extrêmes, le matin vêtu comme un Duc, le ſoir comme un cocher.

Un ſoir, en revenant du jeu, où j'avois été mis à ſec, le bruit d'une populace en rumeur & qui couroit en foule dans une petite ruë voiſine, me tira de ma rêverie. Je ne craignois pas les filoux; curieux ſeulement de ſavoir dequoi il s'agiſſoit, je ſuivis le torrent. C'étoit un homme qui venoit, diſoit-on, d'être attaqué, & bleſſé par des voleurs: il étoit tout en ſang, & paroiſſoit ſe ſoutenir à peine. Quoique mon genre de vie actuel m'eût inſenſiblement affranchi de toute eſpece de honte, & de tous ſentimens d'honneur, ceux de l'humanité n'étoient pas encore totalement éteints en moi: l'état de ce malheureux me toucha, je courus lui offrir mon aſſiſtance. Il me pria, en me remerciant, de le conduire au cabaret le

plus

plus voisin, d'où il pût faire au plutôt appeller un Chirurgien, se trouvant, me disoit-il, extrêmement affoibli par la perte de son sang. J'étois très-bien mis; tout ce qui environnoit ce bon-homme, ne lui avoit point paru, du moins à l'extérieur, digne de sa confiance; il étoit enchanté de ma politesse, & de ma générosité. Je pris le blessé dans mes bras; la taverne où nous tenions nos assises ordinaires se trouvant la plus voisine, je l'y fis entrer. Le hazard y avoit amené un Chirurgien, que je priai de visiter ses blessures; & j'eus le plaisir d'entendre qu'elles n'étoient pas mortelles.

Le Chirurgien, après avoir fait sa besogne avec autant de promptitude que d'adresse, demanda au blessé, en quel quartier de la Ville il demeuroit? celui-ci répondit, que n'étant arrivé que le matin même, il avoit laissé son cheval à une Auberge dans *Piccadilly*; qu'il n'avoit pas encore pris d'autre logement, & qu'il avoit très-peu, pour ne pas dire point de connoissances dans Londre.

Ce Chirurgien, dont j'ai oublié le nom, quoique je me rappelle fort bien qu'il

commence par un R, * étoit du premier ordre dans sa profession, & l'un des Chirurgiens du Roi: très-galant homme à tous égards, ami des humains ses semblables, & toujours prêt à les secourir dans leurs besoins. Il offrit son carosse au malade, pour le conduire à son Hôtellerie, & lui glissa en même-tems, à l'oreille, *que s'il manquoit d'argent, il en avoit à son service.*

L'Inconnu n'étoit point alors assez à lui-même, pour le remercier dignement de ses offres: ce bon vieillard m'avoit envisagé; jugez de ma surprise, en le voyant tout-à-coup renversé sur sa chaise, s'écrier d'une voix mourante, ô mon fils, ô mon fils!

Tous les assistans attribuerent d'abord cet accident à l'extrême quantité de sang que l'étranger avoit perdu: je fus le seul qui ne s'y trompa point. Malgré mes longues dissipations, la nature me retraça dans le moment des traits que je chérissois encore..... Je me précipitai sur l'inconnu: ses lévres pâles, son visage déja gla-

* On sent ici la finesse dont l'Auteur Anglois loue sans doute un Chirurgien de ses amis.

glacé par le froid de la mort, tout fut en un inſtant couvert & réchauffé par mes vives careſſes.

Je tire le rideau ſur une ſcene que je voudrois envain décrire. Je n'avois pas encore, ainſi que l'inconnu, totalement perdu mon Etre; mais la ſurpriſe & l'effroi que cauſerent à la fois dans mon cœur une rencontre auſſi imprévuë, agirent ſi puiſſamment ſur mes ſens, que j'ignore tout ce qui s'eſt paſſé jusqu'au moment, où me ſentant preſſé par les embraſſemens les plus tendres, je me trouvai dans les bras de mon pere!

Plus cette reconnoiſſance touchante intéreſſoit l'Aſſemblée, plus l'affluence des Spectateurs gênoit les Acteurs principaux: nous ne ſongeâmes qu'aux moyens de nous en débarraſſer, afin d'être plus libres. Mon pere ne ſe fit plus preſſer d'accepter la voiture du Chirurgien, & je l'accompagnai à ſon Auberge.

Dès que nous fûmes ſeuls, il me reprocha avec bonté l'oubli total que j'avois fait de lui pendant un ſi long-tems, mais ſans toucher un mot du crime qui en avoit été la cauſe. Il m'apprit enſui-

te la mort de ma mere, & me pressa de retourner en province avec lui. L'incertitude de votre sort, me dit-il, en soupirant, n'a fait que trop long-tems le supplice de ma vie; j'ignore même si j'ai plus craint que je n'ai souhaité votre mort!

Il me dit, qu'un Gentilhomme de notre voisinage avoit depuis peu ramené son fils de Londre; c'étoit par lui qu'il avoit appris le genre de vie que j'avois embrassé; & que l'espoir seul de m'en retirer avoit occasionné son voyage. Il bénissoit enfin le Ciel de l'accident fatal qui avoit menacé sa vie, puisqu'il avoit la consolation de la tenir de moi, & le plaisir d'avoir trouvé dans son fils des sentimens d'humanité mille fois plus chers à son cœur, que tous les devoirs de pieté filiale que j'eusse pû lui rendre s'il eût été mieux connu de moi.

Je n'étois pas assez pervers pour être insensible à tant de bonté: plus je m'en sentois indigne, plus mon cœur en étoit pénétré. Je consentis à tout ce qu'il plût à mon pere d'exiger de mon obéïssance; & la joye de ma conversion, jointe aux

soins

ſoins aſſidus de l'habile homme qui avoit entrepris ſa cure, le mit en peu de jours en état de ſoutenir la fatigue du voyage.

Je n'avois pas quitté mon pere pendant ſa maladie: je ſortis, la veille de notre départ, pour aller prendre congé de tous mes amis, & particulierement de M. *Watſon*, qui s'épuiſa en raiſonnemens pour me détourner d'un acte de complaiſance, qu'il traitoit de pure foibleſſe. J'eus même à eſſuyer les ſermons, & les railleries de tous ceux qu'il jugea à propos d'ameuter pour me diſſuader, diſoit-il, de tomber dans un ridicule auſſi pitoyable. Je tins bon; j'abrégeai les adieux, je revolai vers mon pere, & je goûtai enfin le plaiſir de revoir ma Patrie.

A peine y avois-je paſſé quinze jours, que mon pere me ſollicita de m'y fixer par un mariage avantageux, dont il étoit le maître. Mais un établiſſement de cette nature étoit trop contraire à mes inclinations. Je n'avois déja que trop connu l'amour; & peut-être avez-vous déja paſſé, ainſi que moi, par toutes les extravagances de cette paſſion auſſi tendre

que violente..... ici, le vieux Solitaire s'arrêta un inſtant, en regardant fixément *Tom Jones*, dont la phiſionomie, en moins d'une minute, changea ſix fois du blanc au rouge. Sur quoi l'Hermite, ſans paroître y faire attention, continua ainſi ſon hiſtoire.

Sûr des aiſances de la vie, je me replongeai de nouveau dans l'étude avec plus d'ardeur & d'application que jamais. Mes livres favoris, étoient ceux des anciens & des modernes qui traitent de la vraie Philoſophie, ſcience aujourd'hui décriée par bien des gens, comme la chimére la plus vaine & la plus ridicule. Je regardois cependant les Ouvrages d'*Ariſtote* & de *Platon*, & le reſte des tréſors que nous a laiſſés l'ancienne Gréce, comme ce que l'eſprit humain a pû produire juſqu'à ce jour de plus parfait & de plus utile aux êtres penſans.

Ces Auteurs, quoiqu'ils ne m'enſeignaſſent aucun des moyens par leſquels les hommes peuvent ſe flatter de parvenir à la moindre opulence, ou d'acquérir la moindre autorîté ſur leurs ſemblables, m'apprenoient du moins à mépriſer également

lement l'une & l'autre de ces acquiſitions.

Leurs principes, bien ſentis & bien réfléchis, élévent l'ame, l'affermiſſent, l'endurciſſent même contre les coups de la fortune. Ils nous inſtruiſent non ſeulement dans la ſcience de la ſageſſe, mais ils confirment l'homme dans l'habitude du bien; ils lui répétent ſans ceſſe, que la probité ſeule doit être ſon guide, s'il prétend jamais parvenir en ce monde à quelque état heureux: en préparant ſon ame à tous les maux de cette vie, ils la diſpoſent à n'en être jamais accablée.

A cette étude, j'en ajoutai une autre, vis-à-vis laquelle toute la Philoſophie des Payens les plus éclairés, peut tout au plus être regardée comme un rêve. C'eſt cette Sageſſe vraïement Divine qu'on cherche vainement ailleurs que dans les Livres Saints: c'eſt-là ſeulement, où l'ame en tous points ſatisfaite, trouve les aſſurances d'un bonheur bien plus digne de ſon attention, que celui dont le monde peut flatter ſes déſirs: félicité ſuprême, dont ſans le ſecours de la révélation, l'ame humaine la plus ſublime n'eût

ja-

jamais pû concevoir la moindre idée! Oui, mes amis, je compris alors que l'étude des Philoſophes anciens, avoit été pour moi un tems à peu près perdu: quelqu'utiles, quelques délicieuſes que ſoient leurs leçons, quelque conformes qu'elles puiſſent être à la conduite réguliere qu'exige ce monde ſeulement, ſi vous les comparez aux promeſſes que nous fait l'*Ecriture*, ce ne ſont plus des Philoſophes, ce ne ſont plus que des enfans que vous croyez entendre. Rendons pourtant quelque juſtice à la Philoſophie, elle nous rend plus ſages; mais la Religion nous rend meilleurs. Elle éleve & fortifie l'ame; mais la Religion la dompte, & l'adoucit. L'une nous concilie l'eſtime des hommes, l'autre nous rend dignes de plaire au Créateur; l'une enfin ne promet qu'une félicité paſſagére, l'autre l'aſſure pour jamais.... Je crains pourtant, interrompit le bon Hermite, d'abuſer de votre patience, en m'étendant ſi fort ſur une matiére....

Point du tout, s'écria *Partridge*, Dieu nous garde d'être ennuyés de ſi bonnes choſes!

J'a-

J'avois paſſé, continua le Vieillard, environ quatre années d'une façon ſi agréable pour moi, totalement livré à la contemplation, & entiérement débaraſſé des affaires de ce monde, lorſque je perdis le meilleur & le plus aimé des peres. Ma douleur fut inexprimable. J'abandonnai mes livres, & me livrai pendant un mois entier à mes regrets & à mon déſeſpoir. Le tems, ſeul médecin des ames, m'apporta pourtant enfin quelque conſolation.... Oh, ſans doute, interrompit *Partridge : Tempus edax rerum*.... mes études que je repris, continua l'Hermite, acheverent de me guérir: car la Philoſophie, encore un coup, & la Religion, peuvent être appellées les exercices de l'ame, & lui ſont auſſi ſalutaires dans ſes dérangemens, que les exercices matériels le ſont au corps dans ſes maladies.

Ma ſituation n'étoit pourtant plus la même, depuis la mort de mon pere: je m'en apperçus chaque jour. Mon frere aîné, qui étoit devenu le maître de la maiſon, étoit d'un caractére tout différent; nous ne pûmes vivre long-tems en-

enſemble. Mon extrême mélancolie, jointe à la vie ſédentaire que j'avois menée, avoient altéré mon tempérament: les Médecins m'ordonnerent les Eaux de *Bath*; & je ſaiſis cette occaſion pour me ſéparer d'un frere, dont toutes inclinations étoient diamétralement oppoſées aux miennes.

Le lendemain de mon arrivée, étant allé me promener le long de la riviere, je trouvai le Soleil ſi brûlant, quoique dans l'arriere-ſaiſon, que je jugeai à propos de m'aſſeoir à l'abri de quelques ſaules qui bordoient le rivage. Je n'y fus pas un quart-d'heure, ſans entendre quelqu'un au-deſſus de moi qui ſoupiroit & ſe plaignoit amérement. J'allois me lever, lorſqu'un bruit ſemblable à celui d'un corps qui tombe dans l'eau, vint fraper mon oreille. Je criai, j'appellai du ſecours: un Pêcheur accourut, & m'aida à retirer de la riviere un homme, à qui il reſtoit à peine quelques ſignes de vie. On le porta dans une maiſon voiſine, où je le laiſſai entre les mains d'un Apotiquaire, qui demeuroit à quatre pas de là,

avec

avec ordre de lui donner tous les ſecours néceſſaires, & de le mettre au lit.

Touché de compaſſion pour ce malheureux, je me hâtai de l'aller voir le lendemain de grand matin, dans l'intention de ſavoir la cauſe de ſon déſeſpoir, & d'en prévenir d'autres ſuites.

Je n'eus pas mis le pied dans ſa chambre, que nous nous reconnûmes tous deux: c'étoit mon ancien ami *Watſon!* Le détail de cette premiere entrevuë ne ſeroit pas amuſant pour vous, & je crains la prolixité; ainſi abrégeons.... Non, non, Monſieur, s'écria *Partridge*, je brûle de ſavoir ce qui l'amenoit à *Bath*, & ſurtout pour s'y noyer.

Il faut vous ſatisfaire, répondit le Vieillard, je n'ai rien à vous refuſer.

Mais, ſi l'Hermite n'eſt point las de parler, l'Auteur eſt las d'écrire: repoſons-nous un inſtant, en attendant que le bon-homme reprenne ſon diſcours, comme on va le voir.

✻ ✻ ✻

CHAPITRE XIII.

Conclusion de l'Histoire de l'HOMME DE LA MONTAGNE.

M. *Watson* m'apprit en peu de mots, & sans aucuns détours, qu'après avoir essuyé différens revers de fortune, il s'étoit trouvé réduit si bas & si dépourvû de ressources, qu'il avoit eu recours à celle de terminer sa vie & ses malheurs.

Je le tançai très-sérieusement d'une résolution aussi criminelle; je tâchai de combattre le plus fortement qu'il me fut possible le principe infernal du Paganisme qui autorise le *suicide;* je rassemblai enfin tout ce que je crus capable d'intimider un Payen même, en lui ouvrant les yeux sur son erreur. Mais j'apperçus que je parlois envain: le dessein de mon homme étoit pris, & tout m'annonça qu'il n'attendoit qu'une autre occasion pour l'éxecuter. J'insistai encore; mais avec aussi peu de fruit. *Watson*, après m'avoir regardé long-tems d'un œil tranquil-

quillement ſiniſtre, ouvrit enfin la bouche pour me dire, que j'étois bien changé depuis notre ſéparation; que nul de nos Evêques ne prêchoit plus ſavamment que moi; mais, que ſi quelqu'un n'avoit pas cent *Guinées* à lui prêter dans la journée, il ſavoit bien ce qu'il lui reſtoit à faire.

Je ſuis changé, en effet, lui répondis-je: j'ai eu le loiſir de penſer à mes égaremens, & le bonheur de m'en repentir; il ne tiendra qu'à vous de m'imiter. Si j'étois convaincu que la ſomme à laquelle vous attachez le prix de votre vie, pût rétablir vos affaires, & ne dût pas être hazardée ſur une carte ou ſur un coup de dé, je ſerois peut-être homme à vous l'offrir. Parlez, ſachons du moins ſi je puis compter ſur vous.

M. *Watſon*, que la premiere partie de mon diſcours avoit paru aſſoupir, ſe réveilla tout-à-coup à la ſeconde. Il me ſerra les mains avec ardeur, m'embraſſa avec tranſport, & m'appella cent fois le ſeul ami qu'il eût au monde. Il voulut me perſuader enſuite, qu'il avoit acquis trop d'expérience pour être encore attaché au jeu, après en avoir été ſi cruelle-

ment maltraité. Non, non, s'écria-t-il, que l'on me mette en état de reparoître décemment dans le monde, & d'y choisir une occupation honnête; si la fortune me séduit, & me trahit encore, je le lui pardonne.

Je confirmai M. *Watson* dans des dispositions aussi louables, dont j'avois cependant quelque peine à ne pas soupçonner la sincérité. Il me les confirma par mille sermens; & je lui lâchai un billet de cinquante livres sterlin, avec promesse de lui apporter le reste en argent le lendemain dans la matinée.

Je lui tins parole beaucoup plutôt qu'il ne pensoit. Mais, quel fut mon étonnement, lorsque l'après-dîné même, arrivant sans être annoncé dans sa chambre, je trouvai mon homme assis sur son lit, & jouant aux cartes avec un des plus fins Escrocs de notre ancienne Société! Cette vision, comme vous jugez bien, ne m'indigna pas médiocrement; & surtout, après avoir vu le malade livrer mon billet de 50 livres, moyennant 30 *guinées*, à son Antagoniste, qui se hâta de sortir,

en affectant de ne pas plus me reconnoître que s'il ne m'eût jamais vu.

Watson étoit confondu..... J'ai voulu faire une derniere épreuve, me dit-il; & je suis enfin convaincu que mon *guignon* ne peut se démentir: je renonce au jeu pour jamais. J'ai réfléchi sur vos bontés, & je vous réïtére mes promesses: vous pouvez désormais, cher ami, compter sur leur exécution.

Jugez, combien j'avois lieu d'y ajouter foi! j'achevai cependant de completter la somme que j'avois promise, & dont M. *Watson* voulut absolûment me donner son billet, que je regardai comme tout ce que j'aurois jamais en retour de mon argent.

Notre conversation fut interrompuë par l'arrivée de l'Apotiquaire, qui sans s'informer de l'état de son malade, n'eut rien de plus pressé que de nous annoncer une grande & très-intéressante nouvelle, dont lui seul, disoit-il, venoit d'être informé, & qui seroit bientôt publique. Le Duc de *Monmouth* étoit débarqué dans l'Ouest d'Angleterre, avec une armée Hollandoise; une autre flotte formi-

midable, croiſoit à la hauteur de *Norfolk*; & cherchoit à y faire une deſcente, pour favoriſer l'entrepriſe du Duc, par une puiſſante diverſion de ce côté.

Cet Apotiquaire, étoit un des plus grands Politiques du canton: le plaiſir d'être informé d'un auſſi grand événement deux heures plutôt qu'un autre, le tranſportoit de joye. Ses nouvelles étoient cependant très-rarement de bon alloi: ſon ridicule étant ſi vulgairement connu, que chacun prenoit plaiſir à abuſer de ſa crédulité. C'eſt ce qui étoit encore arrivé en cette occaſion; car nous ne tardâmes pas à apprendre, que le Duc de *Monmouth* avoit en effet pris terre dans notre Isle, mais ſans armée, & ſuivi de très-peu de troupes: quant à la prétenduë diverſion dans le Comté de *Norfolk*, c'étoit une chimère.

Cependant, notre Apotiquaire ne reſta avec nous qu'autant de tems qu'il en falut pour nous débiter ſes nouvelles; après quoi, ſans proférer une ſyllabe qui eût trait à la ſituation de ſon malade, il diſparut comme un éclair, pour aller répandre ſa relation dans la Ville.

Les

Les événemens de cette nature, ſont ordinairement taire les interêts particuliers: notre converſation devint totalement politique. J'étois attaché à la Religion & au gouvernement de mon païs; le Roi ſembloit menacer l'une & l'autre: je me perſuadai que *Monmouth*, qui venoit, diſoit-on, les défendre, ſeroit bientôt ſuivi de tous les zélés Anglicans: je me déterminai à le joindre. *Watſon*, par différens motifs peu néceſſaires à détailler, prit la même réſolution; nous nous pourvûmes de tout ce que la guerre exige, & nous allâmes offrir nos ſervices au Duc à *Bridgewater*.

Le malheureux ſuccès de cette entrepriſe, vous eſt ſans doute auſſi connu qu'à moi-même.

J'échappai avec M. *Watſon*, de la déroute de *Sedgemore*, où j'avois été légerement bleſſé. Après avoir erré longtems à travers champs dans le Comté d'*Exeter*, nous trouvâmes enfin dans un endroit peu habité une vieille femme, qui nous retira dans ſa cabane, & panſa ma bleſſure.

M. *Watson* me laissa là le lendemain, sous prétexte d'aller chercher quelques provisions à *Cullumpton*. J'attendois son retour avec toute l'impatience & l'inquiétude que l'amitié inspire, lorsque je me vis enveloppé & saisi par un détachement de Cavalerie du parti du Roi *Jacques*.

En déplorant mon sort, je déplorois celui de mon ami, qui suivant mes craintes ne pouvoit manquer d'être bientôt arrêté par le même détachement. Les Cavaliers ennemis, au nombre de six, m'avoient déja lié, & me traînoient hors de la cabane pour me conduire dans les prisons de *Taunton*: Quelle surprise! quel coup de foudre pour moi, lorsqu'en mettant le pied hors de la porte, j'apperçus *Watson* au milieu des soldats qui gardoient les dehors de la maison. Le perfide m'avoit trahi; le traître m'avoit vendu aux Royalistes, dans l'espoir d'obtenir sa grace à mes dépens!... Pardonnez à l'horreur que cet affreux souvenir jette encore dans mon ame.

Ce

Ce monſtre eut d'abord l'impudence de vouloir encore s'excuſer. Mais, dès qu'il apperçût qu'il n'avoit à attendre de moi que les mépris & les reproches les plus ſanglans, il changea tout-à-coup de langage. Il me dénonça à nos conducteurs, comme le plus déterminé & le plus dangereux des rebelles; il rejetta ſa propre révolte ſur moi; & m'accuſa, non ſeulement de l'avoir ſéduit, mais de l'avoir forcé par mes menaces de prendre les armes contre ſon légitime Souverain.

Si jamais l'indignation pénétra vivement un cœur dans le degré le plus ſuprême, je lui laiſſe à ſe former l'idée de tout ce que le mien ſentit alors.

Cependant la fortune, par un de ces caprices qui n'étonnent preſque jamais que le vulgaire, ou ceux qui les éprouvent, me regarda enfin d'un œil de pitié. En entrant dans un chemin creux, aux environs de *Willingthon*, mes gardes eurent le vent qu'un parti de cinquante Révoltés étoit à leur ſuite, & alloit tomber ſur eux. Il n'en falut pas davantage pour leur inſpirer une allarme ſi chaude, qu'ils ſe diſperſerent en un moment, &

me laisserent libre, ainsi que mon odieux Camarade; qui à son tour, crut n'avoir rien de mieux à faire que de se hâter de me fuir. Je n'en suis pas fâché maintenant: quoique privé de l'usage des mains, j'eusse tenté sans doute de me vanger de son infâme lâcheté.

Maître alors de mes pas, je jugeai à propos de quitter le grand chemin. Je traversai beaucoup de païs, sans suivre de routes certaines, & sans savoir précisément où chercher un azile: toute figure humaine m'étoit suspecte; je lisois sur tous les visages un dessein formé de me trahir.

Enfin, après plusieurs jours de marche, durant lesquels les champs seuls me fournirent le même lit & les mêmes alimens que la Nature offre toujours aux Sauvages nos semblables, le hazard me conduisit sur cette Montagne, où la solitude & l'éloignement apparent de toute espece de commerce avec les hommes, me fixerent.

La premiere personne avec qui je fondai mon habitation, étoit la mere de cette vieille femme, avec laquelle j'ai vê-

vêcu ignoré jusqu'au moment où la nouvelle de la grande révolution arrivée en Angleterre a mis fin à mes craintes, & m'a permis d'aller encore une fois revoir ma Patrie. J'y ai réglé, à l'amiable, tous mes interêts avec mon frere; je lui ai abandonné mes biens, à la charge d'une Pension viagere, qu'il me paye exactement; & qui est plus que suffisante, au genre de vie que je mene, pour subvenir à mes besoins. Tels sont les principaux traits de mon histoire: le reste n'est, je crois, pas digne de vous être raconté.

Se peut-il, lui dit *Jones* après l'avoir remercié de sa complaisance, que vous ayez pû persister depuis si long-tems sans ennui, ou sans dégoût, dans un genre de vie aussi uniforme?

J'ai beaucoup voyagé, lui répondit le Solitaire, il est même peu de parties de l'Europe qui me soient inconnuës. Mais c'est une histoire à part, & qui demanderoit trop de tems: le jour commence à luire, vous êtes sans doute fatigué; votre compagnon dort profondément; je vous conseille d'en faire de

 même.

même, & de vous croire en ſûreté. Quant à moi, comme je vous l'ai dit, ſoumis aux beſoins de la Nature, je ne les ſatisfais, que lorſque je m'en ſens preſſé: l'aurore me paroît belle; & je vais jouïr du haut de ces montagnes, d'un ſpectacle toujours auſſi beau, que nouveau pour mes yeux.

Jones, qui n'avoit nulle envie de dormir, pria ſon Hôte de vouloir permettre qu'il l'accompagnât. Ils ſortirent enſemble, & laiſſerent *Partridge* dans les bras du ſommeil.

Fin du huitiéme Livre.



L'EN-

L'ENFANT TROUVÉ.

LIVRE NEUVIEME.

Contenant douze heures.

CHAPITRE PREMIER.

Avanture ſurprenante.

Tom Jones & le Solitaire, en s'entretenant des beautés de la Nature, étoient parvenus au haut de la Montagne, au bas de laquelle, du côté du *Nord-weſt*, on voyoit un grand Bois, lorſque des cris perçans qui paroiſſoient en ſortir, vinrent tout-à-coup frapper leurs oreilles. *Jones* écouta pendant quelques inſtans; & prenant auſſitôt ſon parti, ſans ſonger à dire adieu à ſon Hôte, il deſcendit, ou plutôt ſe laiſſa gliſſer, au riſque de ſe briſer mille fois les os, juſqu'au bas de la Montagne, & s'enfonça dans le plus épais du Bois.

Les

Les cris qui redoubloient, lui ſervoient de guide: il vit bientôt un ſpectacle auſſi cruel qu'intéreſſant. C'étoit une femme, demi-nuë, ſe défendant encore à peine contre les efforts d'un homme, qui à l'aide d'une jarretiere paſſée au col de cette malheureuſe, l'entraînoit vers un arbre où il paroiſſoit avoir deſſein de l'attacher. Notre Héros, ſans perdre le tems en informations inutiles, appercevant un gros bâton de chêne que cet homme avoit laiſſé par terre à quelques pas de lui, s'en ſervit ſi utilement avant que ce ſcélérat eût le tems de ſe mettre en défenſe, que la femme même, croyant ſon ennemi hors d'état de jamais l'offenſer de nouveau, crut devoir demander ſa grace au redoutable *Jones*.

Cette belle affligée étoit aux pieds de *Tom*, & lui marquoit par ſes geſtes uniquement toute la ſincerité de ſa reconnoiſſance. Il étoit tendre, il en fut émû; & s'empreſſant de la relever, il l'aſſura en bégayant de toute la joye qu'il reſſentoit d'avoir eu le bonheur d'être utile à une femme auſſi charmante.

La



H. Gravelot inv.

La vérité du fait eſt, que l'inconnuë n'étoit pas ce qu'on appelle une beauté; elle n'étoit point non plus de la premiere jeuneſſe: mais elle étoit aimable, & fraîche ; & le déſordre de ſon habillement, qui laiſſoit voir une gorge d'albâtre, avoit tellement exagéré le mérite du reſte aux yeux du ſuſceptible *Tom*, qu'il ne ſavoit plus qu'admirer, & ſe taire.

La Dame ſe trouvoit à peu près dans la même ſituation: *Jones* étoit beau, & fait à peindre, nous l'avons déja dit; tout cela joint à un ſervice auſſi eſſentiel, & ſi à propos rendu, avoit fait naître une foule de ſentimens ſi divers dans le cœur de l'inconnuë, que ſa bouche manquoit de termes pour les exprimer à ſon gré.

Leur ſilence mutuel ne fut interrompu que par les mouvemens du bleſſé, qui tentoit de ſe relever: ce que *Jones* n'eût pas plutôt apperçu, qu'il lui lia les mains derriere le dos avec la même jarretiere dont ce perfide avoit prétendu faire un uſage bien plus funeſte. Ce malheureux étoit d'abord tombé la face contre terre, & *Jones* ne l'avoit point encore enviſagé: il ne fut pas peu ſurpris, ni peut-être

moins

moins ſatisfait, de reconnoître en lui ce même Enſeigne, ce même *Northerton*, qui quelques jours auparavant, l'avoit ſi indignement bleſſé à la tête!

Jones eut bientôt pris ſon parti. Il demanda à la Dame ſi elle étoit éloignée de chez elle, ou ſi elle n'avoit aucunes connoiſſances dans le voiſinage chez leſquelles il pût la conduire, en attendant qu'il pût s'aſſurer de cet homme en le remettant dans la priſon la plus prochaine. L'inconnuë lui apprit qu'elle étoit abſolûment étrangére dans ce païs; & *Jones* commençoit à ſe trouver dans un grand embarras, lorſqu'il ſe reſſouvint du bon Hermite, qui l'attendoit peut-être encore au haut de la montagne. Ce ne fut qu'un ſaut pour notre Héros. Il trouva, en effet, le Solitaire aſſis au même endroit, avec un fuſil à la main, & attendant tranquillement la fin de l'avanture.

Le Vieillard lui conſeilla de mener la Dame à *Upton*, ville voiſine, & où elle ne pouvoit manquer de trouver tous les ſecours néceſſaires dans ſa ſituation préſente.

Jones ſatisfait ſur l'article qui l'intéreſſoit le plus, remercia l'Hermite, prit congé de lui, le pria d'envoyer *Partridge* à l'endroit convenu, & revint à toutes jambes au Bois. Lorſque notre Héros étoit parti pour aller conſulter l'*Homme de la Montagne*, il avoit bien penſé que le miſérable *Northerton*, avec les mains liées derriere le dos, n'étoit pas en état de rien entreprendre de criminel contre la femme qu'il laiſſoit avec lui. Il ſavoit, d'ailleurs, que l'endroit où il alloit n'étoit pas hors de la portée de la voix de cette même femme, au cas qu'il prît encore envie à *Northerton* de vouloir tenter de nouveaux outrages; & il avoit menacé l'Enſeigne d'être lui-même ſon bourreau, s'il donnoit lieu à la Dame de former encore la moindre plainte contre lui.

Tout cela étoit fort prudent, à un point près, que *Jones* avoit malheureuſement oublié. *Northerton* avoit les bras très-bien liés, mais ſes jambes étoient libres; & l'Enſeigne, pendant l'abſence de *Jones*, avoit jugé à propos de s'en ſervir pour ſe ſauver, en s'enfonçant dans le plus épais du Bois.

L'im-

L'imprudent *Jones*, à ſon retour, piqué de cette eſcapade, vouloit abſolûment courir après: mais la Dame effrayée de la nouvelle abſence que projettoit ſon libérateur, qui pouvoit s'égarer dans la forêt, & la laiſſer ſeule dans un état très-peu décent, le pria de ſi bonne grace d'abandonner cette pourſuite, que le complaiſant *Jones* ne put réſiſter à ſes inſtances.

Elle avoit encore une grace à lui demander: nous avons dit qu'elle étoit à demi-nuë; & ſa pudeur ſouffroit de ſe voir ainſi expoſée aux regards de ſon jeune libérateur. C'eſt ce qu'elle lui fit entendre, avec tous les ménagemens poſſibles. Ils étoient alors en route pour aller à *Upton*. *Jones* ſavoit trop bien vivre, pour ne pas chercher tous les moyens de calmer les ſcrupules d'une belle Dame: il lui offrit ſon habit pour la couvrir; mais j'ignore par quelle raiſon l'Inconnuë refuſa abſolûment d'accepter ſon offre. Ce que je ſai poſitivement, c'eſt que *Jones*, ſans doute pour la raſſurer contre l'inquiétude que pouvoit lui cauſer l'avidité de ſes regards, lui propoſa de marcher

cher devant elle jusqu'à la Ville; & qu'ils y arriverent ainsi.

Quelques malins prétendent pourtant, que dans le cours de cette marche, assez semblable à celle d'*Orphée* & d'*Euridice*, notre moderne *Orphée* fut plus d'une fois tenté, & succomba même à la tentation de regarder derriere lui sous différens prétextes. Cependant, plus heureux que le pauvre Chantre de la *Thrace*, il parvint à amener sa compagne sans accident, jusques dans les murs de la fameuse ville d'*Upton*.

CHAPITRE II.

Arrivée de JONES, & de la Dame inconnuë, dans l'Hôtellerie d'UPTON. Nouvelles avantures.

Jones, qui comme nous venons de le dire, marchoit en avant, choisit en entrant dans la Ville l'Hôtellerie qui lui parut la plus apparente, & y entra tout de suite. Il demanda une chambre haute; & la servante alloit l'y conduire, lorsque

la Dame échevelée & demi-nuë, qui le ſuivoit alors en doublant le pas, fut arrêtée tout court par l'Hôte. Cet homme, très-choqué de ce qu'une *créature* (c'étoit ſon expreſſion la plus modifiée) oſât en pareil équipage entrer chez lui, prétendoit la mettre à la porte avec ſcandale, lorſque *Jones* revenant au bruit ſur ſes pas, lui parla d'un ton ſi impoſant, que l'Aubergiſte alloit lâcher priſe, ſi ſa femme n'étoit pas accouruë à ſon ſecours. Grand carillon! grand tapage dans la cour de l'Hôtellerie! ... l'Hôteſſe jure, en mettant les mains ſur l'inconnuë, que jamais femme de ſon eſpéce n'a logé ni ne logera jamais chez elle. Cette femme épouvantée veut répondre; *Jones* indigné veut ſe faire entendre; l'Hôte, qui ſe ſent ſecondé par ſa femme, heurle à l'uniſſon avec elle; la ſervante, méchante bête de ſa nature, vient auſſi mêler ſa voix à la leur; *Partridge*, qui arrive tout éſoufflé, & qui ignore le motif de cette *Bacchanale*, y foure auſſi ſa muſique: tous parlent, tous crient, tous tempêtent, tous jurent à la fois, tous enfin alloient ſe battre, lorſque l'arrivée d'un caroſſe à quatre che-

chevaux qui ſe fit entendre à la porte, attirant tout-à-coup de ce côté toutes les attentions de l' Hôte & de ſa femme, laiſſa enfin l'entrée de l'eſcalier libre à nos Voyageurs. La chambre, dont ils s'emparerent, étoit ſans contredit la plus belle de la maiſon; & *Jones* félicitoit déja ſa belle inconnuë de ſon arrivée, ſans autre accident, dans *Upton*, lorſque l'Hôteſſe entrant, avec un air radouci, les pria de vouloir bien céder cet appartement à une jeune Dame de la plus grande condition qui venoit d'arriver dans le caroſſe à quatre chevaux, avec ſa femme de chambre.

Jones, & ſon inconnuë, crurent devoir y conſentir, à condition d'avoir une autre chambre dans l' Hôtellerie; l'Hôteſſe la promit; & l'on deſcendit dans la cuiſine, en attendant que ce nouvel appartement fût préparé.

Ils y entroient à peine, lorſqu'un détachement de Soldats, conduiſant un déſerteur, arriva dans l'Hôtellerie. Le Sergent s'informa d'abord à l'Hôte du nom & de la demeure du principal Magiſtrat du lieu; & fut fort ſurpris d'apprendre,

que c'étoit l'Hôte lui-même. Il lui demanda à la fois les billets de logement, & une bouteille de bierre; & se campa auprès du feu en attendant. Tandis que tout ceci se passoit, *Jones* étoit occupé à consoler sa Dame affligée, qui assise vis-à-vis une table de la cuisine, & la tête appuyée sur son bras, pleuroit ses infortunes .... mais, de crainte que le Lecteur (attendu certaine circonstance qu'il n'a sûrement pas oubliée, ne soit ici dans l'embarras) je crois qu'il est bon de l'avertir, que notre inconnuë, avant que de quitter la chambre haute, s'étoit emparée d'une taye d'oreiller, dont elle s'étoit servie de façon à pouvoir paroître dans un état à peu près décent vis-à-vis tant de monde.

Le Sergent, qui du coin du feu la regardoit très-attentivement depuis quelques minutes, sûr alors de ne se point méprendre, quitte sa place avec vivacité, vient à elle le chapeau à la main, & lui demande si ce n'est point à l'épouse du Capitaine *Waters* qu'il a l'honneur de parler? La pauvre femme, qui jusques-là n'avoit osé lever les yeux sur personne,

ne, reconnut d'abord le Sergent, l'appella par ſon nom, & lui avoua qu'il ne ſe trompoit point. Ce qui m'étonne, dit-elle, en ſoupirant, c'eſt d'être reconnuë dans l'état déplorable où l'accident le moins prévu vient tout-à-coup de me réduire! Vous voyez mon libérateur (ajouta-t-elle en montrant *Jones*) c'eſt à lui que je dois la vie, c'eſt à lui que je dois peut-être plus encore.

Quoi que ce Gentilhomme ait fait pour vous, s'écria le Sergent, en retrouſſant ſa mouſtache, il peut compter ſur la reconnoiſſance du Capitaine, & j'en ſuis le garant. En attendant, Madame, ſi je puis vous rendre quelque ſervice, ordonnez, diſpoſez de moi ſans façons: je connois la généroſité du Capitaine; ce ſera m'obliger.

Tous les yeux furent alors fixés ſur cette Dame. L'Hôteſſe, qui avoit tout entendu, accourut à elle, l'accabla d'excuſes, rejetta la réception qu'on lui avoit faite ſur la crainte de deshonorer une Hôtellerie bien famée, & finit par la ſupplier de diſpoſer de ſa plus belle robbe,

en attendant que l'équipage de la Dame, volé ſans doute, pût être retrouvé.

Madame *Waters* avoit peine à pardonner à cette femme: l'interceſſion de *Jones* l'y détermina. La robbe fut acceptée, on fit faire grand feu, dans une autre chambre de l'Hôtellerie, où l'Hôteſſe accompagna la Dame, qu'elle vouloit abſolûment avoir l'honneur d'aider à ſa toilette. Le calme ainſi rétabli partout, *Jones* en attendant que la Dame fût habillée, & que le dîner qu'il commanda alors fût prêt, raſſembla toute la compagnie auprès du feu, & fit faire un jatte de *Punch* qui fut buë à la ronde (ſuivant l'uſage) pour ſceller la paix générale.

CHAPITRE III.

On pouvoit s'y attendre.

La Table miſe, & le dîner ſervi dans la chambre de Madame *Waters*, *Jones* ne ſe fit point attendre. Il n'avoit pas mangé depuis près de vingt-quatre heures; on peut juger s'il s'en acquitta bien.

bien. Il n'en fut pas tout-à-fait de même de la Dame: elle avoit déja trop regardé *Jones*, elle le regardoit encore, & ne voyoit que lui; un ſens n'eſt preſque jamais pleinement ſatisfait qu'aux dépens des autres.

Notre Héros, ſans être petit maître, interceptoit pourtant quelques-unes de ces œillades qu'on feignoit de ne lui lâcher qu'à la dérobée; il en faiſoit ſon profit à part lui, & mangeoit d'autant, très-reſolu de ſavoir à quoi s'en tenir dès que la table ſeroit levée. Ce moment arriva.

Les ſentimens d'une reconnoiſſance très-légitime, de la part de la Dame, ouvrirent la ſcene. *Jones* y répondit avec chaleur: le dialogue fut vif & preſſant, l'amour & l'occaſion le dictoient; point de raiſonnemens, point de digreſſions inutiles, rien qui s'écartât du but; bien attaqué d'un côté, aſſez bien défendu de l'autre, jusqu'au moment où certain point cédé mit enfin les interlocuteurs d'accord, à leur ſatisfaction mutuelle.

Jones profita de la trêve qui ſuivit ce premier débat, pour laiſſer entrevoir quelque curioſité ſur l'avanture extraordinaire qui lui avoit procuré le bonheur de rencontrer Madame *Waters*. Mais il apperçut bientôt, par l'adreſſe avec laquelle elle écartoit ſes demandes, qu'elle avoit des raiſons pour n'entrer dans aucun détail ſur ce ſujet. Notre Héros étoit poli, il n'inſiſta pas davantage: mais il ne préſuma pas moins, qu'une femme qui ſe tait en pareil cas, craint de trop, ou de trop peu rougir.

Tandis que la Dame détourne cette converſation, & la remet ſur une autre matiere, écoutons un inſtant celle que l'on tient ſur leur chapitre dans la cuiſine.

Partridge, le Sergent, & le cocher qui avoit amené la jeune Demoiſelle avec ſa femme de chambre, bûvoient auprès du feu; l'Hôte & l'Hôteſſe, autant que leurs occupations le permettoient, venoient de tems à autre leur tenir compagnie.

Partridge venoit de raconter ce qu'il avoit appris de l'*Homme de la Montagne*, con-

concernant la ſituation dans laquelle Madame *Waters* avoit été trouvée par notre Héros, dans le bois; le Sergent procéda à ſon tour, à débiter ce qu'il ſavoit des antécédens de cette hiſtoire. La Dame, diſoit-il, étoit regardée comme l'épouſe du Capitaine *Waters*; on l'avoit vuë partout en quartier avec lui, elle portoit même ſon nom; mais il ignoroit, ainſi que bien d'autres, ſi elle étoit véritablement ſa femme. Peu importoit pourtant: elle étoit d'un excellent caractére, elle protégeoit le Soldat, & étoit aimée de tous les Officiers. Il eſt vrai, qu'elle avoit quelque prédilection pour l'Enſeigne *Northerton*: mais qu'importe encore; le Capitaine l'ignoroit, ou n'en étoit pas inquiet; il n'en aimoit pas moins ſa femme; qu'avoit-on à y dire? J'ai à y dire, répondit l'Hôteſſe, qui arrivoit alors, qu'il y a des gens qui feroient mieux de ſe taire. Elle eſt ſa femme légitime, j'en mettrois ma main au feu: voyez-la ſeulement habillée comme elle l'eſt maintenant, & dites-moi ſi vous avez jamais vu une femme de condition? beau con-

noiſſeur, en vérité! une gredine donne-t-elle une *Guinée* pour le louage d'une robbe? allez, allez encore un coup, vous feriez bien mieux de vous taire.

Le Sergent, piqué de la *ſortie* que lui faiſoit l'Hôteſſe, lui préparoit une réponſe militaire. Mais l'Hôte, dont le préſent de la *Guinée* avoit frapé l'oreille, lui coupa la parole pour chanter pouille à ſa femme, ſur l'imprudence qu'elle avoit euë de recevoir d'abord ſi impoliment une auſſi bonne pratique. Tandis qu'ils ſe querelloient réciproquement ſur ce ſujet, le Sergent après avoir verſé raſade à la ronde, interrogea *Partridge* ſur ce qu'étoit ſon maître, & ſur l'objet de ſon voyage. *Partridge*, offenſé d'être pris pour un Domeſtique, répondit qu'il n'avoit point de maître; que M. *Jones*, étoit ſon ami; que ce même M. *Jones*, étoit fils unique de M. *Alworthy*; qu'il voyageoit pour ſon plaiſir; & qu'il avoit laiſſé ſon Equipage à *Gloceſtre*, pour aller voir plus familiérement *l'Homme de la Montagne*.

Au nom de M. *Alworthy*, l'Hôte & l'Hôteſſe ouvrant les oreilles auſſi grandes

des que les yeux, Quoi! s'écriérent-ils, ce Gentilhomme eſt fils de M. *Alworthy?* de ce M. *Alworthy* ſi riche, & qui fait tant de bien à tout le monde dans ſa Province?

Lui-même, répliqua gravement *Partridge.*

Je m'étois doutée, interrompit l'Hôteſſe, que ce jeune homme étoit d'une grande naiſſance. Tout eſt noble en lui, ſa phiſionomie enchante, ſon premier abord m'a charmée.....

L'Hôteſſe en eût ſans doute dit bien davantage, ſi elle n'eût pas été interrompue par les ordres qui vinrent de la part de la jeune Demoiſelle, de faire préparer ſon caroſſe pour le départ. Mais elle s'en flattoit envain: le cocher, ainſi que le Sergent, étoient hors d'état de mettre un pied devant l'autre: *Partridge* n'étoit guére plus raſſis; quant à l'Hôte, dont le ſeul talent étoit celui de boire, le vin, la bierre, & l'eau-de-vie même, ne faiſoit pas plus d'effet ſur lui que ſur les vaiſſeaux de ſa cave.

Tel étoit l'état de la cuiſine, lorſque la ſonnette de l'apartement de Madame *Waters*

ters appella, & fit monter l'Hôtesse. C'étoit du Thé que l'on demandoit. L'Hôtesse, en le servant, n'avoit garde de manquer à amuser nos deux Amans du détail de l'embarras où se trouvoit la jeune Demoiselle étrangere, par l'intempérance de ses gens. Hélas! ajouta-t-elle, avec un air de compassion, il est peut-être bien fâcheux pour elle de ne pouvoir poursuivre actuellement son voyage. C'est, en vérité, la créature la plus douce, & la plus aimable; & je crois l'avoir déja vuë ailleurs. Je la soupçonne même, d'avoir quelque passion dans le cœur, & de suivre quelque infidéle..... mais non, elle a trop de charmes pour avoir à se plaindre d'un Amant. Il l'attend sans doute, en quelque endroit convenu entr'eux; & son inquiétude égale certainement celle de sa maîtresse.

Jones, à ces mots, laissa échaper un soupir, auquel Madame *Waters* parut ne point faire attention tant que l'Hôtesse demeura dans la chambre, mais qu'elle releva dès que cette femme fut partie, en laissant entrevoir à notre Héros qu'elle le soupçonnoit de n'avoir pas le cœur

aussi

aussi libre qu'elle avoit pû le croire. L'air embarassé de *Jones*, en essayant de lui répondre, dut la convaincre que ses soupçons étoient fondés. Mais cette Amante n'étoit pas assez délicate pour s'en trop allarmer. *Jones* lui plaisoit par la figure, elle étoit sûre de ce point: elle connoissoit peu son cœur; eh, qu'importe? Jouissons toujours de ce que nous connoissons..... Que de femmes pensent comme elle, & agissent en conséquence!

CHAPITRE IV.

Eclaircissemens.

NOus avons fait remarquer, dans le Chapitre précédent, avec quelle politesse notre héros s'étoit prêté à la répugnance de Madame *Waters*, concernant le détail des avantures de sa vie. Mais, comme le Lecteur, qui n'a pas les mêmes motifs d'indulgence, pourroit probablement souhaiter d'en être instruit: il faut, en peu de mots, le satisfaire.

La Dame *Waters* n'étoit donc, en effet, comme le Sergent l'avoit soupçonné, que la Maîtresse de son prétendu mari. Nous sommes même bien fâchés d'être obligés d'ajouter, qu'elle avoit eu quelque amitié pour l'Enseigne *Northerton*. La division du Régiment où servoit M. *Waters*, ayant deux jours de marche au-dessus de la Compagnie dans laquelle M. *Northerton* étoit Enseigne, étoit arrivée à *Worcestre* le lendemain du jour même du démêlé sanglant cidevant mentionné, entre *Northerton* & *Tom Jones*.

Le Lecteur saura donc, qu'il avoit été convenu entre Madame *Waters* & le Capitaine de ce nom, qu'elle accompagneroit sa marche jusqu'à *Worcestre* seulement, pour de là retourner à *Bath*, où son prétendu mari iroit la rejoindre après la campagne finie.

M. *Northerton* avoit été instruit de cet arrangement par la Dame, qui avoit même promis de rester à *Worcestre* jusqu'à ce que la Compagnie de l'Enseigne y arrivât. A quel dessein? Le Lecteur peut le deviner. Notre devoir est de narrer

fidé-

fidélement les faits, & rien ne nous oblige à faire violence à la candeur de notre caractére, par d'injurieux commentaires fur la plus aimable partie du genre humain.

Northerton ne s'étoit pas plutôt échappé de l'Hôtellerie, où il avoit fi brutalement bleffé *Jones*, qu'il avoit couru à *Worceftre* à la rencontre de Madame *Waters*, dont l'époux en titre n'étoit parti que depuis très-peu d'heures. L'Enfeigne n'avoit pas cru devoir cacher à cette Dame fon démêlé avec *Tom Jones:* il avoit feulement cru devoir fupprimer toutes les circonftances qui euffent pû le faire croire coupable, mais fans diffimuler le danger qui pouvoit menacer fa tête au cas que cette affaire fût mal prife par les Juges, s'il avoit le malheur d'être attrapé.

Les femmes font généralement plus compatiffantes, & plus défintéreffées que les hommes. Madame *Waters*, inftruite du péril qui menaçoit fon ami, n'eut plus d'autres confidérations devant les yeux que celle de fa fûreté. Il fut arrêté

té entr'eux, que M. *Northerton*, après avoir paſſé à travers champs le Comté *d'Hereford*, ſe rendroit dans un des Ports de la Principauté de *Galles*, oú il pouroit, en s'embarquant défier le reſſentiment de ſes ennemis.

Il eſt vrai que la Dame, toujours par un même principe de compaſſion & d'amitié pour lui, s'étoit abſolûment déterminée à lui tenir fidéle compagnie.... Oh, dira-t-on, ceci eſt de trop! Patience Lecteur: pouvoit-elle moins faire? Ce malheureux, comme nous l'avons dit, n'avoit rien; il avoit laiſſé ſon argent à l'Hôteſſe qui avoit facilité ſa fuite: comment eût-il vêcu? Elle, au contraire, étoit dans l'opulence, & le prouva à M. *Northerton*, en lui mettant ſous les yeux trois billets de banque de 90 livres ſterlin chacun, ſans compter l'argent comptant, & un diamant d'un prix aſſez honnête.

On ſent que M. *Northerton*, dans la ſituation de ſes affaires, n'étoit pas homme à s'oppoſer aux deſſeins d'une amie auſſi tendre que généreuſe: cela ſeroit

trop

trop étonnant. Ce qui l'eſt moins, attendu les foibleſſes auxquelles certains caractéres ont une pente ſi connuë, c'eſt que le projet de voler cette Dame ait entré dans la tête de M. *Northerton.*

Sans doute, il eſt des gens qu'il ne faut point tenter: maudite occaſion! C'eſt toi qui fait le crime. Madame *Waters* auroit dû le ſavoir, & ne l'ignoroit pas ſans doute: ſon imprudence fut punie.

Quoiqu'il en ſoit, il paroît maintenant aſſez inutile d'entrer dans un ample détail ſur la façon dont *Northerton* parvint, dans la route, à conduire cette femme dans le fond d'un bois. Le moindre prétexte de ſe croire pourſuivis étoit plus que ſuffiſant pour en impoſer à une amie auſſi chaude que Madame *Waters;* & nous croirions faire injure à la ſagacité de nos Lecteurs, en ſurchargeant de circonſtances vraiſemblables un fait ſi vraiſemblable par lui-même.

Fin du neuviéme Livre.

L'ENFANT TROUVÉ.

LIVRE DIXIEME.

Qui contient encore environ douze heures.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée d'un Gentilhomme Irlandois, Grandes Avantures dans l'Hôtellerie.

Il étoit minuit ſonné, tout dormoit, on étoit cenſé dormir dans l'Hôtellerie, excepté la ſervante *Suſanne*, lorſqu'un Cavalier arrivant à toute bride frappa bruſquement à la porte, & demanda en entrant, s'il n'étoit point arrivé quelques femmes dans la maiſon?

A l'air effaré de cet homme, la Servante effrayée ne ſavoit que lui répondre. Parlez, parlez, lui dit-il; c'eſt ma femme que je cherche: je l'ai déja manquée

quée deux fois aujourd'hui. Si elle eſt ici, faites-la-moi voir; ſi elle en eſt partie, dites-moi le chemin qu'elle a pris, & ſoyez ſûre de votre fortune. Il ouvroit, en prononçant ces mots, une main pleine de *Guinées*, ſpectacle ſéduiſant, & très-propre à engager toute autre même qu'une pauvre Servante à de plus grandes choſes!

Suſanne, qui ſur ce qu'elle avoit oui dire par le Sergent de Madame *Waters*, ne doutoit pas qu'il ne fût ici queſtion d'elle; & qui crut ne pouvoir jamais trouver une occaſion de faire plus légitimement ſa fortune, qu'en rendant une épouſe à ſon mari, offrit ſans balancer de le conduire dans l'appartement de cette Dame.

Le fougueux Irlandois ne ſe le fit pas répéter deux fois. Il monte, ſans chandelle, avec *Suſanne*; il trouve la porte fermée en dedans: il frappe, on ne lui répond point aſſez-tôt; il refrappe de façon que la ſerrure ſaute, & voilà mon homme tombé tout de ſon long dans la chambre.

A peine étoit-il relevé, qu'un autre homme ſortant du lit s'offrit à ſes regards.... nous l'avouons avec honte, & même avec douleur..... c'étoit notre Héros lui-même! qui, d'une voix menaçante, lui demanda à quel titre on oſoit ainſi venir troubler ſon repos?

L'Irlandois, qui croyoit s'être trompé de chambre, ſe préparoit à de grandes excuſes, lorsque les rayons de la Lune lui montrerent une robbe, des cotillons, des bas, & des ſouliers de femme répandus confuſément dans la chambre. Quelle viſion pour un jaloux! la rage ne lui permet pas de parler; il vole droit au lit. *Jones*, indigné de ſon audace, s'y oppoſe; les Parties s'irritent; les coups tombent comme la grêle; & Madame *Waters* (car il faut confeſſer que c'étoit elle) crie à tuë tête au meurtre, & au voleur!

Un autre Gentilhomme Irlandois, arrivé trop tard le ſoir même dans l'Hôtellerie pour qu'on ait ſongé à en faire mention, étoit couché dans la chambre voiſine. C'étoit un cadet de famille, qui n'ayant pas grande fortune à attendre

chez

chez lui, s'étoit mis en chemin pour en chercher une meilleure aux eaux de *Bath*.

Ce jeune homme, éveillé par le tapage qui se faisoit à côté de lui, se léve, prend une chandelle qu'il avoit laissé brûler dans la cheminée, d'une main, & son épée de l'autre, & arrive dans la chambre de Madame *Waters*.

Si l'aspect de ce Survenant, en chemise, ajouta à l'indignation que ressentoit déja la Dame, il diminua pourtant considérablement ses craintes, lorsqu'elle l'entendit s'écrier, Eh, mon cher *Fitz-Patrick!* que D... fais-tu donc ici? sur quoi, l'autre répondit sur le champ, O M. *Macklachland*, que je suis charmé de vous y rencontrer!... Cet infâme a débauché mon épouse.... Je les surprens enfin ensemble .... Quelle épouse, interrompit M. *Macklachland?* Ne connois-je pas Madame *Fitz-Patrick?* Où diantre la voyez-vous donc ici?

Fitz-Patrick, ouvrant de grands yeux, & s'appercevant enfin de son erreur, demanda mille pardons à Madame *Waters;* puis se retournant vers *Tom Jones:*

 quant

quant à vous, lui dit-il, en le regardant fiérement, je n'ai rien à vous dire. Vous m'avez frappé; demain matin vous m'en ferez raiſon.

Jones ne répondit à cette bravade, qu'avec mépris; & M. *Macklachland*, prenant ſon Compatriote par le bras, après lui avoir reproché vertement ſon imprudence, ſe mit en devoir de l'entrainer dans ſa chambre.

Pendant tous ces propos, la Dame qui avoit eu le tems de reſpirer & de reprendre ſes ſens, avoit remarqué une porte de communication entre ſa propre chambre, & celle qui avoit été deſtinée à *Tom Jones*: il ne lui en fallut pas davantage pour trouver jour à ſauver ſa réputation.

Elle ſe mit à crier de nouveau au meurtre! à la violence! & l'Hôteſſe étant enfin accouruë au bruit, la Dame *Waters* l'accabla des reproches les plus aigres, ſur le peu de ſureté d'une maiſon, où une femme de condition ſe trouvoit expoſée à ſe voir ravir dans ſon lit & la vie & l'honneur.

L'Hô-

L'Hôteſſe cria bientôt auſſi haut qu'elle, en ſoutenant que ſa maiſon, ainſi que ſa réputation, avoient toujours été ſans tache; & demanda, en jurant, aux hommes la cauſe de toute cette avanie.

Fitz-Patrick, la tête baiſſée, répéta qu'il avoit fait une mépriſe, & qu'il en demandoit pardon; après quoi, ſon ami l'emmena dans ſon appartement.

Jones, qui avoit trop d'eſprit pour n'avoir pas ſaiſi l'idée de Madame *Waters*, (à propos de la porte qui communiquoit dans ſa chambre) ſoutint fermement, qu'ayant entendu enfoncer celle de cette Dame, ſans ſavoir à quel deſſein, il étoit accouru pour la défendre.

L'Hôteſſe affirma à ſon tour, qu'il n'avoit jamais été commis dans ſa maiſon ni vol, ni violence; & leur fit une longue énumération de toutes les perſonnes de qualité qui, de tems immémorial, avoient logées chez elle. On l'écouta patiemment: la Dame feignit enfin de s'appaiſer; *Jones*, après l'avoir aſſurée qu'il n'avoit pas moins fallu qu'un danger auſſi imminent pour le déterminer à paroître devant elle dans un état auſſi

peu régulier, prit congé d'elle, & se retira dans sa petite chambre. Et l'Hôtesse, en souhaitant plus de repos pendant le reste de la nuit à Madame *Waters*, se retira dans sa cuisine.

CHAPITRE II.

Conversation de l'Hôtesse avec sa Servante. Arrivée d'une autre jeune Demoiselle dans l'Hôtellerie.

La tête encore toute échauffée de cette avanture, l'Hôtesse se ressouvint que *Susanne* seule avoit pû ouvrir la porte de la maison au nouveau venu, Auteur de tout le désordre. Elle courut interroger cette fille.

Susanne lui raconta toute l'histoire, à quelques circonstances près, telle que celle de l'argent qu'elle avoit reçu, dont elle imaginoit que sa maîtresse n'avoit pas grand interêt d'être instruite.

Mais l'Hôtesse ayant témoigné à *Susanne* combien elle compatissoit aux allarmes que la pauvre Dame avoit ressenties, par

par rapport à ſa vertu menacée, la Servante ne put s'empêcher de conſoler ſa Maîtreſſe, en lui affirmant qu'elle avoit très-diſtinctement vu M. *Jones* ſauter à bas du lit de Madame *Waters*.

Cette déclaration renouvella toute la fureur de l'Hôteſſe, non pas contre les prétendus coupables, mais contre la pauvre *Suſanne*. La belle hiſtoire! s'écria-t-elle; elle eſt en vérité bien vraiſamblable! une femme, en pareil cas ſe ſera aviſée de crier, & de s'accuſer elle-même?.... Eh, quelle preuve prétends-tu donc qu'elle pût donner de ſon innocence, que celle d'avoir appellé du ſecours? vingt témoins ne ſont-ils pas en état de le dépoſer? Diſpenſez-vous une autre fois, ma mie, de vouloir répandre un tel ſcandale ſur mes Hôtes: ſongez du moins que ma maiſon s'en reſſentiroit; & que jamais gens capables de pareilles indignités ne logerent chez moi.

Ainſi, lui dit *Suſanne*, je n'en croirai donc plus mes yeux?

Non ſans doute, repartit l'Hôteſſe, il faut s'en défier; & je démentirois les miens en pareil cas: il faut bien d'autres

preuves pour accuser des personnes de condition. Ai-je livré, depuis six mois, un plus beau souper que celui qu'ils me commanderent hier au soir? vis-tu jamais des personnes plus polies, & de meilleure humeur? ont-ils trouvé un mot à redire au poiré de *Worcestre* que je leur ai donné pour le plus fin *Champagne?* n'en ont-ils pas bû deux bouteilles? Il est vrai qu'il vaut le meilleur *Champagne* du Royaume, sans quoi je me serois bien gardée de le présenter à gens comme eux. Non, non, encore un coup, je ne croirai jamais que des personnes si bien élevées soient capables de s'oublier jusqu'à ce point.

Susanne ainsi condamnée au silence, on parla d'autre chose. L'Hôtesse apprit, que l'Irlandois nouveau venu, étoit arrivé en poste, & que ses domestiques & les chevaux étoient encore à la porte. Elle se hâta de les faire entrer, & d'envoyer demander à ce Gentil-homme s'il ne souhaitoit point souper.

La Servante lui rapporta, que les deux Irlandois étoient déja couchés, & endormis dans le même lit: ce qui indigna l'Hô-

l'Hôtesse jusqu'au point d'en conclure, que deux hommes de cette espéce avoient sans doute pû former de longue main le complot de voler Madame *Waters*.

Elle avoit pourtant grand tort; car M. *Fitz-Patrick* étoit réellement né Gentilhomme, quoique très-gueux. Il est vrai, que s'il n'avoit pas le cœur beaucoup meilleur que la tête, il étoit pourtant incapable, ainsi que son ami, d'aucune lâcheté de cette espéce. Sa générosité avoit même été poussée si loin, qu'après avoir eu de gros biens de sa femme, il lui restoit à peine dequoi vivre, s'il ne la forçoit pas à vendre certaines rentes assignées sur sa tête. C'étoit même les efforts qu'il avoit faits pour l'y contraindre, qui joints à son extrême jalousie, avoient enfin déterminés Madame *Fitz-Patrick* à se sauver de chez son mari.

La fatigue que ce Gentilhomme avoit essuyée depuis *Chester*, quelques contusions dont il avoit le corps un peu moulu, & le désespoir de ne pouvoir cette nuit même atteindre son épouse, étoient donc les seules raisons qui avoient engagé M. *Fitz-*

Fitz-Patrick à accepter ſans façon la moitié du lit de ſon compatriote.

Le Laquais & le Poſtillon ne penſoient pas tout-à-fait de même: ils demandèrent à manger; & l'Hôteſſe, après s'être à peu près aſſurée, par plus d'un interrogatoire, que M. *Fitz-Patrick* n'étoit pas en effet un larron, venoit de leur ſervir quelques morceaux de viande froide, lorſque *Partridge* arriva dans la cuiſine.

Il avoit d'abord été éveillé par la ſcéne bruyante que nous venons de raconter; mais, tandis qu'il faiſoit ſes efforts pour ſe rendormir, une choüette l'avoit régalé d'une ſi belle aubade, qu'après avoir ſauté à bas de ſon lit en tremblant, & s'être habillé à la hâte, il s'étoit venu mettre ſous la protection des gens qu'il entendoit parler dans la cuiſine.

Son arrivée empêcha l'Hôteſſe de retourner au lit, quoiqu'elle ſe fût déja déterminée à laiſſer ſes deux nouveaux Hôtes à la garde de *Suſanne*. Mais l'ami du jeune M. *Alworthy* n'étoit pas pour elle un homme à négliger, ſurtout

après

après lui avoir entendu demander une pinte de vin brûlé.

Le Laquais Irlandois se retiroit, & le Postillon alloit le suivre: *Partridge* l'arrêta, en l'invitant à boire sa part du restaurant qu'il avoit commandé. Le bon Pédagogue n'osoit pas retourner seul au lit: il ignoroit si l'Hôtesse seroit d'humeur à lui tenir long-tems compagnie; il vouloit s'assurer du moins de ce garçon.

Dans cet instant, un autre Postillon frappa à la porte de l'Hôtellerie; sur quoi *Susanne* dépêchée, rentra bientôt, suivie de deux jeunes Demoiselles en habits de voyage, l'une desquelles étoit si richement galonnée, que *Partridge* & son postillon se leverent tout étonnés de leur place, tandis que l'Hôtesse courant au-devant de ces Dames, les accabloit de complimens.

La jeune Dame, au bel habit, s'approchant avec un sourire gracieux, demanda seulement qu'il lui fût permis de se chauffer un instant au feu de la cuisine, attendu le froid excessif de la nuit,

pour-

pourvu cependant que perſonne ne ſe déplaçât pour elle.

Ceci regardoit *Partridge*, qui s'étoit retiré à l'autre bout de la chambre, frappé d'étonnement & d'admiration. Il eſt vrai que rien n'étoit plus beau que cette jeune perſonne.

Après avoir envain prié *Partridge* de reprendre ſa place, la Dame ôta ſes gants & laiſſa voir des mains, * dont la blancheur & la beauté éblouirent la compagnie. Sa compagne, qui avoit l'honneur d'être ſa femme de chambre, tira auſſi les ſiens, ſans doute pour montrer aux yeux des aſſiſtans le plus parfait de tous les contraſtes.

Je voudrois bien, Madame, dit la derniere, que vous ne vous expoſaſſiez pas à aller plus loin cette nuit. Je crains terriblement que vous ne vous trouviez hors d'état de ſoutenir tant de fatigue!

Cela n'eſt pas douteux, s'écria l'Hôteſſe, & ce n'eſt ſûrement pas l'intention de Madame. Ah, bon Dieu, vouloir aller

* L'Original dit... *deux mains qui renfermoient en elles toutes les propriétés, excepté celle de ſe fondre au feu.* Faudroit-il parler ainſi, pour éviter le reproche de trop franciſer les Traductions Angloiſes?

ler plus loin cette nuit! Madame me permettra de la ſupplier de n'en rien faire: ce ſeroit vouloir abſolûment périr. Soupez plutôt ici, Madame, & ordonnez tout ce qui pourra vous plaire.

Je crois, répondit la jeune Dame, qu'il ſeroit plûtôt heure de déjeuner; mais je ne puis rien manger maintenant; & ſi je reſte ici, ce ſera ſeulement pour m'y repoſer une heure ou deux. Cependant, ſi vous pouvez me faire un petit *chaudeau* * bien foible, j'eſſayerai de le prendre.

Oh, cela ſera fait, Madame, répliqua l'Hôteſſe, nous avons d'excellent vin blanc.

Vous n'avez donc pas de vin d'Eſpagne? lui dit la jeune Etrangere.

Pardonnez-moi, Madame, & je défie qu'on en trouve de meilleur dans tout le païs; mais ſouffrez que je vous ſupplie de manger un morceau!

Je ne le puis en vérité, lui dit la Dame, je n'ai beſoin que de repos; faites-moi

* *Sack-whey.* Cette Boiſſon ſe fait en Angleterre, avec du vin d'Eſpagne, ou de Canaries, du petit-lait, du ſucre, &c.

moi préparer une chambre : c'est tout ce que je vous demande.

L'Hôtesse, alors, dont les chambres les plus propres étoient occupées, voulut faire lever les deux Irlandois : l'Inconnuë s'y opposa, & se contenta d'une autre, où l'on envoya allumer du feu. L'Hôtesse toujours officieuse, ne vouloit pas absolûment que l'Etrangere montât, jusqu'à ce que sa chambre fût bien échauffée.

Je veux y monter à l'instant, répliqua-t-elle ; il n'y a peut-être que trop long-tems que j'empêche Monsieur (en montrant *Partridge*) de s'approcher du feu ; & dans un tems aussi froid que celui-ci, c'est une espéce d'inhumanité que je me reproche.

Elle partit alors, tenant sa femme de chambre sous le bras, & conduite par l'Hôtesse, portant deux flambeaux devant elle.

Au retour de cette femme, toute la cuisine retentissoit des louanges de la jeune Demoiselle. Il est certainement dans la beauté une puissance à laquelle peu de personnes sont capables de résister : car l'Hô-

l'Hôtesse elle-même, quoique piquée du refus qu'on avoit fait de manger chez elle, avoua qu'elle n'avoit jamais rien vu de plus aimable.

CHAPITRE III.

Grande Découverte!

Dès que la femme de chambre eut mis sa Demoiselle au lit, elle redescendit dans la cuisine, & demanda à souper. Celle-ci étoit aussi difficile à contenter, que sa Maîtresse l'étoit peu: elle dénigra tout, trouva tout détestable, & s'empara seule du feu, sans égards pour M. *Partridge* même, à qui elle y laissa à peine une petite place. Elle mangea pourtant, & but à proportion, c'est-à-dire beaucoup; puis s'humanisant par dégrés vers la fin du repas, elle interrogea l'Hôtesse sur le monde qu'elle avoit actuellement dans sa maison.

L'Hôtesse, très-mal édifiée des airs de hauteur de la Soubrette, saisit l'occasion de lui prouver que cette même Hô-

tellerie, pour laquelle on avoit d'abord marqué tant de mépris, étoit pourtant actuellement remplie de gens de condition.

Elle en grossit le détail avec emphase, & ne manqua pas de citer parmi ses Hôtes, M. *Alworthy*, fils & héritier du fameux *Squire Alworthy, du Comté de Sommerset.*

Vous m'apprenez, dit la femme de chambre étonnée, une étrange nouvelle! je connois M. *Alworthy* du Comté de Sommerset; mais je ne lui connus jamais de fils.

Vous me pardonnerez, Madame, dit *Partridge* un peu deconcerté..... tout le monde le connoît pour son fils, quoiqu'il n'ait pas été marié à sa mere.... mais il n'en est pas moins certainement son fils, & ne sera pas moins certainement son héritier, qu'il est certain que son nom est *Tom Jones.*

A ces mots, la femme de chambre, laissant tomber le morceau qu'elle portoit à la bouche, quoi! s'écria-t-elle, est-il possible que M. *Jones* soit actuellement ici? *Quare non?* répondit *Partridge*,

tridge, la chofe eft non feulement poffible, mais elle eft vraie.

La Soubrette ne dit plus mot. Elle fe hâta d'achever fon fouper; & courut à la chambre de fa Maîtreffe.

Madame!... Madame, s'écria-t-elle en entrant, devinez, devinez s'il eft poffible, qui eft couché fous même toit que vous?

Sophie, car c'étoit elle-même, treffaillant tout-à-coup, & fautant à bas de fon lit, Dieu! dit-elle d'une voix entrecoupée, feroit-ce mon pere?

Non, non, raffurez-vous, Madame, lui dit *Honora* en fouriant, c'eft bien un autre homme qu'un pere! c'eft M. *Jones*, c'eft lui-même qui eft dans la maifon.... M. *Jones!* interrompit *Sophie* en rougiffant; cela n'eft pas poffible, je ferois trop heureufe.

Le fait ayant été certifié par la femme de chambre...., Cours, vole, va le chercher, ma chere *Honora*, s'écria *Sophie:* je veux le voir dans le moment.

Honora n'avoit pas fitôt quitté la cuifine pour aller retrouver fa Maîtreffe, que celle du logis avoit donné carriere

 à fa

à ſa langue ſur ſon chapitre: la pauvre femme, qui s'étoit trop long-tems contrainte, avoit le cœur ſi gros, qu'elle ne crut pas devoir perdre l'occaſion de le ſoulager. *Partridge*, qui étoit dans les mêmes diſpoſitions, fit *chorus* avec elle; & (ce qui ſurprendra peut-être le Lecteur) pouſſa ſon reſſentiment contre la femme de chambre juſques ſur la Maîtreſſe. L'une, diſoit-il, étoit plus aimable, mieux vêtuë, & plus polie que l'autre: mais ni l'une ni l'autre, à les bien priſer, ne valoient pas grand argent. C'étoit, tout au plus, deux avanturieres de *Bath*, forcées peut-être d'aller chercher fortune ailleurs: n'étant pas naturel, ſuivant lui, que des femmes de qualité couruſſent ainſi la nuit ſans domeſtiques.... Dieu me pardonne! interrompit l'Hôteſſe, vous avez touché le but: jamais femme de condition n'arriva dans une Hôtellerie, ſans commander à ſouper, fût-elle ſûre de n'en pas manger un morceau.

Ils en étoient-là, lorſque Mlle *Honora* vint s'acquitter des ordres de *Sophie*, en priant l'Hôteſſe d'envoyer éveiller M.

Jones,

Jones, & de lui dire, qu'une Dame qui venoit d'arriver, avoit à lui parler. Adreſſez-vous à Monſieur, répondit l'Hôteſſe, en montrant *Partridge*, il eſt l'ami de M. *Jones:* ce que vous exigez de moi, n'eſt pas de mon métier; & je vous donne le bon ſoir.

Honora, voyant l'Hôteſſe décampée, s'adreſſa à *Partridge*, & n'en fut pas mieux accueillie: mon ami, dit-il, s'eſt couché fort tard, & trouveroit fort mauvais d'être éveillé ſitôt. Il en ſera ravi, répondit *Honora*, c'eſt moi qui vous le garantis!... En tout autre tems peut-être, repartit l'autre; mais maintenant, *non omnia poſſumus omnes:* il eſt occupé, vous dis-je.... il eſt occupé. Eh, avec qui donc, s'il vous plaît? interrompit la femme de chambre. Eh, mais.... avec une autre femme apparemment, lui dit *Partridge*. Que veut dire ce drôle-là, avec ſon autre femme, s'écria *Honora* toute émuë? Point de drôle, s'il vous plaît, ma mie, s'écria à ſon tour *Partridge*, je ſais ce que je dis, apprenez à en faire de même; & allez

rendre compte du ſuccès de votre meſſage.

Honora furieuſe, & indignée des propos de *Partridge*, bien moins honnêtes que nous ne les rapportons, remonta toute enflâmée chez ſa maîtreſſe, à qui loin de rien cacher de ce qu'elle venoit d'apprendre, elle crut devoir l'exagérer encore, pour la détacher d'un Amant ſi peu digne d'elle. L'ancienne hiſtoire de *Moly* fut même remiſe ſur le tapis, & ornée de toutes les circonſtances qu'*Honora* crut les plus capables de piquer ſa maîtreſſe contre un infidéle qui l'avoit toujours trompée.

Sophie étoit trop abattuë pour ſonger à oppoſer une digue au torrent d'éloquence de ſa femme de chambre. Elle l'interrompit pourtant enfin. Je ne croirai jamais cette horreur, lui dit-elle: C'eſt quelque infâme calomniateur qui noircit mon amant..... Et tu prétens, qu'il ſe dit ſon ami! Vit-on jamais l'amitié trahir de pareils ſécrets?...

Tandis que *Sophie*, déchirée par ſes incertitudes, ne ſavoit plus que croire, ni que réſoudre, *Suſanne* étoit arrivée dans

ſa

ſa chambre avec le *chaudeau*. *Honora* en avertit ſa maîtreſſe, en lui conſeillant tout bas de ſonder cette fille, qui probablement pouvoit l'inſtruire de la vérité. *Sophie* approuva cette idée; elle interrogea adroitement *Suſanne*, qui, au moyen de quelques *Guinées*, & d'une promeſſe ſolemnelle qui lui fut faite de ne rien dire à ſa maîtreſſe, déclara tout ce qu'elle ſavoit: c'eſt-à-dire beaucoup plus que la triſte *Sophie* n'en eût voulu ſavoir.

Je ne peindrai ni le trouble, ni la douleur, ni l'indignation de *Sophie*, pendant le cruel récit de la ſervante. Elle n'ouvrit la bouche, quand cette fille n'eut plus rien à dire, que pour la prier d'ordonner au Poſtillon de préparer au plutôt les chevaux.

Reſtée ſeule avec ſa fidelle femme de chambre: je ne fus jamais ſi tranquille, s'écria-t-elle, après avoir rêvé quelques inſtans. Je ſuis maintenant convaincuë combien l'objet de ma tendreſſe eſt véritablement mépriſable. Oui, ma chere *Honora*, oui, je te jure que je ſuis tranquille, & que mon cœur eſt libre!.....

 Ceci

Ceci ſe diſoit pourtant en verſant un torrent de larmes.

Après quelques minutes employées de la part de cette Amante affligée à aſſurer *Honora*, que ſon cœur étoit libre, *Suſanne* vint avertir que les chevaux étoient prêts; & *Sophie*, en s'eſſuyant les yeux, ſe diſpoſoit à partir, lorſqu'il lui vint une idée que ſa paſſion rendoit en cet inſtant bien naturelle. Elle voulut que *Jones* pût ne pas ignorer qu'elle avoit paſſé une partie de la nuit dans cette Hôtellerie; & qu'il en fût inſtruit de façon à déteſter ſa propre ingratitude, au cas qu'il reſtât dans ſon cœur quelque ombre de tendreſſe pour l'Amante qu'il avoit volontairement perduë.

Le Lecteur ſe reſſouvient ſans doute du manchon, qui a déja joué un ſi grand rôle dans cette Hiſtoire. Ce même manchon n'avoit jamais quitté le bras de *Sophie* depuis le départ de *Jones*. Elle chargea *Suſanne*, après y avoir attaché ſon nom avec une épingle, de le porter ſur le lit de *Jones;* & de le mettre ſi bien en vuë, que ce fût le premier objet qui frappât les regards de ſon perfide,

fide, lorſqu'il rentreroit dans ſon appartement.

Cette diſpoſition exécutée, *Sophie*, en proteſtant toujours à ſa chere *Honora*, que ſon cœur n'avoit jamais été plus libre, paya l'Hôteſſe, monta leſtement à cheval, & partit.

CHAPITRE IV.

Autres Avantures de l' Hôtellerie.

Il étoit environ ſix heures du matin, & le monde commençoit à deſcendre dans la cuiſine, lorſque *Jones*, qui étoit retourné dans ſon lit, fit appeller *Partridge*. Ce dernier ſe plaignit amérement de la mauvaiſe nuit qu'il avoit paſſée, & tenta encore une fois d'engager notre Héros à ne pas pouſſer plus loin ſon voyage: mais la façon dont cette propoſition fut reçuë fit bientôt changer de propos au Pédagogue. Je crois, dit-il, Monſieur, que cette maiſon n'eſt pas une des plus honnêtes de ce monde: ce n'eſt même pas ſans peine que j'ai em-

pêché deux femelles de troubler votre repos cette nuit.... mais, que vois-je! je crois, Dieu me pardonne, qu'elles ont trouvé le ſecret de pénétrer dans votre chambre? J'apperçois à terre un manchon qu'elles y ont ſans doute oublié.

Partridge, après l'avoir ramaſſé alloit le mettre dans ſa poche. Notre Héros voulut le voir auparavant.

Ce manchon étoit ſi remarquable, qu'indépendamment de l'étiquette qui y étoit attachée, *Jones* l'eût certainement reconnu. Mais, que ne devint-il pas, en liſant ſur le petit papier *Sophie Weſtern!* .... O Ciel, s'écria-t-il, par quel prodige ce manchon ſe trouve-t-il ici?

Je l'ignore, répondit *Partridge*. Ce que je ſais, c'eſt qu'il étoit au bras de l'une des deux femmes qui vouloient interrompre votre ſommeil, ſi je l'euſſe voulu ſouffrir. Où ſont-elles? lui cria *Jones*, en ſautant à bas de ſon lit, & s'habillant déja. A quelques milles * d'ici, ſi elles ont toujours marché, répondit *Partridge*.

Notre

* On compte par milles en Angleterre, & non pas par lieuës.

Notre Héros n'eut pas besoin de plus grands éclaircissemens pour être pleinement convaincu que la porteuse du manchon étoit sa chere *Sophie*.

Quel moment pour lui! ses pensées, ses regards, ses discours, ses actions, seront suppléées par l'imagination du Lecteur.

Après avoir maudit mille fois *Partridge*, sans s'être trop épargné lui-même, il ordonna à ce pauvre haire qui trembloit de tous ses membres, de courir lui louer des chevaux à quelque prix que ce pût être. Ensuite, ayant achevé de s'habiller à la hâte, il descendit, pour exécuter lui-même l'ordre qu'il venoit de donner.

Mais avant que d'en venir à son arrivée dans la cuisine, il faut nécessairement rendre compte de ce qui s'y étoit passé depuis que *Partridge* en étoit sorti pour monter chez son Maître.

Le Sergent venoit de partir avec son détachement, lorsque les deux Gentilshommes Irlandois se leverent, & descendirent, en se plaignant du tapage de la nuit

nuit qui les avoit empêché de fermer l'œil.

Il faut encore ſavoir, que le caroſſe à quatre chevaux, arrivé de la veille, avec une jeune Dame & ſa femme de chambre, n'étoit qu'un caroſſe de louage, dont le cocher apprenant que M. *Maklachland* alloit à *Bath*, étoit venu lui offrir une des deux places qui reſtoient vuides dans ſa voiture. M. *Maklachland*, non ſeulement accepta la propoſition, mais engagea même ſon ami *Fitz-Patrick* à remplir la quatriéme place vacante: ce qu'il accepta d'autant plus volontiers, qu'il ſe croyoit ſûr de rencontrer ſa femme à *Bath*.

Maklachland, qui étoit le plus délié des deux Irlandois, ayant appris du cocher, que la Dame qu'il avoit amenée venoit de *Cheſter*, ſoupçonna d'abord que ce pouvoit être la femme de ſon ami, & lui fit part de ſa penſée. Il n'en fallut pas davantage pour échauffer de nouveau la tête de M. *Fitz-Patrick*, qui ſans chercher d'autres lumieres, regrimpe l'eſcalier, va frapper à toutes les portes, les fait ouvrir ou les enfonce, inſulte l'un,

de-

demande excuſe à l'autre, cherche, remuë, renverſe, viſite tous les coins de la maiſon, & finalement ne trouve rien.

Il redeſcendoit triſtement dans la cuiſine, lorſqu'un homme auſſi bruyant que lui y faiſoit ſon entrée, avec une ſuite nombreuſe.

Mais, pour ſavoir qui c'eſt, ainſi que bien d'autres choſes importantes, il faut, s'il vous plaît, attendre le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE V.

Concluſion des avantures de l'Hôtellerie d'UPTON.

Apprenez donc d'abord, ami Lecteur, que ce Gentilhomme arrivant, étoit M. *Weſtern* en perſonne, courant après ſa fille; & qui non ſeulement l'eût rencontrée, s'il étoit arrivé deux heures plutôt; mais encore ſa niéce avec elle: car il faut auſſi vous apprendre, que cette niéce n'étoit autre que l'épouſe de M. *Fitz-Patrick;* qui, ayant été élevée par la ſage Ma-

Madame *Weſtern*, s'étoit ſauvée de chez elle, il y avoit environ cinq ans, pour épouſer cet Irlandois, contre le gré de ſa famille.

Cette Dame étoit partie de l'Hôtellerie à peu près en même-tems que *Sophie*. La voix redoutable de ſon mari, qu'elle avoit reconnuë dans le corridor, lors de ſon incurſion chez Madame *Waters*, l'avoit tellement effrayée, qu'ayant ſur le champ fait appeller l'Hôteſſe, à qui elle avoit abondamment *graiſſé la patte*, elle en avoit obtenu des chevaux pour s'eſquiver au plutôt par une porte de derriere.

M. *Weſtern*, & M. *Fitz-Patrick* ſon neveu, ne ſe connoiſſoient point; & l'eſpéce de rapt que ce dernier avoit commis pour parvenir à ſon mariage, avoit tellement irrité l'oncle, qu'il n'avoit plus voulu entendre parler ni du mari ni de la femme.

La cuiſine étoit maintenant un vrai théâtre de confuſion. *Weſtern* juroit en demandant ſa fille, *Fitz-Patrick* rugiſſoit en demandant ſa femme, lorſque *Jones* parut, avec le manchon de *Sophie* à la main.

A cet aſpect, *Weſtern* pouſſant le cri ordinaire des chaſſeurs à la vuë du gros gibier, s'élança ſur *Jones:* le voilà! le voilà, dit-il, je le tiens le maudit renard! à moi! à moi! la femelle n'eſt ſûrement pas loin! ....

Le jargon qui ſuivit ce coup de ſurpriſe pendant quelques minutes, eſt un compoſé de différentes choſes, dites & criées en même-tems, qui ſeroient auſſi difficiles à rendre, & auſſi peu agréables pour le Lecteur, que certains Chœurs d'Opera pour certaines oreilles.

Jones s'étant enfin dépétré de M. *Weſtern*, & quelques-uns des aſſiſtans s'étant mis entre eux deux, notre Héros proteſta hautement de ſon innocence, & affirma qu'il n'avoit pas vu Mlle *Weſtern.* Vous avez tort de le nier, lui dit en ſe levant le Miniſtre *Supple*, ſurtout dans le moment où la preuve convainquante du contraire ſe trouve dans vos mains. Je ſuis moi-même en état d'affirmer, que le manchon dont vous faites parade, eſt celui de Mlle *Sophie:* je le lui ai vu ſi ſouvent, que je ne puis le méconnoître.

Le manchon de ma fille! s'écria *Weſtern* en fureur. Quoi ce gredin auroit pris le manchon de ma fille! ... Meſſieurs, ſoyez témoins du vol: le criminel eſt pris les mains garnies: où eſt le *Juge de paix?* coquin, où eſt ma fille?

Eh, de grace, Monſieur, lui dit *Jones*, daignez calmer vos ſens. Ce manchon, j'en conviens, eſt celui de Mlle *Sophie;* mais je jure, ſur mon honneur, que je ne l'ai point vuë!

A ces mots, M. *Weſtern*, ſuffoqué par la rage, ſe trouva hors d'état d'articuler ſa réplique.

Quelqu'un des domeſtiques avoit trouvé le moment, pendant cette bagarre, d'inſtruire *Fitz-Patrick* de ce qu'étoit M. *Weſtern*. Le bon Irlandois, croyant avoir trouvé l'occaſion de rendre un ſervice agréable à l'oncle de ſa femme, s'approcha de *Jones*, & lui dit: vous devriez rougir, en ſoutenant devant moi, que vous n'avez pas vu cette jeune Demoiſelle, tandis que je vous ai ſurpris tous deux en même lit.

Venez, Monſieur, dit-il à *Weſtern*, je vais vous conduire à leur chambre.

Çet-

Cette offre ne pouvoit manquer d'être acceptée. Tout, jusqu'au Ministre même, suivit l'Irlandois, qui fit dans la chambre de Madame *Waters* une seconde entrée aussi éclatante que l'avoit été la premiere.

Cette Dame étoit endormie; l'air sauvage & hagard de M. *Western*, premier objet qu'elle apperçut dans sa ruelle, pensa la faire mourir de peur. Il ne l'effraya pourtant pas long-tems: le premier coup d'œil avoit suffi au pere de *Sophie*, pour lui prouver que l'Irlandois s'étoit trompé. Il se retira sans rien dire; & la compagnie de même. Toute la maison ayant été visitée du haut en bas avec le même succès, M. *Western* très-désolé, revint dans la cuisine, où il retrouva *Jones* gardé par ses gens.

Quoique le jour commençât à peine à luire, un vacarme aussi violent avoit tout mis sur pieds dans l'Hôtellerie. Le *Juge de paix* du Comté de *Worcestre*, étoit par hazard logé dans la maison. M. *Western* lui porta sa plainte; le manchon fut produit comme piéce de conviction; & notre Héros alloit être arrêté juridi-

quement, lorſque la ſervante *Suſanne*, après avoir demandé audience, déclara que *Sophie* elle-même l'avoit chargée de porter ce manchon dans la chambre de l'accuſé.

Si ce fut l'amour de la juſtice, ſi ce fut un autre ſentiment moins déſintéreſſé qui porta *Suſanne* à faire cette démarche, c'eſt ce que nous ne déterminerons pas; mais ſon témoignage parut d'un ſi grand poids aux yeux du Juge, qu'il leva l'audience, en déclarant notre Héros déchargé de l'accuſation intentée par M. *Weſtern;* qui, parlant à ſon tour, & donnant le Juge & tous les aſſiſtans au D.... remonta à cheval, pour pourſuivre ſa fille, ſans répondre aux complimens de ſon neveu *Fitz-Patrick*, réclamant envain la parenté, & ſans reconnoiſſance pour l'important ſervice que l'Irlandois avoit voulu lui rendre. Foucade cependant très-heureuſe pour l'ami *Jones*, puiſqu'elle empêcha M. *Weſtern* de ſe ſouvenir du manchon qu'il laiſſoit au bras de notre Héros, & que ce dernier n'eût jamais rendu qu'avec la vie.

Il ne tarda pas non plus à ſe mettre en route avec le bon *Partridge*, dans la fer-

me résolution de ne jamais abandonner la recherche de son adorable *Sophie*, jusqu'à ce qu'il l'eût retrouvée. Il ne pût même se résoudre à prendre congé de Madame *Waters*. Il détestoit jusqu'à son souvenir, n'attribuant qu'à elle seule le malheur qu'il avoit eu de manquer l'occasion d'une si chere entrevuë avec *Sophie*, à qui il juroit de nouveau, & bien sincérement, une constance éternelle.

Quant à Madame *Waters*, elle profita de la commodité du carosse, pour se rendre à *Bath*, avec les deux Gentilshommes Irlandois, après avoir payé pour le louage des habits de l'Hôtesse à peu près le double de leur valeur. Des gens prétendent, qu'elle n'aida pas peu M. *Fitz-Patrick* à se consoler, chemin faisant, de la perte de son épouse : c'est pourtant ce que nous n'osons certifier, faute de preuves suffisantes.

Telle fut la fin des étonnantes avantures que rencontra M. *Jones* dans la fameuse Auberge d'*Upton*, où l'on parle encore aujourd'hui des charmes & de la beauté de *Sophie*, sous le nom du bel Ange de *Sommerset*.

CHAPITRE VI.

Où l'Hiſtoire rétrograde.

Avant que de pouſſer plus loin notre Hiſtoire, il paroît aſſez convenable de rendre raiſon de ce qu'il y a d'extraordinaire dans l'apparition de *Sophie* & de ſon pere à l'Hôtellerie d'*Upton.*

Le Lecteur eſt prié de ſe rappeller, que dans le quatriéme Chapitre du ſeptiéme Livre de cette Hiſtoire, nous avons laiſſé *Sophie* après un long débat entre l'amour & le devoir, décidant ſuivant l'uſage, en faveur du premier. Ce débat, comme nous l'avons dit, s'étoit élevé à la ſuite d'une viſite que ſon pere lui avoit faite, & dans laquelle il avoit prétendu la forcer à conſentir au mariage qu'il avoit arrêté entre M. *Bliſil* & elle.

Repartons maintenant de-là, pour ſuivre notre narration.

L'eſpéce de promeſſe que *Sophie* avoit faite à ſon pere, de ne plus réſiſter à ſa volonté, avoit tellement enchanté M. *Weſtern*, que toute la maiſon s'en étoit ſen-

tie au ſouper. La bierre avoit été ſi libéralement prodiguée dans la cuiſine, qu'avant onze heures ſonnées, tout étoit yvre dans le Château, excepté Madame *Weſtern*, & ſa belle *Sophie.*

Le lendemain, de grand matin, un Meſſager fut dépêché à M. *Blifil*, pour l'avertir des heureuſes diſpoſitions de ſa future, afin qu'il vînt les confirmer par ſa préſence. On peut juger qu'il ne ſe fit point attendre.

A ſon arrivée, le déjeûner fut ſervi dans la belle Salle du Château, & l'on envoya un Laquais pour en avertir *Sophie.*

Divin *Shakeſpeare*, que n'ai-je ta plume! ſublime *Hogarth*, que n'ai-je ton pinceau! J'eſpérerois peut-être de peindre avec énergie l'air pâle & triſte, les regards égarés, & les frémiſſemens du malheureux Domeſtique, qui vint annoncer en bégayant ..., *que l'on ne trouvoit point Sophie.*

On ne la trouve point! s'écria M. *Weſtern*, en ſe levant de ſon fauteuil. Mor! tête! ventre! ſang & furies! Où, quand,

quand, comment, quoi? ... On ne la trouve point! Où donc eſt-elle?

Là, là! mon frere, lui dit Madame *Weſtern*, avec ſon ſang froid politique: vous vous paſſionnez toujours pour rien, ou ſans ſavoir pourquoi. Ma niéce, j'en ſuis ſûre, ſe proméne actuellement dans le jardin; & vous voilà aux champs! Vous devenez, en vérité, ſi déraiſonnable, qu'il n'eſt plus poſſible de vivre avec vous.

Oh! ... en ce cas, répondit-il, en rentrant auſſi promptement en lui-même qu'il en étoit ſorti, ſi ce n'eſt que cela, à la bonne heure! mais, ſur mon ame, la réponſe de ce drôle-là m'avoit d'abord renverſé la cervelle. Que l'on ſonne la cloche, que l'on cherche dans le jardin, qu'on lui diſe que nous ſommes ici.

Ces ordres donnés, M. *Weſtern* ſe replongea tranquilement dans ſon fauteuil.

Deux choſes ne furent jamais plus exactement le revers l'une de l'autre, que ce frere & cette ſœur. L'un ne prévoyoit jamais, n'entrevoyoit même jamais rien dans l'avenir, mais ſaiſiſſoit

avec beaucoup de ſagacité les choſes préſentes; la ſœur diſcernoit, réaliſoit tout dans le plus grand éloignement, mais ne voyoit plus rien dès que l'objet étoit devant ſes yeux. Le Lecteur connoît ſûrement des gens faits comme cela. Les talens de ceux-ci étoient vraîment extraordinaires. Car, ſi la ſœur prévoyoit ſouvent ce qui ne pouvoit jamais arriver, le frere voyoit preſque toujours au-delà de la réalité.

Il n'étoit pourtant point dans le cas cette fois-ci. Madame *Sophie*, ſuivant le rapport des domeſtiques, ne ſe trouvoit pas plus dans le jardin que dans ſa chambre.

Pour le coup, rien ne fut plus capable de retenir le pere: toute la maiſon accourut à ſa voix; hommes, femmes, enfans, tout fut raſſemblé dans le jardin, tout eut ordre de chercher & de crier *Sophie*, & lui-même s'en acquitta juſqu'à perte d'haleine. La confuſion regnoit partout, dura long-tems, & ne produiſit rien; c'eſt aſſez l'ordinaire. Fatigué, triſte, & très-enroué, le bon M. *Weſtern* retourna enfin dans la ſalle, ſe rejetta en

jurant dans ſon fauteuil, & ſa ſœur lui parla ainſi:

Je ſuis véritablement touchée, mon frere, du malheur imprévu qui vous arrive, & de ce que la conduite de ma niéce jette un opprobre auſſi humiliant ſur une famille telle que la nôtre; mais vous ſavez à qui vous en prendre, & ſi vous êtes juſte, vous vous en accuſerez ſeul. Tout dépend de l'éducation, mon frere; & celle qu'a reçuë de vous ma niéce, fut toujours contraire à mes avis. Combien de fois ne vous ai-je pas reproché votre condeſcendance ridicule pour les volontés d'un enfant! Combien de fois ne m'avez-vous pas rebutée! mais, que dis-je, n'ai-je pas plus fait encore? n'ai-je pas entrepris, en prenant cet enfant chez moi, de déraciner tous les mauvais principes dont vous l'aviez infectée? de rectifier ſes erreurs? de réparer tout ce que les vices de votre politique avoient gâté en elle? Vous m'enviâtes mon ouvrage! vous reprîtes votre fille. Vous détruisîtes, en huit jours, tous les travaux de deux années. N'imputez donc rien qu'à vous-même. Si vous m'euſſiez laiſſé

fai-

faire, jamais pareil accident ne feroit arrivé, jamais ma niéce n'eût fouillé la gloire de fon fang. Ainfi confolez-vous, mon frere, en penfant bien que vous l'avez voulu; en convenant qu'une telle indulgence . . ...

Eh morbleu, ma fœur, interrompit *Weftern*, vous feriez jurer un Martyr ... que D... m'allez-vous chercher? qu'appellez-vous mon indulgence? ... pas plus loin qu'hier au foir, ne l'ai-je pas encore menacée, fi elle ofoit réfifter à ma volonté, de l'enfermer pour jamais au pain & à l'eau dans fa chambre? ... Dieu me pardonne, vous feriez femme à impatienter *Job* même! ... Entendit-on jamais pareil propos? répliqua la fublime fœur. Ah, mon frere! fi je n'avois pas le fang froid de cinquante de vos *Jobs* enfemble, vous me feriez perdre de vuë toute décence. Pourquoi récriminer de mauvaife foi? ne vous ai-je pas prié, ne vous ai-je pas preffé cent fois de vous repofer fur moi du foin de la conduire? il vous a plû de tout gâter en un moment. Jamais pere fenfé fit-il de telles menaces à fa fille? Ne vous ai-je pas répété mille

 fois,

fois, que les Angloises ne veulent pas être menées comme les esclaves de *Cirac-sie?* * Que ce monde-ci protege les femmes? que la douceur & les bons procédés ont seuls droit de nous gagner? & que la violence & la rusticité ne peuvent rien sur nous? La Loi *Salique*, grace au Ciel, n'est point connuë ici!.... Parlons vrai, mon frere; vous avez une dureté de caractére, une rudesse dans les façons, que toute autre femme que moi ne pourroit supporter. Il n'est pas étonnant que ma niéce n'ait pû s'y faire, & n'ait été mortellement saisie de votre dernier compliment. L'aveu que vous en faites, suffit même, puisqu'il faut tout vous dire, pour la justifier devant le monde: traita-t-on jamais ainsi une femme? Je le répéte encore, consolez-vous, consolez-vous, mon frere, en n'accusant que vous de vos chagrins. Combien de fois, si vous m'en eussiez voulu croire... Ici M. *Western* se leva brusquement, & après avoir lâché deux ou trois grosses imprécations, se sauva de la chambre.

Dès

* Peut-être vouloit-elle dire *Circassie*.

Dès qu'il fût parti, sa sœur témoigna encore (s'il est possible) plus d'aigreur contre lui qu'elle n'avoit fait en sa présence; elle prit M. *Blifil*, à témoin de la légitimité de son ressentiment; & il se garda bien de n'être pas de son avis. Il excusa pourtant avec ménagement, M. *Western*, en rejettant sa faute sur les foiblesses trop ordinaires de l'amour paternel. Foiblesses inexcusables, s'écria Madame *Western*, puisqu'elles sont la perte des enfans! sentence à laquelle le poli *Blifil* accéda.

Madame *Western*, touchée de sa docilité, lui exprima combien elle étoit sensible aux chagrins que lui causoit une famille qu'il avoit bien voulu honorer de son alliance. Elle condamna sévérement la conduite de sa niéce, en rejettant pourtant toujours tout sur son frere, dans tous les sens blâmable, & surtout pour ne s'être pas mieux assuré des vrais sentimens de sa fille.

Après une très-ample conversation sur ce sujet, dont le détail n'amuseroit peut-être pas le Lecteur, M. *Blifil* prit congé d'elle, & retourna chez lui, très-peu con-

content de ſa journée. Cependant les Principes de Philoſophie qu'il avoit reçus de *Square*, & ceux de Religion que lui avoit inſpirés *Tuakum*, joints à quelque autre choſe qu'il tenoit immédiatement de la Nature, le mirent en état de ſoutenir ſon malheur avec plus de conſtance que n'en ont les Amans vulgaires.

CHAPITRE VII.

Fuite de Sophie.

Il eſt tems maintenant de revenir à *Sophie*, que le Lecteur, ſi tant eſt qu'il l'aime à moitié autant que nous l'aimons, ſera bien-aiſe devoir échapper des griffes de ſon pere, & de celles de ſon très-peu tendre Amant.

Il étoit minuit ſonné; toute la maiſon, comme nous l'avons déja dit, étoit plongée dans les bras du ſommeil, & de l'yvreſſe; Madame *Wéſtern* ſeule étoit profondément appliquée à la lecture d'une nouvelle brochure politique, lorſque notre Héroïne, après avoir deſcendu doucement

cement l'escalier, & ouvert aussi adroitement une des portes du Château, se trouva libre, & se hâta de se rendre au rendez-vous convenu avec sa femme de chambre.

Que l'amour donne de courage! *Sophie*, la jeune & timide *Sophie* ne connut d'autre crainte que celle de se voir poursuivie, & arrêtée par son pere. Son cœur sentit pourtant quelque émotion d'une autre espéce, lorsqu' arrivant à l'endroit désigné, au lieu d'y trouver *Honora*, elle apperçut de loin un Cavalier qui venoit vers elle à toute bride: mais sa terreur fut courte, & ne dura qu'autant de tems qu'il en fallut à cet homme pour l'informer que c'étoit de la part d'*Honora* elle-même qu'il venoit la chercher.

Sophie, qui n'avoit pas lieu de soupçonner cet homme, monta résolument en croupe derriere lui, & arriva bientôt à une petite Ville, distante d'environ cinq milles du Château, où elle eut la satisfaction de trouver sa chere *Honora*, couchée sur un gros balot de ses propres hardes, qu'elle n'avoit pû se résoudre à perdre un instant de vuë.

On

On mit alors en délibération, quel chemin il convenoit de prendre, pour se soustraire aux poursuites de M. *Western*, qui selon toute apparence, seroit à cheval en peu d'heures.

Honora insistoit pour la route de Londre, qu'elle avoit une extrême envie de voir, par plus d'une raison dont le Lecteur est déja instruit.

Sophie, qui avoit plus à risquer qu'elle, pensoit différemment, & vouloit éviter tout grand chemin : elle parla haut, & l'emporta. Il fut arrêté, qu'on voyageroit à travers champs l'espace d'environ vingt milles, pour retomber ensuite avec plus de sûreté, dans la grande route de la Capitale.

Lés chevaux furent cependant loués pour Londre; mais à peine eurent-ils fait deux cens pas hors du Cabaret, que le Guide eut ordre de prendre le chemin dé *Bristol*.

A ces mots, soit hazard, soit malice de la part du Postillon, la Cavalerie s'arrêta tout-à-coup. *Sophie*, au risque de se tromper dans sa conjecture, crut devoir promettre une récompense à son conducteur,

teur, s'il vouloit eſſayer de rendre la vigueur à ſes chevaux; mais il étoit auſſi ſourd qu'eux: le mot indéfini de *récompenſe*, opére rarement ſur ſes pareils. *Sophie* le ſentit, & lui promit une *Guinée*. Il entendit alors, & voici ſa réponſe.

Mon Maître m'a expreſſément défendu de changer de chemin, ſur peine d'être chaſſé: j'ai penſé l'être hier, pour avoir couru à travers le païs, avec un Gentilhomme venant de chez M. *Alworthy*, & dont je n'ai pas été trop bien récompenſé. Jugez, Madame, ſi un pauvre homme peut hazarder de nouveau de perdre ſa place, uniquement pour gagner une *Guinée!*

Eh bien, mon ami, tu en auras deux, répondit vivement *Sophie;* mais quel eſt ce Gentilhomme qui venoit de chez M. *Alworthy?* Je crois que c'eſt ſon fils, Madame, lui dit le Poſtillon, du moins l'appelle-t-on ainſi.... Où alloit-il? interrompit-elle. Aux environs de *Briſtol*, à vingt milles d'ici...... Conduis-moi au même endroit, lui cria *Sophie*, il y a trois *Guinées* pour toi.

Le

Le fouet, & l'éperon, sembloient n'attendre que ces mots pour transformer nos mâzettes en vigoureux coursiers, au grand regret de Madame *Honora*, qui croyoit ne pouvoir assez-tôt aller briller à Londre; & à la grande satisfaction de l'aimable *Sophie*, qui croyoit ne pouvoir trop tôt revoir l'objet de toute sa tendresse.

Nos Voyageuses arriverent au soleil levant dans le Village où *Jones* avoit rencontré le *Quaker*; & *Honora* fut chargée, contre son gré, de s'informer adroitement de la route que notre Héros avoit prise. Nous disons, contre son gré, parce qu'elle avoit pris *Jones* en grippe depuis peu, à cause de certaines politesses pécuniaires qu'il avoit un peu négligées auprès d'elle, & qu'elle auroit dû plutôt attribuer aux distractions qu'à l'avarice de notre Héros. Il est pourtant vrai, que le Guide auroit pû donner à *Sophie* des éclaircissemens plus aisés & plus sûrs: mais nous ignorons par quelle raison elle évita toujours de le consulter sur ce sujet.

Lors-

Lorſqu'*Honora* eut pris ſes informations de l'Hôteſſe, *Sophie* envoya chercher des chevaux de louage, qui la conduiſirent dans l'Hôtellerie où le pauvre *Jones* avoit été bleſſé par l'Enſeigne *Northerton.*

Ici, la femme de chambre chargée de nouveau de la même enquête, n'eut pas plutôt interrogé l'Hôteſſe, que celle-ci devina qui étoit, & ce que cherchoit *Sophie.* Bon Dieu! s'écria-t-elle, (en s'adreſſant à *Sophie* elle-même qui entroit alors dans la cuiſine) eh, qui l'auroit jamais penſé! voilà, en vérité, le plus beau couple que l'on vit jamais de deux yeux! ma foi, Madame, je ne m'étonne plus ſi le jeune Gentilhomme eſt ſi amoureux. Il m'avoit bien dit, que vous étiez la plus belle Demoiſelle du monde; mais je vois qu'il ne m'a point menti. Dieu conſerve le pauvre cher homme! il me faiſoit pitié; oui, ſans mentir, il me faiſoit pitié, lorſque dans ſes rêveries, je lui voyois embraſſer tendrement ſon oreiller, qu'il appelloit ſa chere *Sophie!*.... j'ai fait tout mon poſſible pour le diſſuader d'aller à

la guerre; je lui ai dit assez, qu'il n'y avoit que trop d'hommes qui n'étoient bons qu'à se faire tuer, & qui n'avoient pas, ainsi que lui, le bonheur d'être aimés d'une si belle Dame.... je crois, dit *Sophie*, en se retournant vers *Honora*, que la bonne femme extravague.... Non, non, Madame, s'écria l'Hôtesse, je sais ce que je dis: je suis au fait de tout le mystere, il ne m'a rien caché. Quel est donc le gredin, s'écria à son tour *Honora*, qui a eu le front de vous parler de ma maîtresse? qu'appellez-vous gredin? répondit l'autre; parlez mieux, je vous prie, de celui-même dont vous me demandiez des nouvelles; d'un jeune Gentilhomme charmant qui aime Madame *Sophie Western* de tout son cœur, & qui mérite aussi d'en être aimé. Il aime ma maîtresse, dites-vous! .... savez-vous bien ma bonne?... Eh ma chere *Honora*, interrompit *Sophie*, ne vous emportez point contre elle: son intention n'est pas de me fâcher. Dieu m'en garde! reprit l'Hôtesse, enhardie par la douceur des accens de *Sophie*, Dieu m'en garde, Madame!

Cet-

Cette femme enfila alors un long & ennuyeux récit, de tout ce qui étoit arrivé à *Jones* dans l'Hôtellerie, & de tout ce qu'elle avoit appris de lui. Plus d'un passage de cette narration, eut droit de choquer notre Héroïne; & plus encore sa Gouvernante, qui ne manqua pas cette occasion de nuire au pauvre *Jones*, en le dénigrant dans l'esprit de *Sophie*, dès qu'elles furent seules. Le joli galant! répétoit-elle à chaque instant, avec un rire amer, qui prostituë le nom de sa maîtresse, dans tous les cabarets de Village!

Sophie ne voyoit pas cette imprudence de son Amant d'un œil aussi sévére, & se trouvoit peut-être plus flattée de ces violens transports d'amour exagérés par l'Hôtesse, qu'elle n'étoit choquée du reste. Elle imputoit le tout à l'extravagance, ou plutôt à l'effervescence de la passion d'un cœur franc & sincére.

Cet incident pourtant, lui ayant été rappellé dans la suite, avec les couleurs odieuses dont *Honora* eut soin de le revêtir, ne servit pas peu à aigrir le ressen-

ſentiment de *Sophie* contre *Jones*, lorſque l'avanture de l'Hôtellerie d' *Upton* donna ſi beau jeu contre lui à la Gouvernante.

Quelques Lecteurs auſtères n'auront ſans doute pas attendu juſqu'ici à condamner la conduite de notre Héroïne, & à la regarder comme une de ces infantes de vertu hazardée, dont les amoureuſes extravagances ſont toujours plus dignes de mépris que de compaſſion légitime.

Ils ſont pourtant ici bien injuſtes. *Sophie* venoit d'être ſi violemment agitée par l'eſpoir & la crainte, par ſon devoir, par ſa tendreſſe pour ſon pere, par ſa haine pour *Bliſil*, par ſa pitié, (pourquoi n'avouërions-nous pas la vérité,) par ſon amour pour *Jones*; elle avoit été, dis-je, ſi effrayée par les menaces de M. *Weſtern*, par celles de ſa tante, & ſi touchée des derniers malheurs & des procédés de ſon Amant, que ſa tête & ſon cœur également troublés, également affectés, lui permettoient peu de ſavoir apprécier les conſéquences de ſes démarches.

Elle

Elle prêta pourtant enfin l'oreille aux remontrances de sa femme de chambre. Le Guide eut ordre d'aller à *Glocestre*, pour de-là prendre directement la route de Londre.

Mais une rencontre qu'elles firent, les força de changer encore une fois de résolution. Ce Procureur, dont nous avons parlé en dernier lieu dans le Chapitre sept du huitiéme Livre, & qui avoit dîné à *Glocestre* avec *Jones*, reconnut en passant Madame *Honora*, à qui il fit quelques politesses, auxquelles *Sophie*, pour le moment, fit peu d'attention.

Mais, à leur arrivée à *Glocestre*, *Sophie* informée plus particuliérement par sa femme de chambre du caractére de cet homme, & de la promptitude avec laquelle il voyageoit, vit tout à craindre qu'il ne s'avisât d'aller donner des avis à son pere; & d'être ratrapée, par M. *Western*, sur la route de Londre. Pour parer à cet inconvénient, elle loua des chevaux pour une route qu'elle n'avoit pas dessein de suivre; & après s'être rafraîchie & reposée quelques heures à *Glocestre*, elle partit malgré l'obscurité de la

 nuit,

nuit, & arriva en moins de quatre heures à l'Hôtellerie d'*Upton*, où nous l'avons vuë il n'y a pas long-tems.

Après avoir ainſi tracé le voyage de notre Héroïne, depuis ſon départ juſqu'à ſon arrivée à *Upton*, nous amenerons en peu de mots M. ſon pere au même endroit.

Le premier Guide que *Sophie* avoit pris, n'ayant pas manqué à ſon retour (ſans doute par un pur eſprit de charité) d'aller avertir M. *Weſtern* de la route que ſa fille avoit priſe, il n'avoit pas été difficile de ſuivre ſes traces juſqu'à *Gloceſtre*; où M. *Weſtern*, ayant appris que M. *Jones* étoit allé à *Upton*, n'avoit pas douté que ſa fille n'eût choiſi le même chemin.

Fin du dixiéme Livre.



L'EN-

L'ENFANT TROUVÉ.

LIVRE ONZIEME.

Contenant environ trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

Avantures de SOPHIE, après son départ de l'Hôtellerie d'UPTON.

Avant que notre Histoire eût été obligée de retourner en arriere, nous avions instruit le Lecteur des raisons qui avoient engagé *Sophie* & sa femme de chambre à partir si matin de cette fameuse Hôtellerie. Nous allons maintenant suivre les pas de cette jeune Amante, tandis que son peu digne Amant déplore son mauvais sort, ou plutôt sa mauvaise conduite.

Sophie, ayant donné ordre à ſon Guide de ne ſonger qu'à s'éloigner, ſans tenir aucune route certaine, avoit paſſé la *Saverne*, & n'étoit pas à un mille d'*Upton*, lorſque regardant derriere elle, la pauvre Demoiſelle crut entendre pluſieurs chevaux qui la ſuivoient en diligence. L'effroi qu'elle en conçut lui fit ordonner à ſon Poſtillon d'aller à toute bride. Mais plus ils alloient vîte, plus on les ſuivoit vivement; & les chevaux qui les ſuivoient, plus vigoureux que ceux qui fuyoient, atteignirent bientôt nos Voyageuſes.

Notre Héroïne, auſſi accablée d'épouvante que de laſſitude, alloit ſuccomber à ce dernier malheur, lorſqu'une voix femelle des plus douces lui fit un compliment, auquel notre Héroïne effrayée n'eut pas d'abord la force de répondre, mais qui diſſipa bientôt ſes craintes.

Cette Cavalerie, qui avoit cauſé tant de frayeur à *Sophie*, conſiſtoit en deux femmes & un Guide. Les deux troupes raſſemblées avoient marché environ trois milles ſans ſe dire un ſeul mot, lorſque *Sophie*, ayant abandonné un inſtant

ſtant la bride de ſon cheval, ſe trouva tout de ſon long par terre.

On deſcendit pour la ſecourir: elle n'étoit heureuſement point bleſſée; & l'on ſe diſpoſoit de toute part à remonter à cheval, lorſque les premiers rayons de l'Aurore ayant permis à deux de nos Dames de s'entre-regarder, on les entendit toutes deux s'écrier en même tems, ah ma chere *Sophie!* ah, ma chere *Henriette!*

Cette rencontre imprévuë ſurprit beaucoup plus nos deux Cavalieres que je n'imagine qu'elle ſurprendra le Lecteur, qui s'eſt certainement déja douté que la Dame Etrangere ne pouvoit être autre que l'Epouſe de l'Irlandois *Fitz-Patrick*, couſine de *Sophie*, qui, comme l'on ſait fort bien, étoit partie du cabaret d'*Upton* quelques minutes après notre Héroïne.

La ſurpriſe & la joye de ces deux couſines, qui avoient autrefois vêcu enſemble dans la plus grande intimité chez Madame *Weſtern*, ne leur permit pas d'abord de s'interroger mutuellement

 ſur

ſur les cauſes d'une rencontre auſſi ſinguliere.

Madame *Fitz-Patrick* ſe trouva la premiere en état d'interroger *Sophie*. Mais, quoique la réponſe parût devoir être auſſi ſimple qu'aiſée, notre Héroïne qui la trouvoit pourtant embaraſſante, pria *Henriette* de vouloir bien ſuſpendre ſa curioſité jusqu'à la premiere Hôtellerie, que l'on eſpéroit de rencontrer bientôt.

Elles y arrivérent enfin, mais ſi fatiguées, & ſurtout la pauvre *Sophie*, qu'il falut néceſſairement l'enlever de deſſus ſon cheval, & la porter dans une chambre, où Madame *Fitz-Patrick* informée que ſa couſine ne s'étoit pas couchée depuis deux nuits, obtint d'elle de ſe mettre au lit ſur le champ.

Sophie ſe laiſſa d'autant plus aiſément perſuader, que ſa couſine, après l'avoir aſſurée à tout hazard qu'elles n'avoient rien à craindre dans cet azile trop éloigné des routes ordinaires, offrit très-gracieuſement de lui tenir compagnie, & de coucher à côté d'elle.

Les Dames ne furent pas ſitôt au lit, que les deux Soubrettes convinrent aiſément

ment entr'elles d'en faire autant. Madame *Honora*, à l'exemple de sa Maîtresse, s'humanisa avec sa consœur *Abigail*; & consentit, après beaucoup de complimens de part & d'autre, à l'admettre à l'honneur de partager sa couche.

L'Hôte, ainsi que tous ses pareils, avoit pour coûtume inviolable de s'informer soigneusement du nom, de la qualité, du païs, des affaires même des personnes qui venoient loger chez lui. C'étoit d'abord avec le Cocher, les Laquais, ou le Postillon, qu'il faisoit ses premieres enquêtes; il tiroit ensuite ce qu'il pouvoit des Maîtres mêmes. Ici sa curiosité fut trompée: les Guides ne savoient rien, & les femmes de chambre dormoient. Grand sujet d'inquiétude pour lui!

Cet homme, quoique Cabaretier, passoit dans le Village pour un homme de poids: le Ministre même étoit à peine aussi considéré que lui. Son air rêveur & imposant, surtout lorsqu'il avoit la pipe à la bouche, (ce qui arrivoit souvent) sa façon mystérieuse de ne s'exprimer presque jamais que par monosyllabes, & à voix basse, n'avoient sans doute pas peu

con-

contribué à étendre ſa réputation, & à le faire regarder comme l'Oracle de la Paroiſſe.

Ce politique Perſonnage, après avoir rêvé profondément quelques minutes ſur l'arrivée de ces deux Dames; ſur ce qu'elles s'étoient miſes au lit en plein jour, ainſi que leurs Suivantes; & notamment, ſur l'ignorance, peut-être affectée des Guides, tira tout-à-coup ſa femme à part, & lui dit à l'oreille, ſais-tu, *Marguerite*, quelles ſont les Dames logées actuellement chez nous? ... Apprends que ce ſont ſûrement les femmes ou les filles de quelques Seigneurs de la ſuite du Prétendant, qui ſans doute ont pris un détour pour éviter l'armée du Duc de *Cumberland*.

Mon ami! s'écria la femme, tu as certainement mis le nez deſſus; car l'une d'elles eſt vêtuë comme une Princeſſe!... Cependant, quand je réfléchis à une choſe.... Quand tu réfléchis, s'écria l'Hôte, d'un air & d'un ton mépriſant..... Eh bien, à quoi réfléchis-tu? Mais, dit la femme, c'eſt que cette Dame eſt trop humble & trop polie pour être une grande Dame: car, tandis-que *Betty* baſſinoit ſon

ſon lit, elle ne l'a appellée que *ma chere*, ou *mon enfant*; & lorſque *Betty* a voulu la déchauſſer, elle n'a jamais voulu le permettre.

Brrr! répondit le mari, tout cela ne dit rien. Parce que tu as vu beaucoup de femmes de qualité, impertinentes, dures, & impolies pour leurs inférieures, les crois-tu toutes faites dans le même moule? Va, va, je me connois en gens; & où je me mouille, d'autres ſe noyent. N'a-t-elle pas demandé un verre d'eau, en entrant ici? une bourgeoiſe auroit demandé du ratafia: ai-je menti?... Une femme de cette qualité, voyageroit-elle ſans Laquais, ſi quelque occaſion extraordinaire.... Va, c'eſt une des rebelles, j'en ſuis pour mon dire.

En vérité, dit la femme, elle eſt bien aimable; & je ne pourrois m'empêcher de la plaindre, ſi tu te voyois forcé, comme je le crains, de la livrer à la cour! Ne feroit-il pas bien fâcheux qu'une auſſi bonne, auſſi douce perſonne, vînt à périr malheureuſement!... Sotiſe, interrompit le mari. Mais, quant à ce que je dois faire dans un cas auſſi grave, c'eſt

ce

ce qui n'eſt ma foi pas aiſé à déterminer. J'eſpére, qu'avant ſon départ, nous aurons des nouvelles de la bataille: ſi le Prétendant avoit le deſſus, cette femme, ne l'ayant pas trahie, pourroit faire notre fortune.... Tu as ma foi raiſon, répliqua l'Hôteſſe; & je ſuis ſûre qu'elle le feroit, car je ne vis jamais un meilleur petit cœur de femme; & je ſerois au déſeſpoir qu'il lui arrivât mal.... Pooh, s'écria l'Hôte, les femmes ſont toujours pitoyables! Ne voudrois-tu pas que je riſquaſſe à me faire pendre, pour ſauver des rebelles? Hem! qu'en dis-tu? Non, en vérité, repondit la femme; & ſuppoſé que nous la trahiſſions, qu'aura-t-on à nous reprocher? C'eſt ce que tout autre feroit à notre place.

Tandis que notre Hôte, qui à ce qu'on voit, n'avoit pas tout-à-fait uſurpé la réputation de grand Politique, débattoit à part lui cette importante matiere, on vint lui apprendre que les rebelles, au moyen d'un ſtratagême, avoient gagné un jour de marche ſur M. de *Cumberland*, & pouſſoient droit à Londre. L'inſtant après, arriva un fameux *Jacobite*, qui prenant l'Hô-

l'Hôte par la main, & la lui ſerrant à le faire crier: Tout eſt à nous, lui dit-il, mon ami! dix mille braves François ont pris terre dans la Province de *Suffolk*. Tout eſt à nous, te dis-je? Dix mille? oui dix mille François!... adieu, je cours me joindre à eux.

Ces nouvelles fixerent les irréſolutions de l'Hôte, qui ſe propoſa de faire ſa cour à la Dame, à ſon lever. Il ne doutoit plus maintenant, que ce ne fût Madame *Jenny Cameron* * elle-même.

CHAPITRE II.

L'un des plus courts du Livre, où l'on trouvera pourtant un Soleil, une Lune, & un Ange.

Le Soleil venoit de ſe coucher, lorſque nos Dames ſe levérent. Jamais *Sophie* n'avoit été plus fraîche ni plus belle; & Madame *Fitz-Patrick* auroit pû paſſer pour une beauté, ſi elle n'eût pas été avec *Sophie*. Ne condamnons donc pas avec trop

* Prétenduë Maîtreſſe du Prince *Edouart*.

trop de févérité l'hyperbole de la Servante de l'Hôtellerie, qui en revenant dans fa cuifine, après avoir allumé du feu dans l'apartement des Dames, affirma à toute la maifon, que fi jamais Ange avoit paru fur terre, il étoit maintenant dans la chambre haute.

Sophie avoit fait part à fa coufine de fon deffein d'aller à Londre, & Madame *Fitz-Patrick* avoit confenti de l'y accompagner: la rencontre qu'elle avoit penfé faire de fon mari à *Upton*, l'avoit dégoutée d'aller à *Bath*, où chez fa tante *Weftern*. Elles n'eurent donc pas fini de prendre leur thé, que *Sophie*, fans s'embarraffer du froid, ni de la nuit, propofa à fa coufine de profiter du clair de lune pour fe remettre en chemin.

Mais la coufine, plus timide qu'elle, & encore émuë de la terreur que lui avoit infpirée la voix de fon mari, la fupplia d'attendre jufqu'au lendemain matin; & *Sophie*, qui étoit la complaifance même, n'ofant combattre que foiblement les craintes de fon ancienne amie, confentit enfin à tout ce qu'elle voulut.

No-

Notre Héroïne ne se fût peut-être pas renduë si aisément, si elle avoit eu connoissance de l'arrivée de son pere à *Upton.* Que n'eût-elle pas crû avoir à craindre de sa part! quant à la poursuite de *Jones*, j'imagine qu'elle ne lui inspiroit pas grand effroi; j'augure même, puisqu'il faut tout dire, qu'elle n'eût peut-être pas été trop fâchée de le voir arriver. J'aurois cependant pû cacher cette conjecture au Lecteur: car un honnête Auteur doit toujours supprimer les foiblesses de ses Héros, & surtout ces secrets mouvemens de l'ame auxquels la raison est presque toujours étrangere.

Lorsqu'il fut arrêté que l'on passeroit la nuit dans l'Hôtellerie, l'Hôtesse vint recevoir les ordres de nos Dames pour le souper; & retourna si enchantée des charmes, de la douceur de la voix & de l'affabilité de notre Héroïne, que la bonne femme intimement persuadée que c'étoit Madame *Jenny-Cameron*, qu'elle avoit l'honneur de loger chez elle, devint tout-à-coup déterminée *Jacobite*, & fit

fit les vœux les plus ſincéres pour la proſpérité du Prétendant.

Les deux couſines, reſtées ſeules, commencerent alors à ſe faire part de leur curioſité réciproque ſur ce que leur rencontre avoit d'extraordinaire; & Madame *Fitz-Patrick*, après avoir tiré parole de *Sophie* d'en faire autant à ſon tour, raconta ſon hiſtoire comme on verra dans le Chapitre ſuivant, s'il plaît au Lecteur de le lire.

CHAPITRE III.

Hiſtoire de Madame FITZ-PATRICK.

Après un inſtant de recueillement, & un profond ſoupir, la Dame *Fitz-Patrick* commença ainſi.

Le ſouvenir de la félicité paſſée eſt toujours un ſurcroît de peine pour les malheureux. Je ne rappelle jamais ſans douleur ces jours tranquilles & fortunés que nous avons paſſés enſemble ſous la tutelle de Madame *Weſtern*. Hélas! pour-

pourquoi *Miss Graveair*, & *Miss Vertigéne* ne sont-elles plus. Vous vous rappellez sans doute, ces noms de notre enfance. Que c'étoit bien à juste titre que j'avois reçu de vous le dernier! l'expérience m'a trop appris combien j'en étois digne. *Sophie* fut toujours ma supérieure en tout; puisse-t-elle l'être aussi dans sa fortune!.... mon mariage m'a perduë, vous le savez: mais les circonstances vous en ont sans doute été si déguisées, puisque vous étiez partie de *Bath* quelques jours auparavant pour retourner chez votre pere; tous ces faits, dis-je, ont peut-être été si chargés, ou altérés par Madame *Western*, qu'il est bon que je les reprenne dès leur origine.

M. *Fitz-Patrick* étoit un des jeunes Cavaliers qui brilloient alors aux eaux de *Bath*. Il étoit grand, bienfait, galant, & toujours mieux mis que les autres. En un mot, il étoit tout ce qu'il n'est pas aujourd'hui.

Vous savez, que les personnes du plus haut rang qui étoient alors aux eaux ne vivoient qu'entre elles. M. *Fitz-Patrick*, à force de souplesses & de complaisan-

ces, avoit trouvé le ſecret de ſe faire admettre dans toutes leurs parties de plaiſir, & d'en être regardé avec une ſorte de conſidération.

Ma tante, qui avoit toujours vêcu à la Cour, étoit auſſi reçue dans les mêmes compagnies; elle y avoit fait connoiſſance avec M. *Fitz-Patrick;* & l'honneur qu'il avoit d'être faufilé avec ce qu'il y avoit de plus grand dans le Royaume étoit trop éminent à ſes yeux, pour qu'elle ſongeât ſeulement à lui chercher d'autre mérite. Il en eut pourtant bientôt un autre, & celui-là les fit ſuppoſer tous; il parut amoureux d'elle: Ses aſſiduités devinrent, en effet, ſi remarquables que tout le monde ainſi qu'elle le crut, & en parla d'une façon pas tout-à-fait avantageuſe pour la bonne Dame.

Quant à moi, je ne ſouppoſai à M. *Fitz-Patrick* qu'un but aſſez excuſable, c'eſt-à-dire celui de s'emparer de la fortune d'une femme, par la voye du mariage. Je ne pouvois imaginer que les appas de ma tante puſſent faire naître aucune intention criminelle; mais, quant

aux charmes matrimoniaux, je l'en trouvois abondamment pourvue.

Les déférences, & les attentions respectueuses dont il m'accabloit en toute occasion, servirent encore à me confirmer dans cette idée. Je les attribuois uniquement à l'envie qu'il avoit de diminuer, s'il étoit possible, l'éloignement que je devois naturellement avoir pour un mariage dont mes interêts ne pouvoient que beaucoup souffrir. Il sembloit, en un mot, n'oser porter ses vœux jusqu'à la tante, que du consentement de la niéce; & les politesses que ce but supposé m'attiroient, flattoient d'autant plus mon amour-propre, qu'il n'étoit pas accusé d'en trop avoir pour les femmes même les plus titrées.

J'ignorois que M. *Fitz-Patrick* étudiât tous mes mouvemens. Il ne lui en échappoit aucun; & dès qu'il s'apperçut que j'étois sensible aux égards qu'il vouloit bien avoir pour moi, il me fit aussi appercevoir du changement dans ses manieres, dès que nous nous trouvâmes seuls ensemble. Que vous dirois-je, ma chere *Sophie?* je connus qu'il m'aimoit!

moit!.... & ſa paſſion étoit ſi tendre.... que l'aveu en fut bien reçu, interrompit *Sophie*. Eh pourquoi donc en rougir? ajouta-t-elle, en ſoupirant: il y a ſurement un charme irréſiſtible dans la tendreſſe que trop d'hommes ſont capables d'affecter.

Il eſt vrai, répondit la couſine: les hommes, qui en toute autre affaire n'ont pas le ſens commun, ſont autant de *Machiavels* en fait d'amour. Plût au Ciel que je ne l'euſſe pas éprouvé!... quoiqu'il en ſoit, ce ſecret fut bientôt le ſujet de toutes les converſations de *Bath*; quelques Dames charitables allerent même juſqu'à affirmer, que M. *Fitz-Patrick* étoit également bien avec la tante & avec la niéce.

Ce qui vous étonnera, comme bien d'autres, c'eſt qu'elle ne vit ni ne ſoupçonna jamais rien de ce qui étoit notoire & viſible à tous les yeux de quiconque les jettoit ſur nous. On croiroit preſque que l'amour aveugle les femmes d'un certain âge: elles gobent avec tant d'avidité l'encens amoureux qu'on leur adreſſe, que ſemblables à un glouton affamé

famé qui ſe rencontre à une bonne table, elles ſont toujours trop occupées pour appercevoir ce qui ſe paſſe à côté d'elles. C'eſt une remarque que j'ai faite en dix autres occaſions, dans le cours de ma vie. Cette vérité ſe vérifia parfaitement dans celui-ci; car quoique ma tante nous ſurprît ſouvent enſemble, en revenant de la fontaine, la moindre douceur, la moindre plainte que mon Amant faiſoit de ſon abſence, ſuffiſoit pour diſſiper tous les ſoupçons qu'elle eût pû concevoir. Le ſuccès d'un de nos artifices fut admirable. M. *Fitz-Patrick* étoit convenu avec moi, quoique je n'euſſe guéres moins de dix-huit ans, de me traiter toujours en ſa préſence comme une petite fille: ma tante s'imagina ſi bien qu'il falloit que cela fût, puiſque ſon Amant le penſoit ainſi, que très-peu s'en fallut qu'elle ne me remît en jacquette.

Que vous dirai-je, encore un coup, ma chere *Sophie?* il faut vous l'avouer, j'aimai M. *Fitz-Patrick!* je fus flattée de ma conquête; je fus charmée de l'emporter ſur ma tante; je triomphois de me voir préférée à tant d'autres femmes,

que je croyois extrêmement jaloufes de mon fort.

Tout *Bath* alors fe déchaîna contre moi. Quelques jeunes femmes refuferent même de me voir davantage, & affecterent de me méprifer, peut-être moins à caufe des foupçons qu'elles pouvoient avoir conçus de ma conduite, que pour m'écarter des Compagnies dans lefquelles leur héros favori auroit pû n'avoir des yeux que pour moi. Je fuis pourtant ici forcée, par un fentiment de reconnoiffance, de vous rapporter un difcours que me tint M. *Nash*, dont j'aurois bien plus fagement fait de fuivre les confeils!

Écoutez, mon enfant, me dit-il un jour, en me tirant à l'écart: je fuis pénétré de voir la familiarité qui fubfifte entre vous & un drôle qui n'eft capable que de vous perdre. Quant à votre vieille folle de tante, je ferois charmé, fi ce n'étoit par rapport au dommage qui en rejailliroit fur vous, & fur mon aimable *Sophie Weftern*, (je répéte fes propres mots) je ferois charmé, dis-je, qu'elle fût en tous points la duppe de cet Avanturier. Je n'ai point de pitié pour les fem-

femmes de ſon âge. Quand une vieille s'eſt fouré dans la tête d'aller au D.... il n'eſt pas plus poſſible de l'en détourner, que d'empêcher l'autre de la prendre. L'innocence, la jeuneſſe, la beauté, ſont dignes d'un meilleur ſort; & je voudrois les ſauver de ſa griffe. Croyez-moi donc, ma chere enfant, ne ſouffrez pas que cet eſcroc ait rien à l'avenir de particulier avec vous.... il me donna encore d'autres conſeils, auxquels je ne prétai que l'attention du moment: l'amour, dans mon cœur, démentoit ſes avis; & rien n'eût pû me faire croire, que des femmes de condition vouluſſent frayer avec un homme tel que celui que M. *Nash* me dépeignoit.

Mais je crains bien, ma chere, de vous ennuyer par le détail de tant de circonſtances peu intéreſſantes. Ainſi pour abréger, imaginez-moi mariée; imaginez-moi, avec mon époux, aux pieds de ma tante; imaginez enſuite ce qu'on vit jamais de plus forcené à *Bedlam*, *

* C'eſt l'Hôpital des Fous à Londre.

c' eſt elle; & votre imagination ne vous peindra rien au-deſſus de la réalité.

Ma chere tante, pour éviter de revoir M. *Fitz-Patrick*, pour me fuir moi-même, & peut-être tous ceux qui avoient quelque connoiſſance de ſes amours, décampa dès le lendemain matin. Je ſai, qu'elle a nié fermement toutes les particularités qui pouvoient la concerner dans cette avanture; & ſans doute ſon reſſentiment dure encore, car malgré toutes mes ſoumiſſions, & malgré toutes les lettres que je lui ai écrites en différens tems, je n'ai encore pû parvenir à en tirer un ſeul mot de réponſe. Hélas, c'eſt pourtant elle, qui, quoique ſans deſſein, eſt la cauſe de mon malheur! ſi elle ne s'étoit pas ridiculement cruë aimée de M. *Fitz-Patrick*, il n'auroit ſans doute jamais trouvé les occaſions de ſurprendre mon cœur. Je me flatte du moins, que ma conquête n'eût pas été ſi facile à faire pour un pareil Amant; & je ne me ſerois peut-être pas trompée ſi groſſiérement dans mon choix,

choix, ſi j'euſſe été en état de juger par mes propres lumieres. Mais, j'en croyois aveuglément l'opinion d'autrui; & je fus aſſez ſotte, pour regarder comme univerſellement reconnu, le mérite d'un homme que je voyois prôné par toutes les femmes. Pourquoi donc, chere *Sophie*, s'il eſt vrai que nous ayons la faculté de juger égale à celle des plus ſages de l'autre ſexe; pourquoi donc, choiſiſſons-nous ſouvent ſi mal? je ſuis réellement indignée, lorſque je réfléchis ſur le nombre des femmes ſenſées qui ont été trompées par des ſots!.... Ici, Madame *Fitz-Patrick* reprit haleine; mais, voyant que *Sophie* ne répondoit rien, elle pourſuivit, comme on verra dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE IV.

Suite de l'Hiſtoire de Madame FITZ-PATRICK.

Nous ne reſtâmes à *Bath* qu'environ quinze jours, après notre mariage. Nous

Nous n'avions plus d'eſpoir de réconciliation avec ma tante; & mon époux avoit encore deux ans à attendre, avant que de pouvoir diſpoſer en aucune façon de mes biens.

Cette conſidération l'engagea à me preſſer de paſſer avec lui en *Irlande:* propoſition contraire à une convention expreſſe que j'avois faite long-tems avant que de me donner à lui. Je rappellai, j'invoquai envain ſes promeſſes; & très-réſoluë de ne point partir, je me bornai à lui demander un délai d'un mois. Mais il avoit fixé le jour du départ, & je n'obtins rien.

La veille de ce jour même, qui me coûtoit tant de larmes, mon mari ſortant de très-mauvaiſe humeur pour donner quelques ordres, laiſſa tomber une lettre dont je m'emparai ſur le champ; & que j'ai trop ſouvent reluë, pour n'être pas en état de vous la rapporter preſque mot pour mot. Ecoutez, ma chere *Sophie.*

A M. BRIAN FITZ-PATRICK.

MONSIEUR,

J'ai reçu votre Lettre, & je suis très-surpris de votre façon d'agir avec un homme qui n'a jamais reçu un sol de vous, que pour l'habit de tiretaine que je vous ai vendu à votre arrivée ici; & à qui vous devez maintenant, par compte arrêté, 150 livres sterlin. Rappellez-vous, Monsieur, depuis combien de tems vous me bercez d'un mariage considérable avec une telle ou une telle! mais je ne puis vivre plus long-tems d'espérance & de promesses; & mon Marchand de Drap ne se paye pas de cette denrée. Vous me dites, être assuré d'avoir ou la tante ou la niéce; & que vous eussiez pû épouser la tante, dont le doüaire est immense; mais que vous préférez la niéce, à cause de l'argent comptant. De grace, Monsieur, prenez une fois dans votre vie l'avis d'un sot, & épousez bien vîte celle des deux qui voudra le plutôt de vous. Pardonnez ce conseil à l'intérêt que je prends à ce qui vous touche. Soyez cependant avisé, *que je tirerai sur vous, par la premiere*

poste,

poste, le montant de ce que vous me devez, payable dans quinze jours à M. Jean Drugget *& Compagnie, ou ordre; & que je me flatte que vous y ferez honneur. Je suis, Monsieur,*

Votre humble serviteur,

SAMUEL COSGRAVE.

Telle étoit exactement cette lettre. Peignez-vous, chere *Sophie*, toute l'indignation qu'elle dut exciter dans mon ame! *Vous préférez la niéce à cause de l'argent comptant....* Ah! que chacun de ces mots n'étoient-ils autant de poignards: Avec quel plaisir ne les eussè-je pas plongés dans le cœur de mon perfide! Je ne vous raconterai pas toutes les extravagances que m'inspirerent ma douleur & mon désespoir. J'avois eu le tems, avant son retour, de me soulager par mes larmes. Il revint; & feignant de ne pas s'appercevoir de mon état, mon traître alla à l'autre bout de la chambre rêver dans un fauteuil. Lassé enfin de mon silence: Eh bien, Madame, me dit-il d'un ton arrogant, peut-on savoir si

ſi vos coffres ſont faits? Vous n'ignorez pas, ſans doute, que le Caroſſe ſera prêt demain au point du jour?

Ma patience étoit à bout. Non, Monſieur, lui dis-je, mes coffres ne ſont pas faits; il reſte à y enfermer cette lettre. Et je la jettai ſur la table, en l'accablant des reproches les plus amers.

Quoique le plus colérique des hommes, ſoit que la honte, ſoit que le ſentiment intérieur de ſon crime l'eût accablé, M. *Fitz-Patrick*, à mon grand étonnement, ne s'emporta point. Il eſſaya, au contraire, tous les moyens qu'il crut les plus propres à me calmer. Il me jura, que ce qui me piquoit le plus dans cette Lettre, n'étoit pas de lui; & qu'il n'avoit jamais penſé à rien écrire de ſemblable. Il m'avoua, qu'il avoit fait mention de ſon mariage a M. *Coſgrave*, & de la préférence qu'il me donnoit ſur ma tante; mais il nia, avec mille ſermens, d'en avoir mandé des raiſons auſſi baſſes & auſſi inſultantes. Il s'excuſa enfin d'avoir marqué en termes généraux quelque eſpérance d'un prochain mariage, forcé par le beſoin où il ſe trouvoit

voit de crédit ou d'argent, attendu ſa longue abſence de chez lui, dont ſes affaires domeſtiques avoient extrêmement ſouffert. C'étoit, ajouta-t-il, ce qu'il n'avoit jamais oſé me dire; & la ſeule raiſon qui l'eût engagé à me preſſer ſi fortement de paſſer en *Irlande* avec lui: propoſition qu'il ne m'eût jamais faite, ſi d'auſſi cruelles extrêmités euſſent pû l'en diſpenſer. Les proteſtations & les careſſes les plus tendres terminerent cette apologie, qui me parut plus vraiſemblable que je ne l'avois penſé d'abord.

Une circonſtance, qu'il n'avoit pas eu ſoin de relever, parloit même ſuivant moi beaucoup en ſa faveur. Il étoit fait mention dans la lettre du Tailleur, du doüaire de ma tante, & M. *Fitz-Patrick* n'ignoroit certainement pas que Madame *Weſtern* n'avoit jamais eu d'époux.... Je ſuppoſai, par conſéquent, que ce créancier avoit pû écrire de ſa tête, ou ſur des oui-dires; & que tout ce qui me touchoit, dans ſa lettre, pouvoit être dans le même cas.... Le beau raiſonnement, ma chere! J'étois bien meilleur Avocat, que Juge. Mais,

ſans

ſans chercher à juſtifier le pardon que j'accordai à mon perfide: il me témoignoit alors tant d'amour, qu'eût-il été cent fois plus criminel, je ne l'aurois vu qu'innocent.

De ce moment, je ceſſai de m'oppoſer à notre départ; & en moins de huit jours, nous arrivâmes à la campagne de M. *Fitz-Patrick*.

Si j'étois auſſi gaye qu'autrefois, je vous peindrois cette antique Gentilhommiere, trop grande en égard aux appartemens, trop petite en égard aux meubles, & à ce que j'y trouvai d'habitable.

Une vieille, au moins contemporaine de l'érection du bâtiment, & très-reſſemblante à la maîtreſſe ſorciere de *Macbeth*, * nous reçut à la porte; & dans un langage, ou plutôt un heurlement que j'eus peine à croire humain, célébra la bienvenuë de ſon maître.

La Scéne entiere, en un mot, fut ſi diſgracieuſe, & ſi mauſſade à mes yeux, que je penſai m'évanouir. Mon mari, qui s'en apperçut, loin de chercher à me

* Tragédie de Shakeſpeare.

me consoler, aggrava encore ma peine par les railleries les plus plattes, & les plus piquantes.

Par ce commencement, vous pouvez présumer les suites. Mon époux quitta le masque, ne se contraignit plus, & me rendit bientôt la plus malheureuse de toutes les créatures.

Vous concevez aisément, ma chere *Sophie*, qu'une femme, qui aux yeux du monde a fait un mauvais mariage, doit nécessairement avoir eu beaucoup d'inclination pour l'objet qu'elle a choisi. Vous concevez aussi aisément, que cette inclination peut diminuer dans le cœur de la femme, & surtout quand le mépris s'en mêle: c'est une épreuve que j'ai faite. Sitôt que j'eus découvert tout le mauvais du caractére de mon époux, je cessai de l'aimer; je détestai même jusqu'à sa vuë.

Dès que ma vingtiéme année accomplie lui permit la libre disposition de mes biens, notre maison nagea dans l'abondance, & ne désemplit pas de voisins aussi grossiers & aussi crapuleux que mon époux, qui l'aiderent très-volontiers

à se faire honneur de la fortune de sa femme. J'avois du moins alors une consolation: je ne le voyois presque pas.

Heureuse, si j'avois pû éviter aussi aisément une autre compagnie qui ne m'étoit pas moins désagréable: hélas! j'entends celle de mes tristes & désespérantes idées, qui me déchiroient nuit & jour. Il ne me manquoit plus qu'un malheur, ce fut celui de devenir mere, par l'homme que je méprisois, que je haïssois, que j'abhorrois le plus. Je passai par toutes les horreurs d'un état (cent fois plus pénible à supporter dans de si tristes circonstances, que lorsque nous le souffrons pour quelqu'un qui nous est cher!) je supportai, dis-je, tous les maux de l'enfantement, dans un désert, ou plutôt dans une infâme taverne, car telle étoit devenuë notre maison, sans amis, sans parens, sans consolation, sans aucuns de ces tendres adoucissemens, qui non-seulement soulagent, mais compensent peut-être quelquefois les souffrances de notre sexe dans de si douloureux momens!

CHAPITRE IV.

Méprise de l'Hôte. Terreurs de SOPHIE.

Madame *Fitz-Patrick* alloit continuer, lorſqu'elle fut interrompuë, au grand déplaiſir de *Sophie*, par l'arrivée du ſouper. Notre Héroïne prenoit tant d'interêt aux infortunes de ſa parente, qu'elle ne ſe ſentoit d'autre envie que d'en apprendre la concluſion.

L'Hôte étoit debout, une ſerviette ſous le bras, & dans un maintien auſſi reſpectueux que ſi nos Dames fuſſent arrivées dans un caroſſe à ſix chevaux.

Madame *Fitz-Patrick* avoit l'air moins affligée que *Sophie*, qui pouvoit à peine avaler un morceau.

Notre Hôte, qui brûloit depuis longtems d'avoir occaſion de parler, ne laiſſa pas échapper celle-ci. Je ſuis fâché, Madame, dit-il, en s'adreſſant à *Sophie*, que votre *Grandeur* ait ſi peu d'appétit: depuis le tems qu'elle n'a mangé, elle devroit pourtant avoir faim. J'eſpére que

Ma-



H. Gravelot inv.

Madame n'eſt pas maintenant dans le cas d'avoir de grands chagrins; car, on prétend ici que tout ira bien mieux qu'on n'oſoit le penſer d'abord. Un Gentilhomme, qui ne fait que de partir, a apporté d'excellentes nouvelles: certaines gens qui ont fait prendre le change à d'autres, feront peut-être arrivés à Londre avant qu'on les ratrappe; & ſi cela arrive, ces gens-là trouveront gens qui leur feront un très-bon accueil.

Quiconque craint eſt bien malheureux! tout ce qu'il voit, ſoupçonne, entend, tout a rapport à l'objet de ſes craintes. *Sophie* ne manqua pas de conclure, de ce diſcours, qu'elle étoit pourſuivie par ſon pere, & connue dans l'Hôtellerie. Son ſaiſiſſement lui ôta pour quelques inſtans la faculté de parler. Dès qu'elle crut l'avoir recouvrée, elle pria l'Hôte de renvoyer les domeſtiques; & s'adreſſant enſuite à lui: j'apperçois, Monſieur, lui dit-elle, que vous nous connoiſſez... mais, ſouffrez que je vous prie en grace... oui, je ſuis convaincuë, ſi vous connoiſſez la pitié... que vous ne nous trahirez pas!...

 Moi,

Moi, vous trahir, Madame! s'écria l'Hôte. Moi, vous trahir! Non, (ici notre homme entassa mille sermens les uns sur les autres) Non, dis-je, dusse-je affronter mille supplices, non, je ne vous trahirai pas. Je ne fus jamais traître, Madame; & ce n'est point par une aussi aimable personne que votre Grandeur, que je commencerai à l'être. Ne serois-je pas bien condamnable, puisqu'il sera sitôt au pouvoir de votre Grandeur de récompenser mon zéle & ma fidélité? Ma femme vous certifiera, Madame, que j'ai connu votre Grandeur dès l'instant de son arrivée dans ma maison. Encore un coup, rassurez-vous, Madame; je périrois plutôt mille fois, que de trahir votre secret.

Et moi, je vous promets, lui dit affectueusement *Sophie*, que s'il est jamais en mon pouvoir de reconnoître vos bienfaits, vous ne vous plaindrez pas d'avoir été trop généreux. Ah, Madame! répondit l'Hôte, au pouvoir de votre Grandeur?... puisse le Ciel seulement permettre que ce soit votre volonté. Hélas, je ne crains rien que votre oubli. Votre Grandeur sera-

ſera-t-elle aſſez bonne pour ſe ſouvenir d'un pauvre malheureux Aubergiſte? elle ſe reſſouviendra, du moins, de la récompenſe que j'ai refuſée.... refuſée, oui, cela revient bien au même, puiſque je l'aurois ſûrement obtenuë; & votre Grandeur eût pû tomber dans d'autres maiſons où... mais, quant à moi, je ne voudrois pas, pour le monde entier, avoir conçu cette penſée, même avant que d'avoir appris les bonnes nouvelles que je ſais....

Eh, quelles ſont, je vous prie, ces bonnes nouvelles? interrompit *Sophie*, avec vivacité.

Bon! s'écria l'Hôte: ſe peut-il que votre Grandeur les ignore?... cela ſe pourroit pourtant, car ce n'eſt que de ce moment que je les ſais... mais, les euſſe-je ignorées toute ma vie, que le Ciel me confonde, ſi j'euſſe jamais ſongé à trahir votre Grandeur! Oui, je le jure encore... il joignit ici grand nombre de ſermens & de proteſtations aux autres; mais dont *Sophie* interrompit le cours, pour lui demander, encore un coup, ce que c'étoit que ſes nouvelles? & l'Hôte ou-

vroit la bouche pour l'en inſtruire, lorſque Madame *Honora*, pâle, & toute hors d'haleine, ſe précipita dans la chambre, en criant à tuë-tête, nous ſommes perduës, Madame! nous ſommes perduës! ils ſont arrivés, ils ſont tous arrivées, ce malheur n'eſt que trop certain!...

Ces mots glacerent le ſang de *Sophie*. Mais, Madame *Fitz-Patrick*, moins effrayée qu'elle, ayant demandé à *Honora* de qui elle entendoit parler?... de qui? s'écria *Honora*, Eh! des François apparemment! pluſieurs cent mille d'entr'eux ſont débarqués; ils violent, & maſſacrent tout!... Un grand objet de crainte rend le cœur preſque inſenſible à tout ce qui y eſt étranger. *Sophie*, qui s'attendoit à voir ſon pere & *Bliſil* entrer au moment même dans ſa chambre, ne fut preſque point émuë du prétendu débarquement des François dans ſon païs. Elle gronda même, mais doucement, ſa femme de chambre, de l'allarme qu'elle lui avoit donnée: vous m'aviez fait craindre pire que cela, lui dit-elle; & je m'en trouve quitte à bon marché.

Oui,

Oui, oui, s'écria l'Hôte en riant, sa Grandeur sait à quoi s'en tenir; elle est bien sûre que les François sont aujourd'hui nos vrais amis, & ne viennent ici que pour notre bien. Sa Grandeur, je le parierois cent contre un, s'imaginoit que le *Cumberland* entroit dans le Village: en falloit-il davantage pour l'épouvanter à la mort? écoutez donc, Madame, les bonnes nouvelles que j'allois vous apprendre.... Sa Majesté, le brave Prince *Edouart*, a fait prendre le change au Duc; il marche à grandes journées vers Londre; & dix mille François, qui viennent de débarquer, vont se joindre à lui sur la route.

Cette nouvelle ne plut guére davantage à *Sophie*, que celui qui la racontoit. Cependant, comme elle croyoit toujours être connuë de lui (eh, quel soupçon pouvoit-elle avoir de la vérité des choses?) elle n'osa laisser paroître aucune marque de mécontentement.

L'Hôte, enfin, après avoir desservi, se retira; non sans avoir encore répété plus d'une fois ses espérances, d'être un jour bien récompensé.

Sophie ne laiſſoit pas d'être inquiette, de ſe croire connuë dans l'Hôtellerie: elle s'appliquoit à elle-même tout ce que l'Hôte croyoit avoir adreſſé à *Jenny Cameron*. Elle fit donc remonter ſa femme de chambre, à qui elle ordonna de pénétrer adroitement par quel moyen l'Hôte étoit parvenu à la connoître; & de qui il avoit refuſé une récompenſe pour la trahir. Elle lui ordonna auſſi, de faire tenir les chevaux prêts pour quatre heures du matin, heure à laquelle Madame *Fitz-Patrick* conſentoit auſſi de partir. Toutes choſes ainſi réglées, elle pria ſa couſine de vouloir bien continuer ſon hiſtoire.

CHAPITRE V.

Concluſion de l'Hiſtoire de Madame FITZ-PATRICK.

Tandis que Madame *Honora*, en conſéquence des ordres de ſa maîtreſſe, invitoit l'Hôte & ſa femme à vuider une jat-

jatte de *Punch* avec elle, Madame *Fitz-Patrick* reprit ainsi son récit.

Presque tous les Officiers, qui étoient en quartier dans la Ville voisine, étoient liés avec mon mari. Peu de tems après mes couches, j'eus occasion de faire connoissance avec la femme d'un Lieutenant; & nous nous plûmes tellement l'une à l'autre, que nous devînmes inséparables. Son mari, qui n'aimoit pas les plaisirs du mien, étoit presque toujours de nos parties. C'en fut assez pour fâcher M. *Fitz-Patrick*, & pour le rendre tout au moins jaloux des petites consolations que je trouvois dans cette innocente Societé. Elle dura pourtant environ un an, & Dieu sait combien pendant ce tems j'eus de reproches à essuyer! j'entends, quand il étoit au logis, car il faisoit de fréquentes absences d'un mois entier à *Dublin*, ou à *Londre*.

Enfin, le Régiment changea de quartier, je perdis mon amie; je n'eus plus d'autre compagnie que mes tristes réfléxions, & de ressources que mes Livres. J'eus tout le tems de m'ennuyer, & de m'orner l'esprit.

Pen-

Pendant cet intervalle, j'écrivis différentes Lettres à ma tante sur le ton le plus suppliant; mais toujours sans succès: je n'en eus jamais de réponse. Mon époux repartit enfin pour Londre, où il resta cette fois-ci plus de trois mois.

Un caractére aussi sociable que le mien n'étoit pas fait pour supporter toujours une solitude aussi affreuse; je tombai dans la plus extrême mélancolie; & la mort de mon enfant acheva de rendre mon malheur complet. Ce n'est pas que je l'aimasse de cette tendresse extravagante dont j'aurois pû être capable, ainsi que bien d'autres, s'il fût né sous de meilleurs auspices: mais j'étois mere, je m'étois fait une loi d'en remplir les devoirs, & cette occupation m'empêchoit souvent de succomber au poids de mes ennuis.

J'avois passé plus de six semaines, sans voir que mes domestiques, & sans parler à qui que ce fut, lorsqu'une jeune Dame, parente de mon mari, vint du fond de l'Irlande pour me voir.

Elle avoit autrefois passé quelques jours chez nous; & j'en avois été si contente,

qu'à

qu'à ce ſecond voyage je fis tous mes efforts pour la retenir le plus long-tems qu'il me ſeroit poſſible.

Un jour, que j'étois plus abattuë qu'à l'ordinaire, cette Dame après avoir plaint mon ſort, & m'avoir aſſuré que la famille de mon mari, informée de ſa conduite à mon égard, en étoit très-ſcandaliſée, & partageoit mes peines: cette Dame, dis-je, après bien d'autres préliminaires, & ſurtout après m'avoir demandé le ſecret, m'apprit.... que mon mari entretenoit une maîtreſſe.

Vous jugez certainement que j'entendis cette nouvelle avec la plus grande inſenſibilité? ... vous vous trompez. Le mépris n'avoit pas adouci l'aigreur de mon reſſentiment contre mon époux, au point d'empêcher la haine de ſe réveiller en cette occaſion. Qui fait donc naître en nous cette contrariété de ſentimens? ſommes-nous en effet aſſez abominablement excluſives, pour ne pouvoir ſouffrir que d'autres jouiſſent même de ce que nous mépriſons? Ou ce terme d'abominable doit-il tomber uniquement ſur notre vanité que nous croyons alors bleſ-

blessée? qu'en pensez-vous, chere *Sophie?* Je ne me suis jamais, dit-elle, occupée de réfléxions si profondes. Je pense cependant que cette Dame fit très-mal, & vous rendit un très-mauvais office.

Cependant, répliqua Madame *Fitz-Patrick*, cette conduite me paroît naturelle, dans une véritable amie; & quand vous aurez lû autant que moi, sûrement vous en conviendrez.

J'en serois fâchée, repartit *Sophie*, car je n'ai besoin ni de Lecture, ni d'expérience, pour être convaincuë de l'indignité de ce procédé; & je crois aussi imprudent, pour ne rien dire de plus, d'instruire un mari ou une femme des fautes de l'un l'autre, que de les avertir de leurs propres défauts.

Quoiqu'il en soit, reprit Madame *Fitz-Patrick*, mon mari revint; & si je me rends un bon compte de mes idées, je le détestai un peu plus que jamais. Je le méprisai pourtant moins; car il est certain que rien n'affoiblit le mépris que nous avions conçu pour quelqu'un, comme la moindre injure faite à notre orgueil ou à notre vanité.

Sa

Sa conduite, au retour de ce voyage, eut pourtant lieu de me ſurprendre: je le revis, avec étonnement, auſſi tendre, auſſi amoureux, auſſi complaiſant que dans les premiers jours de notre mariage. Mais, ſi la haine peut ſuccéder au mépris, il n'en eſt pas de même de l'amour. Cette derniere paſſion eſt trop active pour ſubſiſter long-tems ſans retour de la part de ſon objet; & il n'eſt pas plus poſſible d'aimer long-tems ſans être aimé, que d'avoir des yeux ſans en faire uſage. Ainſi, lorſqu'un époux ceſſe d'être l'objet de cette paſſion, il eſt plus que probable que quelque autre ... je dis, ma chere, lorſqu'un mari nous eſt devenu abſolûment indifférent ... qu'il s'eſt même rendu mépriſable ... & ſurtout, pour peu qu'on ait un cœur ... dont la ſenſibilité. ... Miſéricorde! Je m'embrouille dans l'abſtraction de mes idées. ... Ce que c'eſt, que de n'avoir pas aſſez lû *Loke!* Bref, la vérité du fait eſt.... Bref, je ne ſais plus où j'en ſuis. Je vous diſois pourtant, je crois, que M. *Fitz-Patrick* étoit redevenu plus amoureux que jamais; mais j'en ſus bientôt le motif, &

j'y proportionnai ma reconnoiſſance. En un mot, il avoit dépenſé tout l'argent comptant de ma dot; & comme il ne pouvoit engager ſon propre bien plus qu'il ne l'étoit déja, il déſiroit que je ſignaſſe au contrat de certaines ventes qu'il ne pouvoit faire ſans mon conſentement.

Je le refuſai net; & je ne vous ennuyerai pas des fureurs que ce refus fit naître, non plus que des mauvais traitemens qu'il m'attira.

Il lui faloit un prétexte apparent, pour les juſtifier en quelque façon aux yeux du Public: il devint, ou feignit de devenir jaloux. Et de qui le devint-il encore? De ce même Lieutenant, dont je vous ai déja parlé, & qui étoit parti depuis plus d'un an! ... Vit-on jamais extravagance plus complette! Mais il lui faloit un objet; & il n'en avoit point d'autre pour ſervir de prétexte à une paſſion, qu'il ne ſentoit peut-être pas en effet.

N'importe; après pluſieurs Scènes, trop indignes d'être rappellées, & dans leſquelles la parente de M. *Fitz-Patrick* tint toujours ferme de mon côté, il prit le parti de la mettre à la porte, & de me con-

confiner dans une chambre, ſans plume, ſans encre, ſans papier, & même ſans livres; avec une vieille Servante, pour faire mon lit, & m'apporter à manger.

Il vint me voir au bout de huit jours, pour me demander d'un ton de Pédagogue, ou de Tyran, (cela revient au même) ſi je me déterminois enfin à obéïr? non, répondis-je avec fermeté, je périrois plutôt. Eh bien, tu périras, s'écria-t-il, car tu ne ſortiras jamais vivante de ta priſon.

Je paſſai dans ces horreurs encore environ quinze jours; & j'avouë que ma conſtance étoit à peu près ſubjuguée, lorſqu'un ſoir que mon mari étoit abſent .... j'eus le bonheur .... lorſque le déſeſpoir commençoit à s'emparer de moi .... tout eſt excuſable alors... j'eus donc le bonheur, dans ce moment critique même .... mais il me faudroit plus d'une heure pour vous détailler tout cela .... en un mot, pour vous épargner toutes ces circonſtances, l'or, cette clef de toutes les portes, ouvrit tout-à-coup celle de ma priſon, & me remit en liberté.

Je me réfugiai bien vîte à *Dublin*, d'où m'étant procuré un paſſage en Angleterre, je m'en allois à *Bath*, pour implorer la protection de ma tante, ou de votre pere, lorſque j'entendis hier au ſoir la voix de mon mari dans l'Hôtellerie que vous aviez quittée quelques heures auparavant; mais j'ai été aſſez heureuſe pour lui échapper, & pour rencontrer ma chere *Sophie!*

Je vous plains, lui dit *Sophie* en ſoupirant, & de toute mon ame!.... mais auſſi, que pouviez-vous attendre d'un tel mariage? pourquoi épouſiez-vous un Irlandois? *

Ah, ma couſine! répliqua Madame *Fitz-Patrick*, cette cenſure n'eſt pas fondée. Il eſt des hommes, en Irlande, auſſi eſtimables que partout ailleurs: j'y ai connu beaucoup de bons maris, & je ne ſais ſi vous en connoiſſez ici pluſieurs. Demandez-moi plutôt, pourquoi j'ai épouſé un ſot; & je vous répondrai très-ſincérement, que je ne le croyois pas tel.

* Le préjugé des Anglois contre les Irlandois eſt aſſez connu. Les gens ſenſés ſavent auſſi combien il eſt injuſte.

tel.... Eh, croyez-vous, lui demanda *Sophie*, d'une voix baſſe & altérée, qu'un homme qui n'eſt pas réellement un ſot ne puiſſe pas faire un mauvais mari?

La négative, répondit l'autre, ſeroit trop générale; mais il n'en eſt point de plus caſuels que les ſots. Parmi toutes mes connoiſſances, je les ai toujours vus mauvais maris. J'oſerai même affirmer, comme un fait, qu'il eſt très-rare qu'un homme ſenſé en uſe mal avec une femme qui ſe conduit bien.

CHAPITRE VI.

Grande allarme dans l'Hôtellerie. Arrivée imprévuë d'un ami de Madame FITZ-PATRICK.

Sophie, conformément à la convention faite avec ſa couſine, raconta alors... non pas ce qu'on va voir, mais ce qu'on a déja vu dans le cours de cette Hiſtoire. Ainſi nous eſpérons que le Lecteur nous pardonnera de ne le point répéter.

Une remarque que nous ne pouvons cependant nous dispenser de faire, c'est que dans tout le cours de sa narration, il ne fut pas plus question de *Jones*, que si ce pauvre garçon n'eût jamais existé. Qui eût cru que notre Héroïne dût reconnoître ainsi la sincérité de sa cousine, dans le récit de son histoire!

Au moment que *Sophie* achevoit la sienne, une rumeur terrible se fit tout-à-coup entendre dans la chambre au-dessous de celle où étoient les deux Voyageuses. Cette orage subit, après avoir grondé quelque tems au loin, s'approcha par dégrés, & toujours en grossissant, jusqu'à l'appartement des deux Dames, où il éclata enfin dans toute sa vigueur. Pour quitter la métaphore, Madame *Honora*, après avoir crié en bas comme une furie, & comme deux en montant l'escalier, arriva toute enflâmée dans la chambre de sa maîtresse, en s'écriant plus fortement encore, que direz-vous? que direz-vous, Madame, de ce fripon, de cet insolent gargotier, de ce vilain coquin d'Hôte, qui a l'effronterie de me soutenir en face, que vous êtes

cette *Jenny Cameron*, dont le peuple fait tant d'hiſtoires!... Ce vieil infâme a même l'audace de prétendre que vous ne l'avez pas nié; mais j'en ai bien puni le faquin, & mes ongles ſont gravés pour long-tems ſur ſon impudente face. Ma maîtreſſe! ai-je dit, miſérable que tu es: ma maîtreſſe? ſais-tu bien qu'il n'en eſt, ni de plus belle, ni de plus riche, ni de plus ſage dans tout le Comté de *Sommerſet?* connois-tu, coquin, as-tu jamais oui parler du fameux M. *Weſtern?* eh bien, apprens à reſpecter ſa fille unique, & la plus opulente héritiere du païs.... ah, Madame! ah, Madame, je ſuis au déſeſpoir de l'avoir manqué! de ne lui avoir pas caſſé la tête avec la jatte de *Punch*.... non, je ne m'en conſolerai jamais!...

La plus grande inquiétude que *Sophie* conçut de tout ce bruit, fut celle de ſe ſavoir nommée par ſa femme de chambre. Cependant, comme la mépriſe continuë de l'Hôte éclairciſſoit pluſieurs paſſages des propos de cet homme, auxquels *Sophie* s'étoit trompée elle-même, cette aimable fille qui ſe trouvoit un peu plus

à ſon aiſe, ne put s'empêcher de rire du *qui-pro-quo*, & de la colére de Madame *Honora*, qui en fut piquée juſqu'aux larmes.

Son amitié pour ſa maîtreſſe, ſon amour-propre bleſſé au premier chef, ne lui permettoient pas de trouver le mot pour rire dans toute cette avanture. Ajoutons, que le *Punch*, qui n'avoit pas peu contribué à mettre le feu aux étoupes, agiſſoit encore paſſablement ſur elle; & le Lecteur ſentira, que ce ne fut pas ſans peine que les deux Dames parvinrent à calmer les flots impétueux de ſon courroux.

La tranquilité rétablie en haut, il n'en étoit pas de même en bas, où l'Hôteſſe enragée des outrages faits à la face de ſon mari par les griffes de la femme de chambre, ne reſpiroit que haine & que vangeance. Quant au pauvre Politique, principale partie ſouffrante de cet éclatant démêlé, la honte que lui inſpiroit ſa mépriſe, & le ſang qu'il voyoit couler de ſes bleſſures, ſembloient avoir éteint en lui toute eſpéce de reſſentiment.

La franchiſe du procédé de Madame *Honora*, à ſon égard, ne lui laiſſoit plus de doute ſur le compte de *Sophie ;* & cette preuve étoit bien humiliante pour un homme qui ſe croyoit ſi rafiné! ajoutons encore aux motifs de ſa modération, qu'un perſonnage de très-grande apparence arrivé chez lui dans un caroſſe à ſix chevaux, lui prouvoit ſans réplique, que l'une des deux Dames ne pouvoit être qu'une femme de condition.

Par les ordres de cet illuſtre inconnu, l'Hôte monta lui-même, en s'eſſuyant de ſon mieux, dans la chambre de nos belles Voyageuſes, pour leur annoncer qu'un Seigneur arrivé chez lui, demandoit à leur faire l'honneur de les ſaluër. *Sophie*, à ce meſſage, devint pâle & tremblante. Elle auroit pourtant dû penſer que l'Hôte, malgré ſa fatale bévuë, n'eût pas été ſi poli, s'il fût venu par ordre de ſon pere. Mais la peur a cela de commun avec Mrs. les *Commiſſaires :* * elle ſaiſit avidement les moindres circonſtances, & ne voit jamais l'évidence que d'un côté.

* En Angleterre, bien entendu.

Ainſi, pour ſatisfaire à la curioſité, plutôt qu'aux appréhenſions du Lecteur, nous lui dirons, qu'un Pair d'Irlande qui alloit à Londre, étoit arrivé le ſoir même dans notre Hôtellerie; que ce Seigneur, au bruit qui s'étoit fait dans la cuiſine, ayant quitté ſon ſouper, avoit reconnu la Suivante de Madame *Fitz-Patrick*, de qui il avoit appris que ſa maîtreſſe, qu'il connoiſſoit particuliérement, étoit dans la maiſon. Inſtruit de cette nouvelle, il s'étoit adreſſé lui-même à l'Hôte; il l'avoit appaiſé, & envoyé chez les Dames chargé d'un compliment un peu plus poli que celui qu'on leur avoit rendu.

On s'étonnera peut-être, de ce que la femme de chambre de Madame *Fitz-Patrick* n'eût pas été choiſie par préférence pour cette commiſſion: mais nous ſommes fâchés d'être forcés d'avouer, qu'elle n'étoit pas, dans le moment, plus propre pour cet office que pour tout autre: *Le Rum* * (car, il plaiſoit à l'Hôte d'appeller ainſi ſa diſtillation de grain) avoit

* Boiſſon extrêmement forte que l'on fait dans les Barbades. & fort uſitée en Angleterre.

avoit agi si puissamment sur la pauvre femme, qu'elle-même se trouvoit hors d'état d'agir.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur les suites de cette Scène vraîment tragique: mais nous nous sommes crûs obligés par cette rare intégrité historique dont nous faisons profession, de toucher une matiere que nous eussions été charmés de pouvoir éviter. Plusieurs Historiens, faute de cette même intégrité, ou peut-être d'attention (pour ne rien dire de plus) laissent souvent le Lecteur dans l'embaras; c'est ce que nous ne voulons pas que l'on puisse nous reprocher.

Sophie fut bientôt soulagée de ses craintes, à la vuë du Pair Irlandois, qui étoit non seulement de la connoissance de Madame *Fitz-Patrick*, mais encore son ami très-particulier. Pour parler vrai, c'étoit à lui-même à qui elle avoit l'obligation de sa liberté: car il faut vous apprendre, que ce Seigneur avoit les mêmes dispositions à la galanterie que nos anciens Chevaliers des tems héroïques; & que son nom étoit déjà fa-

meux par la délivrance de plus d'une Infante emprisonnée. Il étoit tout aussi redoutable ennemi de l'autorité féroce, trop souvent exercée par les Epoux & les Peres sur les jeunes & aimables personnes de l'autre Sexe, que jamais Chevalier errant l'ait été du pouvoir barbare des Enchanteurs. J'avouë même, moi, & je l'avouë sincérement, que j'ai soupçonné tous ces Enchanteurs dont nos vieux Romans abondent, de n'avoir été en effet que des maris de ces tems-là; & que le mariage seul étoit peut-être le Château où toutes ces pauvres Nymphes étoient confinées.

Ce Seigneur qui avoit une Terre dans le voisinage de *Fitz-Patrick*, avoit eu occasion de voir quelquefois son épouse. Aux premieres nouvelles de son emprisonnement, il avoit pris la résolution de briser ses fers, & il en avoit eu la gloire: non pas, à la vérité, en attaquant le Château de bonne guerre, à la façon des Héros anciens; mais en gagnant le Gouverneur, à force d'argent.

Comme la Dame *Fitz-Patrick* avoit cru ces circonstances trop peu importantes,

tes, pour être racontées à ſa couſine, nous avions preſque penſé de même. C'eſt ce qui nous a fait prendre le parti de laiſſer au Lecteur le plaiſir d'imaginer lui-même, pendant quelques minuts, où Madame *Fitz-Patrick* avoit pris l'argent néceſſaire pour corrompre ſon Géolier; plutôt que d'interrompre indiſcrettement la narration de cette Dame.

Le Pair, après les premiers complimens d'uſage, ne put ſe diſpenſer de marquer quelque ſurpriſe à Madame *Fitz-Patrick*, de la rencontrer dans cette Hôtellerie, tandis qu'il la croyoit à *Bath*. Elle lui en apprit les raiſons; ainſi que la réſolution qu'elle avoit priſe d'aller à Londre avec ſa parente, qui, ajouta-t-elle, venoit auſſi de s'échapper du pouvoir d'un Tyran auſſi barbare que le ſien même.

Mylord concluant de là, que ce Tyran étoit ſans doute encore un époux, fit de grandes félicitations aux deux Dames, & invectiva beaucoup contre ſon propre ſexe. Il termina ſon diſcours par leur offrir ſa protection, & ſon caroſſe à ſix chevaux, pour les conduire à Londre; ce

qui

qui fut d'abord accepté ſans façon, de la part de Madame *Fitz-Patrick*, qui enfin engagea *Sophie* à en faire de même. Les choſes ainſi arrangées, Mylord prit congé des Dames, qui ne tarderent pas à ſe mettre au lit, où Madame *Fitz-Patrick* entretint beaucoup ſa couſine de l'excellence du caractére & des vertus du Seigneur Irlandois. Elle appuya particuliérement ſur l'extrême tendreſſe qu'il avoit toujours euë pour ſon épouſe, & ſur ce qu'il étoit peut-être le ſeul homme de ſon rang qu'on ne pût accuſer d'avoir donné la moindre atteinte au lien conjugal: elle ajouta enfin, en finiſſant, ah! ma chere *Sophie*, que cette vertu eſt rare parmi les gens de condition! n'y comptez pas, je vous prie, ſi vous vous mariez jamais: vous feriez trop cruellement trompée.

Ces mots firent ſoupirer *Sophie*, & ne contribuerent peut-être pas peu à lui ſuſciter un rêve peu agréable. Mais comme elle n'a jamais parlé de ce rêve à perſonne, le Lecteur nous diſpenſera de le raconter.

CHA-

CHAPITRE VII.

Départ de l'Hôtellerie. Arrivée à Londre

Le lendemain, à ſept heures, tout étant prêt pour le départ, il ſurvint une difficulté. Le caroſſe, quoiqu'à ſix chevaux, ne contenoit que quatre perſonnes. Mylord, toujours galant, offroit de monter à cheval; mais Madame *Fitz-Patrick* s'y oppoſa formellement. Il fut réglé, que les deux Soubrettes ſe relayeroient, & monteroient tour à tour un des chevaux de Mylord, qui fut ſellé pour cet effet.

Sophie, après avoir fait un préſent à l'Hôte, pour le conſoler des bleſſures qu'il avoit reçuës de ſa femme de chambre, s'apperçut d'une perte qu'elle avoit faite, & qui lui cauſa quelque chagrin. C'étoit le billet de banque de cent livres ſterlin que ſon pere lui avoit donné la derniere fois qu'elle l'avoit vu; & qui, joint à très-peu d'argent comptant, compoſoit tout ſon tréſor.

Elle

Elle chercha, & renverſa tout vainement dans la chambre, le billet ne ſe trouva pas. Elle ſe rappella enfin ſa chûte de la veille, lorſqu'elle avoit reconnu Madame *Fitz-Patrick*, & ne douta pas que ce ne fût alors que ſon porte-feuille étoit tombé de ſa poche.

Des pertes de ce genre, quelques ſuites qu'on en prévoye, ſont incapables d'abattre une ame un peu forte, & exempte d'avarice. Auſſi *Sophie*, quoique cet accident fût arrivé on ne peut plus à contretems, prit aſſez ſur elle-même pour cacher ſa douleur, & pour rejoindre la compagnie avec ſa ſérénité ordinaire. Mylord aida les Dames à monter dans ſa voiture, & même Madame *Honora*; qui, après beaucoup de complimens, céda aux inſtances de ſa très-bien *Eduquée* compagne *Abigail*, qu'elle laiſſa monter à cheval pour s'établir elle-même dans le caroſſe.

L'Equipage partit enfin, eſcorté par deux Chevaliers domeſtiques; & fit ſi bonne diligence, que nos gens arrivérent le lendemain au ſoir à Londre, ſans aucun accident, ni avantures dignes d'amuſer le Lecteur.

CHAPITRE VIII.

Séparation des deux Cousines.

Toute la Compagnie, en arrivant à Londre, alla descendre à l'Hôtel de Mylord, d'où, tandis que l'on se reposoit des fatigues du voyage, des domestiques furent dépêchés pour chercher un logement particulier que les deux Dames demanderent. L'Epouse de Mylord n'étant pas en ville, Madame *Fitz-Patrick* ne vouloit pas absolûment accepter un lit chez lui.

Quelques Lecteurs condamneront peut-être cet excès de délicatesse: il faut pourtant se rappeller la situation de cette Dame, & convenir de la méchanceté des médisans, après quoi l'on conseillera sans doute à toute femme d'agir de même en pareil cas. Le logement trouvé, & disposé à recevoir les deux cousines, *Sophie* voulut bien tenir encore compagnie pour cette nuit à Madame *Fitz-Patrick*, très-résoluë de s'informer dès le lendemain matin de la demeure de la Dame

sous

ſous la protection de laquelle nous avons déja dit qu'elle avoit projetté de ſe mettre en fuyant de chez ſon pere. Quelques remarques faites en route l'avoient tellement affermie dans cette réſolution, que rien n'eût pû l'en faire changer.

Ce n'eſt pas que notre Héroïne fût capable de concevoir, ſans fondement, le moindre ſoupçon odieux de la conduite de ſon prochain; ce n'eſt pas non plus que Madame *Fitz-Patrick*, par ſes démarches, & encore moins par ſes diſcours, eût laiſſé tranſpirer l'ombre même du ſcandale: mais Mylord, qui n'avoit pas au même dégré qu'elle le talent de garder un ſecret, s'étoit aſſez peu obſervé dans la route, pour éclairer *Sophie* ſur toutes les réticences que ſa couſine lui avoit faites dans le récit de ſon hiſtoire.

Sophie n'eut pas de peine à trouver la Dame qu'elle cherchoit: il n'étoit point de porteurs dans la Ville à qui ſon Hôtel ne fût parfaitement connu; ſon meſſager revint, avec une invitation

ſi

ſi gracieuſe & ſi preſſante, qu'elle ſe diſ-poſa à s'y rendre ſur le champ.

Madame *Fitz-Patrick* ne fit d'autres inſtances pour la retenir, que celles qu'-exigeoit la politeſſe. Soit qu'elle ſoup-çonnât d'être ſoupçonnée, ſoit par quel-qu'autre motif que nous ne pouvons pé-nétrer, il eſt certain qu'elle étoit auſſi em-preſſée de voir partir *Sophie*, que *Sophie* pouvoit l'être de s'en aller.

Notre jeune Héroïne, au moment qu'elle lui dit adieu, ne put s'empêcher de lui donner une eſpéce de petit avis. Au nom du Ciel, lui dit-elle, tenez-vous ſur vos gardes, ma chere couſine, & réfléchiſſez mûrement ſur les dangers de votre ſituation! il eſt peut-être en-core des voyes de conciliation avec vo-tre époux: tâchez, je vous en ſuplie, de ne pas vous les interdire.

Epargnez-vous ces craintes, ma chere, lui répondit Madame *Fitz-Patrick*, avec un ſourire équivoque: vous êtes plus jeune que moi, gardez-les, je vous prie, pour vous-même. J'irai vous voir dans quelques jours. Recevez pourtant auſſi, en attendant, un petit conſeil de ma part.

Défaités-vous du ton & du caractére de Mlle. *Graveair* d'autrefois: croyez-en votre aînée, ma chere, cela ne prendroit pas dans ce Païs.

Tel fut l'adieu de nos deux cousines. *Sophie*, à son arrivée chez Milady *Bellaston*, en reçut mille caresses. Cette Dame l'avoit prise en amitié, dès le tems qu'elle l'avoit vuë autrefois chez Madame *Western*: elle étoit charmée de la revoir si belle; & ne fut pas sitôt instruite de la cause de son voyage, qu'elle applaudit à la résolution de notre Héroïne, & promit de la protéger de toute sa puissance envers & contre tous.

Puisque voilà *Sophie* en sureté, & en trés-bonnes mains, le Lecteur voudra bien peut-être la laisser un peu reposer, tandis qu'il jettera les yeux sur nos autres personnages, & particulierement sur le pauvre *Jones*, que nous avons laissé assez long-tems en pénitence pour ses péchés passés, qui, (telle est la nature du vice!) suffisoient par eux-mêmes pour le punir suffisamment.

Fin du onziéme Livre.

L'EN-

L'ENFANT TROUVÉ.

LIVRE DOUZIEME.

Contenant les mêmes trois jours que les précédens.

CHAPITRE PREMIER.

Dans lequel M. WESTERN, ne trouvant point sa fille, trouve autre chose qui met fin à sa poursuite.

Notre Histoire retourne maintenant à l'Hôtellerie d'*Upton*, d'où nous suivrons les traces de M. *Western*; & comme elles ne nous conduiront pas bien loin, nous reviendrons d'autant plutôt à notre Héros, qui nous occupera un peu plus long-tems.

Le Lecteur se ressouvient, sans doute, que le pere de *Sophie* étoit parti fort en

colére de cette Hôtellerie, dans l'intention de courir après ſa fille. L'Hôte l'avoit informé, que notre Héroïne avoit paſſé la *Saverne;* il la paſſa auſſi, avec tout ſon équipage, en jurant de ſe bien vanger de la pauvre *Sophie*, s'il étoit aſſez heureux pour la ratraper.

Il n'avoit pas encore été bien loin, lorſqu'il rencontra un chemin croiſé. Là, il tint un petit conſeil de guerre, dans lequel après avoir écouté impatiemment les différentes opinions de ſon monde, il laiſſa le ſuccès de ſa pourſuite à la fortune, & enfila la route de *Worceſtre.*

Il avoit à peine couru deux milles, dans ce nouveau chemin, lorſque s'arrêtant tout-à-coup.... Cela n'eſt-il pas déplorable! s'écria-t-il, en ſoupirant amérement. Fut-il jamais un chien plus malheureux que le pauvre *Weſtern!*.... & ces mots, ſelon ſa louable coutume, furent ſuivis d'une ample volée de juremens & d'imprécations.

Le Miniſtre, qui le ſuivoit, ſe hâtant alors de le rejoindre, le ſupplia de ne point s'affliger, & ſurtout de ne pas déſ-

défefpérer de la bonté du Ciel. Il vous a conduit, il vous a dirigé jufqu'ici, lui dit-il avec onction, il vous a mis fur les pas de Madame votre fille; patientez, patientez, Monfieur: vous touchez peut-être au terme de vos vœux.

Bon! que la pefte l'étouffe, répondit *Weftern*: c'eft bien elle qui m'inquiette maintenant!... je déplore la perte d'une fi belle matinée, & fi propre pour la chaffe. N'eft-il pas pendable, d'être obligé de perdre un des plus beaux jours de la faifon, & furtout après une auffi longue gelée?

Soit que la fortune, quelquefois compatiffante malgré fa légereté, regardât alors en pitié le pauvre Gentilhomme; foit qu'elle eût arrêté, qu'il ne ratraperoit point fa fille: nous n'affirmerons ni l'une ni l'autre de ces conjectures: mais, M. *Weftern* achevoit à peine de parler, lorfqu'une meute de chiens courans, déployant tout-à-coup, non loin de-là, leurs goziers harmonieux, firent lever à la fois les oreilles au Gentilhomme & à fon cheval, qui partant de la main & traverfant un champ de bled,

 fe-

ſeconda ſi bien les intentions de ſon maître, qu'il ſe trouva en moins d'une minute à la queuë des chiens.

C'eſt ainſi, dit la Fable, que la belle *Grimalkin*, cette chatte que Venus propice aux déſirs d'un Amant paſſionné avoit enfin changée en femme: c'eſt ainſi, dis-je, que cette jeune épouſe n'eut pas plutôt apperçue une ſouris, que rappellant ſes anciens plaiſirs, & retournant tout-à-coup à ſon naturel, elle ſauta du lit de ſon époux pour courir après le petit animal!

Nous ne prétendons pourtant pas induire de-là, que la nouvelle épouſe fût inſenſible aux tendres embraſſemens de ſon amoureux époux: car, quoique le chat ſoit taxé par bien des gens d'être ſujet à l'ingratitude, cependant les femmes, & les chats mêmes, en certaines occaſions aiment fort à être careſſés. Nous penſons ſeulement, comme le ſubtil *Sir Roger l'Eſtrange*,* qui dans ſes profondes réfléxions, obſerve, que ſi vous fermez la porte au nez à la nature, elle rentrera

* Il a traduit en vers les Fables *d'Eſope* &c. avec des Commentaires.

trera par la fenêtre; & qu'une chatte, quoique *Madame*, n'en courra pas moins après les rats. Nous n'accuſons donc pas M. *Weſtern* de peu de tendreſſe pour ſa fille, puiſqu'il en avoit réellement beaucoup: nous remarquons ſeulement, qu'il étoit Gentilhomme campagnard & Chaſſeur, &, qu'à ces titres, la Fable, & nos judicieuſes réfléxions, ne lui ſont pas ſi mal appliquées.

Notre homme s'en donna donc; & chaſſa de tout ſon cœur, ſans ſonger à *Sophie*, ni même à celui à qui appartenoient les chiens. Les domeſtiques ſuivirent l'exemple du Maître; & le Miniſtre, après avoir exprimé, à part lui, tout ſon étonnement en beau latin, perdit ainſi que les autres toute idée de la jeune Demoiſelle; & s'occupa, en les ſuivant de loin, à méditer quelque point de *Doctrine* pour le Dimanche ſuivant.

Le Gentilhomme, à qui appartenoit la meute, enchanté de la capacité & de l'expérience de ſon Confrere inconnu, ſe gardoit bien de le diſtraire de ſon entouſiaſme, par des politeſſes hors de ſaiſon. Il attendit la fin de la chaſſe, pour lui

marquer toute la vénération qu'un mérite aussi supérieur avoit droit d'inspirer.

Leur conversation, quoique très-intéressante pour eux, ne trouvera point place ici. Nous dirons seulement, qu'ils se plûrent beaucoup l'un à l'autre; que l'on recommença une seconde chasse, qui fut suivie d'un grand dîner; que ce dîner fut arrosé de beaucoup de vin; & que M. *Western*, toujours réglé dans sa conduite, se fit mettre au lit, pour pouvoir reparoître à la libation du soir avec toute la décence convenable à son caractére.

Il ne brilla pourtant pas en cette occasion autant qu'il s'en étoit flatté: son Hôte & le Ministre, moins fatigués & de corps, & d'esprit, eurent tellement tout l'avantage sur lui, qu'à peine le pauvre homme eut-il achevé sa troisiéme bouteille, qu'il fut censé absent de la table.

M. *Supple* informa alors l'autre Gentilhomme de toute l'avanture de *Sophie*; & le pria de joindre ses instances aux siennes, pour engager le lendemain matin M. *Western* à retourner chez lui. Cela fut trouvé juste, promis, & exécuté;

non

non pas ſans peine cependant: mais le tems étoit ſi beau, ſi favorable pour la chaſſe; la route de *Sophie* étoit d'ailleurs ſi incertaine; & il y avoit ſi peu d'eſpoir de la rejoindre, après lui avoir laiſſé gagner près de vingt-quatre heures de marche, que M. *Weſtern* conſentit enfin, après avoir remercié ſon Hôte, de reprendre la route du Comté de *Sommerſet.*

CHAPITRE II.

Départ de JONES de l'Hôtellerie d'UPTON. Avanture du MENDIANT.

Nous voici donc revenus à notre Heros; & nous y revenons avec plaiſir, malgré la ſituation miſérable dans laquelle nous l'avons laiſſé, & qui ſans doute, aura pû faire croire à quelques-uns de nos prudens Lecteurs que nous l'avions abandonné pour jamais.

Mais, dans la réalité, ſi nous ne ſommes pas totalement vertueux, nous pouvons pourtant fermement aſſurer que nous n'a-

n'avons pas non plus tous les vices dont certains caractéres prudens sont assez légitimement accusés; & que malgré l'état déplorable où notre ami *Jones* se trouve maintenant, nous revenons à lui avec autant de diligence, que s'il n'avoit plus rien à desirer de la fortune.

M. *Jones*, & son Compagnon *Partridge* quitterent l'Hôtellerie d'*Upton* quelques minutes après le départ de M. *Western*, & suivirent, à pied, la même route, n'ayant pû trouver de chevaux de louage dans *Upton*. Tous deux cheminoient tristement, quoique par différens motifs; & si l'un soupiroit amérement, l'autre à chaque pas grognoit à l'unisson.

Lorsqu'ils arriverent au chemin où M. *Western* s'étoit arrêté pour tenir conseil, *Jones* s'arrêta aussi; & se retournant vers *Partridge*, le consulta sur la route qu'il convenoit de prendre. Ah, Monsieur! s'écria *Partridge*, plût au Ciel que vous voulussiez suivre mon avis. Pourquoi non? répliqua *Jones*, il m'est aussi indifférent de savoir où je vais, que ce que je dois devenir! ... en ce cas, reprit *Partridge*, mon avis est que nous retournions

ſur le champ chez vous. Quand on eſt ſûr d'un pareil gite, c'eſt être fou que de courir ainſi les champs comme des vagabonds. Pardon, Monſieur, *ſed vox ea ſola reperta eſt.*

Hélas! s'écria *Jones*, où prétends-tu que je retourne? il ne me reſte plus d'azile!.... que dis-je? quand même mon ami, quand même mon pere voudroit encore me recevoir, pourrois-je habiter un païs où ma *Sophie* n'eſt plus?.... cruelle *Sophie!* cruelle? Non. Je ſuis le ſeul coupable .... non, je ne puis la condamner.... C'eſt toi, malheureux (dit-il, en s'adreſſant à *Partridge*,) c'eſt toi, déteſtable butor! c'eſt toi qui m'as perdu: il faut que je t'arrache l'ame!.... à ces mots, cédant à ſa fureur, & prenant *Partridge* à la gorge, il le ſecoua de façon à lui disloquer tous les membres.

Le pauvre Pédagogue tomba tremblant aux genoux du terrible *Jones*, pleurant, & proteſtant de ſon innocence... notre Héros s'arrêtant alors, & jettant ſur lui un œil farouche, recula quelques pas, & acheva d'épuiſer ſur lui-même un accès de fureur, qui ſans doute eût anéanti ſon

Compagnon. Nous ne tenterons pas de peindre les différens transports de *Jones* dans le cruel moment.

Qu'il suffise au Lecteur de savoir, que cet Amant infortuné, après avoir joué très au naturel le rôle de *Roland* pendant quelques minutes, étant enfin revenu par dégrés à lui-même, & trouvant encore le tremblant *Partridge* à ses pieds, le reçut dans ses bras; & lui demanda tendrement pardon de la frayeur qu'il lui avoit causée dans la violence de sa passion. Il le pria pourtant de ne jamais lui reparler de retourner chez M. *Alworthy*, étant très-fermement résolu de ne plus revoir ce Château.

Partridge avoit l'ame bonne, & n'eut pas de peine à pardonner; il promit même, & de bonne foi, d'obéïr exactement à la défense qui venoit de luï être faite. *Jones*, en cet instant, s'écria avec feu, puisqu'il m'est absolûment impossible de suivre plus long-tems les traces de ma seule Divinité.... suivons donc celles de la gloire. Allons, mon brave ami, partons, courons à l'Armée.

Il partit, en achevant ces mots; & le hazard, lui ayant fait choisir un chemin contraire à celui qu'avoit pris M. *Western*, le remit directement sur les traces de *Sophie*.

Ils marcherent très-long-tems, sans proférer une syllabe: *Jones* avoit assez à penser, & *Partridge* trop à craindre.

Cependant notre Héros se lassa enfin du monologue; il acheva de rassurer *Partridge*, en lui jurant qu'il pouvoit maintenant parler sans crainte de lui déplaire; & un mendiant, qu'ils apperçûrent de loin, fournit un texte abondant au Pédagogue pour s'indemniser du long silence qu'il avoit forcément observé.

Son Homélie roula d'abord sur la *Charité*, & sur la dureté du cœur humain; de-là, passant par une transition naturelle, au Chapitre de la Guerre, il déclama contre ce fléau de l'humanité avec une véhémence qui l'étonna enfin lui-même au point de le faire arrêter tout court, pour demander pardon à son Maître d'en avoir peut-être trop dit.

Ne crains rien, mon cher *Partridge*, lui dit *Jones*, en ſouriant, j'étois déja ſi convaincu de ta poltronnerie, que rien de ta part ſur ce Chapitre ne ſauroit m'émouvoir. Vous pouvez, Monſieur, lui répondit *Partridge*, me traiter de Poltron, & de tout ce qu'il vous plaira. Si le plaiſir de conſerver ſa peau tout entiere, rend un homme poltron, *non immunes ab illis malis ſumus.* Je ne lûs jamais dans la Grammaire, qu'il ne fût pas poſſible d'être honnête homme ſans aimer à ſe battre. *Vir bonus eſt, quis? qui conſulta patrum, qui leges juraque ſervat:* pas un mot de Bataille; l'écriture même y eſt partout ſi contraire, que je ſuis tenté de ne pas regarder comme bons Chrétiens quiconque aime à répandre le ſang de ſes ſemblables.

Partridge achevoit de déployer ſa pieuſe Doctrine, lorſqu'ils arriverent à un autre chemin croiſé, où le mendiant qu'ils avoient apperçû de loin vint leur demander l'aumône.

Partridge débuta par le bruſquer, en lui diſant que chaque Paroiſſe étoit te-

nuë



.Gravelot inv.

nuë de noûrrir ſes Pauvres; & que de pareils vagabonds.... Arrêtez, lui dit *Jones* en riant; n'êtes-vous pas honteux, avec tant de charité dans la bouche, d'en avoir ſi peu dans le cœur? La Religion, à ce que je vois, vous ſert admirablement à excuſer vos fautes, mais ne vous excite guéres à la vertu. Un homme, qui ſe dit Chrétien, peut-il voir ſon ſemblable dans cette affreuſe miſére, & ne pas le ſecourir?.... notre Héros tira en même-tems un *Shelling* de ſa poche, & le donna au Mendiant.

Monſieur, s'écria le pauvre homme, après l'avoir beaucoup remercié, j'ai trouvé à deux milles d'ici quelque choſe de curieux: voudriez-vous me l'acheter? je me ſerois bien gardé de le montrer à d'autres; mais vous m'avez l'air d'un ſi bon Gentilhomme, & vous êtes ſi charitable, que vous ne me ſoupçonnerez ſûrement pas d'être un voleur, parce que j'ai le malheur d'être pauvre.

Il tira alors de ſa poche un petit porte-feuille doré, qu'il remit entre les mains de *Jones*.

Jones l'ouvrit d'abord, & (que le Lecteur juge de ce qu'il ſentit!) trouva à la premiere page le nom de *Sophie Weſtern*, écrit de ſa propre main. Il n'eut pas plutôt lû ce nom, qu'il le preſſa contre ſa bouche, & tomba dans une extaſe d'où il ne revînt que pour ſe livrer aux tranſports les plus extravagans.

Tandis que *Jones*, en marmotant les ſentimens de ſa joye, baiſoit & rebaiſoit le petit Livre, *Partridge* en vit tomber un papier qu'il ramaſſa, & remit à ſon Maître. C'étoit ce même billet de banque que M. *Weſtern* avoit donné à ſa fille la veille de ſon départ.

Les yeux de *Partridge* s'enflâmerent, à cette nouvelle, que notre Héros proclama hautement; il en fut de même, mais dans un ſens contraire, de ceux du pauvre Mendiant qui avoit fait cette trouvaille, & qui faute de ſavoir lire, n'en avoit pas connu l'importance. *Jones*, qui juſques-là n'avoit ſenti que les tranſports de la joye la plus pure, fit alors une réfléxion qui en altéra la douceur. Celle qui avoit perdu ce billet, étoit peut-être dans le cas

d'en

d'en avoir beſoin avant qu'il pût être aſſez heureux pour pouvoir le lui rendre!...

Le Porte-feuille étoit un préſent que Madame *Weſtern* avoit fait depuis peu à ſa niéce. Sortant d'une boutique célébre, il avoit coûté vingt *Shelling;* & le Marchand, attendu ſa valeur réelle, l'eût repris au moins pour trois. *Jones*, ſans héſiter, en donna une *Guinée* au Mendiant.

Le Mendiant, qui de ſa vie n'avoit été poſſeſſeur d'un ſi grand tréſor, donna mille bénédictions à notre Héros, & parodia ſans y penſer tous les tranſports que *Jones* avoit laiſſé paroître, lorſqu'à l'ouverture du Porte-feuille il avoit lû le nom de *Sophie Weſtern.*

Il conſentit même volontiers à retourner avec nos Voyageurs à l'endroit où il avoit trouvé le petit Livre. Mais, quelque fut ſa bonne volonté, le pauvre homme, étant boiteux, ne rempliſſoit pas à demi l'impatience de *Jones*, qui obligé de ſuivre ſon Guide, pouvoit à peine faire un mille en une heure.

Notre Amoureux, pendant le chemin regarda cent fois le Porte-feuille, & le baisa aussi souvent, se parlant beaucoup à lui-même, & fort peu à ses Compagnons. Cette conduite étonnoit le Guide, qui par signes en marquoit sa surprise à *Partridge*, tandis que celui-ci secouoit la tête, & s'écrioit de tems en tems, pauvre Gentilhomme! *Orandum est ut sit mens sana in corpore sano.*

Ils arriverent enfin à l'endroit même, & reconnurent la place où *Sophie* étoit tombée, & où le Mendiant avoit ramassé le Porte-feuille. *Jones* prit là congé de son Guide, & se mit en devoir de suivre sa route: mais cet homme, qui avoit eu le tems de réfléchir, & chez qui la joye d'avoir reçû une *Guinée* étoit un peu abattuë, affectant tout-à-coup un air mécontent, & branlant la tête, lui dit, j'espére que Monsieur ne me quittera pas ainsi: il aura, sans doute, la bonté de songer que si j'eusse été un fripon, le Porte-feuille étoit à moi. Ainsi, je me flatte que Monsieur me donnera encore quelque chose. Si le billet vaut 100 livres *Sterlin*, il est dû plus d'une *Guinée*

à ce-

à celui qui a eu le bonheur de le trouver. Supposant même, que Monsieur ne retrouve point la Dame, ou ne le lui rende pas... & quoique Monsieur ait bien l'air d'un très-honnête Gentilhomme.... je n'ai pourtant d'autre garant que la parole de Monsieur; & certainement, si la personne à qui appartient le billet ne se retrouve pas, il est bien sûr qu'il appartient à celui qui l'a trouvé le premier. J'espére que Monsieur prendra tout ceci en considération. Il est vrai, que je ne suis qu'un pauvre homme: je n'exige pas tout non plus; mais il est du moins juste que j'aye ma part de ce que j'ai trouvé.

Je te jure, sur mon honneur, lui cria *Jones*, que je connois la véritable propriétaire du billet, & que mon intention est de le lui rendre!

Vous pouvez, à cet égard, en agir comme il vous plaira, lui répliqua le Mendiant: donnez-moi la moitié de l'argent, & gardez le reste si vous voulez; je vous jure, sur mon ame, que je n'en ouvrirai jamais la bouche.

Non, mon ami, lui cria *Jones*, la Propriétaire aura tout ce qu'elle a perdu: je

ne puis, quant à préſent, te récompenſer davantage; mais, dis-moi ton nom, & ta demeure, & tu pourras peut-être t'en bien trouver dans la ſuite. C'eſt tout ce que je puis maintenant pour toi.

Allons, allons, lui dit *Partridge*, dis-nous ton nom, & où l'on pourra te trouver: tu n'auras pas lieu de t'en repentir; c'eſt moi qui te le garantis. Le Calin, ſentant bien qu'il n'auroit rien de plus pour le préſent, donna ſon nom & ſa demeure, que *Jones* écrivit avec le crayon de *Sophie*.

Il partit enſuite avec *Partridge*, à qui le billet donnoit une nouvelle vie, tandis que le boiteux qui gémiſſoit de ne pouvoir les ſuivre, les maudiſſoit de loin, ainſi que Meſſieurs ſes parens, pour avoir oublié de lui faire apprendre à lire.

CHAPITRE III.

Autres Avantures, aſſez peu intéreſſantes.

Nos Voyageurs marchoient d'une vîteſſe, qui ne leur permettoit guéres une

une converſation ſuivie. *Jones* étoit totalement occupé de ſa maîtreſſe, & *Partridge* des cent livres *Sterlin.*

Ils avoient fait environ trois milles, tout d'une haleine, lorſque le Pédagogue qui ne pouvoit plus ſuivre notre Héros, le pria de rallentir un peu ſon pas; & *Jones* y conſentit d'autant plus volontiers, qu'entrant alors dans une vaſte plaine coupée par différens chemins, il commençoit à perdre les traces de *Sophie*, qu'il avoit ſuivies juſques-là. Il s'arrêtoit, pour déterminer lequel de ces chemins il étoit à propos de prendre, lorſque le bruit d'un tambour vint frapper leur oreille. *Partridge*, effrayé de ce ſon, eut à peine la force de s'écrier, miſéricorde! Seigneur, ayez pitié de nous! les voilà, les voilà qui s'approchent!....

Qui donc s'approche? lui demanda *Jones*, en regardant de tous côtés. Qui? répondit *Partridge*, Eh, les rebelles apparemment! Pour Dieu, Monſieur, ne vous aviſez pas de les inſulter; peut-être ne nous diront-ils rien. Mais, ne ſeroit-il pas plus prudent de nous mettre derriere ces buiſſons, en attendant qu'ils

ſoient paſſés? Pourquoi riſquer de leur déplaire? & que peuvent deux malheureux, ſans armes, contre cinquante mille peut-être?.... *Jones* interrompit cette Tirade inſpirée par la crainte, & jugeant que le bruit du tambour leur annonçoit le voiſinage de quelque Ville, il marcha directement à l'endroit d'où partoit le ſon, en aſſurant le tremblant *Partridge* qu'il n'étoit pas poſſible que les rebelles fuſſent ſi près d'eux.

Partridge un peu raffermi, par l'aſſurance de ſon Maître, ſuivit ſon Conducteur, quoiqu'à regret, juſqu'au moment où tombant tous deux dans un chemin auſſi creux que reſſerré, le Pédagogue apperçut quelque choſe de peint qui flottoit dans l'air à très-peu de diſtance. Son imagination déja échauffée, n'en exigea pas davantage. Les voilà, Monſieur! .... je l'avois bien dit, s'écria-t-il, voilà leurs Drapeaux! voilà la Couronne, & le cercueil!.... ah Ciel! vit-on jamais rien de plus terrible?.... adieu, Monſieur! nous allons être fuſillés!....

Jones, n'avoit eu beſoin que de lever les yeux pour ſe convaincre de la mépriſe

prise de *Partridge*.... Courage ami, lui dit-il; ce péril eſt digne de ta valeur; & je te garantis la victoire ſur cette armée,... de Marionettes. De Marionettes? répondit *Partridge*, avec tranſport. Quoi ce n'eſt que cela! & le tambour? .... C'eſt celui des Marionettes, lui dit froidement *Jones*.

Oh bien, je veux les voir, répartit le Pédagogue, en ſautant de joye: j'aime ce ſpectacle à la folie; de grace, Monſieur, allons de ce côté. D'ailleurs, voilà la nuit, je ſuis à jeun depuis trois heures du matin, & le cœur me manque.

Ils arriverent bientôt à une Hôtellerie, ou plutôt à un Cabaret à bierre, où *Partridge* n'eut rien de plus preſſé, que de viſiter la cuiſine, & *Jones* de s'informer ſi des Dames n'avoient point paſſé par-là dans la journée. L'enquête de *Partridge* fut plus heureuſe que celle de ſon maître. L'un n'apprit rien de *Sophie*; l'autre, à ſa grande ſatisfaction, apprit qu'on leur ſerviroit bientôt un grand plat d'œufs au lard qui ſortoit du feu.

L' Amour n'agit pas également sur tous les hommes: Le caractére & surtout la constitution de l'Amant est presque toujours la régle de ses effets. Dans un tempérament foible, il détruit toute éspéce d'apétit tendant à la conservation de l'animal; dans un tempérament vigoureux, il fait naître des distractions, des négligences, l'oubli même des réparations nécessaires à la nature: mais mettez-moi ce dernier, s'il a faim, vis-à-vis un plat qui lui plaise, & vous verrez ce qu'il en fera. L'ami *Jones*, s'il eût été seul, auroit peut-être fait encore bien du chemin avec l'estomac vuide; dès qu'il vit le diner servi, il mangea d'aussi bon appétit que *Partridge*.

La nuit étoit venuë avant que nos Voyageurs eussent fini leur repas. La Lune étoit dans son décours, il faisoit extrêmement noir. Le bon *Partridge* fit tant d'instances à notre Héros, pour voir les Marionettes, qu'il obtint enfin cette grace. Mais ce qui se passa pendant la durée de ce spectacle, quoique très-fort du goût de M. *Partridge*, ne nous paroît

paroît pourtant pas assez intéressant pour en rendre compte au Lecteur.

Il en est de même de ce qui arriva dans l'Hôtellerie, jusqu'au lendemain matin: Car le Lecteur, saura, que notre Héros vaincu par les priéres de *Partridge*, & par les remontrances de l'Hôte, qui lui avoit exagéré la difficulté des chemins, avoit enfin consenti de coucher dans cette maison.

Jones, qui s'étoit couché sans souper au sortir des Marionettes, avoit déja dormi neuf bonnes heures, & en eût peut-être dormi davantage, si un bruit des plus violens qui se faisoit à la porte de sa chambre, ne l'eût pas réveillé en sursaut. On crioit au meurtre, à l'assassin! il se leva & trouva le maître des Marionettes, qui sans pitié ni miséricorde, assommoit le *divertissant* de sa troupe.

Notre Héros, toujours généreux, se rangea du côté de la partie souffrante, & colla l'insolent vainqueur contre la muraille.

Le petit *divertissant*, quoique foible, étoit colérique. Il ne se vit pas plutôt hors de portée de son ennemi, qu'il

commença à l'attaquer avec la ſeule arme qui fût égale entr'eux. Apres beaucoup d'Epithétes & d'injures générales, il procéda aux accuſations particuliéres. Double coquin! lui cria-t-il, non ſeulement je t'ai ſervi pour l'amour de Dieu, car tu me dois encore tous mes gages, mais je t'ai encore ſauvé du gibet. Ne voulois-tu pas, pas plus loin qu'hier, dans ce chemin étroit, voler cette aimable Demoiſelle, & lui prendre ſon bel habit de voyage? Peux-tu nier, que ton intention ne fût pas de l'entraîner dans la forêt voiſine, pour la dépouiller, pour tout ravir à la plus charmante perſonne qui fut jamais?... Et tu t'aviſes de me maltraiter aujourd'hui! de m'aſſommer comme un boureau, pour avoir badiné un inſtant avec une Servante de Cabaret, uniquement parcequ'elle m'a préféré à toi!....

Jones n'eut pas plutôt entendu ces reproches, que quittant tout-à-coup le Maître des Marionnettes, après lui avoir défendu ſur peine de ſon indignation toute eſpéce de voyes de fait, il prit le *di-*

ver-

vertissant sous sa protection, & le fit entrer avec lui dans sa chambre.

Notre Héros apprit de lui des nouvelles de sa *Sophie*, que cet homme avoit vû passer la veille, tandis qu'il accompagnoit son Maître avec son tambour. Il l'engagea aisément à lui venir montrer la place où il avoit vu Mlle *Western*; puis, appellant *Partridge*, ils partirent en diligence.

Dès qu'ils y furent arrivés, *Jones* récompensa grassement son Guide, & se remit avec une joye infinie sur les traces de sa Maîtresse.

Partridge, frappé de la singularité de cette rencontre, en tira l'augure le plus favorable pour le succès des amours de notre Héros. De pareils hazards, s'écria-t-il dans son enthousiasme, ne seroient jamais arrivés, si la Providence n'avoit pas un dessein formé de vous unir un jour avec *Sophie!*

Ils n'avoient pas encore marché deux milles, lorsqu'une grosse pluye vint les surprendre, à la vuë d'une Hôtellerie. On peut juger si *Partridge* harangua

pour

pour s'y réfugier; & si *Tom Jones* put s'en défendre, & même d'y déjeûner.

Très-affligé de n'y avoir rien appris de *Sophie*, notre Héros se disposoit, malgré l'orage, à se remettre en route, lorsque *Partridge*, qui ne partoit pas de bon cœur, jettant encore une fois les yeux sur le bon feu qu'il faloit quitter, apperçut, & crut reconnoître un jeune homme qui s'afféïoit dans le coin de la cheminée. Monsieur! (s'écria-t-il, en rappellant *Jones*) bûvons encore un coup: voici sûrement encore des nouvelles de Madame *Sophie*. Je crois reconnoître son guide de l'Hôtellerie d'*Upton!*... L'ami *Partridge* avoit raison; notre Héros en fut transporté; & fit passer le guide dans une chambre particuliére, pour l'interroger plus à son aise sur les moindres particularités qui pouvoient concerner sa chere *Sophie*.



CHA-

CHAPITRE IV.

A peu près comme le précédent.

Jones avoit été absent environ une demie-heure avec le Guide, lorsqu'il rentra dans la cuisine, pour signifier à *Partridge* qu'il faloit partir sur le champ. Cet ordre bien cruel pour le Pédagogue, lui parut pourtant moins dur en apprenant que son Maître avoit fait marché avec le Guide pour les conduire à cette même Hôtellerie où *Sophie* avoit couché la veille avec Madame *Fitz-Patrick*. *Jones* voulut monter le même cheval qu'avoit eu sa Maîtresse; *Partridge* monta celui de Madame *Honora*; & leur diligence fut si grande, qu'ils arriverent avant trois heures après midi.

Notre Héros, en mettant pied à terre, demanda des chevaux de poste. Mais, par malheur, il ne s'en trouva pas un seul dans le Village: ce que le Lecteur ne croira pas étonnant, attendu l'extrême agitation de la Nation entiere, & surtout

tout dans ce canton, à cauſe de la marche des Révoltés.

Jones, déſeſpéré, tentoit en vain d'engager le Guide à l'eſcorter juſqu'à *Coventry:* cet homme étoit inéxorable.

Tandis qu'il le preſſoit de nouveau, dans la cour du cabaret, un Cavalier qui y arrivoit, le ſalua, en le nommant par ſon nom, & en lui demandant des nouvelles de M. *Alworthy* & de ſa famille.

Jones ne l'eut pas plutôt enviſagé, qu'il reconnut M. *Dowling*, ce même Procureur avec qui il avoit dîné depuis peu à *Gloceſtre.*

M. *Dowling*, conſeilla à *Jones*, & le preſſa fort de ne point partir ce ſoir-là, attendu les mauvais chemins & l'obſcurité de la nuit. Mais notre Héros avoit pris ſon parti; rien ne put lui faire changer ſa réſolution, dût-il faire la route à pieds.

Quand le bon Procureur vit que toutes ſes inſtances & ſes repréſentations étoient également inutiles, il ſe joignit à *Jones*, pour perſuader au Guide de l'accompagner encore dans ce petit voyage. Les prieres & les promeſſes l'abbatirent en-

enfin; & il consentit à tout, pourvû qu'on lui permît de faire raffraîchir ses chevaux.

Pendant cet intervalle, M. *Jones* à son tour fut aussi obligé de consentir à boire un coup avec M. *Dowling*: ce qui occasionna une conversation entr'eux, dont nous allons rendre compte dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE V.

Conversation de JONES, & de M. DOWLING.

Monsieur *Dowling*, en remplissant le verre de notre Héros, porta d'abord la santé de M. *Alworthy*. Il ajouta, quelques momens après, si vous le permettez, Monsieur, nous boirons aussi celle de M. *Blifil*, son neveu & héritier, jeune Gentilhomme de très-grande espérance, & pour qui j'ai l'estime la plus singuliere.

Je suis convaincu, répondit *Jones*, que votre intention n'est pas de m'offenser: mais

mais vous aſſociez très-mal les perſonnes; l'une fait honneur à l'humanité, l'autre eſt un miſérable, qui mérite à peine le nom d'homme. Ne parlons plus de ce dernier.

Dowling, frappé de cette réponſe, lui dit qu'il les avoit cru tous les deux très-eſtimables. Quant à M. *Alworthy*, ajouta-t-il, je n'eus jamais le bonheur de le voir; mais l'excellence de ſon caractére eſt connuë partout. A l'égard de ſon neveu, je ne l'ai jamais vu qu'une fois, lorſque j'allai lui annoncer la mort de ſa mere. J'avois tant d'affaires alors, & j'étois ſi preſſé de repartir, qu'à peine ai-je eu le tems de l'entretenir deux minutes: mais il m'a paru ſi poli, ſi honnête à mon égard, que je le croyois, je vous jure, un très-aimable Cavalier.

Je ne m'étonne pas, répliqua *Jones*, qu'il vous en ait impoſé en ſi peu de tems: c'eſt un démon pour la malice: & vous euſſiez pû vivre long-tems avec lui, ſans pénétrer toute la noirceur de ſon caractére. Nous fumes élevés enſemble, & j'en ai toujours été la dupe: ce n'eſt même que depuis peu que j'ai découvert

toute ſon infamie. Il eſt vrai, que dès auparavant je ne l'aimois guéres: il manquoit, ſelon moi, de cette généroſité de cœur, qui ſûrement eſt l'unique baſe de tout ce que l'humanité a de noble & de grand. Je mépriſois en lui cet interêt perſonnel, & cet excès d'amour-propre, perpétuels motifs de toutes ſes démarches Mais j'ai éprouvé, à mes dépens, combien le lâche a abuſé de mon trop de franchiſe, & par quel tiſſu d'artifices il eſt enfin parvenu à me perdre ſans reſſource.

Ciel! que me dites-vous? s'écria le Procureur. En ce cas, je ſuis bien indigné que la ſucceſſion de votre oncle *Alworthy* ſoit deſtinée à cet odieux perſonnage.

Hélas! s'écria *Jones* à ſon tour, vous m'honorez d'un titre qui ne m'appartient pas. Il eſt vrai que M. *Alworthy* m'a long-tems permis de l'appeller d'un nom plus cher encore; mais, cet Acte de bonté n'ayant été que volontaire en lui, il a pû ſans injuſtice me priver d'un honneur dont ſans doute il ne m'a plus cru digne. Non, Monſieur, je n'appar-

tiens en rien, par le ſang, à M. *Alworthy*; & ſi le monde, toujours incapable de diſcerner & d'apprécier les vertus, trouve trop de rigueur dans ſa conduite à mon égard, en me ſuppoſant ſon parent, c'eſt faire une injuſtice ſignalée au meilleur de tous les hommes... Pardon pourtant, Monſieur, de vous avoir ennuyé de mes malheurs particuliers. Vous me penſiez proche parent de M. *Alworthy*, j'ai cru devoir vous en diſſuader, & diſſiper les impreſſions que ſa ſévérité à mon égard, eût peut-être fait naître en vous; & c'eſt, je vous le jure, ce que je voudrois prévenir au riſque de ma vie.

Voilà, s'écria *Dowling*, ce qu'on appelle parler le langage de la probité même! non, Monſieur, bien loin de m'ennuyer, je ſuis ravi de vous entendre. Je ſerois même charmé de ſavoir ſur quel fondement, on vous a cru parent de M. *Alworthy*, tandis qu'il n'en eſt rien. Vos chevaux ne feront pas prêts d'une demie-heure; & vous m'obligerez infiniment, en me racontant votre hiſtoire.

Jones, dont la complaiſance, (mais non pas la prudence) égaloit celle de *Sophie*,

phie, consentit aisément à satisfaire M. *Dowling*, & lui fit tout le détail de ses avantures depuis sa naissance jusqu'au moment présent.

Ce récit intéressa beaucoup M. *Dowling*, qui quoique Procureur, n'avoit pas dépouillé tout sentiment d'humanité. A propos de quoi, nous remarquerons en passant, que rien n'est plus injuste que les préjugés que l'on contracte contre les gens de certaines professions. L'habitude, il est vrai, les familiarise avec des actions que leur profession même rend nécessaires, & par conséquent coûtumieres: mais, en toutes autres circonstances, la nature agit également sur eux, comme sur les autres hommes. Un Boucher, j'en suis sûr, seroit touché de voir égorger un beau cheval; un Chirurgien, venant de couper un bras, sans la moindre émotion, aura pitié d'un homme attaqué d'un violent accès de goutte: j'en ai vu l'exemple. Un Guerrier, sortant du carnage, redevient, à la Paix, doux, aimable, galant, & fait pour la société. De même, un Procureur peut être compatissant, & véritablement sensible aux in-

fortunes d'une créature de ſon eſpéce, pourvû cependant que ſes interêts n'en ſouffrent point.

Jones, comme ſait fort bien le Lecteur, n'étoit pas au fait de la façon dont on s'y étoit pris, pour le noircir dans l'eſprit de M. *Alworthy:* il n'avoit pû faire ce détail à M. *Dowling;* quant au reſte, il l'avoit comme de raiſon, préſenté au Procureur dans le jour le moins déſavantageux qu'il avoit pû; car, quoiqu'il n'eût pas envie de rendre ſon ancien patron & ami en aucune façon blâmable, ſon intention n'étoit pas non plus de ſe trop dénigrer lui-même. Ainſi *Dowling* eut aſſez de pénétration, pour juger que quelqu'un avoit probablement rendu, ſous main, de très-mauvais offices à notre Héros. Non, s'écria-t-il, M. *Alworthy* n'eût jamais deshérité un jeune homme qu'il aimoit autant que vous, pour des fautes auſſi légeres. Son amitié, du moins, vous donnoit droit d'attendre beaucoup de lui; & l'éducation qu'il vous avoit donnée, étoit une eſpéce d'engagement de ſa part, que vous aviez droit de réclamer. Il y a du noir

là-

là-dessous, Monsieur!.... Cette succession devoit vous toucher en grande partie.

Vous me connoissez peu, lui dit *Jones*: j'eusse été satisfait à moins; & je n'ambitionnai jamais la fortune de mon bienfaiteur. Je puis vous jurer même, que je ne songeai jamais à ce que je pouvois attendre de lui; & que s'il eût été homme à me trop avantager au préjudice de son neveu, j'eusse refusé ses bienfaits. Je préfére la tranquilité de mon ame, à la plus brillante fortune acquise aux dépens d'autrui. Eh, qu'est-ce que le misérable orgueil que fait naître la magnificence d'un Palais, d'un nombreux Equipage, d'une table splendide, & de toutes les autres apparences du bonheur, vis-à-vis ce repos solide, cette douce satisfaction, ces transports délicieux, & ce triomphe intérieur dont jouit un cœur pur, en réfléchissant sur ses généreuses, nobles & bienfaisantes actions? Je n'envie point *Blifil*, contemplant d'un œil avide ses richesses futures: je ne lui en envierai pas plus la possession. Je n'acheterois pas sa fortune, au prix d'un instant

de remords. Je crois, ainſi que vous, avoir été ſuſpect à M. *Bliſil;* il m'a crû plus intéreſſé: ſes ſoupçons ſont nés de la baſſeſſe de ſes ſentimens; il a meſuré mon cœur au ſien. Grace au Ciel! je ſens..... je ſens mon innocence, mon ami! pour l'Univers, je ne troquerois pas ce ſentiment contre...

M. *Dowling*, quoique extrêmement déconcerté pendant tout ce diſcours de *Jones*, dont nous abrégeons une partie, étoit pourtant touché de la compaſſion la plus vive. S'il nous retombe ſous la main dans le cours de cette Hiſtoire, nous tâcherons de pénétrer les raiſons de ſon trouble: nous ſommes obligés pour le préſent, en imitant notre Héros, de prendre un peu bruſquement congé de lui, attendu que la nuit s'approche, que les chevaux ſont prêts, & que *Jones*, malgré la pluye qui commence à tomber à force, veut pourtant abſolûment aller coucher à *Coventry*.



CHA-

CHAPITRE VI.

Voyage nocturne. Etrange Avanture.

Jamais chemin ne fut plus uni que celui d'où nos voyageurs partoient jusqu'à *Coventry*; & quoiqu'aucun d'eux n'y eût jamais passé, il ne faloit pas moins qu'une nuit aussi obscure, & une pluye aussi abondante, pour qu'il fût possible qu'ils s'y égarassent.

Ils ne s'en apperçurent qu'après avoir marché l'espace d'environ six milles, lorsque comptant entrer dans les fauxbourgs d'une grande ville, ils se trouverent dans un chemin très-sale & très-étroit.

Jones soutint alors, qu'on avoit manqué le grand chemin de *Coventry*; le Guide, que la chose étoit impossible; & *Partridge* mit au jour une toute autre opinion. Dès l'instant de notre départ, dit-il, j'ai soupçonné qu'il nous arriveroit quelque malheur. M. *Jones* n'a-t-il pas remarqué cette vieille femme, accroupie sur la porte du cabaret,

au moment que nous montions à cheval? Plût au Ciel que nous lui eussions donné quelque chose! Vous vous en repentirez, a-t-elle dit entre ses dents; & dans l'instant la pluye a commencé à tomber, & l'orage à s'élever. Qu'on en dise ce qu'on voudra, je suis certain moi, qu'il y a des Sorcieres; & s'il en fut jamais, celle-ci en est une. Je l'ai jugée telle, à la premiere vuë; & je lui aurois donné l'aumône, si j'avois eu de la monnoye.

Jones, quoique très-affligé d'un retardement, qui alloit lui faire perdre les traces de sa chere *Sophie*, ne put s'empêcher de rire au nez du superstitieux *Partridge*, qui dans l'instant même étant tombé avec son cheval dans un bourbier, n'en fut que d'autant plus fortifié dans son opinion. Le hazard voulut qu'il en arrivât bientôt autant au Postillon; *Partridge*, alors, après avoir crié à notre Héros de se préparer à la même cérémonie, le supplia de retourner pour pacifier la vieille. Nous y serons bientôt, Monsieur, s'écria-t-il, car je suis convaincu, malgré tout le chemin que nous paroissons avoir fait,

fait, que nous ſommes encore aux environs du cabaret d'où nous ſommes partis.

Jones, au lieu de l'écouter, étoit occupé à voir ſi le Guide n'étoit point bleſſé: mais appercevant qu'il en étoit quitte, ainſi que *Partridge*, pour beaucoup de crottes, notre Héros remonta à cheval, très-déterminé à aller en avant juſqu'à ce qu'il trouvât quelque Village où l'on pût le remettre dans ſon chemin.

Ils avançoient, en tâtonnant, lorſqu'une lumiere éloignée frapa les yeux de *Jones*, & jetta la terreur dans l'ame du Pédagogue. C'eſt un feu folet, Monſieur, s'écria-t-il.... prenez garde! ne vous y fiez pas! ah la maudite ſorciere! ſa lanterne, ſi nous la ſuivons, va nous précipiter dans quelque abîme.

Mais, quel redoublement de frayeur pour le pauvre *Partridge*, lorſque nos Voyageurs approchans un peu plus près de cette, ou plutôt maintenant de ces lumieres, entendirent un bruit confus de voix humaines!... des cris, des chants, des éclats de rire, qui mêlés au ſon de quelques inſtrumens formoient un concert ſi difficile à définir, que *Partridge*

devint à peu près pardonnable, en affirmant d'une voix presque éteinte, que c'étoit un *Sabbat*.

L'horreur qui s'empara de l'ame du Pédagogue, & qui par contagion gagna bientôt le Guide, est d'un genre qui ne se peint pas, quand on croit savoir à peu près ce qui peut se peindre.

Tous deux s'unirent pour prier *Jones*, les larmes aux yeux, de ne pas aller plus loin. Le Guide affirma même, que les chevaux qui paroissoient marcher, n'avoient pas fait un pas depuis une demie-heure; & que tout ceci n'étoit que sortilége & enchantement.

Notre Héros n'étoit pas crédule: il se trouvoit pourtant embarrassé avec deux compagnons de cette espéce. Ou nous approchons, leur dit-il en riant, vers la lumiere, ou la lumiere s'approche de nous; car enfin, nous en voilà bien près. Qu'avons-nous donc à craindre, je vous prie, de gens inconnus à la vérité, mais qui n'ont l'air que de se réjouir? de se réjouir, Monsieur! s'écria *Partridge;* & quel cœur peut songer à se réjouir à cette heure-ci, & par un tems si diabolique?

ce

ce ne peut-être que des revenans, des forciers, ou de malins esprits; soyez-en bien certain, & ne nous avisons pas de tenter le Ciel.

Que ce soit tout ce que tu voudras, lui dit *Jones*; je suis résolu d'aller leur demander le chemin de *Coventry*.

Jones, à ces mots, piqua des deux; & malgré les prieres & les cris du Pédagogue, marcha droit à l'endroit d'où partoit le bruit. *Partridge*, qui craignoit également d'avancer, & de rester seul, fut obligé de suivre, en invoquant nom par nom tout ce qu'il connoissoit de Puissances Céléstes.

Ils arriverent cependant; & dès que la proximité permit de distinguer les objets, notre Héros apperçut qu'il ne s'agissoit que d'une grange, dans laquelle une nombreuse assemblée des deux sexes paroissoit se livrer à la joye.

Jones ne se fut pas plutôt présenté à l'une des portes, qui étoit ouverte, qu'une voix mâle & vigoureuse cria du dedans, qui est-là? ... notre Héros répondit d'un ton plus mesuré, ami; & demanda le chemin de *Coventry*.

Si tu es de nos amis, cria une autre voix, tu ferois mieux de t'arrêter ici, jusqu'à ce que la tempête soit appaisée: il y a place pour toi, & même pour ton cheval.

Jones accepta ces offres, & présenta ses deux compagnons, qui furent ainsi que lui très-bien reçus; mais qui ne frémissoient pas moins à l'aspect d'une assemblée, qu'ils croyoient encore composée de tous les sorciers du Royaume.

Quoiqu'on n'y croye plus guéres maintenant, hâtons-nous pourtant de faire respirer certains Lecteurs, en leur apprenant, que ces prétendus Sorciers n'étoient autres que des *Egyptiens*, ou *Bohémiens*, qui célébroient les nôces de l'un des Chefs de leur Société.

Rien n'étoit plus gai que cette assemblée; la joye y régnoit de toutes parts, & sur toutes les physionomies. On y remarquoit même une sorte de décence, & peut-être plus grande que dans certaines assemblées bourgeoises: car ces gens-ci sont assujettis à un gouvernement, & à des loix de leur façon; & tous obéissent à une espéce de Magistrat souverain,

qu'ils

qu'ils appellent leur Roi. L'abondance étoit aussi de la fête, & florissoit dans cette grange. Il est vrai, que la délicatesse & l'élégance n'en étoient pas, mais le bon appétit des convives se passoit fort bien d'elles. Beaucoup de lard, de volaille, & de grosses viandes, composoient le banquet, plus conforme à leur goût que tout ce que le plus fin & le plus couru des Cuisiniers François eût pû leur présenter.

Tandis que notre Héros regardoit ce spectacle avec le dernier étonnement, un vieillard vénérable s'approcha de lui, & le salua d'un air où la franchise & l'amitié paroissoient avoir trop de part, pour pouvoir être appellé poli.

C'étoit le Roi des Bohémiens lui-même; qui quoique peu distingué par l'habillement d'avec le reste de ses Sujets, avoit pourtant un air de dignité, qui inspiroit, à ce que nous a dit *Jones*, une espéce de sentiment de respect aux Spectateurs.

Après beaucoup de complimens, de part & d'autre, d'autant plus flatteurs pour Sa Majesté Bohémienne, qu'elle n'é-

n'étoit guéres accoûtumée à en recevoir de pareils, ce Prince fit couvrir une table de quelques provisions choisies, où s'étant assis avec notre Héros, il lui tint à peu près ce discours. Je ne doute pas, Monsieur, que vous n'ayez souvent vu de mes gens en parti détaché, car ils rôdent partout: mais je crois que vous n'en avez peut-être jamais vu tant ensemble; & vous serez bien plus surpris sans doute, quand vous saurez que les Egyptiens sont aussi-bien gouvernés qu'aucun Peuple vivant sur la surface de la Terre.

J'ai l'honneur d'être leur Souverain; & peut-être jamais Monarque n'eut de Sujets, ni plus soumis, ni plus attachés à leurs Maîtres. J'ignore par quelles vertus j'ai mérité leur estime, mais je puis me vanter de n'avoir jamais songé qu'à les rendre heureux. Eh, comment pourrois-je ne pas aimer de pauvres gens, qui ne parcourent l'Univers, qui n'agissent, qui ne respirent que pour faire vivre leur Roi! ils connoissent mes soins & mes sentimens pour eux, & ma tendresse seule m'est garant de la leur.

Il y a mille, ou deux mille ans plus ou moins, (je ne puis vous en fixer le tems plus juste, ne sachant ni lire ni écrire) il y a fort long-tems, dis-je, qu'il arriva une révolution parmi les *Egyptiens*: cette Nation avoit alors des Seigneurs. Ces Seigneurs, guidés par l'ambition, se firent la guerre les uns aux autres; mais le Roi les fit tous périr, & établit une égalité parfaite parmi tous ses Sujets: depuis ce tems, nous sommes tous heureux. Personne n'ambitionne ni ne brigue la Royauté; c'est la charge la plus pénible de l'Etat. Rien n'est si fatiguant que d'être sans cesse occupé à rendre justice à ses égaux. J'ai mille fois envié le sort du dernier de mes Sujets, surtout lorsque l'équité me forçoit à punir ou mon parent, ou mon ami. Car, quoique nous respections le sang humain, nos châtimens n'en sont pas moins sévéres; la honte en fait la base. Un Egyptien, une fois flétri, n'ose lever les yeux sur lui-même; & j'en ai peu connu qu'il ait fallu punir deux fois....

Sa Majesté en étoit là, lorsqu'une rumeur soudaine se fit entendre dans la

gran-

grange. Les careſſes des *Bohémiens* avoient diſſipé par dégrés les terreurs de *Partridge*; qui, non ſeulement s'étoit empiffré à leurs tables, mais y avoit déja bû un peu plus que de raiſon.

Une jeune femme *Egyptienne*, plus remarquable par l'eſprit que par la beauté, avoit mené le Pédagogue à l'écart, ſous prétexte de lui dire ſa bonne avanture.

Soit que l'yvreſſe eût échauffé M. *Partridge*, ſoit que la *Bohémienne*, touchée de la noble gravité du perſonnage, eût oublié dans cet inſtant la décence ordinaire à ſon ſéxe, nos deux Amans venoient d'être découverts par le mari de la *Bohémienne*, (qui les avoit fait guéter) dans la ſituation du monde la moins équivoque.

Partridge, à la grande confuſion de notre Héros, fut amené avec ſcandale devant le Roi; où la honte de ſon crime, jointe à l'évidence du fait, lui permirent à peine de dire un mot pour ſa défenſe. Le Roi, ſe retournant alors vers *Jones*, vous voyez, Monſieur, lui dit-

dit-il, dequoi il s'agit ici. Quel châtiment croyez-vous que mérite cet homme?

Je ſuis auſſi fâché, que confus de cet événement, répondit *Jones;* & je crois qu'il eſt juſte que le coupable ſoit condamné à réparer, autant que faire ſe pourra, l'offenſe qu'il a faite au mari.

Notre Héros, tirant alors une *Guinée* de ſa poche, la préſenta au *Bohémien*, en l'aſſurant que *Partridge* étoit pauvre, & hors d'état de pouvoir payer actuellement davantage.

Le *Bohémien* en vouloit abſolûment cinq; & cette ſomme, par accommodement réduite à deux *Guinées*, alloit être payée par *Jones*, à condition que la femme auroit auſſi ſa grace, lorſque Sa Majeſté errante, retenant la main de notre Héros, & adreſſant la parole au témoin, lui demanda, par quel hazard il étoit parvenu à découvrir les criminels?

Cet homme répondit, que le mari l'avoit prié d'avoir l'œil ſur les démarches de ſa femme dès le premier mo-

ment qu'il l'avoit obſervée en converſation avec l'Etranger; & que, lui témoin, ne l'avoit pas perduë de vuë depuis cet inſtant, juſqu'à celui où....

Le Roi lui demanda alors, ſi le mari l'avoit accompagné pendant tout ce tems-là? à quoi le témoin ayant répondu, qu'oui, Sa Majeſté *Bohémienne* regardant le mari d'un œil ſévére lui parla en ces termes: je ſuis fâché qu'un *Bohémien* ait aſſez peu d'honneur pour vendre celui de ſa femme. Si vous l'euſſiez aimée, vous euſſiez prévenu le crime que vous cherchiez à découvrir. J'ordonne donc, loin qu'on vous donne de l'argent, que votre lâcheté ſoit punie. Je vous condamne, infâme que vous êtes, à porter, pendant un mois, des cornes ſur le front; & votre femme, à vous les attacher publiquement aux yeux de la Nation aſſemblée.

Jones applaudit, avec tous les *Egyptiens*, à l'équité de cette Sentence; ſur quoi, le Roi lui dit, je jouis de votre ſurpriſe: elle naît des préjugés communs des Nations contre mon peuple. Avouez,

Avouez, Monſieur, que vous nous croyez tous des larrons?

Je confeſſe, répondit *Jones*, qu'on ne m'a jamais parlé des *Bohémiens* comme ils paroiſſent le mériter.

Je vais, répliqua le Roi, vous apprendre la différence de vous à nous. Mon Peuple eſt voleur ſans doute: mais il ne vole que le vôtre; & vous vous volez tous mutuellement.

CHAPITRE VII.

Avanture dangereuſe. Arrivée de TOM JONES, & de PARTRIDGE à Londre.

Pendant toute cette ſcéne, l'orage avoit ceſſé. Dès que notre Héros s'en apperçut, il prit congé, après beaucoup de remercimens, de Sa Majeſté *Bohémienne*, qui voulut abſolument lui donner un Guide juſqu'à *Coventry*. Nos Voyageurs y arriverent à minuit, & en partirent à deux heures ſur des chevaux de poſte

 qu'il

qu'il avoit fallu attendre, & qui les menerent ſans accident à *Daventry.*

De-là, juſqu'à *S. Albans*, où *Jones* comptoit avec raiſon pouvoir trouver *Sophie* à la dînée, il ne leur arriva rien d'aſſez intéreſſant pour amuſer un Lecteur d'aſſez bon goût pour préférer les faits aux réfléxions, aux maximes, aux colloques, & aux autres prétenduës beautés du ſtile dont trop d'Auteurs, que l'on connoît aſſez farciſſent aujourd'hui leurs Ouvrages.

Jones n'eut rien de plus preſſé, en arrivant à *S. Albans*, que de s'informer d'un caroſſe à ſix chevaux allant à Londre, & qui devoit y être arrivé depuis deux heures au plus. On lui dit, que cet équipage avoit en effet paru; mais qu'un relais, qui l'attendoit depuis le matin de la part de Mylord ***, y avoit été attaché ſur le champ, & le menoit en toute diligence à Londre.

Si notre Héros avoit eu le bonheur de trouver des chevaux de poſte tous prêts, il eût ſans doute tenté, quoique contre toute poſſibilité, de ſuivre & d'atteindre le caroſſe du Mylord. Mais, heureuſement

ment pour lui, & pour *Partridge* qui avoit grand faim, il ne s'en trouva pas. Il fallut donc, par forces, rester, & dîner à *S. Albans*, en attendant qu'il revînt des chevaux à la poste.

Le jour étoit sur son déclin, & nos Cavaliers avoient laissé deux milles derriere eux par-delà *Barnet*, lorsqu'ils furent accostés par un autre voyageur d'une assez belle physionomie, mais dont la monture pouvoit aller de pair avec celle du feu Chevalier de la *triste figure*. Cet homme, après avoir sû de *Jones*, qu'il alloit à Londre, demanda la permission de le suivre, & l'obtint d'autant plus facilement, qu'il se disoit étranger, & sans la moindre connoissance des chemins.

Leur conversation roula d'abord sur les accidens qui arrivent en route, & sur les voleurs, que l'Etranger paroissoit fort apprehender.

Quant à moi, dit *Jones*, ayant très-peu à perdre, j'ai conséquemment très-peu à craindre.

Très-peu à perdre? s'écria *Partridge*, qui n'avoit pas encore parlé. Ma

foi,

foi, Monſieur, ſi j'avois comme vous un billet de banque de cent livres ſterlin dans ma poche, je ne parlerois pas ainſi! Ce n'eſt pourtant pas que j'aye peur; nous ſommes quatre, Dieu merci; & le plus hardi voleur n'auroit pas beau jeu à nous attaquer. Je veux même, qu'il ait un piſtolet; il ne peut du moins tuer que l'un de nous.... Eh bien, l'homme ne meurt qu'une fois.

A peine *Partridge*, achevoit-il ces mots, que l'Etranger détournant ſon cheval, & tombant tout court ſur *Jones*, le piſtolet à la main, lui demanda le billet de banque en queſtion.

Notre Héros fut d'abord un peu étourdi de l'avanture: mais revenant tout-à-coup à lui-même, il dit au voleur, que tout ce qu'il avoit d'argent comptant étoit à ſon ſervice; il tira même environ trois *Guinées* qu'il lui offrit; mais l'autre répondit, en jurant, que ce n'étoit pas ce qu'il demandoit. J'en ſuis fâché, répondit froidement *Jones*, en remettant ſon argent dans ſa poche.

Le voleur, mettant alors le piſtolet ſur l'eſtomac de notre héros, le menaça de

le tuer, s'il ne ſe hâtoit pas de lui donner le billet. Mais l'intrépide *Jones*, ſautant tout-à-coup ſur la main du voleur, la tint ſi ferme, en détournant le bout du piſtolet, que cet homme commença à trembler, en rappellant envain ſes forces pour ſe délivrer d'un ſi redoutable champion. Ils ſe débattirent long-tems; tous deux tomberent à la fois de cheval, mais, le vigoureux *Jones*, qui venoit enfin d'arracher le piſtolet des mains du voleur, ſe trouva ſur ſon adverſaire.

Ce pauvre larroneau, qui à la vérité n'étoit pas de la force de *Jones*, commença à implorer la clémence du vainqueur. Ayez pitié de moi, Monſieur! lui dit-il, les larmes aux yeux, mon intention n'étoit ſûrement pas de vous tuer: voyez vous-même, ſi mon piſtolet eſt chargé; c'eſt la premiere fois que la miſére la plus extrême m'a forcé de tomber dans le crime.

Dans cet inſtant, la voix d'un homme, qui demandoit quartier à cent pas de-là, en criant beaucoup plus fort que le voleur, attira toute leur attention. C'étoit *Partridge*, qui ayant couru à toute bride

pour ſe ſauver, étoit tombé de cheval, & attendoit la face contre terre le coup mortel dont il ſe croyoit menacé.

Il ne quitta cette poſture, que lorſque le guide, un peu moins poltron que lui, après avoir relevé le cheval du Pédagogue, lui vint apprendre que ſon Maître avoit terraſſé le voleur.

Partridge, à cette nouvelle, ne fit qu'un ſaut juſqu'à l'endroit où *Jones*, l'épée nuë à la main, gardoit le timide voleur. Tuez, tuez, Monſieur, s'écria-t-il, tuez ce miſérable!.... Il étoit heureuſement tombé dans des mains généreuſes.

Jones, s'étant en effet convaincu que le piſtolet n'étoit pas chargé, commença à croire tout ce que ce malheureux lui avoit dit, avant l'arrivée de *Partridge*. Il avoit proteſté à notre Héros, qu'il étoit abſolûment novice dans le métier; qu'il ne s'y étoit laiſſé entraîner, que par l'horreur de ſa ſituation, ayant cinq enfans mourans de faim, & une épouſe prête à périr en couche.

Il offroit même à *Jones*, de le convaincre de ces déplorables vérités, s'il vouloit bien le ſuivre juſqu'à ſa maiſon,

qui

qui n'étoit, assuroit-il, qu'à deux milles de-là. Il se déclaroit enfin indigne de toute espéce de grace, s'il ne donnoit des preuves, peut-être trop sensibles, de tout ce qu'il avançoit.

Jones le prit d'abord au mot, en lui déclarant que son sort dépendoit de la vérité de son histoire. Le pauvre homme, alors, marqua tant de joye, & notre héros en trouva les transports si naturels, que son bon cœur en fut aussi touché qu'émû. Reprenez votre pistolet, lui dit-il; & cherchez des moyens plus honnêtes pour vous tirer de la misére. Voilà deux *Guinées*, pour soulager votre famille: je voudrois pouvoir faire plus, mais les cent livres sterlin ne sont point à moi.

Cette action ne sera probablement pas approuvée de tous nos Lecteurs. Tandis que quelques-uns y applaudiront, comme à l'acte d'humanité le plus louable, d'autres plus graves personnages diront que notre Héros avoit tout au moins perdu de vuë ce que tout homme doit à son païs. *Partridge* étoit de leur avis. Je ne serois point surpris, dit-il à *Jones*,

 que

que ce même coquin ne vînt encore nous attaquer avant notre arrivée à Londre.

Le voleur, pénétré de reconnoiſſance, verſa, ou du moins parut verſer des larmes, en proteſtant que de ſa vie il ne retomberoit en pareille faute. Nous ſaurons peut-être par la ſuite s'il a tenu parole. Il eſt tems de faire arriver nos Voyageurs à Londre, de les laiſſer repoſer ainſi que nos Lecteurs, & de nous repoſer nous-mêmes.

Fin du Tome ſecond.



TA-

TABLE DES CHAPITRES

Du second Volume.

LIVRE HUITIEME.

Contenant plus de deux jours.

LIVRE NEUVIEME.
Contenant douze heures.

LIVRE DIXIEME.
Qui contient environ douze heures.

LIVRE

LIVRE DOUZIEME.

Contenant les mêmes trois jours que les précédens.

Fin de la Table du Tome II.

C

—

Dan.

po

m

Dép





